

Funny Girl

Nick Hornby

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Funny Girl

NICK
HORNBY

Stock
la cosmopolite

Funny Girl

NICK
HORNBY

Stock
la cosmopolite

Nick Hornby

Funny Girl

roman

Traduit de l'anglais
par Christine Barbaste

Stock
la cosmopolite

TITRE ORIGINAL :
Funny Girl

Couverture Atelier Didier Thimonier d'après le design de
Superfantastic

ISBN 978-2-234-07961-8

© Nick Hornby 2014.
© 2015, Éditions Stock pour la traduction française.
www.editions-stock.fr

*Pour Amanda, avec tout mon amour
et ma reconnaissance, comme toujours.
Et pour Roger Gillett et Georgia Garrett.*

AUDITION



Elle n'avait aucune envie de devenir reine de beauté, mais le sort était sur le point d'en décider autrement.

Profitant des quelques minutes de battement entre le défilé et l'annonce du résultat du vote, amis et parents firent cercle autour des filles pour les féliciter et croiser les doigts. Ces petits groupes évoquaient à Barbara des roues de réglisse : en leur centre, une fille en maillot de bain rose vif ou bleu, tel le bonbon autour duquel venait s'enrouler un ruban d'imperméables sombres, marron ou noirs. En cette journée de juillet froide et pluvieuse, avec leurs bras et leurs jambes marbrés et hérissés de chair de poule, les candidates rassemblées aux South Shore Baths faisaient penser aux dindes suspendues à une devanture de boucher. Où, ailleurs qu'à Blackpool, pouvait-on remporter un concours de beauté en ressemblant à ça ? se demanda Barbara.

Elle se retrouvait sans personne à qui parler, puisqu'elle n'avait convié aucune amie et que son père se refusait à la rejoindre. Il

s'était installé à l'écart, dans un transat, et faisait semblant de lire le *Daily Express*. À eux deux, ils auraient formé une roue de réglisse défraîchie et largement grignotée mais qu'importe – elle aurait bien apprécié un brin de compagnie. Finalement, elle alla vers lui. S'éloigner du reste des filles lui donna la sensation d'être plus impudique et inconvenante que séduisante et digne, d'autant plus qu'elle était obligée de passer devant quantité de spectateurs qui ne se privaient pas de la siffler. Parvenue à la hauteur de son père, au niveau du petit bain, elle se montra probablement plus féroce qu'elle n'en avait l'intention.

« Tu fais quoi, papa ? » siffla-t-elle entre ses dents.

Ses voisins de transat, des estivants livrés à l'ennui, âgés pour la plupart, se requinquèrent d'un coup. Une des filles ! Pile devant eux ! En train d'engueuler son père !

« Oh, te voilà, ma chérie.

– Pourquoi tu n'es pas venu me voir ? »

Il la regarda avec des yeux ronds, comme si elle lui avait demandé à brûle-pourpoint le nom du maire de Tombouctou.

« Tu n'as pas vu que c'est ce que tout le monde faisait ?

– Si. Mais ça semblait déplacé. En ce qui me concerne.

– Qu'est-ce qui te rend si différent ?

– Un homme célibataire... saisi d'un accès de folie furieuse au milieu d'une ribambelle de jolies donzelles court vêtues. C'est un coup à finir sous les verrous. »

George Parker avait quarante-sept ans, il était gros, vieux avant d'avoir le droit de l'être, et célibataire depuis plus d'une décennie, depuis que la mère de Barbara l'avait quitté pour son chef du centre des impôts. Barbara comprenait sans mal que, s'il se risquait à proximité des autres filles, ces quatre vérités se rappelleraient vivement à son souvenir.

« Tu aurais pu essayer de te contrôler un peu. Te contenter de bavarder avec ta fille.

– Tu vas gagner, n'est-ce pas ? »

Barbara s'efforça de ne pas rougir, sans succès. À ce stade, les estivants se trouvant à portée de voix avaient renoncé à faire semblant de tricoter ou de lire le journal. Ils dévoraient Barbara des yeux, bouche bée.

« Je n'en sais rien. Franchement, je ne crois pas. »

En vérité, elle le savait très bien. Le maire était venu lui chuchoter à l'oreille « Bien joué », avant de lui flatter discrètement la croupe.

« Arrête. Tu es cent fois plus mignonne que toutes les autres. Mille fois plus. »

Pour une raison difficile à cerner, et même s'il s'agissait d'un concours de beauté, cette supériorité semblait l'irriter. George Parker goûtait peu de voir sa fille se mettre en avant, même pour faire rire amis et parents en se glissant dans la peau d'une gourde, d'une écervelée ou d'une empotée. Ça restait de l'épate. Aujourd'hui, où tout reposait justement sur l'art de se mettre en avant, Barbara avait espéré une certaine indulgence, mais manque de pot, ce n'était pas à l'ordre du jour. Si tu n'avais d'autre choix que de participer à un concours de beauté, semblait dire son père, tu devrais au moins avoir l'élégance d'être la plus moche.

Barbara feignit de n'entendre que la fierté paternelle afin de ne pas déboussoler son public.

« Quel bonheur d'avoir un père aveugle, affirma-t-elle aux badauds ébahis. Je le souhaite à toutes les filles. »

Ce n'était pas sa meilleure boutade, mais comme elle l'avait lancée avec le plus grand sérieux, elle suscita plus d'hilarité qu'elle n'en méritait. Parfois, tout tenait à l'effet de surprise, et d'autres fois, les gens s'esclaffaient parce qu'on l'attendait d'eux. Barbara pensait comprendre l'un et l'autre mécanisme, mais cette distinction était probablement déroutante pour qui ne prenait pas le rire au sérieux.

« Je ne suis pas aveugle, protesta platement George. Regardez. »

Il se tourna et fit les yeux ronds à tous ceux que la scène semblait intéresser.

« Papa, il faut que tu arrêtes de faire ça. Ça fait peur aux gens, un aveugle qui mate.

– Vous... » Son père braqua impoliment le doigt sur une femme en imper vert. « Vous portez un imper vert. »

La vieille dame, dans le transat voisin, commença à applaudir avec hésitation, sans trop savoir sans doute si George venait à l'instant de guérir d'une affliction de naissance ou se livrait à quelque tour de magie astucieux.

« Comment le saurais-je, si j'étais aveugle ? »

Barbara voyait que son père se prenait au jeu. Très

occasionnellement, il acceptait d'endosser le rôle du faire-valoir dans un duo comique et, ce jour-là, il aurait pu continuer de décrire ce qu'il voyait jusqu'à la fin des temps, si le maire ne s'était pas avancé vers le micro en s'éclaircissant la voix.

C'était tante Marie, la sœur de son père, qui avait suggéré que Barbara concoure pour le titre de Miss Blackpool. Un samedi après-midi, Marie était venue prendre le thé, parce qu'elle passait dans le coin, et elle avait mentionné le concours de beauté, innocemment ; puis – une idée en amenant une autre – elle avait demandé à sa nièce pourquoi elle n'avait jamais tenté sa chance. Tout ce temps, son père hochait la tête, l'air abasourdi par cette idée de génie. Barbara, d'abord perplexe, comprit rapidement après coup que ces deux-là avaient mijoté leur plan. Qui consistait, pour ce qu'elle pouvait en démêler, en ceci : elle s'inscrivait au concours, le gagnait et ne parlait plus de partir vivre à Londres, puisque ce serait dès lors inutile. Elle serait célèbre dans sa ville natale, et qui pouvait vouloir davantage ? Par la suite, elle pourrait tenter de décrocher le titre de Miss Royaume-Uni, et si ça ne marchait pas, il serait toujours temps de penser au mariage, ce qui serait finalement un sacre d'un autre genre. (Et c'était là – Barbara en aurait mis sa main à couper – un des volets du fameux plan. Marie n'avait pas grande estime pour Aidan ; d'après elle, sa nièce pouvait trouver mieux, ou plus riche en tous les cas, et les reines de beauté n'avaient que l'embarras du choix. Dotty Harrison avait épousé un homme propriétaire de sept magasins de tapis, et elle n'était arrivée que troisième.)

Barbara savait qu'elle ne voulait pas être reine d'un jour, ni même d'un an. Elle ne voulait pas être reine du tout. Elle voulait juste passer à la télévision, et faire rire les gens. Les reines n'étaient jamais drôles, du moins celles de Blackpool, ou de Buckingham Palace. Elle avait néanmoins acquiescé au plan de tante Marie et accepté de jouer le jeu parce que Dorothy Lamour avait été Miss Nouvelle-Orléans, et que Sophia Loren avait concouru pour le titre de Miss Italie. (Barbara avait toujours rêvé de voir une photo de la fille qui avait battu Sophia Loren.) Et aussi parce qu'elle piaffait d'envie de prendre en main le cours de sa vie, et qu'il fallait que quelque chose, n'importe quoi, se passe. Barbara savait qu'elle allait briser le cœur de son père mais, auparavant, elle voulait lui montrer qu'au moins elle avait essayé d'être heureuse là où elle avait toujours vécu. À cet égard, elle avait fait de son mieux. Elle avait passé des auditions au club théâtre du lycée, décroché de tout petits rôles, et observé depuis les coulisses les chouchoutes des professeurs, des filles sans une once de talent, oublier leurs

répliques et transformer en salmigondis celles dont elles se souvenaient. Elle avait fait de la figuration dans des comédies musicales aux Winter Gardens, et était allée parler à un membre d'une société locale d'art dramatique amateur ; l'homme lui avait annoncé que leur prochaine production serait *La Cerisaie*, « probablement pas sa tasse de thé ». Il lui avait aimablement proposé de commencer par vendre des billets et faire des affiches. Elle ne voulait rien de tout ça. Elle voulait qu'on lui donne un texte de comédie qu'elle puisse rendre encore plus comique.

Elle déplorait de ne pas pouvoir être heureuse, bien évidemment ; elle déplorait d'être différente. Ses camarades de classe et ses collègues du rayon parfumerie au R.H.O. Hills ne semblaient pas vouloir, comme elle, griffer, creuser, s'extirper et s'extraire de la ville et, parfois, elle aurait tout donné pour leur ressembler. N'était-ce pas quelque part un peu puéril de vouloir passer à la télévision ? Cela ne revenait-il pas au bout de compte à crier « Regardez-moi ! Regardez-moi ! » comme une gamine de deux ans ? Certes, quelques personnes la regardaient, des hommes, de tous les âges, mais pas de la façon dont elle le souhaitait. Ils regardaient sa chevelure blonde, sa poitrine et ses jambes, et ne voyaient jamais au-delà. Donc elle s'était inscrite au concours, l'avait gagné et, maintenant, elle redoutait ce qu'elle lirait dans le regard de son père quand il constaterait que cela ne changeait strictement rien à rien.

Le maire n'annonça pas tout de go les résultats ; il n'était pas ce genre d'homme. Il remercia d'abord le public d'être venu nombreux, puis s'autorisa une plaisanterie oiseuse aux dépens de Preston, finaliste malheureux de la Coupe, et encore une autre, cruelle celle-là, aux dépens de sa femme, empêchée de concourir cette année à cause de ses oignons. Il déclara que l'aréopage de beautés qui l'entourait – une expression pour ainsi dire attendue dans sa bouche – ne faisait que renforcer sa fierté d'édile. Personne n'ignorait que la plupart des participantes étaient des vacancières de Leeds, Manchester ou Oldham, mais la remarque suscita néanmoins des applaudissements enthousiastes. Il discourut si longtemps que Barbara se lança dans un décompte du public en multipliant toutes les têtes d'une rangée de transats par le nombre de rangées, mais elle perdit le fil de son calcul car son regard buta sur le visage d'une vieille femme en chapeau de pluie, édentée, qui mastiquait interminablement une bouchée de sandwich. C'était là encore une ambition que Barbara comptait fermement ajouter à la pile déjà haute et branlante de toutes celles qu'elle nourrissait : elle voulait conserver ses dents, contrairement à tous les membres de sa famille,

sans exception, de plus de cinquante ans. Elle émergea de sa rêverie juste à temps pour entendre son nom, et voir les autres filles s'obliger à lui sourire.

Elle ne ressentit rien. Ou, plutôt, elle remarqua l'absence de toute sensation, avant d'être prise d'une légère nausée. Ç'aurait été chouette de découvrir qu'elle s'était trompée, qu'elle n'avait nul besoin de quitter son père et sa ville natale, qu'un rêve venait de se réaliser et qu'elle pourrait l'habiter pour le restant de ses jours. Elle n'osa pas s'appesantir sur les raisons de son engourdissement de crainte d'en arriver à la conclusion qu'elle n'était qu'une horrible garce sans cœur. Elle afficha un air rayonnant quand l'épouse du maire s'avança pour lui passer l'écharpe, et réussit même à sourire lorsque le maire l'embrassa sur les lèvres, mais quand son père vint la serrer dans ses bras, elle fondit en larmes, ce qui était sa façon de lui annoncer qu'elle était déjà partie, qu'être sacrée Miss Blackpool était sans effet aucun sur cette démangeaison qui la tourmentait comme une éruption de varicelle.

C'était la première fois qu'elle pleurait en maillot de bain – du moins depuis qu'elle avait atteint l'âge adulte. Les maillots de bain, ils avaient été inventés pour le soleil, le sable, les cris et les garçons aux yeux exorbités, pas pour vous tirer des larmes. Et sentir des larmes glacées par le vent ruisseler le long du cou puis entre les seins, c'était bizarre. L'épouse du maire la prit dans ses bras.

« Ce n'est rien, la rassura Barbara. Franchement. Je suis idiot.

– Croyez-le ou non, mon petit, je sais ce que vous ressentez. C'est comme ça que nous nous sommes rencontrés, mon mari et moi. Avant la guerre. Il n'était que conseiller municipal, à l'époque.

– Vous avez été Miss Blackpool ? »

Elle avait essayé de prendre un ton qui ne suggérait pas la stupeur, mais n'était pas certaine d'y être parvenue. Le maire et sa femme étaient l'un et l'autre bien en chair mais quand l'embonpoint du mari semblait intentionnel, un insigne de son importance, il paraissait résulter chez l'épouse d'un mauvais calcul fatal. Peut-être tout simplement parce que, contrairement à elle, lui s'en fichait.

« Croyez-le ou non. »

Les deux femmes se regardèrent. C'étaient là des choses qui arrivaient. Il n'était rien besoin d'ajouter mais le maire, qui venait de les rejoindre, ne put s'empêcher d'y aller de son grain de sel.

« On a du mal à le croire, quand on la voit aujourd'hui. »

Il n'était pas dans son caractère de condamner un non-dit au

silence.

Sa femme leva les yeux au ciel.

« J'ai déjà dit "Croyez-le ou non" à deux reprises, et admis que je n'ai plus rien d'une Miss Blackpool. Mais il faut quand même que tu arrives avec tes gros sabots.

– Je ne t'ai pas entendue dire "Croyez-le ou non".

– Je l'ai pourtant dit. Deux fois. N'est-ce pas, mon petit ? »

Barbara hocha la tête. Elle n'avait aucune envie de se laisser entraîner dans cette controverse mais elle pouvait offrir au moins ça à la pauvre femme.

« Marmots et beignets à la crème. Voilà le résultat.

– Bon, tu n'es pas un apollon toi non plus.

– Certes, mais tu ne m'as pas épousé parce que j'en étais un. »

L'épouse s'accorda le temps de la réflexion et lui concéda le point par son silence.

« Alors que toi, tu étais une beauté. Bref, ajouta le maire en se tournant vers Barbara. Vous savez que nous sommes ici dans les plus vastes bains de plein air du monde, n'est-ce pas ? Et cette journée constituant un des événements phares de notre ville, vous avez tous les droits d'être submergée par l'émotion. »

Barbara acquiesça, renifla et sourit. Elle aurait été bien en peine de lui expliquer que le problème tenait précisément à l'inverse : la journée était encore plus insignifiante qu'elle ne l'avait redouté.

« Maudite Lucy, lâcha son père. On pourrait lui en demander, des comptes, à celle-là. »

La remarque désarçonna le maire et son épouse, mais Barbara savait de qui parlait son père. Elle se sentit comprise, et cela n'en était que pire.

Barbara vénérât Lucille Ball depuis le jour où elle avait découvert la série *I Love Lucy* : tout ce qu'elle ressentait et faisait trouvait sa source dans ce feuilleton. Chaque dimanche, pendant une demi-heure, le monde s'arrêtait de tourner et son père savait que, du début à la fin de l'épisode, il n'avait pas intérêt à lui adresser la parole, ni même à froisser une page de journal, au risque de lui faire louper quelque chose. Il y avait tout un tas d'autres artistes comiques que Barbara aimait : Tony Hancock, Sergeant Bilko,

Morecambe et Wise. Mais même si elle l'avait voulu, elle n'aurait pas pu leur ressembler. C'étaient tous des hommes. Tony, Ernie, Eric, Ernie... Il n'y avait pas l'ombre d'une Lucy ou d'une Barbara dans cette clique. La comédie n'était pas une affaire de femmes.

« Ce n'est qu'un feuilleton, disait son père, avant ou après, mais jamais pendant. Un feuilleton américain. Ce n'est pas ce que j'appelle l'humour anglais.

– Et par humour anglais... tu entends l'humour cultivé en Angleterre, n'est-ce pas ?

– À la BBC, et ailleurs.

– Je te suis. »

Elle renonçait toujours à l'asticoter par lassitude, jamais parce qu'il avait pigé et retourné la taquinerie à son avantage. Si par malheur elle devait rester à Blackpool, elle fomentait, entre autres plans, de condamner son père à une conversation de cet acabit, à perpétuité.

« Pour commencer, elle n'est même pas drôle.

– C'est la femme la plus drôle qui soit jamais passée à la télévision, lui rétorquait Barbara.

– Mais elle ne te fait même pas rire. »

Elle ne riait pas, c'est vrai, mais parce que le plus souvent elle avait déjà vu les épisodes. Désormais, elle s'interdisait de rire pour mieux les mémoriser. Si elle avait pu regarder Lucy tous les jours de la semaine sans exception, elle l'aurait fait ; cela étant impossible, il ne lui restait qu'à se concentrer comme jamais elle ne s'était concentrée sur rien dans l'espoir d'assimiler quelques bribes.

« Tu m'obliges bien à la boucler quand ils annoncent les résultats du foot à la radio.

– Oui, à cause du loto sportif, se défendait son père. Un jour, un de ces scores pourrait changer notre vie. »

Comment lui expliquer, sans passer pour une timbrée, que *I Love Lucy* était exactement comme le loto sportif ? Qu'un jour, une des grimaces ou des répliques de Lucy changerait sa vie, et peut-être aussi celle de son père ? Lucy avait déjà changé la vie de Barbara, encore que pas dans un bon sens : le feuilleton l'avait coupée de tout le monde – amies, parents, collègues. Un peu comme si elle avait découvert la foi, lui semblait-il. Regarder les feuilletons à la télévision était pour elle si important que les gens finissaient par la regarder de travers, et donc elle avait arrêté d'en parler.

Le photographe de l'*Evening Gazette* se présenta et invita Barbara à se diriger vers les plongeurs.

« Vous êtes vraiment Len Philips ? demanda son père. Vous ne me faites pas marcher ? »

Connaissant le nom pour l'avoir lu dans le journal, il était ébloui. Doux Jésus, songea Barbara. Et il s'étonne que je veuille me tirer d'ici.

« Tu te rends compte, Barbara ? M. Philips s'est déplacé en personne.

– Appelez-moi Len.

– Vraiment ? Merci, merci beaucoup. » George semblait néanmoins un peu gêné, comme s'il jugeait cet honneur prématuré.

« Il n'a *a priori* pas un millier d'assistants sous la main, fit valoir Barbara.

– Je travaille seul, ou avec un autre gars de temps en temps, confirma Len. Mais aujourd'hui est un grand jour pour Blackpool. Je serais bien bête de passer mon tour. »

Il fit signe à Barbara de reculer de quelques pas.

« Dis "*Cheese*", lui lança son père. À moins que ce soit un truc d'amateurs ?

– Non, nous l'utilisons aussi. Même si parfois je crie "*Knickers*¹", histoire de varier les plaisirs. »

George éclata de rire et secoua la tête, émerveillé. Il se régalait, c'était flagrant.

« Pas de petit ami ? demanda Len.

– Il n'a pas pu prendre sa journée, Len. » George marqua une pause ; il se demandait visiblement s'il ne se montrait pas vite trop familier. « Ils sont en manque de personnel, semblerait-il, à cause des vacances. Et sa tante Marie n'a pas pu être là, elle non plus, parce qu'elle est partie pour une quinzaine à l'île de Man. Ses premières vacances en sept ans. Ce n'est qu'une caravane, mais bon – changer d'air, c'est pas mal non plus.

– Vous devriez prendre des notes, Len, dit Barbara. La caravane. L'île de Man. "Changer d'air, c'est pas mal non plus." Elle est partie seule avec oncle Jack, papa ? Ou bien ont-ils emmené aussi les garçons ?

- Il ne veut pas savoir tout ça, protesta George.
- Où travaille-t-elle ? demanda Len en penchant la tête vers Barbara.
- Je ne sais pas, répondit l'intéressée. Pourquoi ne pas le lui demander directement ?
- Elle travaille au rayon parfumerie du R.H.O. Hills, dit son père. Et Aidan est au prêt-à-porter homme. C'est comme ça qu'ils se sont rencontrés.
- Bon, elle n'y sera plus guère, maintenant, n'est-ce pas ?
- Ah bon ? s'étonna George.
- Je photographie Miss Blackpool à tout bout de champ. Les hôpitaux, les expositions, les galas de charité... Elle a tout un tas de responsabilités. L'année va être chargée. Nous allons beaucoup nous voir, Barbara, donc il va falloir vous habituer à ma sale gueule.
- Oh, Dieu tout-puissant. Tu as entendu ça, Barbara ? »
- Hôpitaux ? Galas de charité ? Pendant une année entière ? Mais qu'avait-elle imaginé ? Tante Marie avait bien évoqué les inaugurations de magasins et le coup d'envoi des illuminations de Noël, mais pas une seconde Barbara n'avait songé qu'elle serait encore Miss Blackpool dans trois cent soixante-quatre jours à compter de ce jour et que, en disparaissant, elle ferait faux bond à des gens. Elle comprit à cet instant qu'elle ne voulait pas de ce titre, ne serait-ce que pour une heure.
- « George ? Où va-t-elle ?
- Barbara ? Où vas-tu ? »
- Un quart d'heure plus tard, la dauphine, Sheila Jenkinson, une grande perche rousse et empotée de Skelmersdale, coiffait la tiare, et Barbara et son père étaient dans le taxi qui les ramenait chez eux. Barbara partit à Londres la semaine suivante.

1 Soit « culotte ».



Ce fut une épreuve de dire au revoir à son père. George redoutait de se trouver livré à lui-même ; Barbara le savait, mais cela ne l'arrêta pas. Une fois dans le train, elle n'aurait su dire ce qui l'affectait le plus, du chagrin et des angoisses de son père, ou de sa propre cruauté : à aucun moment elle n'avait envisagé de revenir sur sa décision. Dire au revoir à Aidan, en revanche, ne fut pas bien compliqué. Il donna l'impression d'être soulagé ; il savait, lui dit-il, qu'elle finirait par devenir une source de tracas pour lui si elle restait à Blackpool. (Au printemps suivant, il en épousa une autre, pour qui il serait une source de tracas pendant les quinze années à venir.)

Londres n'était pas plus compliqué que ça, du moment qu'on n'en attendait pas à monts et merveilles. Barbara trouva une chambre d'hôte près de la gare d'Euston, régla trois nuits d'avance avec ses économies, alla se présenter dans une agence de recrutement et décrocha un emploi au Derry & Toms de Kensington High Street, au rayon cosmétiques. Il suffisait, apparemment, d'aspirer à une

version inférieure de sa vie antérieure, et Londres vous la donnait. En outre, Londres se fichait pas mal d'où vous veniez, du moment que vous vous fichiez tout autant d'entendre le buraliste et le chauffeur de bus éclater de rire et répéter chacun de vos mots en singeant votre accent. Parfois même, d'autres clients et passagers étaient invités à participer à l'hilarité.

Une fille prénommée Marjorie, qui travaillait aux chaussures dame, lui proposa de partager un deux pièces à Earl's Court, et Barbara accepta avant de comprendre que Marjorie partagerait la chambre avec elle.

Mais sa foi, elle le sentait, s'en trouvait décuplée : Lucille Ball avait fait d'elle une sorte de martyre de l'ambition. La fenêtre de la cuisine donnait sur la voie ferrée et, à chaque passage d'un train, des lambeaux de suie se détachaient du châssis. À Londres, la nourriture, le loyer et les tickets de bus engloutissaient la quasi-intégralité de son salaire. Marjorie, à l'instar de Barbara, ne connaissait personne, n'allait jamais nulle part, et les deux filles passaient beaucoup trop de temps ensemble. Elles se nourrissaient de soupes en boîte et de pain de mie, et n'avaient jamais assez de pièces de six pence pour alimenter le poêle à gaz. Barbara ne pouvait pas regarder Lucy puisqu'elle n'avait pas de poste de télévision et, le dimanche après-midi, sa nostalgie du foyer paternel connaissait un pic particulièrement aigu. Se dire que, si elle retournait à Blackpool, elle passerait l'après-midi à se languir de Londres n'était en rien une consolation. Barbara en concluait simplement qu'elle ne serait jamais heureuse nulle part. Parfois, elle consultait les offres d'emploi dans la vitrine des agences, mais personne ne semblait avoir besoin d'une artiste comique de télévision. Certaines nuits, dans son lit, elle pleurait en silence de sa propre stupidité. Qu'avait-elle imaginé ?

Marjorie lui conseilla d'acheter *The Stage*, pour les annonces. Une flopée de vendeuses du Derry & Toms qui lisaient *The Stage* pendant leur pause, lui dit-elle, avaient toutes un beau jour disparu dans la nature.

« J'aurais pu entendre parler de l'une d'elles ? demanda Barbara.

– Probablement de Margie Nash, mais c'est la seule, répondit Marjorie. Tu nous as forcément entendues parler d'elle. »

Barbara secoua la tête, impatiente d'apprendre que quelqu'un, n'importe qui, avait trouvé quelque tunnel secret menant du magasin au show-business.

« C'est celle qui s'est fait prendre en train de fricoter avec un client dans les toilettes messieurs du troisième, et ensuite elle a avoué avoir volé une jupe. Elle achetait *The Stage* chaque semaine. »

Nullement démontée par l'édifiante histoire de Margie Nash, Barbara fit de même, chaque jeudi, au kiosque jouxtant la station de métro de Kensington High Street. Mais elle n'y comprenait pas grand-chose. C'était rempli d'encarts qui semblaient rédigés en langage codé.

AVIS

POUR LA SEMAINE PROCHAINE

SHAFTESBURY – *Our Man Crichton*. Kenneth More, Millicent Martin, George Benson, David Kernan, Dilys Watling, Anna Barry, Eunice Black, Glyn Worsnip, Patricia Lambert (Delfont/Lewis/Arnold).

Qui avisait-on, au juste ? Tout de même pas Kenneth More, Millicent Martin et les autres ? Tous ces gens savaient forcément qu'ils étaient sur le point de se produire dans une comédie musicale, sur une scène du West End. Était-ce Barbara qu'on cherchait à aviser, ou des filles comme elle ? Et s'il y avait la moindre possibilité que ces mystérieux avis la concernent, ou concernent n'importe quelle fille comme elle, comment était-elle censée savoir par quel biais y répondre ? Il n'était indiqué ni date, ni heure, ni description de rôle. Apparemment, bon nombre de productions étaient en manque de *soubrettes*¹, mais Barbara ignorait ce qu'était une soubrette, n'avait pas de dictionnaire sous la main et ignorait où trouver la bibliothèque la plus proche. En outre, si ce mot n'avait aucun équivalent en anglais, mieux valait probablement passer son chemin, du moins tant qu'on n'était pas aux abois.

Les offres d'emploi, en dernière page, étaient plus explicites et ne nécessitaient pas de dictionnaire. L'Embassy Club, sur Old Bond Street, recherchait des hôtesse chics et séduisantes. Le Nell Gwynne, sur Dean Street, avait besoin de figurantes et/ou de danseuses de revue, mais seules « les chics filles » étaient invitées à soumettre leur candidature. Le Whisky A Go Go de Wardour Street recrutait des *Pussies* d'un mètre soixante-dix minimum ; Barbara suspectait toutefois que la taille n'était pas le seul prérequis et elle n'avait aucune envie de découvrir quels pouvaient être les autres.

Cela lui déplaisait souverainement de devoir se demander si elle était assez mignonne pour être une *Pussy*, une hôtesse ou une figurante dans une revue de cabaret. Elle craignait d'être moins

mignonne qu'elle ne l'avait été à Blackpool ; ou, plus précisément, à Londres, sa beauté semblait moins sortir du lot. Un jour, à la cantine du personnel, elle compta sur ses doigts les filles qui étaient, selon elle, d'authentiques canons : sept. Sept superbes créatures menues à souhait, rien que l'espace d'une pause-déjeuner, et rien qu'au Derry & Toms. Combien d'autres apparaîtraient à la prochaine pause-déjeuner ? Combien en comptaient les rayons cosmétiques de Selfridges, de Harrods, de l'Army & Navy ?

Barbara était prête à parier, cependant, qu'aucune de ces filles n'avait l'ambition de faire rire un public. C'était son seul espoir. Quels que soient leurs centres d'intérêt dans la vie – et Barbara n'était pas certaine qu'elles s'intéressent à grand-chose –, ce n'était pas ça. Pour faire rire, il fallait accepter de loucher, de tirer la langue, de jouer les gourdes, ou les naïves, et ça, aucune de ces filles, avec leurs lèvres rouge pétard et leur mépris cinglant à l'égard de tous les gens vieux ou ordinaires, n'y consentirait jamais. Mais pour l'heure, et en ces lieux, cela ne lui donnait qu'un très mince avantage sur la concurrence. Être disposée à loucher, ça ne servait pas à grand-chose, au rayon cosmétique. Et ce n'était probablement pas non plus des grimaces que le Whisky A Go Go attendait de ses *Pussies*.

Barbara commença à se figurer les jolies vendeuses de Derry & Toms comme des poissons tropicaux tournant inlassablement en rond dans un aquarium, avec un désenchantement serein, désœuvrés, blasés. Toutes attendaient un homme. Les hommes viendraient les pêcher dans leur épuisette pour les rapporter chez eux, où ils les mettraient dans un aquarium encore plus petit. Toutes n'attendaient pas de *trouver* un homme car, pour certaines, c'était chose faite. Mais cela ne mettait pas pour autant un terme à l'attente. Une poignée d'entre elles attendait toujours qu'un homme se décide à sauter le pas ; et quelques autres, une pincée, les plus chanceuses, qu'un homme qui s'était déjà décidé gagne assez d'argent.

Ce n'était pas un homme que Barbara attendait, du moins lui semblait-il, mais elle ne savait plus trop ce qu'elle attendait. Dans le train, elle s'était promis de ne pas rentrer à la maison avant deux ans, de ne pas même l'envisager mais, au bout de deux mois, elle sentit s'étioler sa flamme et son envie d'en découdre, au point de n'avoir plus qu'un seul désir : l'accès à un poste de télé le dimanche. Voilà tout le bien que le travail lui avait fait – le travail, les soupes en boîte et les végétations de Marjorie. Devenir Lucy était désormais la cadette de ses ambitions ; elle voulait juste la voir à l'écran.

« Tu ne connais personne qui ait une télévision ? demanda-t-elle un soir à Marjorie.

– Je ne connais personne, point. »

C'était un vendredi soir. Sa colocataire était en train de suspendre des bas sur l'étendoir, à côté du poêle. « Et la plupart des filles vivent comme nous.

– Il y en a forcément quelques-unes qui habitent chez leurs parents.

– Oui. Tu peux devenir leur amie, les accompagner au cinéma, au dancing et un jour, peut-être, elles t'inviteront à prendre le thé un dimanche, et tu pourras regarder leur télé.

– Donc il faudrait que ce soit un petit ami.

– Tu peux les accompagner au cinéma, et aller danser avec eux, et te bagarrer avec eux sous des portes cochères, et...

– C'est bon, la coupa Barbara d'un ton sombre. J'ai pigé l'idée.

– Je dirais que le chemin le plus rapide jusqu'à une télévision, c'est un ami gentleman. Ils sont difficiles à trouver, mais ils existent.

– Tu veux dire un homme riche et marié ?

– Tu as dit que tu cherchais une télé, pas le grand amour. Ils ont des appartements discrets. Ou peuvent s'offrir l'hôtel. Dans les beaux hôtels, il y a des postes de télé dans les chambres. »

Donc Barbara elle aussi attendait un homme, finalement. Où diable avait-elle été chercher qu'elle pourrait faire quoi que soit sans homme ? Pourquoi cette manie de se croire toujours différente de tout le monde ? Mais il ne servait à rien de se lamenter à ce sujet. Ou, plutôt, libre à elle de se lamenter, du moment qu'elle s'efforçait en même temps de rencontrer un homme, et qu'elle gardait ses lamentations pour elle. Qui qu'il soit, cet homme n'aurait sans doute pas envie de l'écouter ressasser à longueur de soirée combien le monde était injuste. À ce qu'elle avait compris, ce ne serait pas ce genre d'homme. Il lui fallait changer quelque chose, n'importe quoi. Il lui fallait rencontrer quelqu'un qui ne soit pas un chauffeur de bus ou une vendeuse. Des opportunités existaient, quelque part. Mais elle ne les trouverait pas au rayon cosmétique, ni, à en croire son petit doigt, au Nell Gwynne.

« Comment sais-tu tout ça ? » Il ne lui serait pas venu à l'esprit de créditer Marjorie d'une ribambelle d'amis gentlemen.

« J'ai eu une amie aux manteaux et fourrures. Quelques filles du

rayon avaient des amis gentlemen. Ça n'arrive jamais à personne aux chaussures, évidemment.

– Pourquoi “évidemment” ?

– Tu as forcément remarqué.

– Remarqué quoi ?

– Eh bien, c'est d'abord et avant tout pour ça qu'on est aux chaussures. Parce qu'on ne ressemble pas à des filles susceptibles de se dénicher un ami gentleman. »

Barbara voulait lui répondre que c'étaient là des sottises, mais elle fit défiler mentalement quelques visages et admit la justesse de l'observation. Toutes les jolies filles se trouvaient aux cosmétiques et à la mode dame. Il existait un processus de sélection que personne n'avait jamais mentionné.

« Tu pourrais permuter deux ou trois jours avec une fille aux parfums ? suggéra Marjorie.

– Pourquoi aux parfums ?

– Les cosmétiques, c'est moins bien qu'il n'y paraît. Tu n'as pas l'occasion de voir beaucoup d'hommes acheter des rouges à lèvres et du mascara, n'est-ce pas ? »

Là encore, Marjorie avait raison. Barbara n'aurait su dire quand, pour la dernière fois, elle avait servi un homme.

« En revanche, ils achètent du parfum, pour l'offrir. Et ils en profitent pour faire les jolis cœurs. Ils te demandent d'en vaporiser sur tes poignets, puis ils te prennent la main pour le sentir. »

Barbara avait vu des hommes faire ça au R.H.O. Hills, à Blackpool, quoique rarement, et jamais en pensant vraiment à mal. Dans une petite ville, les gens se montraient plus prudents. Si un mari venait humer un parfum, l'épouse ne tardait jamais à le découvrir.

« Écoute, reprit Marjorie. Un ami gentleman ne s'intéresse pas à la bagarre. Je me dis que je dois te prévenir. »

Barbara était étonnée. « À quoi s'intéresse-t-il, alors ? Sinon à... tu vois ce que je veux dire – ça.

– Oh, ça l'intéresse. Mais pas comme ça.

– Je ne suis pas certaine de comprendre.

– Il voudra que ça lui tombe tout cuit dans le bec. La bagarre, c'est pour les gosses.

– Mais s’il est un gentleman...

– Si tu veux mon avis, le terme “gentleman” ici, c’est comme le mot “*public*” dans “*public school*”. En réalité, il veut dire exactement le contraire. Tu n’es pas vierge, n’est-ce pas ?

– Bien sûr que non. »

En vérité Barbara n’en savait trop rien. Résolue à s’affranchir de quelque entrave que ce soit avant de venir à Londres, elle avait tenté deux ou trois bricoles avec Aidan, juste avant le concours de beauté. Mais comme il ne s’était pas montré très dégourdi, elle ne savait plus trop quel était son statut officiel.

« Bon, sois prévenue, c’est tout. Ils ne sont pas là pour rigoler.

– Merci. »

Au regard qu’elle lui décocha, Marjorie semblait exaspérée.

« Tu ne sais pas de quoi tu as l’air, n’est-ce pas ?

– Non. Je croyais le savoir, avant de descendre à Londres. Mais ici, c’est différent. L’échelle est différente. Tous ces canons, aux cosmétiques, à la mode dame, et dès que tu sors sur Kensington High Street...

– Ces sauterelles ? la coupa Marjorie. Ne te fais pas de souci pour elles. Certes, tu n’es pas vraiment dessalée, mais ça, les hommes s’en fichent. Tu es ridicule.

– Oh. Merci.

– Tu ressembles à Sabrina. »

Barbara essaya de ne pas lever les yeux au ciel. Elle détestait Sabrina, la fille qui, dans le *Arthur Askey Show*, se contentait de se mettre devant la caméra, en souriant et faisant étalage de son invraisemblable tour de poitrine. Elle était et faisait le contraire de tout ce à quoi Barbara aspirait.

« Tu as la poitrine, la taille, les cheveux, les jambes, les yeux... Si je pensais que te découper à la feuille de boucher, là, tout de suite, me donnerait la moitié de ce que tu as, je le ferais sans une seconde d’hésitation et je te regarderais te vider de ton sang.

– Je te remercie. »

Barbara jugea préférable de se focaliser sur le compliment, plutôt que sur l’aperçu terrifiant qui lui avait été offert sur l’âme de sa colocataire. Ce qu’elle trouvait particulièrement inquiétant, c’était que Marjorie soit disposée à se donner tout ce mal – l’assassiner, la

débiter en rondelles, la saigner – pour seulement un pourcentage des atouts qu'elle lui envoyait. Ce compromis donnait au fantasme plus de consistance que ne l'aurait souhaité Barbara.

« Tu ne devrais pas rester à la maison, le soir, à me regarder faire sécher mes sous-vêtements. Tu devrais t'inscrire à des concours de beauté.

– Ne sois pas bête, lui répondit Barbara. Pourquoi aurais-je envie de faire un truc pareil ? »

Le lendemain, Barbara demanda à une fille qu'elle connaissait aux parfums d'échanger leurs postes le temps d'un après-midi, afin de jauger ses chances de trouver un ami gentleman. L'expérience montra des résultats saisissants : il suffisait d'allumer le voyant indiquant qu'on en cherchait un. Barbara s'estima heureuse de n'avoir pas su où trouver l'interrupteur pendant son adolescence car, à Blackpool, elle se serait fourrée dans de vilains draps – avec des hommes mariés qui possédaient des magasins de tapis, ou chantaient dans les comédies musicales à l'affiche des Winter Gardens.

Valentine Laws n'avait rien d'un parti mirobolant. Elle aurait probablement dû l'éconduire, mais elle avait hâte d'en finir. Il était d'au moins quinze ans son aîné, et embaumait le tabac à pipe et le savon Coal Tar. La première fois qu'il se présenta au rayon parfums, il portait une alliance, mais lorsqu'il y revint quelques minutes plus tard, à l'évidence pour mieux examiner Barbara, l'alliance avait disparu. Il ne lui adressa la parole qu'à son troisième tour de piste.

« Alors, commença-t-il, comme si le puits des sujets de conversation s'était temporairement asséché. Vous sortez beaucoup ?

– Eh bien, non, moins que j'aimerais.

– “Moins que j'aimerais”, répéta-t-il en imitant son accent. Charmant. D'où venez-vous ? Laissez-moi deviner. Je suis bon à ce petit jeu. Je sais que c'est quelque part au nord, mais où précisément, là est toute la question. Du Yorkshire ?

– Lancashire. Blackpool. »

Il regardait fixement sa poitrine, sans la moindre vergogne.

« Sabrina est elle aussi de Blackpool, n'est-ce pas ?

– Je ne sais pas qui est Sabrina.

– Ah bon ? J'aurais pensé que vous étiez tous très fiers d'elle.

Sabrina

finer products through
IMAGINATION

**DEMONSTRATES
THE WORLD'S
FINEST
PROJECTION
EQUIPMENT**

**....HER
BELL & HOWELL
HEADLINER
COLOUR SLIDE
PROJECTOR**

BELL & HOWELL Headliner Slide Projectors available at all leading Photographic Stores
Sole wholesale distributor: Sixteen Millimetre Australia Pty. Limited.

PHOTO DIGEST, June, 1959

- Eh bien non. Puisque nous n'avons jamais entendu parler d'elle.
- Quoi qu'il en soit, elle vous ressemble.
- Tant mieux pour elle. »

Valentine Laws sourit et continua à labourer laborieusement son sillon. Il n'était visiblement pas intéressé par son art de la conversation. Il ne s'intéressait à elle que parce qu'elle ressemblait à Sabrina.

« Bien, Miss Blackpool... » Barbara le regarda, saisie, mais ce n'était qu'une boutade. « Dans quel genre d'endroit aimeriez-vous sortir ? »

– À vous de le découvrir. Je ne vais pas vous mâcher le travail. »

Elle se serait giflée. À Blackpool, aux Winter Gardens, ce ton lui aurait servi à éconduire un *Teddy Boy* mais, ici, il ne la conduirait nulle part. Elle faisait ce contre quoi Marjorie l'avait mise en garde : elle se bagarrait. Heureusement pour elle, et peut-être parce qu'il n'avait pas l'habitude des échanges musclés en usage le samedi soir dans les dancings, Valentine Laws ignora cette brève flambée de dédain.

« Je cherche, je cherche, dit-il patiemment. En attendant, j'ai une proposition à vous faire.

– Je l'aurais parié. »

C'était plus fort qu'elle. Elle avait passé la majeure partie de sa vie, ou du moins la partie qui les concernait, à tenir les hommes à distance. Et maintenant, du jour au lendemain, il lui fallait changer son fusil d'épaule et museler le réflexe dont elle avait eu besoin des années durant.

« Et avec raison. Vous pourriez gagner de l'argent. Je ne serais pas en train de vous parler, s'il n'y avait pas une proposition à la clé, n'est-ce pas ? »

Elle lui sut gré de mettre les points sur les i et sourit.

« J'ai convenu de dîner avec un ami. Un client. Il viendra accompagné et a suggéré que j'en fasse autant. »

Dans sa vie antérieure, Barbara aurait mentionné l'alliance, une erreur de débutante.

« Ça m'a l'air chouette. »

La route serait longue jusqu'à un poste de télévision, mais c'était un début.

Marjorie lui conseilla d'emprunter une tenue au rayon mode dame. Toutes les autres filles procédaient ainsi, apparemment. À la pause-déjeuner, Barbara monta à l'étage avec un sac, s'entretint

avec une des vendeuses et repartit avec une élégante robe rouge, l'ourlet au genou et un décolleté plongeant. Tout en se préparant, elle se souvint à quoi elle pouvait ressembler lorsqu'elle faisait un effort, mettait une pointe de rouge à lèvres, dévoilait un peu ses jambes. Cela faisait un bail.

« La vache », dit Marjorie, et Barbara sourit.

Valentine Laws avait réservé une table au Talk of the Town, pour écouter Matt Monro, le chanteur préféré de tante Marie. Sur les affiches à l'entrée, Barbara vit que d'autres soirs elle aurait pu écouter les Supremes, Helen Shapiro, ou encore Cliff and the Shadows, des gens dont les filles, au travail, auraient été ravies d'entendre parler. Matt Monro, lui, appartenait à une autre époque, celle où elle s'était échappée de Blackpool. Tandis qu'on la conduisait à la table, elle remarqua qu'elle était de loin la personne la plus jeune de la salle.

Il l'attendait à une table de quatre, en bordure de la scène. Les autres convives n'étaient pas arrivés. Il lui commanda d'autorité un Dubonnet-limonade, et ils conversèrent du travail, de Londres, des night-clubs, puis il releva la tête et sourit.

« Sidney ! »

Sidney, un petit chauve moustachu, ne semblait pas ravi de voir Valentine et, à compter de ce moment, Barbara échoua à interpréter les expressions de son cavalier. Il y eut le sourire, aussitôt évanoui, le regard écarquillé comme sous l'effet du choc, suivi d'un autre sourire qui ne véhiculait cette fois ni chaleur ni plaisir.

« Audrey ! »

Audrey était une grosse femme en robe longue excessivement violette et tout aussi excessivement hors de propos. Elle était, devina Barbara, l'épouse de Sidney. En observant la scène, elle commença à entrevoir le malentendu. Sidney avait cru qu'il s'agissait d'une soirée en compagnie d'une catégorie bien particulière de dames (« les dames », « nos dames »), mais Valentine, présumant qu'il s'agissait d'une autre sorte de soirée, une de celles qui impliquaient *des* dames, et non *leurs* dames, avait invité Barbara. Par le passé, les deux hommes avaient probablement goûté aux charmes de l'une et l'autre sorte, d'où le pataquès. À voir combien la vie des hommes mariés et fortunés était compliquée et mensongère, et combien leurs codes de communication étaient ambigus, Barbara se demanda pourquoi ce genre de micmac ne se produisait pas tout le temps. Peut-être était-ce le cas. Peut-être le Talk of the Town était-il rempli de femmes accusant des différences

d'âge criantes et qui se lançaient des regards homicides par-dessus les tables.

« Il y a une petite affaire dont Valentine et moi devons discuter au bar, annonça Sidney. Si vous voulez bien nous excuser cinq minutes. »

Valentine se leva, adressa un signe de tête aux deux femmes et suivit Sidney qui s'éloignait déjà d'un pas décidé et hargneux. C'était un malentendu qui, à l'évidence, prêtait à conséquence. L'épouse de Sidney, la bonne dame, allait comprendre qui était Barbara, ce qu'elle représentait, et elle en déduirait non sans mal qu'il y avait eu par le passé d'autres soirées du même ordre, auxquelles elle n'avait pas été conviée. Au lieu de montrer un peu de présence d'esprit en présentant Barbara comme sa cousine, sa secrétaire ou son agent de probation, Valentine s'était laissé entraîner à l'écart pour se faire enguirlander, laissant du coup les deux femmes tirer leurs conclusions par elles-mêmes.

Audrey se laissa choir de tout son poids en face de Barbara et la dévisagea.



« Il est marié, vous savez », lâcha-t-elle finalement.

Doutant fort qu'elle aurait le loisir d'écouter Matt Monro, Barbara décida de s'amuser autant qu'elle le pourrait. Elle soutint le regard d'Audrey et partit d'un rire dédaigneux.

« Avec qui ? » lança-t-elle. Je vais la tuer. » Et elle repartit d'un éclat de rire, pour signifier ouvertement que la nouvelle ne lui faisait ni chaud ni froid.

« Il a une femme, insista Audrey. Joan. Je l'ai rencontrée. Ils sont mariés depuis longtemps. Ils ont des gosses, et tout le reste. Ce ne

sont même plus des gosses, d'ailleurs. Le garçon a seize ans, et la fille est à l'école d'infirmières.

– En ce cas, il ne doit pas beaucoup mettre le nez dans leur éducation. Il n'a pas découché une seule nuit en deux ans.

– Découché ? Vous vivez ensemble ?

– Oh, tout cela est moins scabreux qu'il n'y paraît. Nous devons nous marier en juin. Encore que, évidemment, si vous dites vrai, il lui faudra d'abord régler quelques bricoles. » Barbara éclata de rire une troisième fois, en secouant la tête d'incrédulité. Valentine ! Marié ! Et père de famille ! La bonne blague !

« Les avez-vous rencontrés, ces "gosses" ?

– Eh bien, non », convint Audrey. Un minuscule doute s'était insinué dans son esprit, nota Barbara avec satisfaction. « Mais j'ai parlé d'eux avec Joan. Sidney et moi avons nous-mêmes deux adolescents.

– Ah, fit Barbara. *Parlé*. Parler, c'est à la portée de n'importe qui. Je pourrais pondre quinze gosses, en vous parlant. Pop, pop, pop, pop, pop... »

Quinze enfants, cela appelait beaucoup trop de *pop*, comprit Barbara. À vouloir trop en faire, elle risquait de passer pour dérangée.

« Cinq, du moins, se ravisa-t-elle.

– Que voulez-vous dire ?

– Il y a une différence entre parler et voir, n'est-ce pas ?

– Êtes-vous en train de dire que Joan les a inventés ?

– Franchement, je pense que cette Joan pourrait elle-même être inventée de toutes pièces.

– Mais comment ça ? Je l'ai rencontrée !

– Oui, mais vous savez comment ils sont. Parfois, ils ont envie de passer une soirée en célibataires, si vous voyez ce que je veux dire. Ça ne mange pas de pain. Enfin, de mon point de vue.

– Êtes-vous en train de dire que Joan était une... une...

– Non, non. Il avait juste envie d'un brin de compagnie. J'étais probablement au cinéma, ou ailleurs.

– Ce n'était pas une jeunette.

– Eh bien, c'est plutôt mignon, non, qu'il ait eu envie de passer

une soirée avec quelqu'un de son âge ? »

Audrey considéra l'imposture machiavélique perpétrée à ses dépens puis secoua la tête.

« Je ne peux pas le croire, trancha-t-elle. Quelle drôle d'idée. »

Sidney et Valentine réapparurent, de nouveau bons amis.

« Je devrais vous présenter en bonne et due forme, dit Valentine. Audrey, voici Barbara. Elle travaille à mon bureau, et elle est dingue de Matt Monro. Donc, quand Joan s'est sentie patraque, cet après-midi... »

La femme de Sidney dévisagea Barbara avec perplexité, puis indignation.

« Ravie de vous avoir rencontrée, Audrey », dit Barbara, puis elle se leva pour aller récupérer son manteau.

Cette brève conversation avec Audrey lui avait procuré un étrange plaisir car elle lui avait permis, l'espace de quelques minutes, d'improviser un sketch. Et de délivrer une performance des plus correctes, selon elle, compte tenu de la minceur du matériau. Mais quand l'adrénaline reflua, pendant qu'elle faisait la queue au vestiaire, le cafard la rattrapa comme jamais depuis qu'elle était à Londres. Depuis sa conversation avec Marjorie, elle se répétait que le dilemme qui s'offrait à elle était limpide, quoique sombre : elle pouvait travailler derrière des comptoirs de cosmétiques, ou bien draguer des Valentine Laws dans l'espoir qu'ils la rapprochent de quelques centimètres de l'endroit où elle voulait être. Mais elle avait dragué un Valentine Laws, et n'y avait gagné que le sentiment d'être une fille facile et cruche qui, le lendemain, retournerait de toute façon derrière le comptoir des cosmétiques. Elle avait envie de pleurer. Et de rentrer au bercail. Elle avait eu son compte. Elle allait retourner à Blackpool, épouser un prospère marchand de tapis, porter ses enfants ; lui emmènerait d'autres femmes dans les night-clubs et elle vieillirait, puis mourrait, en espérant avoir plus de chance la prochaine fois.

Et en quittant le Talk of the Town, elle rencontra Brian.

Elle manqua de le bousculer tandis qu'elle grimpait l'escalier pour gagner la sortie. Il la salua ; elle lui répondit de dégager, et il eut l'air surpris.

« Vous ne vous souvenez pas de moi, n'est-ce pas ? »

– Non », dit-elle, et elle s'en félicita car rien, en lui, ne le méritait.

Il était assez bel homme, portait un costume coûteux, et il était encore plus vieux que Valentine Laws. Tout en lui inspirait la méfiance.

« Nous nous sommes croisés à la première de ce film d'Arthur Askey dans lequel vous jouiez.

– Je n'ai jamais joué dans aucun film.

– Oh. Excusez-moi. Vous n'êtes pas Sabrina, n'est-ce pas ?

– Non, je ne suis pas cette fichue Sabrina. Fichue Sabrina est mille fois plus vieille que moi. Et oui, elle vient du même endroit, oui, elle a une grosse poitrine. Mais si l'un de vous se risquait à regarder une femme au-dessus du cou, vous pourriez apprendre à ne pas nous confondre. »

Il gloussa.

« Veuillez m'excuser. Je suis ravi de ma méprise. Le film n'était pas très bon, et elle jouait comme un pied. Où allez-vous de ce pas ?

– Chez moi.

– Vous ne pouvez pas rentrer déjà. Matt Monro n'a même pas commencé à chanter.

– En quoi ça m'empêcherait de rentrer chez moi ?

– Parce que cela me priverait de vous offrir un verre. Et de tout savoir de vous.

– Je l'aurais parié. »

Avec lui, la bagarre était permise puisqu'elle ne voulait rien de lui et que, de toute façon, les hommes, elle en avait soupé, tous autant qu'ils étaient.

« Je ne suis pas celui que vous croyez.

– Je ne crois pas que vous soyez qui que ce soit.

– Je suis un mari comblé. »

Soudain, une femme souriante et séduisante se matérialisa à ses côtés. Elle était un peu plus jeune que lui, mais rien de scandaleux.

« Ah, la voilà, dit l'homme. Voici mon épouse.

– Bonsoir », dit la femme sans colère apparente contre Barbara. Elle tenait juste à être présentée.

« Je m'appelle Brian Debenham, reprit l'homme. Et voici Patsy.

– Bonsoir, répéta Patsy. Vous êtes ravissante. »

Barbara commença à entrevoir ce dont il pouvait s'agir. Quelque part aux marges de son imagination jaillit l'idée qu'elle était en train de se faire emballer par un couple marié. Elle ne disposait même pas d'un mot propre à nommer la situation.

« J'essaie de la convaincre de boire un verre avec nous, expliqua Brian.

– Je comprends pourquoi, dit Patsy, avant de détailler Barbara de la tête aux pieds. Elle est pile dans ton créneau. Elle ressemble à Sabrina.

– Je crois qu'elle n'apprécie guère la comparaison.

– Non, je ne l'apprécie pas, confirma Barbara. Et je n'apprécie pas non plus qu'un homme cherche à m'emballer sous les yeux de sa femme. »

Mieux valait ne pas trop s'avancer et ne pas les accuser d'une turpitude dont elle ignorait le nom. Mais elle allait à coup sûr découvrir ce qu'était une soubrette. Pour autant qu'elle sache, c'était le rôle qu'ils avaient en tête pour elle.

Brian et Patsy éclatèrent de rire.

« Oh, je ne cherche pas à vous emballer, se défendit Brian. Je ne cours pas après la bagatelle. Il est question de quelque chose d'encore plus sale. Je veux que vous me rapportiez de l'argent. Je suis agent de théâtre. »

Barbara rebroussa chemin jusqu'aux vestiaires, et c'est là que tout commença.

¹ En français dans le texte.

² Si l'adjectif *public* a, en anglais, le même sens qu'en français, les *public schools* sont, en revanche, des établissements privés, chers et exclusifs.

Sur l'insistance de Brian, elle ne retourna pas chez Derry & Toms.

« Je dois donner un préavis de quinze jours. »

Elle avait déjà téléphoné pour se faire porter pâle afin de rendre visite à Brian à son bureau. Elle ne pouvait manquer davantage.

« Pourquoi ?

– Pourquoi ?

– Oui, pourquoi ?

– Parce que... » Elle échoua à invoquer une raison autre que le règlement. « De toute façon, comment vais-je payer mon loyer ?

– Je vous trouverai du travail.

– J'ai besoin d'argent tout de suite.

– Je vous avancerai votre loyer pendant quinze jours. Un mois, même. Combien gagnez-vous – vingt livres par semaine ? Il est hors de question que vous refusiez du travail pour quatre-vingts livres par mois. »

Elle était loin de gagner vingt livres par semaine. Depuis la fin de sa période d'essai, son salaire hebdomadaire culminait à douze.

« Quel travail suis-je en train de refuser ? Je n'ai jamais joué dans rien.

– C'est toute la beauté de la chose, belle enfant. Aucune expérience n'est requise. On ne vous demandera même pas de savoir jouer. Je ne mentionnerai jamais plus Sabrina après ça. Mais peut-être aurez-vous remarqué qu'elle n'est pas exactement Dorothy Tutin. Vous n'aurez rien à faire, sinon être là, et les gens me couvriront d'or. Dont je vous rétrocéderai une partie. Franchement, c'est le métier le plus facile au monde.

– À ce que j'entends, c'est surtout le plus vieux.

– Ne soyez pas cynique, belle enfant. Je ne fais que mon travail. Écoutez. Savez-vous ce qu'est une soubrette ? »

Barbara soupira et leva les yeux au ciel. En sortant de ce bureau, elle se mettrait en quête d'une bibliothèque, toutes affaires cessantes.

« Vous êtes la quintessence de la soubrette. Et tout le monde en réclame. Mais, franchement, vous n'avez même pas besoin de vous abaisser à ça. On vous fera des ponts d'or pour être juste vous-même. Contentez-vous de suivre mes instructions, et chacun y trouvera largement son compte.

– Et quelles sont ces instructions ?

– Vous irez rencontrer des gens, qui, eux, vous diront quoi faire. Sourire. Marcher dans un sens, dans l'autre. Bomber la poitrine, ou le derrière. Ce genre de choses. Nous allons vous dégoter un contrat avec un studio en un claquement de doigts. Et en deux temps, trois mouvements, chaque homme de moins de soixante-dix ans aura une photo de vous en bikini sur le mur de sa cabane à outils.

– Tant qu'on me laisse jouer, peu m'importe le costume.

– Seriez-vous en train de me dire que vous *voulez* réellement jouer ?

– Je veux devenir actrice pour la télévision, confirma Barbara. Je veux être Lucille Ball. »

L'appel des planches était le fléau de la vie de Brian. Toutes ces filles superbes, aux formes appétissantes, dont la moitié refusait d'illustrer des calendriers ou d'assister à des inaugurations ! Tout ça pour courir après trois répliques dans une pièce de la BBC, où il était question de filles-mères qui trimaient dans les mines de charbon. Ces aspirations le dépassaient, mais il entretenait des contacts avec des producteurs et des directeurs de casting, et il envoyait les filles passer des auditions. Dès lors qu'elles avaient essuyé des refus à répétition, elles devenaient plus malléables.

« Dans mon souvenir, Lucille Ball n'a pas eu tellement le choix. Elle commençait à se faire vieille, plus personne n'en voulait pour les rôles d'héroïne romantique et elle a dû se résoudre à faire des grimaces. Vous avez des années devant vous avant d'envisager cela. Probablement plusieurs dizaines. Regardez-vous.

– Je veux passer des auditions.

– Ce que j'essaie de vous dire, c'est que ce ne sera pas nécessaire.

Vous pourriez faire le mannequin, et décrocher ensuite un rôle dans n'importe quel film de votre choix. »

Combien de fois avait-il seriné ce même discours ? Elles n'écoutaient jamais.

« N'importe quel film de mon choix, tant que je n'ouvre pas la bouche.

- Je ne vais pas vous financer éternellement.
- Selon vous, c'est ce qui arrivera si je l'ouvre ?
- Je n'ai pas dit ça.
- Envoyez-moi passer des auditions. »

Brian haussa les épaules. Il leur faudrait prendre le chemin des écoliers.

Le lendemain matin, elle dut expliquer à Marjorie qu'elle ne partirait pas travailler avec elle parce qu'un homme rencontré dans un night-club la rémunérerait pour ça.

« Quel genre d'homme ? demanda Marjorie. Et il y en d'autres comme lui, là où tu l'as trouvé ? Je sais que je ne suis qu'aux chaussures, mais tu peux lui dire que je ferais vraiment n'importe quoi.

- C'est un agent.
- Tu as vu sa licence ou... le papier dont on a besoin pour être agent ?
- Non, mais je le crois sur parole.
- Pourquoi ?
- Parce que je suis allée à son agence, hier. Il a une secrétaire, un bureau...
- C'est monnaie courante.
- Quoi donc ?
- D'embaucher des secrétaires, de louer des bureaux. Juste pour duper les gens. Je me demande si le bureau sera encore là, si tu y retournes aujourd'hui.
- Il avait des classeurs à tiroirs.
- Tu peux te montrer très naïve, Barbara.
- Pourquoi chercherait-il à me duper ?

– Je ne vais pas te faire un dessin.

– Selon toi, il y a des hommes qui embauchent des secrétaires, louent des bureaux et des classeurs à tiroirs juste pour séduire des filles ? À mes yeux, c'est se donner beaucoup de mal. »

Marjorie n'était pas disposée à pousser son argumentation plus avant, mais invitait à l'évidence Barbara à tirer ses propres conclusions.

« Il t'a donné de l'argent ?

– Pas encore. Mais il a promis de le faire.

– Fais-tu quoi que ce soit pour gagner cet argent ?

– Non !

– Oh, ma pauvre.

– Mais c'est plutôt bon signe, non ?

– Selon moi, pas vraiment. S'il te donne déjà de l'argent, Dieu sait ce qu'il attend. »

Barbara aurait commencé à se sentir idiote si Brian ne lui avait immédiatement déniché des auditions. N'ayant pas le téléphone, elle débutait la journée par une virée à la cabine téléphonique, au coin de la rue, avec une pile de pièces de trois pence ; quand il n'avait rien pour elle, Brian avait demandé à sa secrétaire de l'annoncer aussitôt pour éviter à Barbara d'insérer une deuxième pièce dans la fente.

La première audition était pour un vaudeville intitulé *Dans la chambre de madame*. L'histoire... Bon, peu importait l'histoire. Il y avait pléthore de jeunes femmes court vêtues, de maris lubriques surpris le pantalon aux chevilles, d'épouses chagrines et revêches. Le vrai sujet de la pièce, cependant, c'était la frustration sexuelle. Barbara avait remarqué que c'était un tropisme dans quantité de vaudevilles anglais : personne ne se faisait jamais prendre puisque tout le monde était toujours stoppé net par une chose ou une autre avant de l'avoir fait. C'était déprimant.

La pièce était présentée dans un café-théâtre, à deux pas de Charing Cross Road. Le producteur avait laissé entendre à Brian que le cabinet du lord chambellan¹ pourrait la bannir de la scène d'un vrai théâtre.

« Une aberration, évidemment. Le lord chambellan se contrefiche de leur pièce. Mais c'est ce qu'ils veulent faire croire, expliqua

Brian.

– Pour quelle raison ?

– Vous avez lu la pièce. C'est pitoyable. Elle ne tiendrait pas l'affiche deux soirs dans le West End. C'est une ruse pour vendre quelques billets à des couillons qui s'attendent à une comédie un peu trop lestée pour les scènes officielles.

– Ce n'est pas du tout drôle.

– Ce n'est absolument pas drôle, renchérit Brian. Mais c'est de la comédie. Je ne fais qu'exaucer vos désirs. »

Il la punissait, elle le voyait bien. Brian allait lui dénicher une poignée de petits rôles épouvantables, après quoi elle se résoudrait à parader en maillot de bain dans un jeu télévisé et il serait satisfait.

Elle relut la pièce la veille au soir de l'audition. Le texte était encore pire que dans son souvenir, mais elle brûlait d'un tel désir d'être engagée qu'elle crut s'évanouir.

Son personnage se prénomait Polly, et c'était avec elle que le protagoniste, le mari de l'épouse guindée et sinistre, voulait coucher, sans jamais arriver à ses fins. Barbara prit place à une des tables du petit café-théâtre miteux et le metteur en scène, un homme à la soixantaine fatiguée, au cheveu gris jauni par la nicotine, lui donna la réplique. Elle commença à débiter son texte – avec une certaine assurance, estima-t-elle, mais d'un ton un peu sec.

« Nous ne pouvons pas le faire ici. Pas avec votre femme à l'étage. »

Sitôt qu'elle eut ouvert la bouche, le metteur en scène secoua la tête.

« Vous êtes vraiment comme ça, ou vous essayez quelque chose ? »

Jamais Barbara n'avait respiré le même air qu'une personne aussi distinguée. Aux yeux de son père, ce seul rendez-vous vaudrait pour preuve que la vie de Barbara à Londres était un triomphe retentissant sur le plan social.

Elle répéta la réplique, sans rien changer, parce qu'elle n'avait pas saisi le sens de sa question.

« C'est vous, n'est-ce pas ?

– Moi quoi ?

– Ça. » D'un mouvement de menton, il indiqua sa bouche.
« L'accent.

– Ce n'est pas un accent. C'est comme ça que je parle.

– Au théâtre, on appelle ça un accent. »

Il soupira et se frotta les yeux.

« J'ai soixante-trois ans. J'ai été le deuxième plus jeune metteur en scène à avoir jamais travaillé au Bristol Old Vic. Cette pièce est ce que j'ai lu de pire dans ma vie. Nous nous rencontrons à un moment où ma vie professionnelle touche peut-être le fond, et nul signe ne laisse espérer une embellie. On pourrait me pardonner de m'en fiche, je suis sûr que vous seriez d'accord. Pourtant, je ne m'en fiche pas. Et si je vous engage, cela montrerait que j'ai renoncé – vous comprenez ? »

Non, elle ne comprenait pas, et elle le lui dit.

« Pourquoi résistez-vous ?

– Je ne résiste pas.

– Si. Dans la pièce. Vous résistez. Et avant de poursuivre, je me dois d'ajouter que oui, oui, Albert Finney, Tom Courtenay, Richard Burton, le réalisme social, les fers à repasser et les éviers – fantastique ! Merveilleux ! Malheureusement, dans notre décor, il n'y a pas le moindre évier en vue. La pièce s'intitule *Dans la chambre de madame*. Donc : pourquoi résistez-vous ? À vous entendre, on croirait que vous avez passé votre vie à vendre des cornets de frites à deux pence. Vous laisseriez un homme comme Nigel prendre ce qu'il veut, à n'en pas douter. J'ai besoin que le public y croie, voyez-vous. Je suis voué à l'échec, je le sais. Je suis un dinosaure. Mais ces détails m'importent. »

Barbara tremblait de rage mais, pour des raisons qui lui demeuraient opaques, elle répugnait à ce que cet homme s'en aperçoive.

« Bref. Vous avez été adorable de venir faire un essai. »

Elle voulait se souvenir de cet homme. Elle avait le pressentiment qu'elle ne le recroiserait pas, parce qu'il était vieux, fatigué, inutile – tout le contraire d'elle. Mais il lui fallait connaître son nom, au cas où, un jour, l'opportunité lui serait donnée de piétiner la main par laquelle il s'accrochait encore à son métier de prédilection.

« Excusez-moi, dit-elle très aimablement. Je n'ai pas saisi votre nom.

– Pardonnez-moi. C’est très impoli de ma part. Julian Squires. »

Il lui tendit une main molle, qu’elle ne serra pas. À défaut d’autre chose, elle avait sa fierté.

Elle retourna voir Brian et fondit en larmes. Il soupira, secoua la tête, puis fourragea dans le tiroir de son bureau jusqu’à en extraire un classeur rouge barré, en grosses lettres, du titre COURS DE DICTION. Il n’était pas sans rappeler le grand livre qu’Eamonn Andrews consultait dans *This Is Your Life*².



« Ça ne peut pas vous faire de mal, quoi qu’il arrive, dit Brian. Je l’ai conseillé à tout un tas d’actrices. C’est excellent, à ce qu’il paraît. Michael Aspel et Jean Metcalfe. Les chaussettes de l’archiduchesse et tutti quanti. Elle a vraiment une diction merveilleuse. »

Le père de Barbara adorait Jean Metcalfe. On l’entendait à la radio, et elle parlait avec ce timbre et cet accent estampillés BBC que personne, nulle part en Angleterre, au nord comme au sud, n’avait dans la vraie vie.

« Jamais je n’aurai le même accent qu’elle, même en y travaillant un million d’années.

– Vous n’avez pas besoin d’avoir exactement le même. Juste d’en avoir un peu plus... un peu moins... que le vôtre. Si c’est ce que vous désirez. Sinon, souffrez que quelqu’un vous déshabille et vous peinturlure d’or de pied en cap jusqu’à ce que mort s’ensuive³. Vous me brisez le cœur. Toutes les filles de mon écurie, sans exception,

seraient prêtes à tuer pour posséder vos atouts. Et vous, vous préférez les ignorer.

– Ils ne vont pas s'envoler. Ne puis-je pas faire rire tout en ayant des atouts ?

– Le problème ne vient pas de moi, vous le savez. Mais d'eux. »

Elle examina le coffret de disques. C'était elle qui voulait jouer la comédie, et jouer la comédie, cela signifiait se transformer en quelqu'un d'autre que soi, alors pourquoi ne pas se frotter d'ores et déjà à l'exercice sans attendre que quelqu'un lui confie un rôle ?

« Et tant qu'on y est, reprit Brian. Je me demande si Barbara de Blackpool n'a pas fait son temps. »

Il réfléchissait à la prochaine étape de sa carrière, naturellement. Quiconque réalisant une dramatique pour la BBC sur des mères-filles trimant à la mine ne trouverait rien à redire à embaucher une Barbara. Mais Sabrina, dans une vie antérieure, avait été Norma Sykes. Il fallait aller de l'avant.

« Je pensais que nous parlions précisément de ça.

– Nous avons parlé de ce qui concerne Blackpool. Pas de ce qui concerne Barbara.

– Que puis-je faire contre ça ?

– Rien ne vous oblige à être Barbara.

– Vous êtes sérieux ?

– Je suis sérieux... sans l'être.

– Si ça ne change rien pour vous, laissez tomber.

– Tout en l'étant un peu. Mais pas comme un pape. Plutôt comme un âne qu'on étrille.

– Vous voulez que je change de prénom ?

– Il sera toujours temps de le récupérer, si ça ne marche pas.

– Oh, merci. »

Il ne lui en fallut pas plus pour décider qu'à aucun prix elle ne voudrait redevenir Barbara : ce serait la marque d'un échec et elle n'allait pas échouer. Et puis, quelle importance ? Elle pouvait changer de prénom, de voix ou d'accent et rester elle-même, parce qu'elle était une flamme bleue sans combustible qui, à moins de trouver un exutoire, risquait de la dévorer de l'intérieur.

« Avez-vous déjà un prénom en tête ?

– Bien sûr que non. Je ne suis pas un petit Hitler. Nous allons le choisir ensemble. »

Barbara se prononça donc en faveur de Honor et Cathy en hommage à *Chapeau melon et bottes de cuir*, de Glynis, Vivien et Yvonne en hommage au cinéma, et même de Lucy, en hommage la télévision. Et quand tous les prénoms qu'elle aimait bien eurent été écartés, ils s'entendirent sur la toute première suggestion de Brian : Sophie Straw. Sophie avait une connotation bon chic bon genre, Barbara le comprenait sans peine.

« Pourquoi Straw⁴ ?

– Sandie Shaw. Sophie Straw. Ça sonne bien.

– Pourquoi pas Sophie Simpson ?

– Plus c'est court, mieux c'est.

– Smith, alors.

– Qu'est-ce qui vous déplaît, chez Straw ?

– Qu'est-ce qui vous plaît ?

– Je suis un mari comblé.

– Vous me l'avez déjà dit.

– Mais si, même au mari comblé que je suis, ce nom évoque, allez savoir comment, des galipettes dans les bottes de foin, imaginez l'effet qu'il produira sur tous les hommes malheureux en ménage. »

Sophie Straw fronça le nez.

« C'est un peu malsain.

– Loin de moi l'envie d'être le messenger d'une mauvaise nouvelle, belle enfant, mais sachez que ce métier recèle certains aspects quelque peu malsains. »

Le lendemain, il envoya Sophie Straw postuler pour jouer une jeune ménagère dans une publicité pour une savonnette. Brian, elle en aurait mis la main à couper, cherchait à lui saper le moral. Elle avait consacré la soirée à écouter les cours de diction sur le tourne-disque de Marjorie, et à s'entraîner à imiter de son mieux la voix de Jean Metcalfe mais, cette fois, on ne lui laissa même pas l'opportunité de prononcer le moindre son. Le réalisateur était flanqué d'un représentant de la firme de savon, qui sourit et secoua la tête.

« Navré, Sophie, mais ce ne sera pas pour cette fois, relaya le réalisateur.

– Puis-je vous demander pourquoi ? »

L'homme des savons murmura quelques mots à l'oreille du réalisateur, qui haussa les épaules.

« Il dit que vous ne serez pas crédible en ménagère. Vous êtes trop jolie, et vous n'avez pas la bonne silhouette.

– Qu'est ce qui cloche, dans ma silhouette ? »

L'homme des savons éclata de rire. « Rien, dit-il. Et c'est bien ça le problème. Nous recherchons quelqu'un qui ait plus un profil de maman. »

Elle se remémora la remarque du maire de Blackpool : marmots et beignets à la crème.

« Je pourrais être une jeune mariée », contra-t-elle, et une fois encore sa fringale lui retourna l'estomac. Elle aurait dû les planter là sans plus de cérémonie, renverser la table, leur cracher au visage ; au lieu de quoi, elle mendiait.

« Il s'agit d'une publicité pour une savonnette, ma belle. Nous n'aurons pas le temps d'expliquer depuis combien de temps vous êtes mariée, comment vous avez rencontré votre mari et quels sont vos secrets pour garder la ligne.

– Merci néanmoins d'être venue, ajouta le réalisateur. Je ne manquerai pas de me souvenir de vous, si jamais je fais quelque chose qui puisse mieux coller.

– Comme quoi, par exemple ?

– Eh bien... un alcool chic. Babycham. Dubonnet... Ou des cigarettes, peut-être. Un produit qui ne soit pas – comment dire ? Le contraire de vous.

– Je suis le contraire du savon ?

– Non, non, vous êtes d'une propreté exquise, je n'en doute pas. Mais vous n'en êtes pas moins le contraire de la vie domestique, n'est-ce pas ?

– Ah bon ?

– Êtes-vous mariée, Sophie ?

– Non, mais je pense pouvoir faire semblant de l'être pendant deux minutes dans une publicité pour une savonnette.

– Je vais vous reconduire », intervint l'homme des savons.

Le réalisateur eut un sourire à la dérobée et secoua imperceptiblement la tête.

Lorsqu'ils furent hors de portée d'oreille, l'homme des savons l'invita à dîner. Il portait une alliance, naturellement.

Sa troisième semaine de chômage touchait à son terme. Que ce soit dans des studios, des cafés-théâtres ou des théâtres aux quatre coins du West End, Sophie avait échoué à convaincre des hommes qu'elle serait capable d'incarner une ménagère, un professeur, une policière, une secrétaire... Elle avait même été recalée pour un rôle de strip-teaseuse, et ce bien que presque tout le monde, lors de l'audition, lui ait laissé entendre plus ou moins explicitement qu'elle avait le physique de l'emploi. À ce qu'elle avait compris, elle ressemblait trop à une comédienne jouant le rôle d'une strip-teaseuse. L'ironie d'un tel obstacle semblait leur échapper tout à fait. Les fins de non-recevoir, lui semblait-il, devenaient de plus en plus inventives, de plus en plus humiliantes, et Brian n'avait plus grand-chose en réserve pour elle, de toute façon. Chaque fois qu'il l'envoyait passer une audition, l'issue paraissait lui donner raison. Sophie n'était pas taillée pour ça. En outre, si elle était prête à jouer des rôles de strip-teaseuses dans d'affreux petits théâtres, elle ne pouvait guère prétendre ensuite que les projets que Brian nourrissait pour elle étaient sordides. Il n'y avait pas grande différence entre jouer les strip-teaseuses dans des pièces vulgaires et faire du strip-tease en bonne et due forme.

« Il y a forcément quelque chose.

– Le seul scénario que j'ai reçu avec un rôle de jeune femme est une *Comedy Playhouse*. »

Comedy Playhouse était un programme d'une demi-heure, diffusé ponctuellement et dédié à la comédie de situation, que la BBC utilisait comme rampe de lancement pour de nouvelles créations. Si les critiques étaient bonnes, et la BBC satisfaite, alors parfois une de ces comédies donnait naissance à un feuilleton. *Steptoe and Son*, par exemple, avait débuté par une *Comedy Playhouse*, et regardez ce que c'était devenu.

« J'adorerais jouer dans une *Comedy Playhouse*.

– Oui, dit Brian. Je peux le concevoir.

– Alors pourquoi pas ?

– C’est le rôle principal.

– J’adorerais me faire refuser un rôle principal. Ce serait une promotion, vu que je me suis vu refuser le rôle de Secrétaire Numéro deux.

– Et le personnage ne vous ressemble pas vraiment. »

Brian passa en revue la très modeste pile de scénarios sur son bureau, trouva celui qu’il cherchait et commença à lire.

« “Cicely est une jeune femme menue, fille de vicaire, passée par les bancs de la faculté, s’exprimant dans un anglais châtié. Absolument rien ne l’a préparée à la vie conjugale et elle ne sait même pas faire cuire un œuf.” Dois-je poursuivre ?

– C’est tout à fait moi. Je ne sais même pas faire cuire un œuf. De quoi ça parle ?

– Ça parle de... Eh bien, de pas grand-chose, s’il faut être franc. Du mariage. Elle est mariée avec un homme. Tout ce qu’ils entreprennent tourne au fiasco, mais ils font avec. Ça s’intitule *Bonheur conjugal* ?

– Il y a vraiment un point d’interrogation, ou c’est votre façon de le dire ?

– Il y a vraiment un point d’interrogation.

– On n’imaginerait pas qu’un signe de ponctuation suffise à tuer l’humour, n’est-ce pas ?

– C’est une affaire assez pitoyable, je le crains. Le plus triste, c’est que les auteurs sont en réalité plutôt bons. Ça vous arrive d’écouter *La Fine Équipe* à la radio ?

– J’adore ce feuilleton. »

Elle ne l’avait plus écouté depuis qu’elle était partie de la maison, et elle sentit la morsure de la nostalgie : elle se régala à écouter avec son père sa rediffusion le dimanche, à l’heure du déjeuner. C’était le seul feuilleton, à la radio comme à la télévision, qu’ils s’accordaient à trouver drôle. Ils faisaient en sorte de programmer la corvée de vaisselle à 13 h 30 et, quarante minutes durant, ils nageaient dans le bonheur. Ils étaient probablement la seule famille britannique – si deux personnes suffisaient à se qualifier comme famille – qui préférerait laver les assiettes plutôt que manger leur contenu. Ni l’un ni l’autre ne s’y entendaient pour faire cuire un rôti, mais en revanche, pour récurer les marmites incrustées au Scotch-Brite et rire comme des bossus... *La Fine Équipe* mettait en scène un petit groupe d’anciens compagnons de régiment qui

travaillaient tous dans la même usine, et où chacun s'était réinstallé dans le créneau qu'il s'était taillé au service militaire. Le capitaine, un incapable intellectuellement limité, fils du propriétaire de l'usine, était devenu leur patron, et le sergent-major, un type gueulard et bas de plafond, son contremaître. Les gars de l'atelier étaient mollassons, dans la lune, fripons ou syndiqués. Il n'y avait pas une seule femme dans le paysage, bien entendu, et c'était probablement pour cette raison que George Parker appréciait tant ce feuilleton, mais Barbara leur pardonnait cette impasse. Peut-être était-ce d'ailleurs la raison pour laquelle elle-même aimait autant *La Fine Équipe* : la plupart des personnages féminins, dans les comédies, la déprimaient. Elle n'aurait su dire comment ils s'y prenaient, mais chaque épisode de *La Fine Équipe* avait un vrai contenu. Les blagues étaient bêtes, les voix, ridicules, les canulars, tirés par les cheveux, mais les personnages évoluaient dans un pays qu'elle connaissait, même si aucun d'entre eux n'était censé venir du Nord, comme elle.

« *La Fine Équipe* a été écrit par Tony Holmes et Bill Gardiner, et produit par Dennis Maxwell-Bishop, récita-t-elle, de sa plus belle voix de speakerine de la BBC. Le capitaine Smythe était interprété par Clive Richardson, Sparky, par...

– Très bien, très bien, l'interrompit Brian. Vous pouvez faire ça pour chaque feuilleton radiophonique ? »

Elle pensait que c'était probablement le cas. Où était le problème ? D'autres filles rêvaient de rencontrer Elvis Presley ou Rock Hudson ; et elle, de passer une demi-heure en tête à tête avec Dennis Maxwell-Bishop. Ce n'était pas un fantasme qu'elle pouvait partager avec grand monde.

« Celui-là a marqué mon esprit, je ne sais pas pourquoi.

– Eh bien, c'est la même clique. Les auteurs, Dennis, Clive...

– Si j'allais passer une audition, ils seraient présents ?

– En personne ? Grands dieux, vous n'y songez pas ! Ce sont des gens bien trop importants.

– Ah, bon, en ce cas...

– J'étais sarcastique, précisa Brian. Oui, Tony Holmes et Bill Gardiner, obscurs auteurs de pièces radiophoniques, seront là en chair et en os. Ainsi que Dennis Maxwell-Bishop, producteur-délégué de comédies. Et dans la mesure où Clive Richardson joue le rôle du mari, il sera là lui aussi pour la lecture. À ce que j'ai cru comprendre, ils essaient de le lancer comme vedette de télé.

– Alors je veux y aller.

– C’est un scénario pourri, et vous ne correspondez absolument pas au rôle. Mais si vous n’avez rien de mieux à faire, ne vous privez pas de ce plaisir. La semaine prochaine, vous êtes tout à moi. »

Elle emporta le scénario chez elle et le lut de bout en bout, trois fois. Il était bien pire que ne l’avait laissé entendre Brian, mais quand elle serait de retour au bercail, et en train de faire la vaisselle, probablement d’ici deux à trois mois, elle pourrait raconter à son père qu’elle avait rencontré les auteurs de *La Fine Équipe*. Ce serait le seul souvenir de Londres qui mériterait d’être conservé.

Les auditions pour *Bonheur conjugal* ? se déroulaient dans une salle paroissiale de Shepherd’s Bush, à deux pas de la BBC. Quatre hommes s’y trouvaient et, lorsque Sophie entra, deux d’entre eux se regardèrent et éclatèrent de rire.

S’il s’était s’agi de n’importe quelle autre audition, Sophie aurait immédiatement tourné les talons, mais pour raconter à son père qu’elle avait rencontré Tony Holmes, Bill Gardiner et Dennis Maxwell-Bishop, encore fallait-il que les trois l’aient regardée les yeux dans les yeux.

« C’est agréable », dit-elle au lieu d’opérer un demi-tour.

L’un des deux hommes qui avaient réussi à conserver un visage impassible eut l’air peiné. Il était le plus âgé des quatre, devina-t-elle, même s’il n’avait probablement pas trente ans. Il portait des lunettes, une barbe, et il fumait la pipe.

« Qu’est-ce qui vous a pris, bande de crétins ? leur lança-t-il. Je suis vraiment désolé, Sophie.

– Ce n’est pas ce que vous pensez, se défendit l’un des deux crétins.

– Qu’est-ce que je pense ? demanda Sophie.

– Bien vu, dit l’autre crétin. Qu’est-ce qu’elle en train de penser, crétin ? »

L’un et l’autre crétins avaient l’accent de Londres, ce qui les rendit sympathiques à Sophie, en dépit de cette entrée en matière peu prometteuse. Ils ne pouvaient pas la mettre à la porte sous prétexte qu’elle était ordinaire, au moins.

« Elle était en train de penser : “Ah, ils se paient ma tête parce que je n’ai pas du tout le physique de l’emploi.” Mais ce n’était pas ça du tout.

- C'était quoi, alors ?
- Vous ressemblez à quelqu'un qu'on connaît. »

Le quatrième larron, qui n'était ni du clan des crétins ni de celui des fumeurs de pipe, la regarda vraiment pour la première fois. Jusque-là, il s'était contenté de fumer sa cigarette en complétant une grille de mots croisés.

« Elle était probablement trop distraite pour se demander pourquoi vous vous gondoliez tous, dit-il.

– Nous n'étions pas tous en train de nous gondoler, je te remercie », protesta le fumeur de pipe.

Sophie avait réussi à mettre un nom sur chaque visage avec assez de précision pour s'en satisfaire. Le cruciverbiste était Clive Richardson ; le fumeur de pipe, Dennis le producteur ; et la paire de crétins, Tony et Bill – mais, les concernant, elle ne savait dire qui était qui.

« Pourquoi étais-je distraite, alors ?

– Parce que vous étiez trop occupée à estimer jusqu'à quel point vous n'avez pas le profil du rôle.

– Vous êtes Clive, n'est-ce pas ?

– Comment le savez-vous ?

– J'ai reconnu votre voix. À cause du capitaine Smythe. »

Le capitaine Smythe, membre de *La Fine Équipe*, rejeton inepte du propriétaire de l'usine, éduqué dans des écoles privées, parlait d'une voix ridicule, comme l'aurait fait la reine si elle était née simplette.

Ses trois comparses partirent d'un éclat de rire, bien que Clive fût visiblement piqué au vif.

« Avez-vous seulement lu votre propre travail ? lança-t-il aux deux crétins. "S'exprimant dans un anglais châtié, menue, passée par les bancs de la faculté, fille de vicaire." »

– Vous pensez que je ne suis pas menue ? demanda Sophie. Ce duffle-coat me fait paraître plus forte que je ne le suis en vrai. »

Elle avait forcé son accent du Lancashire, pour s'assurer de se mettre les rieurs dans la poche. Sur les quatre, trois ne se firent pas prier. Clive, en revanche, avait la mine de quelqu'un qui pourrait bien ne plus jamais rire de sa vie.

« Toute cette hilarité – c'est franchement ironique, compte tenu du scénario qu'on a sous les yeux, dit-il.

– C’est reparti, dit Tony ou Bill.

– Excusez-moi, intervint Sophie. Qui êtes-vous ? Bill ou Tony ?

– Moi, c’est Bill. »

Il était, à première vue, le plus âgé du tandem. Ce qui n’était pas nécessairement le cas, mais Tony avait un visage juvénile et une barbe moins broussailleuse.

« Excusez-nous, dit Dennis, et il procéda aux présentations.

– Clive trouve que *Bonheur conjugal* ? est la pire comédie de toute l’histoire de la télévision, expliqua Tony. D’où l’ironie de tant d’hilarité...

– Et il a raison. On n’a pas ri des masses, aujourd’hui, dit Bill d’un ton morne.

– Eh bien moi, j’ai eu plaisir à la lire, dit Sophie. Vous avez dû vous amuser, en l’écrivant. »

Les deux auteurs lâchèrent à l’unisson un reniflement dédaigneux.

« Nous amuser en l’écrivant, répéta Bill. Oooh, Tony ! Qu’est-ce qu’on s’est amusés, en l’écrivant !

– Et comment, renchérit Tony. C’est un tel bonheur que le métier de scénariste !

– À qui le dis-tu ! reparti Bill. On se marre du matin au soir ! »

Ils la dévisagèrent. Sophie était perplexe.

« On ne s’est pas marrés du tout, clarifia Tony. C’était horrible. Une vraie torture. Comme chaque fois.

– Et avant que vous ne disiez quoi que ce soit, enchaîna Bill, le point d’interrogation n’était pas notre idée, mais celle de Dennis. On le hait.

– Si vous pouviez arrêter de nous bassiner avec ce fichu point d’interrogation, se plaignit Dennis. C’est le premier truc que vous racontez à tous ceux qui passent cette porte. »

Il tapota rageusement sa pipe dans l’un des cendriers éparpillés sur la table ; il y en avait une demi-douzaine, tous pleins à ras bord, et la salle empestait autant qu’un wagon fumeur, même s’ils n’en occupaient qu’un petit coin.

« Il y a nos noms, sous ton foutu point d’interrogation, ragea Tony. Écrire des comédies, c’est notre gagne-pain. Tu nous as condamnés au chômage. »

Dennis soupira.

« J'ai reconnu que c'était une erreur, je me suis excusé, nous allons le retirer, alors si nous pouvions clore le chapitre...

– Comment le pourrions-nous, quand tu es supposé produire des comédies et qu'on sait maintenant quelle est ta conception du genre ?

– Qu'attendez-vous de moi ? Dites-le, je m'exécute.

– Trop tard, dit Tony. Le scénario a été envoyé à toute la profession.

– Dont Sophie, ici présente », dit Clive.

Il se montrait de nouveau sarcastique, elle le savait, et c'était contrariant car il était très beau. Les acteurs avec un physique tel que le sien ne poussaient généralement pas des hennissements idiots dans des comédies radiophoniques ; ils étaient trop occupés à secourir des damoiselles au tour de poitrine avantageux à la télévision ou au cinéma. Clive surpassait même en beauté Simon Templar, trouvait-elle. Il avait des yeux bleu vif totalement troublants, et des pommettes qu'elle lui envoyait.

« Vous avez trouvé ça drôle, Sophie ? s'enquit Dennis.

– Le point d'interrogation ?

– Non, ça, on sait que ce n'est pas drôle, dit Bill. Le scénario.

– Ah. Eh bien, comme je l'ai dit, je me suis régalée à le lire.

– Mais avez-vous trouvé ça drôle ?

– Drôle, répéta-t-elle, comme s'il s'agissait d'une qualité qu'elle n'avait pas précédemment prise en compte dans son appréciation.

– Les blagues, tout ça... »

Elle hésita, puis, parce qu'elle les avait maintenant tous rencontrés, et n'allait plus les revoir, elle dit : « Non. »

Pour quelque obscure raison, cette réponse mit en joie Tony et Bill.

« Tu vois ! lança ce dernier à Dennis.

– Vous trouvez toujours tout mauvais, se défendit celui-ci. Je ne sais jamais quand vous croire.

– Qu'est-ce qui cloche, selon vous ? demanda Bill à Sophie.

– Je peux être franche ?

- Oui. Nous voulons de la franchise.
- Tout.
- Donc, quand vous disiez vous être régälée...
- Ce n’était pas vrai. Sans vouloir vous vexer... Je n’ai pas compris où vous vouliez en venir.
- Vous n’êtes pas la seule, lança Clive.
- C’est de bonne guerre, concéda Tony.
- Pourquoi avez-vous eu envie d’écrire ça ?
- Parce qu’on nous l’a commandé, dit Bill.
- Commandé quoi ?
- On nous a commandé une comédie sur la vie de couple, clarifia Dennis.

– Ah, fit Sophie. Pourquoi ne pas en avoir écrit une, alors ? »

Bill partit d’un grand éclat de rire et s’agrippa la poitrine, comme si Sophie venait de le poignarder en plein cœur.

« Dans *La Fine Équipe*, enchaîna-t-elle, les personnages étaient réalistes, même ceux qui semblaient tout droit sortis d’un dessin animé. Avec ces deux-là, le mari et la femme, on croirait entendre des personnages de dessin animé alors qu’ils débitent des platitudes qui ne sont même pas rigolotes. »

Bill pencha le buste en avant et hocha la tête.

« Et tous ces clichés sur la vie conjugale... Ça sonne faux, plaqué. Par exemple, ils passent leur temps à se chamailler. On se demande bien pourquoi. Ils se ressemblent comme deux gouttes d’eau. Et il devait bien savoir qu’elle était un peu gourde, avant de lui demander sa main. »

C’est à ce moment-là qu’elle arracha un premier éclat de rire à Clive.

« Tu es prié de la fermer, lui lança Bill.

– Et pourquoi est-elle fille de vicaire ? Oui, je sais, son père est vicaire. Mais... ce n’est jamais plus mentionné ensuite. Vous cherchez juste à dire que, du fait de son éducation, elle entend porter la culotte ? Mais qu’advient-il, une fois mariée ? Il faudra bien qu’elle la baisse, à un moment donné.

- Exactement, martela Bill. Merci.
- Désolée. J’en ai probablement trop dit.

– Non, tout cela nous aide beaucoup, l’assura Tony.

– Et pourquoi est-elle si gourde ? Il est précisé dans le scénario qu’elle est allée à l’université. Comment a-t-elle réussi un tel exploit ? Si elle n’a pas été fichue de trouver l’arrêt de bus, il y a peu de chances qu’elle soit arrivée jusqu’à l’université.

– Bon, fit Clive d’un air satisfait. Il ne reste plus rien à auditionner. Vous avez détruit le rôle.

– Je suis désolée », dit-elle, et elle se leva pour partir. Elle n’avait aucunement l’intention d’aller où que ce soit avant qu’ils ne la jettent dehors, mais si personne n’intervenait pour la retenir, au moins, elle serait fixée.

« On peut faire une lecture rapide, puis Bill et Tony s’en iront concocter une seconde mouture.

– Une seconde mouture de quoi ? demanda Bill. Comme l’a dit Clive, il ne reste plus rien à moudre.

– Faisons tout de même une lecture, insista Dennis. S’il vous plaît. On enregistre dans moins de quinze jours. »

La requête souleva tout un tas de récriminations, mais aucune contestation. Chacun ouvrit le scénario à la première page. Sophie était déchirée. Elle voulait donner le meilleur d’elle-même, mais aussi lire à une lenteur d’escargot. Elle était prête à tout pour faire durer l’après-midi le plus longtemps possible. Elle voulait rester dans cette salle, avec ces gens, pour toujours.

¹ Haut fonctionnaire, en charge notamment de la censure des représentations théâtrales.

² Émission documentaire biographique.

³ Dans *Goldfinger*, sorti sur les écrans en 1964, le héros éponyme tue sa secrétaire (l’actrice Shirley Eaton) en la badigeonnant entièrement de peinture d’or.

⁴ *Straw* signifie « paille ».

COMEDY PLAYHOUSE

Tony Holmes et Bill Gardiner s'étaient rencontrés dans la cellule d'un commissariat d'Aldershot, en 1959, une semaine avant Noël. La police municipale entendait que la police militaire les rapatrie à la caserne ; la police militaire ne voulait pas entendre parler d'eux. Pendant que les autorités se querellaient, Tony et Bill, aussi piteux et morts de trouille l'un que l'autre, passèrent vingt-quatre heures en cellule, à bavarder et fumer, sans fermer l'œil. Ils établirent qu'ils s'étaient fait arrêter dans la même rue, au même endroit, à deux heures d'intervalle ; aucun ne précisa la nature du méfait qui lui était reproché, ni où exactement il l'avait commis. C'était inutile. Ils se comprenaient.

Chez eux, à Londres, aucun des deux ne s'était jamais fait prendre, et ce pour des raisons différentes. Bill, parce qu'il était malin et connaissait les endroits où aller, les clubs, les bars, et même les toilettes publiques, encore qu'il ne les utilisât guère. Les événements de la soirée lui avaient rappelé pourquoi. Il n'était pas exclu que le policier qui l'avait arrêté à Aldershot ait été un agent provocateur, un de ces officiers qui vouaient aux gens comme lui une haine si obsessionnelle qu'ils étaient prêts à consacrer des soirées entières à essayer de les coincer. Des mouches, à Londres, il n'en manquait pas non plus. Tony, lui, ne s'était jamais fait prendre parce qu'il n'avait jamais rien tenté, ni à Londres ni où que ce fût d'autre d'ailleurs. Il se posait tout un tas de questions, y compris sur qui et ce qu'il était, mais avait du mal à cerner ce qui l'avait décidé à vouloir trouver des réponses pile avant la quille. Le poids de la solitude, sans nul doute, et l'ennui, ainsi qu'un besoin subit, dévorant, de sentir la caresse d'un autre être humain, de quelque sexe soit-il, même s'il était couru d'avance que dans les pissotières de Tennyson Street il n'aurait probablement pas l'opportunité du choix.

Au final, personne n'eut le cran de les déferer en justice et, le lendemain, ils réintégrèrent la caserne pour y terminer leur service militaire. Chaque fois qu'ils se remémoraient cette soirée – ce qu'ils faisaient fréquemment, quoique jamais ensemble, et jamais à haute voix –, les circonstances de leur arrestation les laissaient perplexes. Étaient-ils aux abois au point d'aller au-devant de l'humiliation, et potentiellement de leur perte ? Mais le contenu de leurs vingt-quatre heures de conversation, même des années plus tard, demeurerait rassurant et familier : ils parlèrent comédie. Sitôt après avoir fait connaissance, ils se découvrirent une passion commune pour Ray Galton et Alan Simpson ; ils se récitèrent des pans entiers de dialogues de *Hancock's Half Hour* et rejouèrent le fameux épisode « Le donneur de sang » en rameutant autant de répliques qu'ils le pouvaient, quasiment certains d'être fidèles à la lettre à la scène de l'hôpital, avec Bill dans le rôle de Hancock – Tony, avec son timbre plus aigu, plus nasal, incarnant le rôle de Hugh Lloyd.

Une fois rendus à la vie civile, ils restèrent en contact. Tony habitant dans l'est de Londres, et Bill étant excentré à Barnet, ils prirent l'habitude de se retrouver en ville, dans une cafétéria de Soho – une fois par semaine, au début, quand ils étaient encore prisonniers de leurs boulots respectifs. (Tony donnait un coup de main à son père, propriétaire d'un kiosque à journaux ; Bill était gratte-papier au ministère des Transports.) Ils passèrent les quelques premiers mois à discuter, puis, surmontant enfin leur gêne, ils se lancèrent et essayèrent d'écrire ensemble, chacun sur son bloc-notes. Plus tard, une fois sauté le pas qui fit d'eux des chômeurs, ils se retrouvèrent quotidiennement, toujours dans la même cafétéria, et ce jusqu'à ce qu'ils aient les moyens de louer un bureau.



Ray Galton et Alan Simpson

Jamais ils n'évoquaient l'autre chose qu'ils pouvaient avoir, ou pas, en commun, mais Bill n'en resta pas moins sous le choc lorsque Tony se maria. Il n'avait jamais mentionné le fait qu'il fréquentait quelqu'un. Bill assista à la noce et June, la jeune épouse de Tony, une brune douce, discrète et intelligente qui travaillait à la BBC, lui fit l'impression de tout savoir du binôme de son époux ou, tout au moins, d'en savoir autant qu'elle l'avait souhaité. Et peut-être n'y avait-il rien d'autre à découvrir. Bill et Tony écrivaient des sketches à quatre mains ; auteurs scénaristes, voilà ce qu'ils étaient, et le poste de police d'Aldershot n'avait rien à voir dans tout ça.

Ils se débrouillaient bien mieux qu'ils n'avaient osé l'espérer. Presque immédiatement, ils vendirent quelques bons mots à certains humoristes vétérans de la radio. Leur emploi à plein temps consistait à fournir de la substance à Albert Bridges, auquel un ultime carré de fidèles auditeurs restait reconnaissant de sa compagnie et de sa bonne humeur pendant le Blitz. Quand la population britannique, la première, puis enfin la BBC parvinrent à la conclusion que le talent de Bridges avait vécu, Bill et Tony vendirent le scénario d'une comédie radiophonique inspirée par leurs expériences sous les drapeaux – du moins, celles qu'ils avaient le courage de mobiliser.

Et voilà qu'ils étaient invités à écrire un épisode de *Comedy Playhouse*. Cela les démangeait depuis un petit moment de s'essayer à la télé, mais le soir où Dennis les emmena boire un verre sur Great

Portland Street et leur annonça qu'il voulait un regard enjoué et léger sur la vie d'un couple d'aujourd'hui, ils se sentirent un peu intimidés par l'exposé. Et quand Dennis s'en fut rentré chez lui, les deux amis se tinrent cois pendant un petit moment.

« Bon, dit Bill. Tu es marié.

– Je ne sais pas si ça va nous aider des masses. Mon mariage est un peu... tu vois – particulier.

– Je peux te poser une question, à ce sujet ?

– Laquelle ?

– June savait-elle, lorsqu'elle t'a épousé ?

– Je ne sais pas ce qu'il y avait à savoir.

– Tu t'es fait pincer pour harcèlement dans une pissotière. Ça l'intéresserait peut-être de le savoir.

– J'ai été relâché sans être accusé de quoi que ce soit. Et je n'ai harcelé personne, si tu te rappelles bien.

– Donc tu n'as pas jugé l'information digne d'être communiquée ?

– Non.

– Et qu'en est-il de... du côté pratique ?

– Cela va-t-il nous aider à trouver une idée ?

– Non. Ça m'intéresse, c'est tout.

– Dommage.

– On aura néanmoins besoin de tes lumières. J'ignore ce que c'est de dormir avec quelqu'un nuit après nuit. Ou de se disputer pour décider quelle chaîne regarder. Ou d'avoir une belle-mère.

– Pour la télé, on est toujours d'accord. Nous avons exactement les mêmes goûts.

– Tu crois que Dennis sait que je suis pédé ? demanda Bill. Et qu'il me fait une sorte de farce retorse ?

– Comment pourrait-il le savoir ? »

Bill faisait montre d'une extrême prudence. Il veillait à rester à jour des résultats du Test1, à être mal fagoté et, à l'occasion, à glisser des allusions circonspectes aux filles. Le fait est qu'il avait peur, comme beaucoup d'hommes dans sa situation. Il était en permanence à un faux pas de la prison.

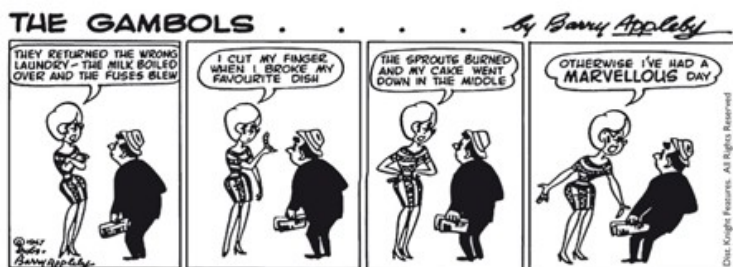
Ils décidèrent, comme Dieu, que s'ils parvenaient à camper

l'homme avec justesse, ils trouveraient un moyen de modeler la femme à partir de lui. Et le mari de *Bonheur conjugal* ? n'était pas trop mal réussi, jugeaient-ils : assez singulier, et singulièrement attachant, sujet à des crises de rage surréalistes provoquées par tout ce qui, en Angleterre, rendait Tony et Bill fous – une sorte de version feuilletonesque du personnage de Jimmy Porter dans *Les Corps sauvages*². Mais Sophie avait vu juste concernant la femme : force était d'admettre que Cicely n'avait pas plus de consistance qu'un personnage de dessin humoristique. Ce qui n'avait rien de surprenant, puisqu'ils l'avaient empruntée, en bloc, à une bande dessinée humoristique publiée dans *l'Express* : *The Gambols*. Ils avaient fait de Cicely, du mieux qu'ils l'avaient pu dans une forme scénaristique, un décalque de Gaye Gambol. Pas d'un point de vue physique, cependant : Cicely serait mignonne et douce plutôt que tout en courbes, imaginaient-ils – et ce, probablement, parce que toutes les actrices que Dennis avait suggérées pour le rôle étaient très BBC, et que les actrices de la BBC avaient toutes de grands yeux de biche, une nature affable et la poitrine plate. Elles n'étaient certainement pas sexy. Mais ils extirpèrent de Gaye tout son répertoire d'absurdités féminines pour en saupoudrer généreusement le scénario. Cicely rêvait de manteaux en vison, faisait brûler ses dîners, dépassait son budget domestique et se justifiait en inventant des excuses tarabiscotées, puérides, elle loupait des rendez-vous, échouait à comprendre le fonctionnement de l'outil le plus simple. Naturellement, Tony et Bill n'avaient jamais pensé que Gaye Gambol était réaliste, ou véridique, non plus qu'ils ne croyaient qu'il existât des femmes au foyer, ou des femmes tout court, comme elle. Mais ils la savaient populaire. Et puisqu'ils n'avaient pas le culot de donner naissance à un personnage féminin original et frais, autant parier sur une valeur sûre.

On en était là lorsque Sophie entra dans la salle paroissiale. Elle avait la taille de guêpe de Gaye Gambol, une poitrine opulente, une chevelure blonde et un regard de biche. Tony et Bill éclatèrent de rire.

Pour finir, Sophie et Clive lurent le scénario d'un bout à l'autre, et ce surtout parce que Tony et Bill voulaient retenir Sophie. Ils l'adoraient. Elle délivrait ses répliques avec une aisance et un sens du timing qu'aucune des autres comédiennes auditionnées cette semaine-là n'avait su atteindre, et elle récolta même avec certaines d'entre elles (au grand dam de Clive) quelques éclats de rire – qui, dans certains cas, il faut le reconnaître, devaient tout à sa décision de prêter à Cicely une voix à la Jean Metcalfe. Sophie se fendit d'un

sourire poli à deux ou trois répliques de son partenaire, sans pouvoir faire mieux.



1. La teinturerie a rapporté le linge de quelqu'un d'autre. Le lait a débordé et les fusibles ont sauté. 2. Je me suis entaillé le doigt en cassant mon plat préféré. 3. J'ai fait brûler les choux de Bruxelles et mon gâteau s'est cassé en deux. 4. À part ça, j'ai passé une journée merveilleuse.

« Ce n'est pas juste, dit Clive.

– Quoi donc ? demanda Bill.

– Vous pourriez au moins faire semblant de rire. J'ai passé ma journée à lire ce fichu machin.

– Ton problème, c'est que tu détestes la comédie.

– C'est vrai, renchérit Tony à l'adresse de Sophie. Il se lamente à longueur de temps. Il veut jouer Shakes-peeeeee et Lawrence d'Arabie.

– Que la comédie ne soit pas ma tasse de thé n'interdit pas que j'aspire à faire rire, se défendit Clive. Je déteste aller chez le dentiste mais je veux tout de même des plombages.

– Personne ne veut de plombages, dit Tony.

– Certes, mais quand c'est nécessaire...

– Donc pour toi, les rires et les plombages, c'est du pareil au même ? résuma Bill. Douloureux et désagréable, mais nécessaire ? Quel boute-en-train.

– Vous êtes pourtant bon, en comédie, observa Sophie. Vous êtes très drôle en capitaine Smythe.

– Il hait le capitaine Smythe, indiqua Tony.

– Excusez-moi de préférer jouer Hamlet plutôt qu'un connard de bourgeois demeuré sur les bords.

- Sophie, qu’aimeriez-vous faire ? demanda Tony.
- Que voulez-vous dire ?
- Quel personnage aimeriez-vous jouer ?
- Eh bien... Cicely.
- Non, non. Cicely est morte. Elle n’existe plus. On l’a balancée par la fenêtre.
- Oh, bon sang, dit Clive.
- Quoi ? fit Tony.
- Es-tu en train de proposer de lui écrire un rôle sur mesure ?
- On discute le bout de gras, rien de plus.
- C’est bien ce que je disais : tu es en train de lui proposer d’écrire un rôle sur mesure. La vache. Tu ne m’as jamais demandé quel rôle il me plairait de jouer. Tu te contentes de me dire : “Voici un bourgeois débile avec une voix ridicule. Rends-le drôle.”
- Parce que tu n’as jamais fait mystère d’être destiné à de plus grandes choses, lui rétorqua Bill.
- Un rôle-titre sur mesure, je ne cracherais pas dessus.
- Ah, ça ferait passer la pilule, c’est ça ?
- Eh bien, oui. Plutôt.
- Tu vois, on ne sait même plus si tu plaisantes ou pas, dit Tony.
- Ce pourquoi on ne se précipite pas pour t’écrire sur mesure un rôle-titre de comédie, dit Bill.
- D’où êtes-vous, Sophie ? demanda Denis.
- De Blackpool.
- Vous voyez ? Ça, c’est intéressant.
- Ah bon ? » Sophie était sincèrement surprise.
- « Oui, une fille de Blackpool, c’est bien plus intéressant qu’une fille de vicaire.
- Elle ne pourrait pas être la fille d’un vicaire de Blackpool ? demanda Tony.
- Sophie n’a rien d’une fille de vicaire, observa Clive.
- Je suppose que c’est une muflerie », répliqua l’intéressée.
- Il y avait quelque chose dans l’air, songea Denis. La journée,

passée à écouter des comédiennes qui ne remplissaient pas les critères lire un scénario médiocre, avait été longue, mais Sophie avait redonné de l'énergie à tout le monde et, entre Clive et elle, il y avait des étincelles.

« En quoi est-ce intéressant qu'elle soit de Blackpool ? Tu peux m'expliquer ? demanda Bill.

– À ma connaissance, personne n'a jamais encore traité d'une romance Nord-Sud dans un feuilleton.

– Oui, mais qui trouverait ça crédible ? demanda Clive.

– Une histoire d'amour entre deux personnes mal assorties. Ce serait l'argument comique, fit valoir Dennis.

– Vingt dieux ! s'exclama Bill. Deux personnes venant de régions différentes forment forcément un couple mal assorti ?

– À ses yeux, quiconque n'a pas étudié à Cambridge est impossible à assortir. »

Dennis sembla momentanément embarrassé.

« D'accord, mais leurs racines géographiques n'auraient qu'une petite part dans leur incompatibilité. Quand avez-vous rencontré votre premier Londonien de souche, Sophie ? »

Elle hésita.

« Pas avant de... Bon, assez récemment.

– Quand vous êtes venue vous installer à Londres ?

– Un peu avant. »

Et puis, parce qu'elle se sentait en sécurité dans cette pièce, elle décida de leur raconter la vérité. « J'ai participé à un concours de beauté, à Blackpool. Une des candidates, une vacancière, était de Londres. Il y a un quartier qui s'appelle Gospel quelque chose ?

– Vous êtes une reine de beauté ? Alors là, c'est le pompon, jubila Clive.

– Elle a seulement dit qu'elle y avait participé, observa Bill.

– Je l'ai gagné, précisa Sophie avant d'avoir pu s'en empêcher. J'ai été Miss Blackpool. Pendant cinq minutes.

– Voilà qui explique tout ! s'exclama Clive.

– Ça explique quoi, au juste ? voulut savoir Dennis.

– Regarde-la !

– De mon point de vue, elle a gagné un concours de beauté à cause de son physique, reprit Dennis. Son physique ne doit rien au fait qu'elle a gagné un concours de beauté.

– Pourquoi pendant cinq minutes ? demanda Tony.

– Parce que, ensuite, j'ai compris que je ne voulais pas être une reine de beauté, et que je ne pouvais plus rester vivre à Blackpool. Je voulais venir à Londres et... Bon, je veux être Lucille Ball.

– Ah, voilà qui devient intéressant, dit Bill.

– Ah bon ?

– Évidemment. Nous sommes tous des fans de Lucy.

– C'est vrai ?

– La comédie est notre école, et nous sommes ses élèves, dit Tony. Nous aimons tous ceux qui savent faire rire.

– Lucy est des nôtres, renchérit Dennis. Galton et Simpson sont notre Shakespeare, évidemment. Lucy est notre Jane Austen.

– Et quand on parle d'élèves, c'est au sens littéral, intervint Bill. On regarde et écoute tout plusieurs fois. Ce qu'on préfère, ce sont les rediffusions, c'est l'occasion de commencer à tout désosser. »

Sophie, à son immense embarras, fondit en larmes. Elle n'avait pas anticipé qu'elle était sur le point de pleurer et elle ne pouvait pas vraiment expliquer l'intensité de ce qu'elle ressentait.

« Ça va ? s'inquiéta Dennis.

– Oui. Excusez-moi.

– Voulez-vous qu'on s'en tienne là pour aujourd'hui ? Vous pourriez revenir demain pour reprendre cette discussion.

– Non, dit-elle. Ça va. C'est justement ça, le truc. Je me régale. »

Deux heures plus tard, ils y étaient encore.

« Que diriez-vous de ça : Alan est un homme séduisant, assez snob, conservateur enragé. Cicely est une fille du Nord, belle, à cheval sur les principes et qui vote travailliste, lança Bill.

– Il y a donc peu de chances qu'elle se prénomme Cicely, non ? observa Clive.

– Bien vu. Comment pourrait-on l'appeler ?

– Brenda, proposa Clive. Beryl.

– Pourquoi pas Barbara ? dit Dennis. Barbara de Blackpool ? »

Et chacun de regarder Sophie, qui semblait avoir décroché de la conversation et fixait maintenant le plafond.

« Ça me plaît bien, approuva Tony. Ce n'est pas trop commun. Juste ce qu'il faut. Alan et Barbara.

– Je n'aime pas Alan, dit Clive.

– Qu'est-ce qui te déplaît dans ce prénom ?

– Ce que Clive veut dire, hasarda Bill, c'est que si elle change de prénom, il devrait en changer lui aussi.

– Ce n'est pas du tout ça, protesta Clive avec hargne. Mon meilleur ami, à l'école primaire, s'appelait Alan. Il a été tué pendant le Blitz.

– Je parie que c'est un affreux mensonge, dit Tony.

– C'est le mot "ami" qui t'a trahi, expliqua Bill. Tu n'as jamais eu d'amis. Comment veux-tu t'appeler ?

– Quentin.

– Qui aura envie de s'intéresser aux aventures d'un prénommé Quentin ?

– Jim, alors.

– Oh, et puis je m'en fiche, trancha Bill. Jim, c'est parfait. Jim et Barbara. Bien. Comment ont-ils fini ensemble ?

– Il l'a mise en cloque, dit Clive.

– Vous allez découvrir qu'il n'en est rien, dit Sophie avec fermeté.

– Je ne pense pas que ce serait très bien accueilli en haut lieu, ajouta Dennis.

– Ah. Nous y voilà », soupira Bill.

Bill et Tony aimaient beaucoup Dennis, et pas uniquement parce que cette affection était réciproque. Dennis était intelligent, enthousiaste, toujours prodigue en encouragements. Mais il était un homme de la British Broadcasting Corporation jusqu'à la pointe de ses bottines en daim marron, et son naturel joueur avait tendance à se dissiper sitôt qu'il considérait qu'une quelconque menace, réelle ou imaginaire, planait sur l'avenir de la Corporation, ou sur son propre avenir au sein de celle-ci.

« A.D. serait partant, lui. »

A.D. – diminutif de l'Autre Dennis, sobriquet qui n'avait cours

qu'au sein de leur cercle très restreint – était un des producteurs de comédies de la BBC, Dennis Main Wilson, qui avait bien plus de bouteille et de succès à son actif que C.D., Ce Dennis. Quand Tony et Bill en avaient marre, ou sentaient qu'une idée tournait en rond, ils lâchaient dans la conversation le nom de l'Autre Dennis, à titre d'alternative, puis brossaient pendant quelques minutes un tableau idyllique de ce que serait leur vie professionnelle avec lui.

« On peut dire ce qu'on veut d'A.D., mais lui, il sera toujours prêt à batailler pour défendre ses auteurs, dit Bill en affectant un ton rêveur.

– Tu ne manques vraiment pas d'air, s'indigna Dennis. J'ai toujours défendu votre travail. Toujours. Même quand la partie est perdue d'avance et que le lanceur est rapide et hostile. Même quand... Quand la batte a de sacrés gros trous. Comme c'était le cas ici. »

Tony et Bill se mirent à hululer de joie.

« N'oubliez pas que je suis une vraie personne », intervint Sophie.

Tous les regards convergèrent vers elle.

« Je veux dire par là que je suis une fille du Nord descendue à Londres, où j'ai rencontré un snob coincé. Et que j'aurais pu le rencontrer ailleurs.

– Ah bon ? fit Clive. Où, par exemple ?

– J'ai travaillé au Derry & Toms. Avez-vous déjà mis les pieds dans un endroit pareil ?

– Des tas de fois. Et j'ai réussi à n'épouser aucune des filles qui m'ont servi.

– Ou dans un night-club ? J'aurais pu être une *Pussy* au Whisky A Go Go. Je l'ai envisagé.

– Ah oui. C'est tout l'intérêt de ces filles – on peut les présenter à maman.

– Rien n'oblige votre personnage à se calquer sur vous. Vous pourriez avoir du sang humain dans vos veines. Vous pourriez être un intellectuel qui ne rencontre pas souvent de jolies filles.

– Elle a raison, approuva Bill. Tu pourrais essayer de jouer un rôle de composition.

– Je rencontre tout le temps de jolies filles, dit Clive. Et vice versa.

– Je pense que Bill faisait référence à la facette “intellectuelle”, dit Tony.

– Pourrais-tu tomber amoureux d’une fille qui te sert une bière au pub ? demanda Dennis.

– C’est marrant que tu me demandes ça, dit Clive. Justement, il y a une barmaid, au Argyll Arms, à qui j’ai demandé sa main. J’étais ivre, certes. Mais sérieux comme un pape.

– Nous y sommes, dit Dennis. Barbara travaille dans un pub, et Jim entre pour retrouver un ami...

– Je refuse toutefois d’incarner un fichu tory, dit Clive. Qui, à Londres, en possession d’une moitié de cerveau, pourrait voter pour cette clique la semaine prochaine ? Personne. Et de toute façon, que s’est-il passé ? Il était censé bosser au 10, Downing Street. »

À l’origine, le malheureux époux de *Bonheur conjugal* ? devait être un politicard, un jeune loup aux dents longues, un attaché de presse ou une plume. Tony et Bill avaient abandonné cette idée lorsqu’ils étaient allés puiser leur inspiration chez les Gambol, et les scénarios développaient désormais des situations tellement génériques que le mari était devenu à son tour un bureaucrate générique, susceptible de travailler dans n’importe quelle administration.

« Nom d’une pipe, lâcha Tony. Ce détail m’était sorti de la tête. C’était pourtant la seule idée potable qu’on avait en commençant.

– D’autant qu’à la date de la diffusion, Harold aura pris ses quartiers au 10, dit Bill. Et Jim assistera depuis les premières loges à la naissance de notre brave nouvelle Angleterre.

– Mon père me tuerait si je votais travailliste, dit Sophie. Il prétend qu’il a travaillé trop dur pour tout donner aux tire-au-flanc et aux syndicats. »

Tony regarda Bill, qui regarda Dennis, et chacun comprit qu’ils pensaient tous la même chose. Ils avaient là, sous leurs yeux, enveloppé dans un superbe paquet-cadeau tendu par une jeune inconnue au talent féroce et au physique de star, l’intégralité de ce qu’ils voulaient porter à l’écran : la lutte des classes, les hommes, les femmes et les relations qui les unissaient, le snobisme, l’éducation, les antagonismes Nord-Sud, la politique et la façon dont un nouveau pays paraissait émerger de l’ancien, cafardeux, dans lequel ils avaient tous grandi.

« Merci, Sophie, dit Bill.

– Vous donnerez la réponse à Brian, alors ?

– Quelle réponse ?

– Pour dire si... vous estimez que ce rôle est pour moi. »

Les quatre hommes éclatèrent de rire, à gorge déployée, même Clive.

« Ce rôle *est* vous, dit Bill.

– Mais vous me le donneriez ?

– Nous *voulons* vous le donner, clarifia Tony.

– Je n'ai aucune expérience.

– On est tous passés par là, intervint Dennis. On a tous connu une première fois. Quand on m'a confié *La Fine Équipe*, je ne connaissais strictement rien à la production de comédies.

– Ça ne vaut même pas la peine de tenter une plaisanterie, dit Tony.

– Ce serait comme tirer une vache dans un couloir, confirma Bill.

– Tu ne retiens jamais la leçon, Dennis, n'est-ce pas ? » lança Clive.

Dennis leva les yeux au ciel.

« Euh... Un rôle de secrétaire rigolote dans une mauvaise pièce ne serait-il pas plus adapté pour débiter ?

– Si c'est ce que vous voulez, pas de problème, dit Bill. Et revenez nous voir dans cinq ans. Voyez-vous, on n'a pas vraiment eu le temps de planifier votre carrière, vu qu'on a besoin de toute urgence de quelqu'un pour interpréter Barbara. Donc, si vous n'êtes pas intéressée, du balai.

– Je pense que ce serait dans mes cordes.

– Vous ? fit Bill, en feignant la surprise. Ma foi ! C'est une idée. Qu'en penses-tu, Tony ?

– Hmm, je ne suis pas convaincu... Elle a joué dans quoi, déjà ? »

Ils plaisantaient, Sophie le savait, mais elle était plus près de pleurer de désespoir que de rire.

« Arrêtez de torturer cette malheureuse », s'indigna Dennis.

Les deux auteurs poussèrent un grognement de déception.

« Je vous explique comment ça se passe, reprit Tony. Quand on a de la chance, on rencontre les bonnes personnes au bon moment.

– Et nous avons rencontré la bonne personne au bon moment »,

dit Dennis.

Il fallut un petit moment à Sophie pour comprendre qu'il parlait d'elle.

Le lendemain matin, elle alla voir Brian.

« J'ai trouvé un boulot.

– Rien ne vous y obligeait. Je vous l'ai dit. Faites les choses à ma façon, et tout ira bien pour vous.

– Je croyais être autorisée à faire les choses à ma façon pendant un mois.

– Oui. Mais pas pour, au final, rempiler chez Barkers of Kensington.

– Derry & Toms.

– C'est peut être un cran au-dessus. Je n'en ai aucune idée. À mes yeux, c'est du pareil au même.

– Je travaillais au Derry & Toms, et je n'y retourne pas, clarifia-t-elle. J'ai décroché le rôle dans la *Comedy Playhouse*.

– Celui de l'épouse ?

– Non. Ils étaient d'humeur aventureuse. Ils m'ont donné celui du mari.

– Oh, pour l'amour de Dieu !

– Je pensais que vous seriez content.

– Content ? Le scénario ne vaut pas tripette, ce rôle n'est pas pour vous, ça ne débouchera jamais sur un feuilleton et je vais devoir me démenner encore plus pour vous faire peindre en doré.

– Ils vont modifier le scénario.

– Pourquoi ?

– Je leur ai dit qu'il n'était pas très bon.

– Et ils ont apprécié, n'est-ce pas ?

– Il semblerait que oui. Ils en écrivent un nouveau pour moi. »

Brian la dévisagea.

« Vous êtes certaine que tout ça a réellement eu lieu ? Qui était présent ?

– Clive, Dennis, Tony et Bill.

- Et ils ont le feu vert de Tom ?
- Qui est Tom ?
- Tom Sloan. Le directeur des programmes de divertissement.
- Non, pas encore.
- Ah.
- Qu’est-ce que ça signifie, ce “ah” ?
- Peut-être serait-il plus prudent de ne pas annuler l’expédition bikini de lundi, en fin de compte.
- Vous comptiez m’emmener acheter un bikini ?

– Non, très chère. Pas moi. Patsy. Zieuter d’appétissantes jeunes femmes en bikini ne m’intéresse pas. Je suis très amoureux de ma femme et seul l’argent m’intéresse. »

Elle avait fini par comprendre que Brian insistait inlassablement sur ses sentiments vis-à-vis de sa femme pour la même raison qu’une personne sujette au vertige se répète de ne pas baisser les yeux quand elle se retrouve au sommet d’un gratte-ciel : il avait peur. Chaque fois que Sophie entrait dans son bureau, elle croisait une autre jolie jeune femme qui en sortait. C’était mignon, pour sûr. Brian était sincèrement, profondément amoureux de sa femme, et entendait bien le rester.

Tom Sloan dit à Dennis que confier le rôle de Cicely à une actrice inconnue était très loin de ce qu’il avait en tête.

« En fait, elle ne s’appelle plus Cicely, mais Barbara, et elle vient de Blackpool. C’est un scénario tout nouveau.

- Qui diable avez-vous déniché pour jouer le rôle d’une Barbara de Blackpool ?
- Sophie Straw.
- Qui est Sophie Straw ?
- La jeune femme que vous étiez loin d’avoir en tête.
- Je vois. Votre seul et unique argument est donc circulaire.
- C’est elle que veulent les garçons.
- Vraiment ? Et vous ? »

Dennis la voulait tout autant, mais dans le bureau de Tom Sloan, il se voyait systématiquement dans l’impossibilité de prononcer un

« oui » ou un « non ». C'étaient là des réponses trop dépourvues de l'ambiguïté que semblait exiger toute réunion avec son patron. Dans pareilles circonstances, il s'était déjà surpris à attendre que les autres participants énoncent leur choix avant de se décider lui-même, avec assurance et fermeté, en faveur d'une tasse de thé ou de café – si jamais cela leur était proposé. Mais il voulait bel et bien Sophie. Il la trouvait drôle, magnétique, belle. Et il était convaincu qu'elle serait géniale dans le rôle que les garçons étaient en train de lui concocter sur mesure. Tout le monde aurait à le regretter si Tom venait à taper du poing sur la table.

Oh, et puis au diable !

« Je pense que c'est une idée intéressante. » Il sentit son poulx s'emballer.

« Intéressante et bonne ? »

Il hésita.

« Bon. Tout bien pesé, je ne pense pas que ce soit la pire. »

Il ignorait jusqu'à cet instant avoir ça en lui.

Sloan soupira.

« Vous feriez mieux de me donner le nouveau scénario, en ce cas.

– Il n'est pas encore écrit. Nous n'avons rencontré Sophie que jeudi. »

Tom secoua la tête avec impatience.

« Alors vous feriez mieux de m'amener cette Sophie. »

Le lendemain après-midi, Dennis escorta Sophie au quatrième. Elle était, pensait-il, un ravissement pour les yeux. Lorsqu'elle s'était présentée à l'audition, elle ressemblait à une star de cinéma, toutefois, pour Tom, qui était un presbytérien austère, elle avait un peu calmé le jeu. La robe était plus longue, le rouge à lèvres moins vif.

« Vous êtes du tonnerre, dit Dennis pendant qu'ils attendaient l'ascenseur.

– Merci.

– Parfaite pour l'entretien, je veux dire.



Tom Sloan (à gauche) aux beaux jours de l'Eurovision

– Oh.

– Et... dans la vie. Vous êtes du tonnerre dans la vie et tout à fait dans le ton pour l'entretien. En même temps. Du tonnerre et dans le ton. »

Il décida de s'en tenir là.

« Auriez-vous un conseil à me donner ? demanda Sophie. Est-ce que je dois me montrer enjôleuse ?

– Maintenant ?

– Avec Tom Sloan.

– Ah. Oui. Je vois ce que vous voulez dire. Non, pas enjôleuse. Et il se méfie terriblement des gens qu'il soupçonne de lui dire ce qu'il veut entendre.

– D'ac. Que se passe-t-il s'il refuse ? Que fera-t-on ?

– Nous franchirons ce pont le moment venu.

– Nous y sommes presque. »

L'ascenseur était arrivé mais Sophie ne bougea pas. Les portes se refermèrent et la cabine fut appelée à un autre étage.

« Brian ne pense pas qu'il acceptera.

- Il va vous adorer.
- Mais que ferons-nous, si ce n'est pas le cas ?
- Je ne sais pas. Il nous faudrait avoir une petite conversation.
- Vous feriez le feuilleton sans moi ?
- Les garçons seraient dépités. Ils écrivent ce scénario pour vous.
- Quelle serait leur marge de manœuvre ?
- Je n'en ai aucune idée.
- Quelles sont leurs options ?
- Tout dépend de leur degré de contrariété, je suppose.
- Et s'ils sont extrêmement contrariés ?
- Ils pourraient claquer la porte et aller montrer le scénario en face³, j'imagine.
- Mais en face, ils n'ont aucun programme équivalent à *Comedy Playhouse*, n'est-ce pas ?
- Non. Ils n'auraient qu'à créer directement une série, et ce n'est pas un problème, ils ont des tas d'idées. Mais peu importe. Les choses n'en arriveront pas là.
- Vous viendriez avec nous ?
- Non. Je suis un employé de la BBC. C'est dommage, on gagne bien plus en face. Mais s'il vous plaît, ne nous emballons pas, tout va très bien se passer. »
- L'ascenseur revint et, cette fois, Sophie s'avança.
- « Merci, dit-elle, une fois les portes refermées.
- Merci de quoi ?
- De m'avoir soufflé un argument, pour le cas où il jugerait que je ne suis pas une bonne idée.
- Non, non. C'est un très mauvais argument. Tom déteste l'autre clique. Elle lui fauche ses meilleurs éléments.
- Je peux comprendre pourquoi.
- Il n'a encore rien dit ! » protesta Dennis.

Lorsque les portes se rouvrirent, il ne voulait plus sortir de la cabine, pas davantage que Sophie ne voulait y rentrer plus tôt. Mais Sophie était déjà dans le couloir, et il n'avait d'autre choix que la rattraper.

« Donc, si j'ai bien compris, les garçons sont en train de tripatouiller le scénario pour vous, dit Tom Sloan, une fois qu'on eut servi le thé et évoqué les feuilletons de la BBC préférés de Sophie.

– Pas tout à fait, ils ont complètement laissé tomber l'ancien.

– Je l'aimais bien.

– Eh bien, tous les goûts sont dans la nature », lança Sophie, et elle éclata de rire.

Dennis fut pris d'une subite envie de courir aux toilettes.

« Qu'est-ce qui n'allait pas, dans l'ancien ?

– Oh, il était épouvantable. Les personnages, une vraie paire de chiffes molles.

– Et moi qui espérais qu'il pourrait déboucher sur un feuilleton, déclara Tom, avant de rire à son tour.

– Oh, ça, pas de danger » dit Sophie, catégorique. Dennis le voyait bien, elle se démenait pour ne pas lui dire ce qu'il voulait entendre.

« Le truc, reprit Sloan, c'est qu'en tant que directeur des programmes de divertissement, si je veux qu'une *Comedy Playhouse* débouche sur un feuilleton, c'est généralement ce qui se produit.

– Est-ce que *Talk of the Devil* était votre idée ? »

Dennis ne se sentait pas de taille à rester dans le bureau. *Talk of the Devil* était un feuilleton dont le diable était le héros. Il s'était donné un mal de chien pour adopter une forme humaine afin de se faire embaucher au service des mines d'une mairie de province. La série n'avait pas rencontré un grand succès, ni auprès des critiques ni auprès du public, et elle n'avait pas été renouvelée pour une seconde saison. À la BBC, personne n'évoquait jamais *Talk of the Devil*, du moins à voix haute.

« Malheureusement, cette série n'a pas marché parce qu'elle n'a jamais réellement trouvé ses marques, déplora Sloan. Il y avait pourtant de très bonnes idées, à mon sens.

– Pour marcher et trouver ses marques, encore aurait-il fallu qu'elle tienne debout, rétorqua Sophie. Vous n'avez pas envie de vous retrouver avec un autre flop sur les bras. »

Chez Tom Sloan, l'enchantement céda le pas à l'irritation, puis à une légère indignation.

« De bonnes actrices originaires du Nord capables de jouer

Barbara, ce n'est pas ce qui manque, observa-t-il.

– Vraiment ? Des actrices comiques ?

– Oui.

– Comme qui ?

– Marcia Bell, par exemple. Elle est excellente.

– Je n'ai jamais entendu parler d'elle.

– Quelle coïncidence. Nous n'avons jamais entendu parler de vous.

– Marcia Bell, Dennis ? »

Ils se tournèrent tous les deux vers lui.

« Eh bien... c'est une option envisageable, sans aucun doute. »

Sophie s'abstint de passer un doigt en travers de sa gorge parce qu'elle savait se tenir, mais elle lui fit comprendre, du regard et avec un petit sourire, qu'il était un homme mort.

« Quelle note mérite son potentiel comique, Dennis ? demanda Sophie.

– Sur une échelle de un à dix ? » Il se mit à rire.

« Oui, c'est ça.

– Si vous voulez, dit Sloan.

– Eh bien... dans un de ses bons jours...

– Quel était son meilleur jour ? »

Dennis se leva.

« Bon, trancha-t-il. Merci infiniment d'avoir trouvé le temps de nous recevoir.

– Il ne le regrette pas, dit Sophie. Il sait que j'ai raison. »

Dennis regarda Tom Sloan. Sans pouvoir déterminer avec certitude si l'une ou l'autre de ces affirmations était fondée. Il se rassit.

« D'autant que... Avez-vous réellement envie de nous perdre au bénéfice de ceux d'en face ? reprit Sophie.

– Qui perdrais-je ?

– Pas Dennis, le rassura-t-elle. Lui restera, n'est-ce pas, Dennis ? C'est un homme de la BBC de la tête aux trous de ses chaussettes. »

Dennis esquissa un pâle sourire. Il supposait que la remarque n'était pas flatteuse.

« Mais Bill, Tony et moi... Le souci, c'est qu'on gagne tellement plus, en face.

– Ils n'ont même pas de *Comedy Playhouse*, fit valoir Sloan. À quoi bon leur apporter un programme de trente minutes dont ils ne sauront que faire ? »

La chaîne commerciale était l'ennemi juré de Sloan – au cours des quelques années précédentes, elle lui avait chipé quantité de scénaristes et d'interprètes vedettes. Par la seule mention de la concurrence, Sophie venait de modifier l'équilibre des pouvoirs dans la pièce.

« Ce n'est pas juste un programme de trente minutes que nous leur apporterions, rétorqua-t-elle. Mais un feuilleton. »

Sloan se tourna vers Dennis. « Ont-ils assez de matière pour une saison ?

– À l'aise, répondit Sophie. Ce matin, nous discussions de la seconde.

– La seconde saison ? »

Sloan avait la mine d'un homme qui arrive sur le quai à l'instant où le train quitte la gare. Et, à la stupéfaction de Dennis, il s'élança à sa poursuite.

« Écoutez, avant de céder à la précipitation, pourquoi ne pas attendre de voir comment marche la *Playhouse* ? »

Sophie fit une grimace qui laissait entendre que cette suggestion, quoique non dépourvue de mérite, ne comblait pas la totalité de ses attentes. Elle était extraordinaire, songea Dennis. Ils étaient montés ici en espérant persuader Tom Sloan de confier à une inconnue sans expérience un premier rôle dans le programme qui constituait la rampe de lancement des feuilletons comiques de la BBC. Cette mission, aux chances de réussite plutôt minces au départ, était couronnée de succès, et Sophie trouvait pourtant le moyen de suggérer à Sloan que cette issue n'était qu'un pis-aller vaguement insultant.

Pour finir, elle retrouva le sourire. Elle consentait, semblait-il, à lui laisser une chance.

« Bon, d'accord. »

En redescendant, Dennis était trop en colère pour lui adresser la parole. Elle s'en fichait royalement.

« Un jour, vous me remercirez.

– Vous remercier ? De m'avoir fait vivre le quart d'heure le plus insoutenable de ma vie ?

– Parce que la récompense sera infiniment supérieure à la douleur.

– Tout l'or du monde n'y suffira pas.

– Ce n'est pas une question d'argent, n'est-ce pas ?

– Ah non ? De quoi est-il question, alors ?

– Pour l'heure, je ne le sais pas. Et vous non plus. Oh, au fait, je ne vous ai pas encore pardonné.

– Moi ?

– Oui, vous. Vous et cette maudite Marcia Bell.

– Vous serez toujours aussi intransigente ?

– Ça vaudrait mieux pour vous. »

¹ Pour « *Test Cricket* », compétition qui consiste en des rencontres internationales.

² *Look Back in Anger*, adapté à l'écran de la pièce éponyme de John Osborne par Tony Richardson en 1958. Le personnage de Jimmy Porter est interprété par Richard Burton.

³ Soit la chaîne commerciale ITV, lancée en 1955 et seule concurrente de la BBC à l'époque.

Dennis habitait un appartement à Hammersmith, avec sa femme, Edith, et un chat. Ce soir-là, ni Edith ni le chat ne montrèrent le moindre intérêt à son retour – le chat parce qu’il dormait ; Edith parce qu’elle était au beau milieu d’une liaison avec un homme marié. Peut-être n’était-ce pas le milieu, seulement le tout début, mais ce n’était sûrement pas la fin. Même quand ils se trouvaient tous les deux à la maison, Edith était ailleurs, et ne se manifestait que pour exprimer sa déception et son insatisfaction.

En dépit de ce qu’il avait affirmé à Sophie, le moment le plus insoutenable de sa vie n’avait pas été ce quart d’heure passé dans le bureau de Tom, mais celui où il avait lu, puis relu, une lettre découverte entre les pages d’un manuscrit qu’Edith avait rapporté du boulot. Dennis avait replacé la lettre là où il l’avait trouvée, sans rien dire, et maintenant il se contentait d’attendre, sans trop savoir quoi, cependant. Son anxiété faisait de lui un piètre mari, taciturne, à fleur de peau.

Edith était une grande fille brune, belle, intelligente, et, lorsqu’elle avait accepté de l’épouser, les amis de Dennis l’avaient charrié, comme le veut l’usage, en déclinant à l’infini l’expression de leur incrédulité autour du motif : « Faut-il que tu aies une veine de cocu pour l’avoir ferrée. » Aujourd’hui, le comique de ces blagues avait fait long feu, et la chance de Dennis aussi, selon toute apparence. Il n’aurait pas dû la ferrer. Edith n’était pas de ces prises qu’on peut rapporter à la maison pour faire le malin. Plutôt de celles qui tractent le pêcheur jusqu’en bout du quai, l’entraîneront à l’eau puis le mettront en pièces pendant qu’il sombre. Bien mal lui en avait pris de partir à la pêche, surtout avec un si médiocre équipement.

Pourquoi l’avait-elle épousé ? À ce jour encore, Dennis n’en savait trop rien. Sans doute avait-elle cru qu’il irait loin ; mais, par la suite, Dennis avait senti qu’il n’avançait pas aussi vite ou aussi loin

qu'elle l'avait espéré. Ce qui était injuste car, malgré les sempiternelles piques qu'il endurait au sujet de l'Autre Dennis, il se débrouillait plutôt pas mal. Tom Sloan l'appréciait, du moins jusqu'à certains incidents récents susceptibles de changer la donne ; il s'entendait très bien avec les scénaristes et les comédiens, et les émissions qu'il produisait étaient, à quelques loupés près, réussies. (Il savait qu'il devait endosser une part de responsabilité pour *Talk of the Devil*.)

Le problème venait de ce qu'Edith, parce qu'elle n'avait pas un seul poil d'humour sur tout le corps, ne comprenait pas qu'un homme passé par les rangs de l'université aspire à faire carrière dans la comédie. Elle avait présumé que Dennis débroussaillerait sa voie pendant deux ou trois ans avec des Bill et des Tony, puis intégrerait quelque sphère plus éminente, les Informations et Actualités, ou l'une des émissions consacrées aux arts. Dennis, lui, adorait son travail et voulait consacrer le restant de ses jours à collaborer avec des scénaristes et des acteurs de comédie.

Edith était directrice littéraire chez Penguin Books et avait rencontré son amant dans le cadre professionnel. Vernon Whitfield, poète et essayiste, contributeur régulier d'émissions du Third Programme¹, était plus âgé qu'elle et affublé d'un esprit de sérieux proprement insupportable. Sa dernière causerie radiophonique en date avait pour titre « Sartre, Stockhausen et la mort de l'âme ». Avant même de tomber sur la fameuse lettre, Dennis éteignait le poste sitôt qu'il entendait le ton monocorde et familial. S'il avait pu désigner un être sur Terre pour incarner tout ce à quoi il s'opposait, Whitfield aurait probablement été son homme.

Et maintenant, Edith couchait avec lui et Dennis ne savait pas comment réagir. Elle finirait par le quitter, supposait-il ; lui se savait incapable de prendre les devants – sauf à se réveiller de ce mauvais rêve et comprendre, une bonne fois pour toutes, qu'une épouse qui choisissait de coucher avec un autre homme avait très peu de chances de le rendre heureux dans un futur proche, et qu'une épouse qui choisissait ne serait-ce que de sourire à Vernon Whitfield constituait, le concernant, la pire des partenaires. Quelle chose terrible que l'éducation, songeait-il, si elle forgeait des esprits qui méprisent le divertissement et tous ceux qui lui accordent du prix.

Edith, naturellement, n'entendait pas rester chez Penguin Books. Pour commencer, elle détestait être coincée à Harmondsworth, en rase cambrousse, à deux pas de l'aéroport, et de toute façon elle

voulait intégrer Jonathan Cape ou Chatto & Windus, des maisons d'édition dignes de ce nom, établies en centre-ville, dans des quartiers dignes de ce nom. Jamais elle n'aurait désapprouvé à haute voix le credo de Penguin – vendre des livres à des gens qui n'en avaient jamais acheté de leur vie. Edith était une progressiste doublée d'une intellectuelle, et elle soutenait sans réserve en théorie cette ambition de multiplier les gens comme elle. Mais quelque chose la barbouillait dans ce projet, Dennis le voyait bien ; elle avait été épouvantée par la ruée de ce troupeau affamé de sexe qui avait acheté, par millions, des exemplaires de *L'Amant de Lady Chatterley*. Dennis lui-même en avait acheté un, dans le seul but de l'agacer, et l'avait lu au lit, en s'esclaffant lorsqu'il tombait sur un passage cochon. Comme ça la rendait folle, il avait arrêté. D'autant qu'il n'avait rien à gagner, dans quelque sens que ce soit, à persévérer.

Que faisait-il avec elle ? Comment diable pouvait-il l'aimer ? Mais il l'aimait. Ou, du moins, elle lui nouait l'estomac, le rendait triste, distrait. Peut-être existait-il un autre mot pour désigner cette combinaison de sentiments singulière et stérile, mais « amour » faisait l'affaire pour l'instant. Dennis, comme tous ceux qui s'étaient trouvés là, était tombé sous le charme de Sophie, de son rire, de ses yeux et de son sens de l'humour, et, en rentrant chez lui, il avait essayé d'imaginer comment ce serait de l'inviter au restaurant, de l'entraîner dans un lit, de l'épouser. Ce fut l'impasse. Dennis avait étudié la littérature à Cambridge, il fumait la pipe et portait la barbe ; il était condamné à partager la vie d'une femme comme Edith.

Edith n'avait pas fait de courses, donc il n'y avait rien à manger.

« Tu veux qu'on sorte dîner ? proposa Dennis.

– Je ne crois pas. J'ai un tas de trucs à lire. Il y a des œufs, il me semble, si tu as faim. Et un peu de pain.

– Comment s'est passée ta journée ?

– Oh, un carnage. »

Dans la bouche d'Edith – il l'avait appris à l'usage –, le sens de ce mot différait de celui qu'il pouvait avoir dans celle d'un soldat ou d'un chirurgien. Un « carnage » signifiait en général qu'une conversation téléphonique avec un professeur de science politique s'était éternisée plus qu'elle ne l'aurait souhaité.

« Ma pauvre. As-tu eu seulement le temps de mettre le nez dehors ? »

Elle le dévisagea.

« Tu as essayé de m'appeler ? J'ai dû aller en ville pour un rendez-vous professionnel.

– Non, je n'ai pas appelé. Mais il faisait beau, cet après-midi.

– Ah. Oui.

– C'est tout ce que je voulais dire. »

Ce n'était pas du tout ce qu'il voulait dire. Mais c'était le genre de territoire dangereux, planté de flèches empoisonnées, sur lequel on pouvait s'aventurer à la faveur d'une banale et désinvolte remarque d'ordre météorologique.

« Et toi ? Ta journée ? » C'était une question qu'elle posait rarement, et il interpréta cet intérêt feint comme un signe de culpabilité.

« J'ai eu une réunion très éprouvante.

– Qu'entends-tu par "éprouvante" ? »

Il s'imaginait des choses, il le savait, mais il était tout à fait certain d'avoir perçu une note discrète de supériorité narquoise, un refus de croire que ce qui avait trait au divertissement puisse être pénible.

« Le terme a exactement le même sens dans ton travail, je pense. Il n'y a pas eu d'effusion de sang, certes. Mais j'étais pris en tenailles entre deux caractères bien trempés, et j'ai passé un sale moment. »

Edith émit un soupir démonstratif et attrapa un manuscrit. Il avait mal interprété le ton de sa question, une fois de plus. Comme toujours. Comment diable pouvait-elle l'aimer ? Mais elle ne l'aimait pas.

« Je vais prendre un bain, annonça-t-il. Tu voudras des œufs brouillés, si j'en prépare tout à l'heure ?

– Non merci. Et je crois qu'elle vient d'entrer dans la salle de bains. »

« Elle », c'était Mme Posnanski, leur propriétaire polonaise, qui occupait les deux étages de la maison. Edith et Dennis avaient la jouissance de tout le rez-de-chaussée, mais la salle de bains commune se trouvait sur le palier, à mi-étage. Si Mme Posnanski venait d'y entrer, cela signifiait qu'elle n'en ressortirait pas avant des heures.

« Ça t'embêterait beaucoup si j'allumais la radio ?

– En ce cas, je vais devoir aller lire dans la chambre.

– Bon, je vais faire un tour, alors. »

Cela se voulait une pique et, comme Edith fit mine de ne pas la sentir, Dennis partit se promener le long du fleuve. Au retour, il s'arrêta au Rose & Crown, pour manger un *Scotch egg*², boire une pinte, et suivre une partie de fléchettes. Si, à l'époque de ses fiançailles, quelqu'un avait tenté de lui expliquer que la vie conjugale ouvrait parfois sur un abîme de solitude, il n'en aurait pas cru un mot.

Il y eut quatre matinées de répétitions, du mardi au vendredi, de 10 à 13 heures. Le samedi, ils eurent rendez-vous avec Bert, le metteur en scène attitré de *Comedy Playhouse*, un homme affable et assez terne, qui avait à son actif quantité d'épisodes du programme, et donc pas l'ombre d'une idée neuve à proposer pour le leur. À l'insipide échange avec Bert succéda un filage technique qui occupa le reste de la journée ; Tony et Bill regardèrent, impuissants, Bert délivrer ses indications de placement aux comédiens et vider ce faisant leur scénario de sa sève vitale. Le dimanche était le jour où tout se jouait – avec d'autres répétitions techniques, puis, en début de soirée, une représentation devant un public.

Ils ne doutèrent pas un seul instant de Sophie, parce qu'elle ne laissa pas la moindre place au doute. Elle savait ses répliques sur le bout des doigts, les améliorait, provoquait des rires avec un simple « s'il vous plaît » ou un « merci », voire sans rien dire du tout. Elle était à l'écoute des indications scéniques et usa de son charme pour convaincre Clive, du moins temporairement, que le jeu en valait la chandelle.

Et le scénario, de copie bâclée, sans originalité et même affligeante par endroits, était devenu l'œuvre dont Tony et Bill étaient les plus fiers. Sophie les avait poussés à viser le sommet, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à une altitude qu'ils avaient toujours espéré atteindre, sans être assurés, ou se juger capables, d'y arriver. Dans le premier brouillon de leur seconde tentative, Jim retrouvait un ami dans le pub où travaillait Barbara – ami qui disparut du déroulé de l'action à force d'être relegué en touche par l'attraction réciproque et l'antagonisme tout feu tout flammes des deux personnages. Ils avait demandé à Warren Graham, un ancien de *La Fine Équipe*, de venir lire le rôle de Bob, et il s'en sortit comme un chef, mais il crevait les yeux que chaque seconde de dialogue avec un tiers personnage était une opportunité gâchée. Bob passa

donc à la trappe : Jim et Barbara se rencontraient parce que Jim avait une demi-heure devant lui qu'il projetait de tuer avec une pinte et les journaux du soir ; au lieu de quoi, il tombait amoureux, et la chute était spectaculaire, étourdissante.

De mémoire d'équipe, personne n'avait jamais vu aucune *Comedy Playhouse* rouler à un tel train d'enfer : Clive et Sophie enchaînaient leurs répliques sans le moindre temps mort. Dans sa version finale, le scénario comportait quarante pages, soit dix de plus que d'ordinaire pour une représentation d'une demi-heure. La première fois que Bert le metteur en scène le feuilleta, il réclama des coupes. Bill et Tony durent le convaincre que le scénario pouvait fonctionner tel quel, ce dont Bert ne crut pas un mot avant que les deux comédiens ne lui prouvent le contraire. C'était enlevé, drôle, réaliste, et cela disait sur l'Angleterre des choses que Tony et Bill n'avaient jamais entendues sur la BBC. Même la relation qui se nouait entre les deux personnages était inédite. Elle passait de l'affrontement à la séduction, dans un jeu de volte-face permanent. Tout le monde se mettait au travail avec plaisir et enthousiasme, et ça discutait dans tous les sens, chacun y allant de sa contribution ou d'une idée d'amélioration. Si Sophie n'avait appris que son père, victime d'une crise cardiaque, se trouvait dans un état critique, tout serait allé comme sur des roulettes.

Quand elle eut connaissance de la nouvelle, le samedi matin avant la répétition, il était hospitalisé depuis deux jours ; Marie avait fini par se résoudre à lui écrire, puisque Sophie n'avait pas le téléphone et que, ces derniers temps, elle ne faisait plus l'expédition du dimanche soir jusqu'à la cabine qu'une semaine sur deux, et encore, quand elle y pensait.

Sophie appela sa tante sitôt après avoir lu la lettre.

« Ah, Barbara, ma chérie, Dieu merci.

– Comment va-t-il ?

– Pas bien fort. »

Sophie céda à la panique – une panique qui ne devait pas tout à l'inquiétude que lui inspirait la santé de son père. Par pitié, mon Dieu, pas aujourd'hui, implora-t-elle. Ni demain. Ni aujourd'hui ni demain. Lundi, je ferai tout ce que j'ai à faire.

« Que disent les docteurs ?

– Pour l'instant, ça va, mais ils craignent une autre attaque.

– Est-ce qu'il parle ?

– Non. Il ne fait que dormir depuis deux jours. J’ai regardé les horaires de train, pour ne pas rester les bras ballants. Tu en as un à midi et tu peux être là juste à temps pour les visites du soir.

– D’accord.

– Tu as assez d’argent pour le billet ? »

Sophie réfléchit. Si tel n’était pas le cas, Marie n’aurait pas pu faire grand-chose pour la dépanner, pas un samedi.

« Oui, finit-elle par dire.

– Bien. Je vais demander à Jack de venir te chercher à la gare. »

Peut-être se présenterait-il une autre opportunité. Peut-être lui pardonneraient-ils de les laisser en plan vingt-quatre heures avant l’enregistrement ; et, comme ils ne pouvaient pas la remplacer, plus maintenant, peut-être accepteraient-ils de tout reprogrammer. Ou peut-être pas.

« Je ne peux pas rentrer à la maison, Marie. »

Il y eut un silence, que brisèrent les bips lui indiquant qu’il fallait rajouter des pièces.

« Allô ?

– Je suis toujours là, dit Marie. Tu ne peux pas rentrer ?

– Non. »

La panique s’était dissipée.

« Pourquoi ?

– Je peux venir lundi. Je t’expliquerai à ce moment-là.

– Lundi, il sera peut-être mort. »

Du point de vue de Sophie, l’argument était moins décisif que Marie ne semblait le croire. Elle ne voulait pas que son père meure. Elle le pleurerait. Elle lui était redevable... non pas de tout, car elle avait dû obtenir bien des choses par elle-même, mais de beaucoup. Si, cependant, le choix se résumait entre un bref adieu et une nouvelle vie, il n’y avait pas de choix qui tienne.

« Si je venais maintenant, je laisserais tomber beaucoup de monde.

– Derry & Toms n’est même pas ouvert le samedi après-midi, n’est-ce pas ? Tu n’as pas à être au travail avant lundi.

– Ce n’est pas ça. Je ne travaille plus là-bas. »

Les bips recommencèrent.

« Tante Marie, je n'ai plus de pièces. Je te verrai lundi à l'hôpital. »

Marie réussit à lui raccrocher au nez juste avant que la communication ne soit coupée d'office. À la panique avait succédé une autre sensation, à mi-chemin entre la nausée et une infinie tristesse. Sophie avait toujours soupçonné qu'elle n'était pas le genre de fille à se précipiter au chevet d'un père malade si elle avait une chance de décrocher un rôle dans une comédie à la télé, mais elle avait espéré en secret n'en avoir confirmation qu'au fil du temps, et pas avant un petit moment.

L'équipe semblait s'étoffer chaque jour un peu plus. Et tout excitant qu'il fût de sentir une idée prendre corps grâce au travail des accessoiristes et des décorateurs, des scriptes et des électriciens, cette agitation mettait aussi un peu le vague à l'âme. Le projet n'appartenait plus seulement à eux cinq. Lorsque Sophie arriva au Television Centre³, il lui fallut louvoyer parmi une petite foule d'inconnus, des gens qui n'avaient pas été là au tout début, et qui probablement ne se sentaient pas très impliqués, ou pas autant qu'elle. Pour eux, il s'agissait d'un travail de routine, et chaque fois qu'une costumière levait les yeux au ciel ou qu'un menuisier lâchait un juron, Sophie avait la nostalgie de la salle paroissiale dans laquelle ils avaient répété, et où elle connaissait tout le monde. Elle ne voulait pas que cet enregistrement se résume à un travail, pour qui que ce soit. Elle mourait d'envie de passer à la télévision, mais regrettait maintenant que les répétitions ne se soient pas prolongées deux ou trois ans de plus.

Tony, Bill et Dennis étaient en train de discuter dans le couloir devant les loges. Ils parlaient du titre.

« J'ai bien peur que Tom ait épousé la cause de *Bonheur conjugal*, dit Dennis.

– Mais pas celle de *Bonheur conjugal* ? demanda Tony.

– Si, c'est ce que je viens de dire.

– Non, intervint Bill. Tu as dit *Bonheur conjugal* – pas *Bonheur conjugal point d'interrogation* ah, ah, ah.

– Tu sais pertinemment que le point d'interrogation a été supprimé. Tu es un casse-pieds.

– Je crois utile pour toi qu'on te rappelle régulièrement tes crimes

passés.

– Comment peut-on l'intituler *Bonheur conjugal* alors qu'ils ne sont pas mariés ? objecta Tony. On sait que si on décroche une série, ils se marieront dans le premier épisode. Mais pour l'instant, il la rencontre dans un pub et passe trente minutes à la baratiner. Dans l'ancienne version, ils étaient déjà mariés.

– Il a raison, observa Bill. On ne peut conserver ce titre que si le vieux Sloan s'engage sur la série avant diffusion de la *Comedy Playhouse*. S'il n'y a pas de suite, le titre paraît débile.

– La voilà, dit Tony. Aurais-tu un bon titre à nous proposer ?

– *Barbara* », répondit Sophie.

Et, à son grand embarras, Dennis prit un instant pour réfléchir, ou prétendre réfléchir, à la proposition.

« Hmm... Cela ne met pas l'accent autant que nous le voudrions sur le... Sur la relation de couple.

– Dennis, je crois qu'elle blaguait », dit Bill.

Dennis se mit donc à rire avec extase et vingt secondes de retard.

« Excellent. »

Tony intercepta le regard de Bill. Ils aimaient tous Sophie, mais c'était Dennis qui l'aimait le plus.

« Et si on prenait les noms des deux personnages ? *Barbara et Jim* ?

– Je rêve, ou tu nous refais le coup du point d'interrogation ?

– Je posais une question.

– *Barbara et Jim*, répéta Tony. *Barbara et Jim*.

– Palpitant, non ? lança Bill. Au nombre des phrases que jamais nul n'entendra dans la bouche du public de cette grande nation – et surtout pas à propos d'un épisode de *Comedy Playhouse* : “Ah, je grille d'impatience de savoir enfin qui sont Barbara et Jim.”

– Vous vous souvenez de ce qu'on disait, l'autre jour ? demanda Dennis. Que c'est la feuilleton de Sophie ?

– Vous avez dit ça ? demanda Sophie.

– Tu n'étais pas censée le savoir, répliqua Tony en lançant à Dennis un regard lourd de sous-entendus.

– En quoi est-ce mon feuilleton ?

– Peu importe, dit Bill.

– Je me demande s’il n’existerait pas un moyen de communiquer cette idée...

– Mais nous ne parlons pas de ça, le coupa Bill. Et surtout pas en présence de la distribution.

– En quoi est-ce mon feuilleton ?

– Oh, pour l’amour de Dieu, s’impatiente Bill. Parce que tu es la jolie frimousse et qu’il est amoureux de toi, parce que tu fais toutes les blagues et qu’il est ton faire-valoir.

– Ah.

– Tu n’avais pas remarqué ? »

Durant les répétitions, elle avait évidemment remarqué qu’elle provoquait plus souvent des rires que Clive, mais elle avait cru que cela tenait au fait qu’elle l’emportait, qu’elle battait son partenaire comme dans un jeu. Jamais elle n’avait songé qu’on lui avait tout bêtement octroyé plus de gags.

« Peut-être devrions-nous l’officialiser, hasarda Dennis. Et je sais que vous allez rire, mais j’ai une autre idée de ponctuation.

– Je ne rirai pas, dit Bill. Promis.

– Des parenthèses : *Barbara (et Jim)*. Barbara ouvrez la parenthèse, et Jim refermez la parenthèse. »

Bill éclata de rire.

« C’est drôle ? demanda Dennis plein d’espoir.

– Uniquement à cause de l’effet que ton idée aura sur l’amour-propre de Clive, expliqua Bill. Là, ça devient hilarant.

– Oh. Je n’avais pas pensé à ça.

– En ce cas, c’est simple : on le met devant le fait accompli après l’enregistrement.

– Non, on ne peut pas faire ça.

– Je reformule, intervint Tony. On ne peut absolument pas lui en parler avant. Je le connais. Il ne viendra pas.

– On peut faire ça ? s’étonna Sophie. Ne pas se présenter le jour de l’enregistrement ? »

Cela ne lui était pas venu à l’idée et méritait peut-être réflexion.

« Bien sûr, dit Bill. Si tu te fiches de ne jamais plus retravailler. »

C'était tout réfléchi, décida Sophie. Ses problèmes personnels étaient sans intérêt pour ses collègues et elle alla se changer pour les dernières répétitions.

¹ La troisième station de radio de la BBC, créée en 1946, à vocation exclusivement culturelle.

² Œuf dur enrobé de chair à saucisse panée et frite.

³ Le siège de la BBC TV, inauguré en 1960.

Le jour de l'enregistrement, Clive découvrit que, depuis les loges, on pouvait entendre les conversations du public qui faisait la queue devant le studio. Ou, plutôt, qu'on ne pouvait pas y échapper, sauf à fredonner soi-même, fort et en continu.

« Les billets sont gratuits, c'est déjà ça, se félicita la voix qui portait le plus, une voix d'homme d'âge mûr.

– Forcément, dit une femme. Personne n'aurait payé pour voir ces deux-là. Vous avez déjà entendu parler d'eux ?

– Le nom du gars me dit quelque chose, intervint un troisième larron. Clive quelque chose.

– Il a joué dans quoi ?

– Je n'en sais pas plus. Je n'en ai pas la moindre idée. »

Une quatrième personne se joignit à la conversation – une femme.

« Vous avez déjà écouté *La Fine Équipe* ?

– Ah, c'était épouvantable.

– Ah bon ? Vous trouvez ?

– Cet abruti de capitaine avec son insupportable accent de la haute.

– Eh bien, c'était Clive Richardson.

– Oh, pitié. Pas lui.

– Moi, je le trouvais drôle.

– Je ne vous crois pas !

– Si, je vous assure.

– Avec son insupportable voix de snob ?

- C'était fait exprès. Pour l'effet comique.
- J'espère qu'il ne va pas nous la refaire, ce soir. De toute façon, ça ne dure qu'une demi-heure, n'est-ce pas ? »

On toqua à la porte de la loge.

« C'est moi, dit Sophie. Tu es en train d'écouter ce qui se dit ? »

Clive la laissa entrer.

« Je n'ai pas trop le choix. Il n'y a que la BBC pour laisser le public poireauter à l'extérieur des loges.

- J'ai trouvé ça assez intéressant.
- Parce qu'ils ne parlaient pas de toi. »

Avec un sens exquis du timing, l'admiratrice de Clive relança la conversation sur Sophie.

« Elle, en revanche, je crois bien qu'elle est nulle.

- Je croyais que c'était sa première apparition.
- Oh, non. Ma fille l'a vue à Clacton, dans un spectacle estival. »

Clive regarda Sophie, qui secoua la tête.

« Apparemment, elle s'y croit. Ma fille a poireauté une demi-heure pour un autographe, et elle lui est passée devant sans arrêter. Cela dit, je me demande ce que ma fille aurait fait de son autographe.

– Ça peut valoir le coup de le garder, si jamais cet épisode est un succès, observa un des hommes.

– Oui, enfin il y a peu de chances que ça arrive, avec elle.

– Ou lui.

– Le problème, c'est elle.

– Les deux, selon moi.

– Lui, il me gêne moins.

– Moi, je n'aime ni l'un ni l'autre. Enfin... Qu'allez-vous faire, après ça ?

– J'ai déjà assisté à un enregistrement, dit la femme. Le temps qu'ils fassent asseoir tout le monde, que le chauffeur de salle raconte ses blagues... mieux vaut compter presque une heure.

- Il était comment, le chauffeur de salle, la dernière fois ?
- Bah, pas terrible. Moins drôle qu'il ne le pensait.

– Mazette, dit l’homme. Je me demande si je ne vais pas rentrer à la maison.

– Mais non, protesta la femme. Ça pourrait être moins pire que prévu. »

Sophie gonfla les joues.

« Et si on sortait dans le couloir ?

– Ça va être génial, pronostiqua Clive.

– On a tous vécu dans notre bulle.

– Quel genre de bulle ?

– Une jolie bulle de savon rose.

– Jamais je ne vivrais de mon plein gré dans une bulle rose, protesta Clive.

– Une bulle de la couleur qu’il te plaira, alors. Nous adorons tous le scénario. En tous les cas, moi je l’adore. Tom Sloan adore Dennis. Qui lui-même adore Tony et Bill. Et la bulle a éclaté. Pop. D’un coup d’un seul.

– C’est le destin des bulles. Raison pour laquelle mieux vaut choisir de vivre ailleurs.

– Les gens ne viennent pas assister à ces enregistrements pour t’applaudir, n’est-ce pas ? Ils viennent parce qu’ils s’ennuient. Ou veulent voir l’intérieur d’un studio de télé.

– Ou parce qu’ils se sont inscrits pour cette date depuis des mois et des mois, dans l’espoir de tomber sur un bon truc, dit Clive. Au lieu de quoi, ils héritent de nous.

– On est bons.

– On pense l’être. Mais eux n’ont jamais entendu parler de nous, donc ils sont énervés. Une fois, j’ai assisté à un enregistrement parce que le producteur m’avait refusé un rôle. J’y suis allé en espérant que ce serait exécration.

– Et ça l’était ?

– N’importe quoi peut le devenir, si tu le décides.

– Même ce qui est réussi ?

– Plus encore ce qui est réussi, parfois. Ça excite la jalousie.

– Je ne veux pas que ça soit diffusé, dit Sophie. Je veux qu’on reste comme on était.

– C'est un programme de télé, Sophie. Il est fait pour un public.

– Oh, flûte. »

Dennis frappa à la porte.

« Tout le monde va bien ? »

Sophie grimaça.

« Tu t'en sortiras à merveille, lui assura Dennis.

– Comment le sais-tu ?

– Parce que tu n'es pas normale. Rien ne compte plus au monde pour toi que cet enregistrement. Tu ne feras pas tout capoter. »

Dennis ne croyait pas si bien dire. Clive avait joué dans quantité de productions étudiantes, dans lesquelles le but de l'exercice était de démolir amis et condisciples sur scène, mais jamais encore il n'avait fait une expérience comme celle-là : à la seconde où le voyant rouge s'alluma et où l'enregistrement commença, Sophie se jeta sur lui, tel un chien méchant qu'on aurait tenu enfermé dans une remise, dans le noir, avant de le relâcher en pleine lumière. Tout au long des répétitions, elle avait essayé mille et une choses, cherchant à extraire du scénario davantage d'effets comiques que Bill et Tony n'avaient eu l'intention d'y instiller : elle grimaçait, différait une réplique de quelques secondes de plus qu'attendu, s'ingéniait, par des intonations et des emphases, à faire rire avec un simple « merci », ou du moins à attirer les regards. Cette énergie implacable n'aurait donc pas dû le surprendre, mais il fut déstabilisé par cette lutte de chaque instant : Sophie occupait tout le terrain, s'engouffrait dans tous les interstices, hâtait ses répliques et empiétait sur celles de son partenaire. Clive voyait bien que Bert, le malheureux, était perdu, et que par conséquent certains des exploits de Sophie l'étaient également. Pour sa part, il avait la sensation d'avoir encaissé trois buts à peine entré sur le terrain, et, tout en se doutant qu'il n'égaliserait jamais au score, il pouvait à tout le moins tirer son épingle du jeu. Si Clive n'avait jamais démérité dans aucun des rôles qu'on lui avait confiés, personne toutefois ne l'avait poussé à se surpasser, et il se la coulait douce. Sophie n'était pas du genre à le laisser se la couler douce. Et peut-être n'était-ce pas plus mal, à bien y regarder. Mais en attendant, cela demandait une attention de tous les instants d'observer, écouter, sentir et répondre à ce qu'elle faisait, plutôt qu'à ce qu'il avait cru qu'elle ferait. Et, franchement, c'était épuisant.

À la fin, l'homme qui portait la pancarte APPLAUDISSEZ n'eut même pas besoin de la hisser au-dessus de sa tête. Clive poussa

Sophie vers les gradins pour saluer le public, qui lui fit une ovation. Clive applaudit lui aussi. On ne lui avait guère laissé le choix.

Le lundi à l'heure du déjeuner, Sophie était au chevet de son père à l'hôpital. Il n'était pas mort, il n'avait pas eu d'autre attaque ; il était réveillé et il parlait. Ce qui lui permit de faire valoir que, de toutes les issues possibles, celle-là était la pire, puisqu'il était maintenant assis là avec un air de chien battu. Marie, installée de l'autre côté du lit, n'avait rien d'un chien battu. Elle ressassait son amertume et sa déception. Sophie donna à son père les raisins qu'elle avait achetés à Londres, en même temps qu'une bouteille de Lucozade et une bande dessinée – un numéro de la série « Commando » intitulé *À l'aube vous mourrez*.

« Tu dois être cousue d'or, dit George en guise de remerciements.

– Ou rongée de culpabilité », dit Marie.

Sophie inspira profondément.

« Je m'excuse.

– D'accord, mais de quoi ?

– De n'avoir pas pu venir avant.

– Ça ne suffit pas, dit Marie. Nous en avons déjà parlé. Nous avons décidé que tu devais t'excuser de n'être pas venue. Pas de n'avoir pas *pu* venir. »

Sophie saisit la nuance. Son père et sa tante voulaient qu'elle reconnaisse sa faute.

« Je ne pouvais pas venir. J'aurais aimé qu'il en soit autrement.

– Qu'y avait-il de si important ? demanda son père.

– Je participais à une émission de la BBC.

– Comment ça ? Dans le public ?

– Non. Dans la distribution. Je jouais dans une *Comedy Playhouse*. »

Son père et sa tante la dévisagèrent.

« Une *Comedy Playhouse* ?

– Oui.

– Sur la BBC ?

– Oui. On parle bien de la même émission. On devait répéter

samedi et enregistrer dimanche, et si j'étais rentrée à Blackpool, j'aurais laissé filer ma chance. Et c'est une occasion en or. Ils veulent en faire un feuilleton. C'est l'histoire d'un couple, un homme et une femme, et je joue la femme. »

Ils la dévisagèrent encore un instant, avant de se dévisager l'un l'autre.

« Tu es... Tu es sûre ? »

Elle éclata de rire.

« Sûre et certaine.

– Et ça s'est bien passé ?

– Oui, très bien. Merci. Bref. Vous comprenez mieux ?

– Tu vas passer à la télé ! s'exclama son père. On est tellement fiers de toi ! »

À aucun moment Sophie n'avait imaginé que son offense lui serait si aisément pardonnée, et elle n'était pas certaine d'apprécier. Elle avait renoncé à se rendre au chevet de son père, hospitalisé dans un état critique, au motif que sa carrière lui importait davantage ; le moins qu'il puisse faire, c'était de la juger. De toute évidence, quand on passait la télé, on n'avait de comptes à rendre sur rien.

PREMIÈRE SAISON

Clive Richardson était acteur parce que ce métier était sans conteste la voie royale pour rencontrer de jolies filles. Il s'en était douté avant d'être de la partie, et n'avait pas été déçu : sa vie était un chemin pavé de jolies filles. Et cela avait commencé dès ses années d'études à la London Academy of Music and Dramatic Art : les comédiennes, indubitablement, avaient un physique plus séduisant que les femmes ordinaires ; s'il s'était inscrit à l'école de formation des enseignants, ou dans une faculté de médecine, il aurait été contraint d'écarter dix-neuf camarades de classe sur vingt. À la LAMDA, il les voulait toutes. Et quand il commença à travailler pour la BBC et à tourner avec des troupes de répertoire, il s'en trouva des centaines d'autres pour étoffer l'offre.

Lâché dans le monde réel, il découvrit que cette offre ne se limitait pas pour lui aux jolies actrices. Les jolies filles issues d'autres secteurs professionnels adoraient les acteurs. Parfois elles cherchaient une porte d'accès à l'industrie du divertissement – et Clive considérait qu'il en valait bien une autre –, le plus souvent elles voulaient simplement être associées à sa personne. En matière de jolies filles, un acteur avait l'embarras du choix et il lui suffisait de poser les yeux sur n'importe laquelle d'entre elles pour que celle-ci se sente ratifiée d'une manière ou d'une autre : *Il me veut !* C'était merveilleux. Être acteur, c'était comme décrocher une martingale hippique qui fonctionnait vraiment.

La principale réticence de Clive à l'égard de la comédie s'ancrait dans la crainte qu'à la longue sa martingale ne marche plus s'il se bornait à faire rire le public – tout particulièrement s'il le faisait rire en faisant l'imbécile. Il n'était pas du tout certain que les jolies filles apprécient les pitres. Richard Burton, Tom Courtenay et Peter O'Toole étaient des stars de cinéma, et ce statut procurait des avantages supérieurs : Clive n'avait pas encore accroché Elizabeth Taylor à son tableau de chasse. Étaient-ils des stars de cinéma parce

que tel était leur destin ? Ou parce qu'ils avaient refusé de jouer le capitaine Smythe ? Le seul comédien comique dont la carrière le laissait songeur était Peter Sellers : il venait d'épouser Britt Ekland, et couraient des rumeurs d'une idylle à la ville avec Sophia Loren. S'il pouvait se voir garantir des femmes de même calibre qu'Ekland et Loren, Clive voulait bien parler d'une voix loufoque à qui voudrait l'écouter, mais quand Peter Sellers adoptait une voix ridicule, c'était sur grand écran dans le *Docteur Folamour*, pas dans *La Fine Équipe*, à la radio. Clive soupçonnait que Sophia Loren n'aurait qu'un intérêt très relatif pour l'interprète du capitaine Smythe. *Bonheur conjugal* était une comédie pour la télévision, c'était déjà ça, pourtant il semblait écrit que son personnage ne lui rendrait pas de grands services.

Sophie constituerait un cas d'espèce intéressant. Elle était plus Sabrina que Sophia Loren – Sophia Loren était une star de cinéma italienne, pas une reine de beauté de Blackpool – mais, à sa façon, elle était somptueuse. Clive avait cru détecter un semblant d'étincelle, lors de leur première rencontre ; c'était avant qu'elle ne le piétine pendant l'enregistrement de la *Comedy Playhouse* – et avant qu'il n'ait vent du changement de titre.

Clive n'avait toujours pas fait installer le téléphone dans son appartement, et ne voyait pas ce qu'il y gagnerait. Ses parents ne pouvaient pas l'appeler, non plus que les filles qui s'avéraient finalement décevantes. Il habitait à deux pas de Warren Street et ceux qui souhaitaient le joindre savaient qu'ils pouvaient laisser un message à Davie, le barman du Three Crowns, sur Tottenham Court Road. Davie lui rendait ce service de bonne grâce. À ses yeux, noter des messages pour Clive et, très occasionnellement, réceptionner des scénarios, constituait l'aspect le plus glamour de son travail. Après deux mois de fréquentation régulière des lieux, Clive en conclut que c'était le cas. The Three Crowns n'avait rien d'un établissement glamour.

Davie, qui avait quitté Glasgow pour Londres à la fin de la guerre dans l'espoir de briser net un cycle de délits et châtements, rêvait de voir Clive jouer dans un feuilleton western – il admirait à égale mesure *Le Virginien* et *Rawhide*. Clive avait depuis longtemps renoncé à lui faire comprendre que rares étaient les acteurs natifs du Hampshire, et tout particulièrement les acteurs natifs du Hampshire connus pour leur travail radiophonique, susceptibles de décrocher un rôle dans l'un ou l'autre de ces feuilletons américains. Davie ne se décourageait pas pour autant. Dans l'œil de son esprit,

disait-il, il voyait toujours Clive en cow-boy. Clive pensait quant à lui que Davie avait besoin de faire examiner l'œil de son esprit.

Clive passa au Three Crowns à l'heure du déjeuner le lendemain de l'enregistrement de *Bonheur conjugal* et trouva Davie en proie à une grande excitation.

« Monty a appelé ! » Monty était l'agent de Clive, et le fait est qu'il ne se manifestait pas souvent. « Tu crois que c'est la timbale ? »

– Ça se pourrait, Davie.

– Tu peux le rappeler d'ici », proposa Davie, témoignant de son degré d'excitation et d'investissement dans la carrière de Clive.

Comme il n'y avait pas un chat en salle, Clive passa derrière le comptoir et, pendant que Davie lui servait une demi-pinte de bière brune, il composa le numéro de Monty.

« Alors, quelle est la mauvaise nouvelle ? »

Monty exerçait la profession d'agent depuis le milieu des années 1920, et Clive n'avait jamais su si son heure de gloire appartenait au passé, ou si elle n'avait tout bonnement jamais sonné. Monty l'avait approché à l'issue d'une représentation de *The Long and the Short and the Tall*¹ que la LAMDA donnait à Édimbourg et dans laquelle Clive, de l'avis général, avait tiré son épingle du jeu en incarnant le deuxième classe Smith. Après la représentation, tout le monde s'était jeté sur l'insupportable Laurence Harris, qui avait accaparé le rôle du deuxième classe Bamforth pendant que le reste de la troupe avait les yeux tournés ailleurs. N'importe quel imbécile était capable de jouer Bamforth, et de se faire remarquer². Quand Monty l'aborda, au bar, et lui demanda s'il avait besoin d'un agent, Clive lui demanda en retour pourquoi il n'était pas aux trousses de Harris, comme tout le monde. Clive voulait entendre Monty lui dire qu'il n'était pas dupe d'une performance d'acteur, si tape-à-l'œil soit-elle, et savait déceler le véritable talent sous le vernis. Au lieu de quoi Monty répondit avec tristesse qu'il était trop vieux pour courir après qui que ce soit, qu'il risquait de se faire piétiner dans la bousculade ; il préférait tempérer, expliqua-t-il, et « voir ce qui restait après la curée ». Clive aurait dû comprendre d'entrée que Monty n'avait pas le feu sacré.

« Tu crois toujours que les nouvelles sont mauvaises », dit Monty.

Clive ne répondit pas. Il savait que c'était le moyen le plus sûr de désarçonner Monty.

« Je peux faire grimper ton cachet, reprit-il finalement.

– Donc c’est mal payé ?

– C’est payé par la BBC. Même eux peuvent faire un peu mieux. »

Une fois de plus, Clive garda le silence. Si la mauvaise nouvelle n’avait pas trait à l’argent, il ne voyait pas ce qu’elle pouvait concerner, et cela valait la peine d’essayer de le débusquer.

« Et, naturellement, j’essaie de me débarrasser des parenthèses.

– Quelles parenthèses ?

– Dans le titre.

– Je n’entends pas de parenthèses.

– Oh, pardon. *Barbara... et Jim*.

– Je n’entends toujours pas de parenthèses.

– Eh bien, disons qu’elles sont autour de *et Jim*.

– La série s’intitule maintenant *Barbara* parenthèse *et Jim* ?

– Parenthèse.

– Quoi ?

– Après *Jim*. Fermez la parenthèse.

– Vous êtes en train de me dire qu’ils ont mis mon personnage entre parenthèses ?

– Un simple clin d’œil. Pour signifier que c’est elle le chef.

– Oh, tout va bien, alors.

– Ils m’ont demandé de ne pas te le dire. Mais il m’a semblé que je devais t’en parler.

– Quand étais-je censé le découvrir ?

– En voyant l’annonce dans *Radio Times*. Ça ne te chagrine pas, n’est-ce pas ?

– Évidemment que ça me chagrine, et pas qu’un peu.

– Il y aura seize épisodes.

– Ça me chagrine d’autant plus. »

Clive n’avait jamais entendu parler d’un nouveau feuilleton qui se soit vu commander seize épisodes. En général, c’était six, parfois douze, mais jamais seize. Ils adoraient Sophie, et ils pensaient que le pays tout entier allait l’adorer à son tour. Et c’était pour cette raison que le nom de son personnage se retrouvait entre parenthèses.

« Qu'ils aillent se faire voir.

– Qu'entends-tu par là ?

– Dites-leur de dégager leurs foutues parenthèses. Je n'en veux pas.

– Mazette. Je sais y faire pour ce qui est de l'argent. Ça ne m'embête pas de ferrailer avec eux sur ce terrain. Mais je n'ai aucune expérience en matière de ponctuation.

– Réglez le problème, je vous en serais obligé. »

Le lendemain, Monty informa Clive que le cachet avait grimpé, mais que les parenthèses restaient en place.

« En ce cas, dites-leur : "Merci, mais sans façon."

– Tu es sérieux, mon vieux ? Tu es comédien à mi-temps, et on te propose seize demi-heures de télévision. C'est l'occasion de te faire un nom.

– C'est elle qui va se faire un nom. Moi, je n'y gagnerai pas grand-chose. Sinon passer le restant de ma vie à dire : "J'étais 'et Jim'. Dans *Barbara (et Jim)*." Comment va s'intituler l'épisode de *Comedy Playhouse* ?

– *Barbara (et Jim)*.

– Qu'est-il arrivé à *Bonheur conjugal* ?

– Ils ne sont plus mariés. Ce titre n'avait plus aucun sens.

– Oh, nom d'une pipe. Oh, les salauds. Ils vont le diffuser sous ce titre sans m'avoir consulté ? »

Monty gloussa.

« Ils ont fait passer quelqu'un d'autre avant toi, je le crains.

– Exactement. Eh bien, ce sera sans moi. Trouvez-moi du travail, Monty. »

Le lendemain de cette conversation, Monty lui laissa un message pour l'informer qu'ils avaient proposé le rôle de Jim à son ancien ennemi juré, Laurence Harris. Clive savait que celui-ci ne l'accepterait pas, pas avec les parenthèses. À moins que celles-ci ne disparaissent comme par enchantement pour quelqu'un de la stature de Harris. Ce qui était bien entendu couru d'avance. « Bon, si Laurence Harris est intéressé... »

Qu'ils soient maudits et aillent tous en enfer.

Le hasard voulait que Clive avait convenu de rendre visite à ses parents à Eastleigh ce week-end-là. Un déjeuner dominical en famille n'était jamais une partie de plaisir, et ce pour deux raisons. La première tenait à son métier. Le problème ne venait pas tant de ce que ses parents voyaient d'un mauvais œil les choix professionnels de leur fils. Tout dentiste qu'il soit, son père n'asseyait pas sa désapprobation sur des *a priori* petits-bourgeois et collet monté à l'égard de la vie de bohème ; Clive avait déjà exploré cette piste sans arriver nulle part. S'il avait été capable de gagner correctement sa vie, son père ne se serait pas soucié une seule seconde de ce qu'il fabriquait, de la façon dont il s'habillait, de ce qu'il buvait ou d'avec qui il couchait. « Le problème, c'est tout simplement que tu n'es pas très bon », lui assenait-il souvent.

La seconde raison qui empoisonnait les visites de Clive sous le toit familial était l'omniprésence inexplicable de son ex-fiancée, Cathy. Clive avait dix-huit ans et venait de terminer son premier trimestre à la LAMDA lorsqu'ils s'étaient fiancés, pour des raisons qui aujourd'hui lui échappaient mais qui très certainement, à l'époque, avaient un lien avec le sexe. Il s'était dédit peu après, sans doute après avoir obtenu satisfaction, ce qui n'avait cependant modifié en rien la place de Cathy au sein de la famille. À ce que Clive avait compris, Cathy ralliait le bercail tous les dimanches. Elle était pour ainsi dire devenue une bru, sans jamais avoir été mariée. C'était une fille gentille et terne, et Clive redoutait de devoir, jusqu'à la nuit des temps, déjeuner un dimanche par mois avec la belle-fille de sa mère.

Il avait commis la bêtise d'annoncer à ses parents qu'il allait jouer dans un épisode de *Comedy Playhouse*, qui déboucherait presque certainement sur un contrat pour un feuilleton. L'agneau gras et le chou n'étaient pas plus tôt arrivés sur la table que son père entreprit de le cuisiner à ce sujet.

« Comment cela a-t-il tourné, ce truc pour la BBC ? »

– Oh, ça. Moins bien que je l'avais espéré. »

Cathy et sa mère lui adressèrent des grimaces de sympathie. Son père gloussa.

« Je le savais. Que s'est-il passé ? »

Clive caressa brièvement la tentation de lui dire la vérité : il avait refusé l'opportunité de devenir la vedette d'un feuilleton à cause d'un détail de ponctuation qui lui déplaisait dans le titre.

« Ce n'était pas vraiment ce que je recherchais, donc j'ai décliné.

– Tu veux dire que c'était du travail ? »

– Tu es injuste, intervint sa mère. Ce n'est pas comme si Clive ne cherchait pas de travail.

– Ne vient-il pas d'en trouver ? Et de le refuser ?

– Je n'ai pas l'impression que ça se soit passé comme ça », protesta sa mère.

Parfois, Clive ne savait lequel de ses géniteurs l'exaspérait le plus. La dévotion maternelle aveugle pouvait être en tout point aussi décourageante que le mépris paternel ; dans un cas comme dans l'autre, on le traitait avec condescendance. Cette fois, il décida, non sans perversité, de s'en prendre à sa mère.

« As-tu écouté ? C'est exactement ce qui s'est passé. On a enregistré la *Comedy Playhouse*, tout s'est bien déroulé, ils m'ont proposé seize épisodes, mais je n'aimais pas le rôle.

– C'est vraiment vouloir nous faire prendre des vessies pour des lanternes », dit son père.

Clive gémit.

« Ne viens-tu pas à l'instant de me reprocher d'avoir refusé du travail ? J'apportais de l'eau à ton moulin.

– C'était avant que tu nous racontes toute l'histoire. Et cette histoire n'est pas crédible.

– Pourquoi ?

– Personne n'irait te proposer seize épisodes pour la télévision.

– C'est ce qu'ils viennent de faire !

– Et tu as refusé. Et maintenant ?

– Je finirai peut-être par partir aux États-Unis.

– Oh, Clive, souffla Cathy. En Amérique ? »

Les projets chimériques de l'ex-promis préfiguraient un trou d'air dans leur relation imaginaire.

« Oui, en Amérique. »

Son père posa ses couverts et se frotta les mains.

« Qu'y a-t-il ? demanda Clive.

– Je sens que je vais bien rigoler.

– Pourquoi ?

– Quoi que tu t'apprêtes à dire sera à la fois amusant et mensonger.

– Bon sang, papa. Tu es un monstre. »

Il essaya de trouver un bobard qui ne le ferait pas rire.

« On m’a proposé un rôle dans *Le Virginien*.

– *Le Virginien*, répéta son père d’un ton neutre. Le feuilleton western.

– Oui. Un petit rôle, mais l’expérience pourrait être assez marrante.

– Et ils savent que tu as fondu en larmes la fois où un cheval t’a approché d’un peu trop près, dans le Norfolk ?

– Je le leur ai raconté. Ils me veulent quand même.

– *Le Virginien* ! » Son père fit semblant d’éponger des larmes d’hilarité du coin de sa serviette. « Donc on risque de ne plus te voir pendant un petit moment.

– Oh, Clive.

– Sauf si je choisis l’autre proposition.

– Quelle autre proposition ? demanda son père.

– Le feuilleton de la BBC.

– Parce qu’on feint encore de croire qu’il existe, celui-là ? »

Clive caressa l’idée de s’embarquer pour l’Amérique et d’aller mendier un rôle de cow-boy, ou même de vache, juste pour donner tort à son père. Puis il songea subitement que, pour ce faire, il disposait d’un moyen bien plus simple, et qui lui permettrait de surcroît de gagner sa vie.

Le lendemain, Clive demanda à Monty de rappeler Dennis. Les parenthèses restaient en place, le cachet avait été revu à la baisse et Clive avait un boulot.

La toute première interview que donna Sophie était destinée à un magazine baptisé *Crush*. La journaliste avait émis le souhait de la rencontrer chez elle. Sophie habitant toujours avec Marjorie, Brian estima que ce n’était pas une très bonne idée et il l’invita à venir plutôt à l’agence. Pour l’occasion, Sophie acheta une jupe, la plus mini qu’elle pût trouver, ainsi qu’une paire de chaussures, et lorsque Brian la vit arriver, il secoua la tête, émit de petits clappements de langue réprobateurs et lui rappela qu’il était un mari comblé, comme si elle lui avait fait une proposition malhonnête.

Lorsque Diane, du magazine *Crush*, arriva à son tour, Brian l'introduisit dans une pièce vacante et transformée en cimetière pour les meubles déglingués et les anciens comptes clients, et les deux jeunes femmes furent contraintes de s'asseoir côte à côte sur un vieux canapé marron tout poussiéreux. Pendant les premières minutes de conversation, Sophie se laissa distraire par une boîte d'archives étiquetée « ARTHUR ASKEY 1935-7 »³.

« On vous enferme toujours ici ? » demanda Diane.

Elle semblait tout droit sortie d'une émission pop à la télé. Longs cheveux bruns, bottes blanches, buste plat. Elle était aussi menue que la cousine de Sophie, âgée de douze ans.

« Pourquoi m'enfermerait-on ici ? demanda Sophie.

– Pour les interviews.

– Ah. Non. C'est la première que je donne.

– Ah mince. Bon, soyez sans crainte, c'est indolore. Vous connaissez *Crush* ? C'est pour les adolescentes. Tout ce qui nous intéresse, c'est de savoir comment vous vous habillez, qui est votre petit ami et quels bons petits plats vous lui préparez. »

Diane grimaça et loucha pour indiquer que *Crush* n'était pas son magazine préféré. Sophie éclata de rire.

« Vous n'aimez pas votre travail ?

– Si, si. C'est amusant. Je rencontre des pop stars et des gens de la télé. Comme vous. Et on nous couvre de cadeaux. Mais je n'ai pas l'intention de faire ça toute ma vie.

– Qu'aimeriez-vous faire ?

– Écrire, mais pas ça. J'adorerais faire le boulot de Tony et Bill. »

Sophie était étonnée que Diane connaisse seulement leurs noms. Peu se souciaient de savoir qui écrivait les fictions de la télé et de la radio.

« Vous pensez en être capable ?

– M'offrira-t-on un jour la chance de le découvrir ? Telle est la question. Il n'y a pas beaucoup de femmes scénaristes, dans l'univers de la comédie.

– Pourquoi pas tout simplement vous lancer et voir ce que ça donne ?

– Oui, eh bien... Présenté ainsi... ça semble voué à l'échec. Bref. Répondez à mes pitoyables questions : vêtements, petit ami, petits

plats.

– Je n'ai pas de petit ami, et je ne cuisine pas. En revanche, je porte des vêtements.

– Pourquoi n'avez-vous pas de petit ami ?

– J'en avais un, à Blackpool, mais nous avons rompu lorsque je suis venue ici et... depuis, je n'ai rencontré personne.

– Je n'aurais pas cru que vous aviez besoin de rencontrer qui que ce soit.

– Comment trouve-t-on un petit ami sans le rencontrer au préalable ?

– Je pensais que tous les hommes allaient vous harceler au téléphone après vous avoir vue à la télé.

– Encore faudrait-il que j'aie le téléphone.

– Vous n'avez pas le téléphone ? »

Sophie n'avait pas envie de parler du meublé d'Earl's Court ou de Marjorie, pas au magazine *Crush*.

« Je viens d'emménager et ils n'ont pas eu encore le temps de l'installer.

– Oh, c'est fabuleux. Tout est arrivé tellement vite pour vous ! Où avez-vous emménagé ?

– Ce serait trop en dire.

– Indiquez-moi juste le quartier. Je ne donnerai pas l'adresse.

– À Kensington. Pas très loin du Derry & Toms.

– Là où vous travailliez avant, n'est-ce pas ?

– Comment savez-vous ça ?

– Par l'attachée de presse de la BBC. Au rayon parfumerie. J'ai déjà toute l'histoire. Une parfaite inconnue qui se présente à l'improviste, subjugué tout le monde lors de l'audition et obtient le rôle. C'est une histoire géniale. Dans quels endroits aimez-vous sortir ? »

Cette journaliste était en train d'interviewer une autre fille, songea Sophie, une fille qui avait fait quelque chose de sa vie. Sophie était tout bonnement venue à Londres, avait travaillé dans un grand magasin, subi les ronflements de Marjorie puis décroché un rôle à la télévision. Elle qui ne la regardait même pas pour la simple raison qu'elle n'en avait pas.

« J'aime bien le Talk of the Town. »

Une fois dit ça, il ne lui restait plus grand-chose à ajouter. Elle avait épuisé toute l'étendue de ses expériences londoniennes.

« Fabuleux, dit Diane. Charmant. Êtes-vous excitée par le feuilleton ?

– Très.

– Génial, dit Diane, et elle se leva.

– C'est fini ?

– J'ai largement de quoi faire. Pas de petit ami, pas de téléphone, un nouvel appartement, le Talk of the Town... En toute franchise, c'est juste pour dire que je vous ai rencontrée. Si vous m'avouiez en plus qui est votre Beatles préféré, ma rédac chef risquerait d'exploser de joie », dit Diane d'une voix voilée de tristesse.

Sophie éclata de rire. Elle aimait bien cette fille.

« George.

– Quand il va lire ça, il vous invitera à dîner. »

Sophie rougit.

« Oh, rien de moins sûr.

– Aucune chance qu'il le lise. Je vous faisais marcher.

– Pouvons-nous refaire une interview, un autre jour ? demanda Sophie. Quand... Quand il se sera vraiment passé quelque chose pour moi ?

– Voyons d'abord comment se passe la saison. »

Ce n'était pas de la méchanceté de la part de Diane. Elle se gardait simplement de faire des promesses. Sophie n'avait pas songé une seconde que sa première interview pourrait également être la dernière. Elle regretta de ne pas l'avoir savourée, et de n'avoir rien trouvé à dire.

Tony et Bill n'écrivaient plus à la cafétéria. Ils avaient loué un bureau, une pièce au-dessus d'un magasin de chaussures de Great Portland Street, à l'angle de la station de métro. Le jour de leur installation, ils étaient allés faire des emplettes à Oxford Street, et en avait rapporté deux tables, deux fauteuils, une lampe, un tourne-disque et quelques disques, une bouilloire et des sachets de thé. Chez John Lewis, ils s'étaient chamaillés : Bill voulait qu'ils achètent

un canapé, qui n'était pas donné, pour pouvoir s'allonger et contempler le plafond. Tony, considérant qu'un canapé constituerait une incitation à l'oisiveté et aux siestes, décréta qu'il refusait d'acheter la moitié d'un meuble qui ne servirait qu'à rabioter leurs revenus. Bill déclara alors qu'il achèterait le canapé sur ses propres deniers, auquel cas Tony ne serait pas même autorisé à s'y asseoir. Ce à quoi Tony répliqua que ça lui convenait parfaitement, et que jamais son derrière n'effleurerait la chose. Puis il s'avéra qu'il fallait compter douze semaines pour la livraison, aussi Bill laissa-t-il tomber l'affaire – mais il subsista une irritation résiduelle qui mit deux jours à se dissiper. Jamais, avant ce jour, ils ne s'étaient disputés. Il faut dire qu'avant ce jour, tout était bien plus décontracté. Désormais, ils avaient seize épisodes en commande, de meilleurs émoluments, un bureau, une bouilloire... Ils étaient dedans jusqu'au cou.

Sans compter qu'ils ne savaient pas trop comment s'y prendre pour remplir huit heures de télévision. Ni même, pour commencer, les trente premières minutes. Ils s'installèrent dans leur nouveau bureau, calés l'un en face de l'autre dans leurs fauteuils flambant neufs, chacun un bloc-notes sur les genoux, et ils mâchonnèrent leurs crayons à papier.

Pour finir, Tony se jeta à l'eau. « Donc, Barbara et Jim sont en couple. »

Cela, au moins, était un fait acquis. Barbara et Jim étaient devenus mari et femme disons entre la *Comedy Playhouse* et le premier épisode de la nouvelle saison. Dès les premières secondes d'ouverture, Jim allait soulever Barbara dans ses bras pour franchir le seuil, et la lâcher.

« Je dois écrire ça ? demanda Bill.

– Je voulais juste dire... Il nous faut des anecdotes sur la vie de couple. Sans oublier tout ce qui pourra délivrer un message courageux, intelligent et incisif sur les différences de classe et la société britannique.

– Devons-nous partir voir du côté des Gambol ? Les mises en plis et les dîners brûlés ?

– Non !

– En ce cas, que font les couples, qui soit courageux, intelligent et incisif ? Que faites-vous, June et toi ?

– Pourquoi t'intéresses-tu autant à nous ?

– Parce que vous êtes un couple, dont une moitié se trouve assise

en face de moi.

– Nous ne sommes pas comme Barbara et Jim.

– Je l'avais compris, dit Bill, et il éclata de rire.

– Je ne parle pas de ça.

– Ah non ? Tu m'en diras tant...

– Je voulais juste dire par là que nous ne sommes pas le contraire l'un de l'autre. June travaille à la BBC, nous avons les mêmes goûts, nous... Bref.

– Mais pour le reste, tout se passe bien ?

– Ce ne sont pas tes oignons.

– Tu ne peux pas me reprocher d'être curieux.

– Je le peux et je le fais. »

« Le reste », de façon prévisible, s'était soldé par un fiasco – deux fiascos, s'il fallait tenir des comptes, à quelques mois d'intervalle. Tony n'aurait su dire précisément ce qui s'était passé, ni jusqu'où ils étaient allés. Il ne savait même pas s'il était encore vierge, ni si June l'était toujours, voire si elle l'était lorsqu'elle l'avait épousé. Ils n'abordaient jamais ces sujets, même si June avait pleuré au terme de la seconde tentative.

« Quel dommage que Jim ne soit pas pédé.

– Je suis bien content qu'il ne le soit pas, dit Tony. Parce que s'il l'était, nous serions sans boulot.

– Mais c'est un contexte dramatique tellement génial, l'homosexuel marié.

– Bill, arrêtons de perdre du temps à réfléchir à des trucs qui feront de nous des chômeurs à vie.

– Ça intéresse les gens, tu sais, les petites perversions sexuelles.

– Ne penses-tu pas plutôt que les gens s'intéressent au sexe, point ? Il est interdit d'image, interdit de conversation... »

Le regard de Bill s'éclaira.

« Eh bien, allons-y !

– Oh bon Dieu. Dans le premier épisode ?

– Quel meilleur endroit pour essayer ? Avant qu'ils aient fait quoi que ce soit.

– Tu crois qu'ils n'ont encore rien fait ?

– Ils ne sont peut-être pas... allés jusqu'au bout. Le mariage s'est fait très vite.

– Ah bon ? Comment le sait-on ? »

Bill haussa les épaules.

« La *Comedy Playhouse* a été diffusée hier. »

Tony éclata de rire.

« Bon, d'accord. Le mariage s'est fait très vite. Et ensuite ?

– Et si ensuite il ne se passe rien ?

– Jamais ?

– Non, pendant deux ou trois semaines. Un mois. L'un des deux a un problème. »

Tony fronça le nez.

« Quel genre de problème ?

– Rien de... *médical*. Plutôt un truc d'ordre psychologique.

– Il faudrait que ce soit Jim, alors.

– Pourquoi lui ?

– Parce que les femmes qui n'aiment pas le sexe, c'est vu et revu.

– Peut-être qu'elle aime bien, mais qu'elle n'y arrive pas, hasarda Bill.

– Pourquoi donc ?

– Il existe des maladies.

– Et voilà, tu embrayes déjà sur le registre médical.

– Des troubles psychologiques. Où tout est cadencé. Comme un coffre de banque la nuit.

– Tu me sembles en connaître un sacré rayon.

– Franchement, ce n'est pas le cas. Mais je serais prêt à parier que le souci vient d'un truc comme ça.

– Quand bien même, je n'ai pas envie d'écrire sur ce sujet. Tu en as envie, toi ?

– Non. Donc ça vient de lui.

– Ça vient de lui. Le problème classique.

– Mais qui vient d'où ? Il peut y avoir au moins deux causes.

– Ah. Oui. Bon, on prend l’option la plus facile. Celle du rien-ne-répond.

– En quoi est-ce la plus facile ?

– C’est celle qui franchira le plus aisément l’obstacle Tom Sloan. Concernant l’autre, j’ai des doutes. C’est un peu compliqué.

– D’accord. Rien ne passe. Bien. Pourquoi ?

– Il est terrorisé.

– Excellent. Tout ça cadre à merveille avec les parenthèses.

– Pauvre Clive », dit Tony. Et pauvre de moi, songea-t-il.

Tony aimait sa femme mais, depuis les fiascos, il appréhendait l’heure du coucher. Il s’appliquait à regarder la télé jusqu’au moment où l’hymne national annonçait la fin des programmes, dans l’espoir que June se serait endormie sur un scénario ou une journée de nouvelles proposées pour la radiodiffusion, et qu’il pourrait se glisser sous les couvertures sans la déranger. Ils semblaient être parvenus à un accord tacite selon lequel couchers échelonnés et changements de sujet chaque fois que nécessaire constituaient la meilleure façon d’aller de l’avant. June, qui pensait comprendre la cause profonde des problèmes de son mari, avait ostensiblement montré qu’elle était toute disposée à s’y adapter, de quelque manière que ce soit ; elle aurait été sidérée d’apprendre que la situation était encore plus déconcertante qu’elle ne le soupçonnait, et que la sexualité de Tony demeurerait tout autant un mystère pour le principal intéressé. Il savait qu’il éprouvait de l’attirance pour June, dans tous les sens du terme. Mais il n’avait aucune idée de ce qu’il lui fallait faire.

Ce soir-là, Tony décida qu’il ne voulait pas parler travail – du tout. Le travail venait soudain rôder bien trop près de sa porte.

« Mais tout se passe bien ? » demanda June.

Ils étaient en train de dîner de pain et de fromage devant la télévision.

« Oui, je crois.

– Tu me le laisseras lire, quand vous aurez quelque chose dont vous êtes contents ? »

June était sa première et sa meilleure lectrice. Tout ce que Bill et lui écrivaient, elle l’améliorait ; elle les mettait au défi lorsqu’ils cédaient à la paresse, elle comprenait ce que leurs personnages

étaient, ou pas, susceptibles de dire et de faire, elle repérait les illogismes. Il aurait fallu être fou pour se priver de son regard sur un texte qui pourrait être déterminant pour sa carrière.

« Oh, rien ne t'oblige à lire tout ce qu'on écrit. Tu as tes propres scénarios à retravailler.

– J'adore ce que toi et Bill écrivez. Et tu es mon mari. Et là, on parle du premier épisode de ton premier feuilleton télévisé. Dis-moi juste de quoi il retourne.

– Tout repose sur une idée calamiteuse.

– Bon, passe à une autre, alors.

– C'est aussi simple que ça ?

– Admettons que l'idée soit à première vue épouvantable : lorsque je lirai le scénario, vais-je découvrir que c'était en fait une idée de génie ?

– Non.

– En ce cas, oui, c'est aussi simple que ça. Une idée calamiteuse n'est jamais une bonne façon de... Bon, une idée calamiteuse n'est jamais bonne, point. Qui a eu cette idée calamiteuse ? Bill ?

– Oui.

– Promets-moi que demain, sitôt arrivé, tu lui diras qu'il est un imbécile.

– Non.

– Pourquoi pas ? »

Tony soupira.

« Parce que c'est plutôt une bonne idée, en fait. »

June reposa son assiette sur la table basse et se leva pour éteindre le poste de télé.

« Je ne comprends rien à ce que tu me racontes.

– Je sais. Je vois pourquoi.

– Tu pourrais m'aider. »

Il soupira.

« Il s'agit de sexe.

– Ah bon ?

– Oui.

- Vous parlez de leur vie sexuelle ?
 - Oui.
 - C'est une idée épatante, affirma June.
 - Oui.
 - Si c'est drôle et traité intelligemment, ce dont je ne doute pas, tout le monde regardera. Ce sera jeune, frais, moderne.
 - Oui.
 - Tu ne veux pas le faire ?
 - Si.
 - Alors explique-moi où est ton problème !
 - Le mariage entre Barbara et Jim n'a pas été consommé parce qu'il rencontre des difficultés.
 - Ah.
 - L'idée vient de Bill.
 - J'imagine.
 - Ce n'est pas censé être toi et moi. C'est parti tout seul dans cette direction, et je n'ai pas eu l'impression de pouvoir arrêter la machine sans trop en dévoiler.
 - Vont-ils régler le problème, à la fin ?
 - Oui.
 - En ce cas, je vais adorer regarder cet épisode », décréta June.
- Elle se leva, lui déposa un baiser sur le sommet du crâne et ralluma la télévision.

¹ Drame militaire de Willis Hall.

² Bamforth (interprété par Peter O'Toole à la création de la pièce à Londres en 1959) est un personnage doté d'un certain panache : il est londonien, rebelle, spirituel ; *a contrario*, Smith est un petit gars du Nord, réservé et plan-plan.

³ Célèbre comédien et humoriste britannique (1900-1982), dont la carrière décolla en 1938.

Dennis avait hérité de Bert comme metteur en scène. Cela s'était décidé sans discussion préalable, et nulle alternative n'avait été proposée. Bert venait d'entrer dans son bureau en agitant un bout de papier.

« Je connais ton point de vue, je n'ai pas fait d'étincelles avec la *Comedy Playhouse* », commença-t-il.

Dennis espérait que Bert enchaîne sur un « mais », suggérant qu'il était tout disposé à apprendre, écouter, bien faire. Il n'en fut rien. Bert espérait quant à lui que Dennis lui prodigue quelques paroles rassurantes. Dennis ne voyait pas pourquoi il aurait dû faire ça : Bert, par sa détermination apparente à noyer *Barbara (et Jim)* dans le flot de toutes les comédies déjà diffusées sur la BBC, l'avait contrarié. Dennis comprenait parfaitement les contraintes et les limites d'un enregistrement public en studio mais Bert était laborieux, indifférent à la spontanéité, allergique au principe même de collaboration.

« Je ne veux pas que *Barbara (et Jim)* ressemble aux autres feuillets. Je veux qu'on y sente une fraîcheur, de la jeunesse. »

Bert renifla.

« Tu t'es trompé de bonhomme. Regarde-moi bien. »

Dennis s'exécuta et vit un type grincheux entre deux âges.

« Du moment que tout est calé le samedi soir, ça me va. C'est tout ce qui m'intéresse.

– Et l'enregistrement ? demanda Dennis. Il t'intéresse ?

– Du moment que tout est calé le samedi soir.

– Ta réponse est oui, donc. Si on fait en sorte que tout soit calé le samedi soir, c'est qu'on s'intéresse à ce qui se déroulera le

dimanche. »

Bert baissa lentement les paupières à la manière d'une grenouille.

« J'ai réfléchi à la musique, reprit Dennis. Pour le thème et le générique, je veux quelque chose de nouveau, de différent.

– Oh bon Dieu. Nous y voilà.

– Il t'arrive de t'en occuper ?

– Non merci.

– Donc tu me donnes carte blanche ?

– Non, bien sûr que non. Pas si mon nom est au générique.

– Entendu. Comment procède-t-on, alors ?

– Tu vas dénicher ton thème et ton générique. Et ensuite, je te dis que je n'aime ni l'un ni l'autre. »

Dennis voulait que la musique reflète les différences entre les deux personnages ; il avait passé commande à Ron Gainer, qui avait composé les musiques de *Maigret* et de *Steptoe and Son*.

« À vos risques et périls, lui avait répondu ce dernier quand Dennis lui avait exposé ses attentes.

– Vous croyez ? Je pense que ce pourrait être assez réussi.

– Ce sera une cacophonie. »

Lorsque, une semaine plus tard, Gainer fit écouter le résultat à Dennis, c'était effectivement une cacophonie : un chorus pop de trente secondes, suivi de trente secondes de jazz contemporain, auxquelles succédaient trente secondes de chorus pop, et ainsi de suite. On croyait entendre deux chats se mettre une peignée sur des caisses de batterie.

« Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée de hacher les séquences et de passer comme ça de l'une à l'autre », dit Gainer.

Dennis lui sut gré de sa courtoisie. On aurait pu pardonner à Gainer de mettre en question ses compétences professionnelles dans le domaine musical.

« Vous auriez des suggestions ?

– Je prendrais un groupe de pop pour jouer un thème jazz, ou un saxophoniste de jazz pour interpréter une chanson des Beatles ; quelque chose dans ce goût-là. »

Deux jours plus tard, il avait son thème musical. Ron Gainer avait demandé à un certain Shel Talm, producteur chez Decca Records, de

lui recommander un guitariste, et Talmy lui avait conseillé de faire appel à un jeune homme du nom de Jimmy Page. Sous la supervision de Gainer, Page revisita « So What », de Miles Davis, à la manière d'une formation de blues, et le résultat, jugea Dennis, était sensas.

« Oh, zut, lâcha Bill lorsqu'il l'entendit.

– Qu'est-ce qui cloche ?

– Nous n'avons pas écrit ce genre de scénario, dit Tony.

– Quel genre de scénario avez-vous écrit ?

– Cette musique, c'est chic et mélancolique, dit Bill. Nous n'avons pas fait dans le chic et le mélancolique. Fais lui jouer "Freddie Freeloader".

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Le morceau suivant, sur le 33 tours.

– Ça donne quoi ?

– Daaa, da... Daaa, da... Daaa, da... Daaa, da... Da da, da da, da da. »

Dennis hochait pensivement la tête au rythme de la musique. Il voyait ce que Bill voulait dire.

« Ce n'est pas drôle, mais au moins c'est gai », observa-t-il.

Le lendemain après-midi, Dennis demanda à Jimmy Page d'interpréter « Freddie Freeloader ». Il s'était alloué un budget de quarante livres pour la musique et, à ce stade, il en avait dépensé cinquante-huit. Il avait caressé l'idée de demander un portrait de Sophie à un grand photographe, David Bailey ou Lewis Morley, et celui de Clive à un petit photographe de quartier, mais du fait de ce dépassement, le projet tombait à l'eau. À la place, il consacra une journée entière à réunir des objets – tubes de rouge à lèvres, pipes, jaquettes de livres et minijupes – censés représenter le couple, puis il demanda à un gars, en interne, de les photographier devant un panneau d'aggloméré peint en blanc. Le résultat était meilleur qu'il n'avait osé l'espérer. Il examina les photos tout en jouant la chanson thème et sentit soudain le frémissement d'un potentiel.

Bert détestait tout en bloc, la musique et les photos.

« Tu veux que tout le monde éteigne le poste avant même que l'épisode commence ?

– Je ne pense pas que ce sera le cas, objecta Dennis.

- Détrompe-toi, assena Bert. Moi, c'est que je ferais.
 - Ça va sans dire.
 - Et ma bourgeoise pareil.
 - Tu ne l'inciterais pas à tenir jusqu'au bout parce que tu l'as mis en scène ?
 - Je pourrais toujours essayer, concéda Bert. Mais avec ce raffut, ce serait peine perdue.
 - Donc, ce qui te gêne, c'est la musique ?
 - Et les photos.
 - D'accord. Vous éteindriez le poste juste parce que vous n'aimez pas les photos du générique.
 - Non, dit Bert avec patience. On éteindrait à cause de la musique.
 - Donc, si le générique était muet...
 - On penserait qu'il y a un problème de son.
 - Bert. Ce que j'essaie d'identifier ici, c'est ce qui te déplaît dans ces images. J'ai saisi que tu n'aimes pas la musique...
 - Elle est atroce.
 - ... mais quel est le problème, avec les photos ? »
- Bert les feuilleta à nouveau.
- « J'aime bien qu'une comédie s'ouvre sur un petit dessin animé.
- Je me disais qu'on pourrait essayer quelque chose d'un petit peu plus audacieux. D'un peu différent.
 - Ben, la différence, ça n'a jamais rien donné de bon », trancha Bert.

Plus tard, ce jour-là, après une conversation avec Tom Sloan, Dennis devint le producteur et le metteur en scène de *Barbara (et Jim)*. Il alla immédiatement voir le décorateur : il voulait que le salon du domicile conjugal devienne le salon le plus jeune et le plus moderne jamais montré à la télévision. Et à chaque nouvelle suggestion du décorateur – des murs blancs ! des posters d'Op Art ! du mobilier danois ! – Dennis eut la sensation que le fantôme de Bert et, sur ses talons, tous ceux des programmes rassis du divertissement britannique, étaient bannis et condamnés à errer dans les rues de Shepherd's Bush.

À la fin de l'italienne, Dennis imita le carillon de Big Ben censé indiquer que l'union de Jim et Barbara avait été consommée, mais personne ne rit, ni ne poussa de cri de victoire. Tout le monde était bien trop absorbé. Bill et Tony, à tenter de décrypter les expressions de Sophie et de Clive ; Sophie et Clive, inexpressifs l'un comme l'autre, à feuilleter le scénario à rebrousse-poil pour tenter de comprendre quel avait été, précisément, le sous-entendu concernant la vie sexuelle de leurs personnages.

« Quand je dis... commença Sophie.

– Oui ? fit Bill.

– Oh. Je vois. D'accord.

– Quelle page ?

– Quinze.

– Vas-y, je t'écoute.

– Bon. Est-ce que ça veut dire ce que je pense ?

– Oui.

– On est autorisés à dire ça ?

– On ne le dit pas.

– Bill, intervint Dennis avec patience. Ça m'est égal de monter enfumer les autorités. Mais soyons sincères avec notre distribution. Oui, Sophie. Nous disons...

– Nous sous-entendons, nuança Bill.

– Nous disons que Barbara n'est pas une oie blanche.

– Mince alors.

– Mais si cela te met mal à l'aise, rien ne nous y oblige, dit Dennis.

– Ah bon ? fit Tony. Tu as autre chose à proposer, Dennis ?

– Qu'est-ce qui te chiffonne à ce sujet, Sophie ? demanda Dennis.

– Oh, des trucs sans importance. La réaction de mon père, de ma tante Marie...

– Mais ils savent que c'est de la fiction.

– Plus ou moins. Je ne sais jamais trop s'ils ont pigé. Tu comprends, Barbara est de Blackpool, comme moi. Elle s'appelle Barbara, comme moi. Ça peut prêter à confusion. »

Subitement, elle était consciente que tout le monde la regardait.

« Tu t'appelles Barbara ? demanda Clive.

– Eh bien, oui. Je m'appelais.

– Jusqu'à quand ?

– Jusqu'à une semaine avant de vous rencontrer.

– Pourquoi n'as-tu rien dit lorsque nous avons décidé de la prénommer Barbara ?

– Je ne savais pas ce qui était permis ou non à ce moment-là. Et, s'il vous plaît, ne m'appellez pas tout le temps Barbara, maintenant.

– Sérieusement... tu t'es déjà habituée à Sophie ? »

Elle réfléchit un instant et conclut que c'était le cas. Une part d'elle avait la sensation que sa vie n'avait réellement débuté qu'à son arrivée à Londres et, par conséquent, qu'elle s'était appelée Sophie pendant la majeure partie de son existence.

1. BARBARA: Well.
 2. JIM: 'Well' isn't the answer I was looking for.
 3. BARBARA: What was the answer you were looking for?
 4. JIM: I suppose...more 'No' than 'Well'.
 5. BARBARA: Ah.
 6. JIM: Now we've had 'Well' and 'Ah'.
 7. BARBARA: Yes.
 8. JIM: And 'Yes', 'Well', 'Ah' and 'Yes'.
Everything except 'No'.
 9. BARBARA: Mmm.
 10. JIM: And now...
 11. BARBARA: Please don't put 'Mmm' in there.
Otherwise we might as well start
singing 'There Was An Old Lady Who
Swallowed A Fly'.
 12. JIM: Is it possible for you to say 'No'?
 13. BARBARA: No.
- Fause, while Jim tries to work out which question Barbara is answering.
14. JIM: No it's not possible? Or yes it's possible and you just said it?
 15. BARBARA: What about you?
 16. JIM: No.
 17. BARBARA: Just...no? Crikey.

« Oui, répondit-elle. Et Barbara est un personnage fictif dans le feuilleton que nous sommes en train de tourner. » Et elle en resta là.

« Pouvons-nous parler de moi, maintenant ? demanda Clive. Vous dites là-dedans que je suis... puceau ?

– Tu réagis comme ma tante Marie, assena Sophie. C'est Jim, qui est puceau. Et Jim n'est pas réel.

– Oui, mais... les gens vont gober ça ?

– Pourquoi ne le goberaient-ils pas, Clive ? » Sophie voyait que Tony et Dennis s'efforçaient de contenir leur hilarité, et avaient tacitement chargé Bill, expert dans l'art de rester impassible, de se payer la tête de Clive.

« Je sais que Jim est un personnage inventé, mais moi...

– Oui ? »

Clive laissa sa phrase en suspens et tenta une autre approche.

« N'est-ce pas l'inverse, d'ordinaire ? L'homme a une expérience sexuelle et la femme n'en a pas ? »

Bill gémit et le dévisagea avec apitoiement.

« Quoi ?

– Si, tu as raison, intervint Tony. Et c'est un peu l'idée du scénario. Je ne sais pas si tu l'as remarqué, mais nous essayons de nous démarquer de ce qui se fait d'ordinaire.

– En ce cas, je vais prendre sur moi et risquer de passer pour immodeste, afin d'exprimer mon autre objection, qui est la suivante : personne ne gobera ça, coupa Clive.

– “Ça” quoi ? demanda Tony.

– Je ne parle pas ici de l'expérience de Barbara... Les gens trouveront ça normal. Sans vouloir vexer personne.

– Je suis affreusement vexée, fit savoir Sophie.

– Je parle de Jim. Jim, dans mon esprit, n'est pas puceau.

– Je n'ai jamais pensé qu'il puisse l'être, dans ton esprit.

– Je peux jouer un personnage mal dans sa peau, pédant, timide, tout ce que vous voulez. Mais je ne peux rien changer à mon apparence physique.

– Je ne pensais pas que tu aurais le culot d'aller jusqu'au bout de ta pensée, dit Bill. Mais tu m'étonneras toujours.

– Je ne vais pas m’excuser de ma franchise.

– Je ne suis pas certaine de tout comprendre, intervint Sophie.
À quel sujet a-t-il été franc ?

– Clive se trouve trop joli garçon pour jouer un puceau », clarifia Tony.

Sophie éclata de rire. Clive eut l’air blessé.

« Ça pose un vrai problème, se défendit-il. Je savais que la remarque me vaudrait des moqueries, mais ça ne la rend pas moins pertinente.

– On peut être puceau sans être binoclard et avoir de l’acné, dit Bill.

– Certes, mais... Tu ne penses pas que ça transparaît sur ma figure ? »

Bill fronça le nez en signe de dégoût.

« Quoi donc ?

– L’expérience. »

Puisqu’il avait braqué le projecteur sur lui, Sophie le détailla du regard et en conclut que, même si Clive avait probablement couché avec un tas de filles, il conservait une naïveté pouvant passer pour de l’inexpérience sexuelle. Il n’avait pas beaucoup vécu, pour ce qu’elle en voyait. Il avait passé trop de temps à attendre que quelque chose lui arrive.

« Et quand bien même, pourquoi je ne peux pas... Pourquoi je reste puceau jusqu’à la fin de l’épisode ?

– Le sous-entendu, expliqua Tony, c’est que tu es, tu vois... un cas désespéré.

– Ce qui signifie ?

– Certes, il existe diverses variétés de cas désespérés. Dans celui qui nous occupe, nous pensions à l’impuissance. »

Clive s’affaissa sur sa chaise et demeura mutique un long moment.

« Où est-ce que c’est dit ?

– Ce n’est pas dit.

– Oh, bon sang de bonsoir. Où est-ce sous-entendu ?

– Page neuf. Tu n’as donc pas compris un seul mot de ce que tu disais ?

– Je lisais les répliques. Je ne réfléchissais pas à leur sens. »

Il parcourut la page des yeux.

« Oh, nom d'un chien. "Panne hydraulique" ? Que se passerait-il si, le lendemain de la diffusion du premier épisode, je fonçais chez un avocat ?

– Un avocat ?

– On touche forcément au domaine légal, ici. Calomnie. Diffamation. Quelque chose dans le genre.

– Tu poursuivrais en justice un personnage de fiction que tu as accepté de jouer ? Si jamais le procès a lieu, j'irai tous les jours au tribunal.

– Je n'aurais jamais dû accepter ces maudites parenthèses, tempêta Clive. Je le répéterai jusqu'à la fin de mes jours.

– Ce sont peut-être les parenthèses qui nous ont soufflé l'idée, dit Tony. C'est une ponctuation qui suggère que quelque chose tombe à plat, vous ne trouvez pas ?

– Eh bien, retenez ce que je vous dis : personne ne va croire ça. »

Il se trompait. Les téléspectateurs y crurent, ils adorèrent, et en redemandèrent. Pour eux il y avait eu une vie avant la diffusion du premier épisode et une vie après. À un moment ou un autre au cours des années à suivre, tous se remémoreraient cette date, et ne manqueraient jamais de s'étonner de ce souvenir : c'était le premier jour de leur nouvelle vie, même s'ils avaient regardé l'épisode en compagnie de gens qui appartenaient à l'ancienne. Sophie rentra à Blackpool afin d'être devant le poste avec son père et tante Marie ; George fut tout à la fois épouvanté, dérouté et fier ; il essaya d'anticiper blagues et péripéties, en faisant systématiquement fausse route, et, comme il tenait à défendre la supériorité de sa propre version, il loupa la moitié des répliques et toutes les subtilités de timing ou de ton. Dennis se trouvait avec Edith, qui ne rit pas une seule fois et lui déclara ensuite que c'était effectivement très réussi, quand on aimait ce genre de choses. Clive ne résista pas au plaisir de le regarder en famille, à Eastleigh, avec Cathy, sa mère et son père, dont l'incrédulité était gratifiante, mais qui, arrivé le générique de fin, avait repris ses esprits : les parenthèses et la panne hydraulique l'avaient beaucoup amusé, et Cathy, ajouta-t-il à l'intention de l'intéressée, avait été bien inspirée de prendre la poudre d'escampette. Tony le regarda avec June, qui pleura de fierté à la fin ; ils avaient invité Bill, mais celui-ci avait préféré

rentrer à Barnet, pour être avec ses parents qui, lui sembla-t-il, sans aucune preuve à l'appui, paraissaient soulagés par l'hétérosexualité patente du programme. De ce soir-là, ils s'appartinrent les uns aux autres autant qu'ils appartenaient à n'importe qui d'autre.

CRITIQUE TÉLÉVISION :

Barbara (et Jim)

Sans doute vous souviendrez-vous de Barbara de Blackpool, la fille appétissante et cinétique qui, dans un moment enthousiasmant, a crevé l'écran et jailli dans nos salons lors d'un épisode récent, et particulièrement notable, de *Comedy Playhouse* ; peut-être même vous souviendrez-vous de Jim – ou plutôt de (Jim), ainsi qu'il est cruellement présenté dans le titre de la comédie, le petit chanceux qui l'a emballée dans le pub du West End où elle travaillait. Jim est désormais son beau mais malheureux époux des comtés domestiques¹, et il travaille pour M. Wilson au 10, Downing Street. Maintenant que la BBC a offert à Barbara (et Jim, forcément) un feuilleton à leur nom, il nous sera aussi difficile de les oublier que des membres de notre proche famille.

Il est question d'une comédie télévisée, il convient donc de rester prudent concernant tout parallèle avec les professionnels d'autres formes, supérieures, d'expression artistique. Néanmoins le remarquable travail de Tony Holmes et de Bill Gardiner (auteurs du populaire, quoique quelconque, feuilleton radiophonique *La Fine Équipe*), par l'attention portée à la cadence et au tempo des dialogues, et par le regard affectueux qu'il pose sur cette catégorie de gens qui, jusqu'à récemment, étaient sous-représentés dans la fiction ou les drames, fait penser aux œuvres de romanciers comme John Braine, Stan Barstow et Alan Sillitoe. Aucun de ces auteurs n'étant cependant célèbre pour ses blagues ou ses bons mots, il convient donc pour l'instant de reconnaître la dette de M. Holmes et de M. Gardiner envers Ray Galton et Alan Simpson, et peut-être même Kingsley Amis.

À ce jour, aucun feuilleton de Galton et Simpson n'a tenté de se colleter aux relations entre hommes et femmes, et plus particulièrement entre maris et femmes ;

non plus qu'à ce jour les créateurs de *Hancock's Half Hour* ne se sont aventurés au nord de Watford pour trouver leurs personnages. M. Holmes et M. Gardiner, londoniens l'un et l'autre, ont l'oreille fine et les reparties qu'ils ont concoctées pour Sophie Straw, la jeune et jusqu'ici inconnue interprète de Barbara, sont d'une authenticité frappante ; et chaque jour en partant travailler, très certainement Mlle Straw remercie-t-elle sa bonne étoile pour la finesse de leur ouïe. Cela étant, elle leur rend ce bienfait au centuple car elle est l'actrice de comédie la plus extraordinairement douée qu'il m'ait été donné de voir depuis la guerre. Elle ne pourrait pas briller comme elle le fait sans le travail subtil, nullement ostentatoire mais néanmoins impressionnant de Clive Richardson, un autre ancien de *La Fine Équipe*, cependant Mlle Straw est sans conteste la révélation et l'âme du feuilleton.

L'épisode diffusé hier soir a dévoilé, à notre grand saisissement, que le mariage de Barbara et Jim n'avait pas encore été consommé – un triste état de choses auquel il a été clairement remédié à la fin de l'épisode, à en croire, dans une métaphore amusante, les transports de joie du carillon de Big Ben. À n'en pas douter, cette péripétie en aura fait dégringoler quelques-uns de leur chaise, et on soupçonne, en écrivant ces lignes, que le directeur général de la BBC devra bientôt contempler avec un certain désarroi les quelques milliers de lettres de grincheux réclamant sa tête. Qu'il ne doit leur donner sous aucun prétexte. L'existence même de *Barbara (et Jim)* marque la naissance d'une Angleterre moderne, d'un pays enfin prêt à reconnaître que ses citoyens sont tout autant obsédés par le sexe que leurs voisins d'outre-Manche, et prouve que les observations drôles et intelligentes ne sont pas l'apanage des élites éduquées dans les écoles privées et les universités – et de loin, d'ailleurs, si on s'en réfère à ce pauvre Jim. Ce mariage, avec le temps, pourrait bien devenir le miroir de toutes ces préoccupations qui, en Angleterre, n'en sont qu'à leurs balbutiements ; peut-être auraient-elles émergé plus tôt dans nos consciences s'il n'y avait pas eu la guerre, et les longues années d'austérité qui ont suivi. Et pour entrer de plain-pied dans cette décennie qui semble, enfin, se libérer de la chape mortelle de celle qui l'a précédée, quels meilleurs intercesseurs, quels guides plus

drôles et plus sympathiques aurions-nous pu trouver que
Barbara (et Jim) ?

The Times, 11 décembre 1964

¹ « *Homes Counties* » : la dizaine de comtés situés autour de Londres.

L'interview la galvanisa et comme, de toute façon, elle détestait l'idée d'être prise en flagrant délit de mensonge, elle dénicha un appartement dans le quartier qu'elle avait déjà indiqué – à Diane et aux lectrices de *Crush* – comme le sien : dans Kensington Church Street, à deux pas du Derry & Toms. Si elle le souhaitait, Sophie pouvait, en moins de dix minutes à pied, aller acheter des cosmétiques au comptoir où elle travaillait autrefois. Et la boutique Biba, dans Abingdon Road, ne se trouvait qu'à quelques foulées de plus. Le matin où elle se réveilla pour la première fois dans son lit, un lit qui était tout à elle, ce fut d'ailleurs chez Biba qu'elle se rendit, et elle s'offrit une robe marron à fines rayures.

Marjorie semblait tenir pour acquis qu'elles emménageraient ensemble dans le nouvel appartement.

« Oh. Non.

– Pourquoi ?

– Eh bien, il n'y a qu'une chambre, expliqua Sophie.

– Cet appartement aussi n'a qu'une chambre.

– Oui. Et je pensais que cela ne nous convenait ni à toi ni à moi.

– Certes. J'espérais que tu emménages dans un appartement avec deux chambres. »

Sophie n'avait pas réellement envisagé sa colocataire comme une personne à charge, quelqu'un qu'elle devrait se trimbaler jusqu'à ce que Marjorie se marie, décroche une promotion ou bien son propre feuillet à la télé.

« Nous n'avons jamais évoqué le fait qu'on continuerait à habiter ensemble.

– Je ne pensais pas que c'était utile. Je pensais que c'était un

accord tacite.

– Eh bien, ce n'est pas le cas. »

Cette fin de non-recevoir créa une gêne qui n'échappa pas à Marjorie.

« Tu as de la chance, dit-elle.

– Je le sais.

– Non, je ne crois pas.

– Si, je t'assure.

– Tout tient au physique, dit Marjorie. Franchement, si je pensais que ça puisse faire une différence, je découperais ton visage et ta poitrine et je me les collerais dessus. En ce qui concerne ton tour de taille, je ne sais pas trop ce que je pourrais faire. On ne peut pas voler un tour de taille, c'est bien dommage. »

Elle n'allait pas remettre ça, songea Sophie. Il lui fallait en finir rapidement avec cette promiscuité ; il y avait trop d'instruments tranchants dans les parages.

« La vérité, c'est qu'on ne peut pas davantage voler des poitrines et des visages, observa-t-elle.

– Non, mais au moins les poitrines et les visages, c'est concret. Alors qu'un joli tour de taille, c'est plutôt l'absence de quelque chose, non ?

– Quoi qu'il en soit, conclut Sophie, qui sentait qu'elles s'éloignaient du sujet, je sais que j'ai eu beaucoup de chance.

– Mais tu ne veux pas la partager.

– Nous sommes colocataires, Marjorie. Je ne sais pas dans quelle mesure je te suis redevable.

– Dans une large mesure, je pense.

– Je vois bien que tu penses ça.

– Je t'ai accueillie quand tu n'avais nulle part où aller.

– Tu cherchais quelqu'un pour partager le loyer.

– Il y a toujours deux façons de regarder une situation. »

C'était dans l'ordre des choses. Sophie comprit qu'aussi longtemps que durerait sa bonne fortune, si c'était bien cela qui lui était échu, d'autres voudraient leur part.

« Tu trouveras une nouvelle colocataire. C'est un chouette

appartement.

– Faux.

– Et pratique, à deux pas du travail.

– Donc c'est réglé ? résuma Marjorie. Tu t'en vas... et c'est tout ?

– Oui, je crois. Mais je paierai un mois supplémentaire de loyer.

– Oh, une dernière largesse. »

Sophie plia bagage en un temps record.

Chez elle, à Blackpool, il y avait des meubles en bois sombre, du papier peint et des tableaux de chevaux aux murs. Le mobilier avait été hérité de ses grands-parents, et il ne devait pas valoir grand-chose ; les tableaux avaient été achetés au Woolworths. Cela étant, tous les intérieurs qu'elle avait pu voir, même chez des gens plus aisés, offraient la même ambiance vieillot, inspiraient pareillement le sentiment que tout ce qu'il y avait de bon dans ce pays, tout ce à quoi les Anglais accordaient de l'importance, appartenait à une époque lointaine, déjà révolue bien avant sa naissance. Du temps où elle était encore à Blackpool, elle se repaissait de photos de magazines qui montraient les maisons de gens célèbres, de gens jeunes, des créateurs de mode, chanteurs ou stars de cinéma, et elle était étourdie par les murs blancs et les couleurs vives. Les jeunes gens étaient-ils donc les seuls à vouloir repeindre la misère des vingt-cinq dernières années ? La première chose qu'elle fit lorsqu'elle emménagea fut d'arracher le papier marron, puis elle paya quelqu'un pour peindre tout l'appartement en blanc. Et sitôt qu'elle en aurait le temps et les moyens, elle dénicherait de quoi décorer les murs. Peu importait avec quoi, du moment que ce soit jaune, rouge ou vert, et que ça ne représente pas des voiliers, des châteaux ou des quadrupèdes de quelque espèce que ce soit.

Elle fit l'acquisition de deux fauteuils dans le style Le Corbusier, de tapis afghans, d'un lit, de deux fauteuils poires et même de quelques boccas à pâtes – bien qu'elle n'eût jamais ni acheté ni fait cuire de pâtes – au Habitat de Fulham Road. Ses deux premiers invités furent Brian et son épouse ; ils vinrent boire un verre, puis l'emmenèrent dîner. Le premier invité à passer la nuit fut Clive.

Le lendemain de la diffusion du premier épisode, avec ses insinuations dévastatrices, Clive jugea qu'il lui fallait lancer une

campagne de relations publiques retentissante, qui consisterait à coucher avec autant de filles qu'il était humainement possible de le faire et moins ce serait discret, mieux ce serait. Arrivé le tour de Bev, une ravissante poulette qu'il avait emballée à l'inauguration d'un cabaret de Glasshouse Street, le corps féminin dans le plus simple appareil commençait à lui faire l'effet d'une incongruité, et à lui procurer moins d'agrément qu'attendu. Clive ne pensait pas que Bev se fût aperçue de quoi que ce soit. Après tout, il était bon comédien et, contrairement à Jim, ne souffrait d'aucun trouble psychologique et/ou physiologique. Il était même d'une fiabilité presque troublante. Cependant, comme il couchait rarement plus de quinze jours d'affilée avec la même fille, cela ne lui valait pas autant de louanges qu'il le méritait, selon lui. C'était d'ailleurs à ce jour le meilleur argument qu'il ait trouvé en faveur du mariage : s'il en était réduit à n'honorer qu'une seule et même femme, au moins celle-ci ne pourrait pas ignorer sa fiabilité et sa réactivité.

« Est-ce que je peux dire que je t'ai guéri ? demanda Bev ensuite.

– Guéri ? répéta-t-il, comme s'il ne voyait pas où elle voulait en venir.

– Dans le premier épisode de *Barbara (et Jim)*...

– Ah. Oui. Je vois ce que tu veux dire. Ça m'était totalement sorti de la tête. »

Deux autres épisodes avaient été diffusés depuis, dont aucun, Dieu merci, ne faisait référence à ses carences conjugales. Clive avait d'ailleurs enjoint Bill et Tony de suggérer ça ou là qu'il s'était même découvert d'excellentes dispositions à cet égard, pour aider le public à se faire une idée plus complète de leur vie de couple. Jusque-là, ses notes aux deux auteurs étaient restées lettre morte.

« Le truc, c'est que j'étais déjà guéri à la fin du premier épisode. Souviens-toi, le carillon de Big Ben.

– Justement, je n'ai pas trop compris ce passage. J'ai cru que, tout à coup, c'était le nouvel an.

– Non, les *dong* symbolisaient des rapports sexuels aboutis.

– Ça m'est passé par-dessus la tête, avoua Bev. Mais j'adore ce feuilleton. Maintenant, le jeudi soir, je ne sors plus. »

Bev n'était pas la seule dans ce cas. Ils avaient commencé en réunissant dix millions de spectateurs, et chaque nouvel épisode leur en avait rapporté jusque-là un million de plus.

« Elle est comment ? demanda Bev.

– Sophie ? Elle est très gentille.

– Tu devrais sortir avec elle. »

Il n'y avait aucune mélancolie dans sa voix. C'était la fan qui parlait *a priori* plutôt que l'amante.

« Tu crois ?

– Oui. Tu imagines ?

– J'imagine quoi ?

– Vous seriez les Burton et Taylor de la BBC. Ça rendrait tout le monde dingue.

– Tu crois ?

– Bon, moi, j'adorerais ça, alors même que je suis au lit avec toi. »

C'était une remarque plutôt persuasive.

Un samedi soir, après le filage technique du quatrième épisode, Clive emmena Sophie dîner au Trattoo, à un jet de pierre de chez elle, dans la même rue. C'était, lui dit-il, la cantine de Spike Milligan et de Peter Sellers. Ce soir-là, ils n'étaient là ni l'un ni l'autre. En l'absence de vraies célébrités, Clive et Sophie firent une entrée remarquée ; les têtes se tournèrent, les convives commencèrent à chuchoter. Et parce que c'était un spectacle saisissant que ce concert de messes basses, Sophie et Clive se mirent au diapason.

« Est-ce qu'ils chuchotent à cause de nous ? demanda Sophie.

– Oui, je pense.

– Mince alors.

– Je sais.

– Ça t'était déjà arrivé, qu'on te reconnaisse ?

– Pour mon rôle dans une pièce radiophonique, tu veux dire ?

– C'est tellement bizarre. Que fait-on ? »

À la table voisine, une dame lui sourit. Sophie lui rendit son sourire.

« Donnons-leur du grain à moudre. »

Il prit la main de Sophie entre les siennes, puis la regarda les yeux dans les yeux. Alentour, le volume sonore des murmures demeura égal, parce que tous ces gens étaient très bien habillés et bien

élevés, mais leur débit s'accéléra, au détriment du bon usage des règles syntaxiques, tant et si bien qu'on se serait cru transporté en pleine brousse africaine. Sophie fut prise d'un rire incontrôlable. Clive sembla blessé.

« Excuse-moi, dit-elle. Tu étais sérieux ?

– Eh bien, oui. Plutôt. »

Et c'est ainsi que débuta leur relation. On pouvait invoquer d'autres causes, bien sûr : le vin, la nourriture, délicieuse, et le fait que Sophie avait décidé une fois pour toutes que Clive était très joli garçon. Après dîner, ils remontèrent la rue main dans la main, elle l'invita chez elle, où ils continuèrent à boire, puis ils passèrent dans sa chambre où il lui fit l'amour. Tout s'étant déroulé sans la moindre anicroche, Clive ne prit pas ombrage lorsque Sophie, après coup et pour plaisanter, fit allusion à la nervosité de Jim dans le premier épisode. Mais dans ces moments de tête-à-tête, ce n'était plus tout à fait pareil. Le couple qu'ils formaient semblait avoir perdu sa raison d'être. Comment pouvait-on combler les attentes d'un public, si ce public n'était pas présent ?

Vers la fin de la saison, Tony et Bill se trouvèrent en mal d'inspiration et s'aperçurent qu'ils déviaient à nouveau dangereusement vers le territoire des Gambol. Leur seule idée, pour le dernier épisode, avait trait à l'arrivée d'une nouvelle secrétaire dans le bureau de Jim, au 10, Downing Street.

« Laissez-moi deviner, dit Clive lorsqu'il découvrit la page de titre du scénario. Jim embauche une nouvelle secrétaire et Barbara est jalouse. »

Tony et Bill ne répondirent pas.

« Seigneur, soupira Clive.

– Le comique tient aux répliques », fit valoir Bill.

Clive ferma les yeux et ouvrit une page au hasard.

« Ne joue pas à ça, espèce de salaud, dit Tony.

– Si le comique tient aux répliques...

– Oui, mais ta façon de les lire va le détruire.

– C'est donc là mon habitude ? Merci bien. »

Il lut tout de même une de ses répliques à voix haute.

« “Je n'ai même pas fait attention si c'était un homme ou une

femme.” »

Silence autour de la table.

« Vous voulez que je la refasse ? “Je n’ai même pas fait attention si c’était un homme ou une femme.” Hé, les gars, j’ai besoin d’un coup de main, ici. Indiquez-moi comment soutirer au public un maximum d’hilarité avec ce gag-là.

– Arrête de faire le nigaud, Clive. Tu sais que ce n’est pas comme ça que ça marche.

– C’est une situation à périr d’ennui. La nouvelle secrétaire, ça a été fait et refait.

– Tu n’as pas lu le scénario. Comment sais-tu que nous n’avons pas trouvé d’éléments inédits ? »

Tony poussa un grognement.

« Pourquoi dis-tu ça ? lança-t-il à Bill. Tu sais que ce n’est pas le cas.

– Quoique n’ayant pas lu ce scénario, permettez-moi de vous dire ce qu’il contient », reprit Clive.

Personne ne l’encouragea à poursuivre, mais il ne s’arrêta pas à ce détail.

« Jim embauche une nouvelle secrétaire. Barbara se met dans la tête que cette secrétaire a le physique de Marilyn Monroe et la vertu de Fanny Hill. Elle invente un prétexte pour rendre visite à Jim à son bureau. Et il s’avère que la nouvelle secrétaire est une grosse dame patronnesse, affublée d’un bec-de-lièvre et de lunettes à triple foyer. »

Cette fois, il y eut un long, un interminable silence.

« Tu ne seras heureux que lorsque nous nous pendrons, n’est-ce pas ? dit Tony.

– Vous retombez dans les histoires à dormir debout. Vous êtes repartis pêcher du côté des Gambol. On a l’impression que George Gambol embauche une nouvelle secrétaire tous les quatre matins. »

Les Gambol étaient en train de devenir une maladie, comme la rougeole ou les oreillons. Dès l’instant où Barbara avait une bouffée de jalousie, ou sitôt que Jim commençait à passer trop de temps sous le capot de sa voiture, Tony et Bill savaient que leur scénario était en petite forme.

« D’accord, trancha Bill. Déjouons les attentes de Clive. Disons

que Barbara a quelques motifs de se faire du souci.

– C'est déjà mieux, dit Clive. Dennis pourrait dénicher une jolie fille pour jouer la secrétaire et...

– Qui ? demanda Dennis.

– Je ne sais pas. Ce n'est pas ça qui manque.

– Un nom ? insista Dennis

– Anne Richards est très mignonne. »

Anne Richards était une ancienne condisciple de Clive à la LAMDA, avec laquelle il avait déjeuné récemment. Elle lui serait reconnaissante de ce travail.

« Il ne nous faut pas une jolie fille, dit Dennis. Mais un canon.

– Pourquoi ? Jolie, ça ferait l'affaire.

– Barbara ne va pas trembler de peur devant une jolie fille. Notre personnage principal est une bombe blonde de vingt et un ans. »

Tony et Bill cillèrent. Sophie cilla à son tour, une fois qu'elle eut saisi la gaffe de Dennis.

« Personnage principal ? répéta Clive.

– Personnage principal féminin, aurais-je dû dire...

– Sauf que tu ne l'as pas dit. Je n'aurais jamais dû accepter ces fichues parenthèses. C'était une terrible erreur.

– C'est reparti, soupira Tony.

– Vous savez ce qui sera gravé sur ma tombe ? » Personne ne manifestant le moindre intérêt, Clive enchaîna : « “Ci-gît l'Acteur Inconnu. Celui qui n'aurait jamais dû accepter les parenthèses.”

– Tes jours sont comptés, gronda Tony. Je te promets que je vais t'assassiner.

– Nous avons pour personnage principal *féminin* une bombe blonde de vingt et un ans, répéta Dennis. Sur ce terrain, Jim ne fait déjà pas le poids. En plus, il travaille à Whitehall qui, regardons les choses en face, n'est pas... n'est pas réputé pour, pour...

– La qualité de ses jupons ? hasarda Clive pour lui venir en aide.

– Barbara est jeune, sublime, sans enfant, dans le vent... Même si Jim devait tomber raide dingue de la nouvelle secrétaire, le public aurait du mal à croire qu'elle représente une quelconque menace.

– Surtout si Clive essaie de nous refourguer une de ses ex-

condisciples à la ramasse, renchérit Bill.

– Je n’apprécie pas, fit savoir l’intéressé.

– Peux-tu préciser ce qui te chiffonne, exactement, dans cette phrase ? »

Clive réfléchit un peu trop longuement, et s’attira des rires cruels de la part des scénaristes.

« Il se peut que l’intrigue rebattue de la nouvelle secrétaire fonctionne mieux dans le cadre d’un couple plus établi, avec une épouse plus... marquée par la vie, concéda Dennis.

– Les jeunes femmes aussi peuvent être jalouses, dit Sophie.

– Mais dans le cas qui nous occupe, personne ne comprendrait pourquoi, c’est là tout le problème. »

Une des choses que Dennis adorait, dans les répétitions, c’est que de temps à autre il pouvait glisser un compliment, ni vu ni connu.

Tony et Bill faisaient grise mine.

« On dirait que nous avons quartier libre jusqu’à demain, conclut Clive. Hourra pour l’imagination éculée de nos auteurs. »

Il se leva et s’étira.

« Vous venez ce soir, n’est-ce pas ? » lança Dennis.

Edith et lui donnaient un cocktail. Aucun d’eux ne voulait s’y rendre : ils redoutaient Edith et ses amis, et ils détestaient par-dessus tout le ton sur lequel elle s’adressait à son mari.

« Nous n’avons même pas de scénario, se lamenta Tony.

– Il faut que vous veniez. »

Dennis savait que sa panique était audible, mais si ses amis de la BBC lui faisaient faux bond, il se retrouverait seul avec Eux, tous les Vernon Whitfield du monde, les critiques, les directeurs littéraires et les pédants du Third Programme.

« Rassure-moi, il n’y aura pas toute cette clique, dit Clive.

– Quelle clique ?

– Celle des critiques, des poètes et des directeurs littéraires.

– Non. J’ai bien insisté, seuls les joyeux lurons sont conviés. »

Personne n’en croyait un mot, c’était flagrant.

« Compte sur nous, dit Sophie. Ils ne me font pas peur. »

Elle décocha un regard menaçant à ses trois compères qui se le tinrent pour dit. Dennis lui en fut reconnaissant. Ce n'était pas tous les soirs que l'amant de sa femme venait chez lui – à sa connaissance du moins.

Clive et Sophie se rendirent au cocktail ensemble.

« Il y a tout un tas de rumeurs qui courent concernant Edith et Vernon Whitfield, lui dit-il en route. Juste pour que tu saches.

– Ça m'a l'air croustillant. Que se passe-t-il à Vernon Whitfield ? »

Clive pouffa.

« Ce n'est pas un patelin. Il est critique, animateur à la radio, romancier et j'en passe...

– Comment sais-tu ça ?

– Je ne sais rien. C'est une rumeur. Mais elle est parfaitement crédible.

– Non, je voulais dire – comment sais-tu que Vernon Whitfield est critique, animateur... et j'en passe ?

– Ah. Ça, ce n'est pas une rumeur. C'est même plutôt ce qu'on pourrait appeler un fait.

– Et pourquoi connais-tu ce fait, et pas moi ?

– Les critiques et les animateurs de radio, ça ne t'intéresse pas des masses, n'est-ce pas ?

– Il passe sur le Third Programme ?

– Sur le Third et aussi le Home Service².

– J'écoute parfois le Home, mais seulement les sketches.

– Vernon Whitfield n'a rien d'un comique. Il est même l'inverse d'un comique. C'est l'homme le moins drôle qui ait jamais vécu.

– Alors, comment je m'y prends ?

– Pour découvrir qui est Vernon Whitfield ? Ben, je suppose qu'il te faut commencer par écouter le Third, et toutes les émissions sans humour du Home. Et lire les hebdomadaires. À ta place, je m'épargnerais.

– Sauf que, si je discute avec des gens cultivés comme toi, je risque de parler d'un pique-nique à Vernon Whitfield.

– Le bonhomme n'a rien d'un pique-nique, crois-moi.

- Tu vois ce que je veux dire.
- Tu as vu ce feuilleton – *Barbara (et Jim)* ? » Il esquissa les parenthèses dans le vide. Il faisait toujours ça. « Ça te plairait. La fille manque terriblement d’assurance intellectuelle.
- Pourquoi n’es-tu pas allé à l’université ?
- À la place, j’ai fait le conservatoire. Et toi ?
- Tu sais bien que j’ai pas pu y aller. À quinze ans, je travaillais derrière un comptoir de cosmétiques.
- Et regarde-toi maintenant.
- Bon, en tous les cas, je plains Dennis.
- Je ne sais pas. Ça pourrait le débarrasser d’elle.
- Je ne pourrais jamais avoir d’aventure avec Vernon Whitfield », dit Sophie d’un ton rêveur.

La remarque fit beaucoup rire Clive.

« Qu’ai-je encore dit ?

- À mon avis, si jamais tu proposais à Vernon Whitfield une partie de jambes en l’air dans le foin, tu ferais de lui un essayiste et un animateur très, très, très heureux.
- Je ne cherche pas ce genre d’aventure.
- Tu ne crois pas que toutes les aventures relèvent d’un seul et même genre ?
- Je suis prête à parier que l’aventure que Vernon Whitfield aurait avec moi serait d’un genre différent de celle qu’il a avec Edith.
- Tu pourrais être surprise.
- Je pourrais essayer, dit-elle malicieusement. Juste pour voir.
- Ne t’en prive pas », répondit-il, et il éclata d’un rire irrésistible.

Elle ne comprit le sens de ce fou rire qu’une fois arrivée chez Dennis : Vernon Whitfield n’était pas ce qu’on appelle traditionnellement un bel homme. Il était court sur pattes, binoclard et en permanence sur le qui-vive. Sophie n’avait jamais rencontré aucun animateur du Third Programme, mais elle voyait bien pourquoi il avait décroché ce boulot. Étrangement, Edith était plutôt séduisante. Elle n’était pas à proprement parler sexy (trop maigre, trop froide), mais elle était grande, bien plus grande que Vernon,

élégante, et elle avait un très long cou que Sophie ne pouvait s'empêcher de lui envier.

Edith se fraya sans hâte un chemin jusqu'à son invitée et lui proposa de la resservir. Sophie était à cet instant livrée à elle-même, les seules personnes de sa connaissance l'ayant toutes momentanément lâchée pour rallier les retrouvailles de *La Fine Équipe*.

« Du vin rouge, indiqua Sophie en tendant son verre.

– C'était le beaujolais ? » demanda Edith.

Le message passa comme une lettre à la poste. Sophie n'avait pas sa place dans cette soirée, n'aurait pas dû connaître Dennis, pas dû travailler pour la BBC. C'était tellement mesquin. Le beaujolais était sans doute du vin rouge, ou peut-être pas : quelle importance ? Sophie aurait pu se contenter de hocher la tête, de sourire, de remercier son hôtesse d'un sourire et de boire ce que celle-ci voudrait bien lui apporter. Au lieu de quoi, elle se crispa.

« Le beaujolais est un vin rouge, très chère. Nous ne cherchons pas à vous empoisonner. »

Elle aurait aussi pu rejoindre ses amis de *La Fine Équipe* ; ils l'auraient présentée aux comédiens qu'elle ne connaissait pas, qui l'auraient accueillie en disant « Enchanté », « Félicitations ! », « On adore votre feuilleton ! », « On vous adore ! » Mais Edith était allée lui chercher à boire ; elle était bien obligée d'attendre.

« À la vôtre », dit Edith en trinquant.

Sophie sourit. Vernon Whitfield vint les rejoindre.

« Vous connaissez Vernon Whitfield ? demanda Edith.

– J'ai entendu parler de vous, naturellement. »

Vernon Whitfield hocha la tête, comme si cela était inévitable et quelque peu lassant.

« Sophie est la vedette du feuilleton de Dennis, expliqua Edith.

– Ah. »

Dans la tête de cet homme, la vedette, ici, c'était lui ; qui d'autre sinon lui faisait des causeries pour le Third Programme ? La célébrité de Sophie – dix-sept millions de spectateurs à cette date, et la couverture de *Radio Times* – relevait d'une catégorie qui lui passait par-dessus la tête.

« Tout le monde possède une télévision, maintenant, poursuivit-il,

avec une désapprobation évidente.

– Pas moi, dit Edith.

– Tant mieux pour vous, répondit Vernon Whitfield.

– N'est-ce pas une télévision, là ? demanda Sophie en inclinant la tête vers un angle du salon.

– Elle n'est pas à moi », clarifia Edith.

Elle ricana, comme si cette seule idée était saugrenue, et Vernon Whitfield de l'imiter. Se pouvait-il que ces deux-là soient réellement amants ? Sophie les imaginait sans peine ricaner ensemble à qui mieux mieux, mais guère plus. Elle ignorait quel amant Dennis pouvait être, et elle ne souhaitait pas trop creuser la question ; mais elle l'imaginait volontiers enthousiaste et prévenant. Sans compter qu'il ne ressemblait pas à un crapaud.

« C'est marrant que vous ayez une télévision, et moi pas », observa Sophie. C'était vrai. Radio Rentals ne lui avait toujours pas livré son poste.

« Premièrement, ce n'est pas *ma* télévision, répéta Edith. Et deuxièmement, en quoi est-ce marrant ?

– Ce est qui marrant, intervint Vernon Whitfield, c'est que Suzy qui n'a pas de télévision ait réussi à trouver le temps de lire le dernier Margaret Drabble, contrairement à nous. »

Et ça, apparemment, c'était encore plus hilarant que d'avoir cru qu'Edith possédait la télévision qui se trouvait dans son appartement. Margaret Drabble, de toute évidence, était un écrivain ; et, de toute évidence, il était acquis que Sophie ne l'avait jamais lue. Elle n'était pas bouchée. Mais en présence de ces gens, elle le devenait. Ils l'intimidaient, et son trac se traduisait par une paralysie mentale.

« Je n'ai jamais lu Margaret Drabble », dit-elle.

Une phrase qu'elle s'était intimé l'ordre de ne pas prononcer, à peine deux minutes plus tôt. En vain. Vernon et Edith purent enfin laisser libre cours à leur hilarité.

Le scénario de « La Nouvelle Collègue », précédemment intitulé « La Nouvelle Secrétaire », était bouclé le lendemain à l'heure du déjeuner. Tous, Dennis compris, avaient mis la main à la pâte lors d'une longue session de travail animée et arrosée, dans un pub de Hammersmith Grove, à deux pas de chez Dennis. Celui-ci avait

déserté sa propre soirée et, plus tard ce soir-là, en rentrant à la maison, il déserta également son couple. Il dit à Edith qu'il était au courant de sa liaison, qu'il ne l'aimait plus et qu'il voulait qu'elle s'en aille. Edith fut choquée, gênée, fâchée, mais elle s'en alla. Lorsqu'il avait délivré son laïus, Dennis était soûl, ce qui, de son point de vue, ne diminuait en rien sa magnificence ou la fierté qu'il en retirait.

« La Nouvelle Collègue » était, dans l'esprit de ceux qui l'avaient conçu, un acte de revanche – contre Edith, pour ses crimes perpétrés à l'encontre de Dennis et de Sophie, et contre l'ensemble des classes moyennes britanniques, pour leurs crimes (non spécifiés) à l'encontre de Tony et Bill : Jim invite Edwina, la fameuse collègue à dîner à la maison ; Edwina, qui s'avère une bas-bleu acquise aux idées socialistes, hésite face à Barbara entre amusement et épouvante ; elle essaie de la prendre de haut, et juge visiblement précaire son mariage avec Jim. (Il est suggéré qu'elle se voit bien assurer la succession au poste laissé vacant.) Au fil des trente minutes, Barbara surpasse avec brio Edwina – au grand inconfort de Jim au début puis pour son plus grand régale. Quelque position qu'Edwina essaie de faire valoir – sur la politique, les arts ou la religion –, Sophie la met en pièces à coups de dents. Elle est bien moins cultivée qu'Edwina, naturellement, mais on découvre qu'en plus d'être affligée d'une intelligence laborieuse, cette dernière trimbale dans ses bas bleus, outre de longues jambes décharnées, quantité d'hypothèses hasardeuses. (Dennis avait recruté la fille la plus grande, la plus snob qu'il ait pu trouver.) Edwina démissionne dès le lendemain, et s'engage auprès du Parti conservateur – à la grande consternation et confusion d'une Barbara elle-même acquise aux tories. Cet épisode polarisa les critiques. Les critiques auxquels il déplût ne jugeaient pas Barbara capable de vélocité intellectuelle, tout restait dans l'ordre des choses.

Sophie venait d'effacer la dernière trace de maquillage de son visage quand elle sentit les premières morsures d'une douleur aiguë qui ressemblait à de la nostalgie. Ils savaient que la BBC voulait commander une deuxième saison, mais rien ne se passerait avant des mois ; d'autant que ce dernier épisode de la saison inaugurale lui avait fait prendre conscience qu'un jour il y aurait une der des ders, et c'était là une perspective presque insoutenable. De penser que, ce moment arrivé, elle en aurait certainement plus qu'assez du feuilleton, ne l'aidait en rien car ce sentiment était tout aussi insoutenable. Elle voulait que le temps s'arrête, elle voulait revivre éternellement cette journée. Elle s'empressa de modifier son vœu :

enfin non, pas exactement celle-ci... plutôt celle du dernier lundi, quand il y avait encore une semaine entière de répétitions à venir, et un enregistrement à la clé. C'est à cet endroit-là qu'elle aurait aimé tout arrêter. Elle redoutait déjà de ne jamais plus être aussi heureuse qu'aujourd'hui – que lundi dernier –, un bonheur déjà derrière elle. Elle partit chercher Clive, le ramena chez elle, lui prépara à manger puis il lui fit l'amour. Mais ce n'était pas du travail.

¹ De John Cleland, *Mémoires de Fanny Hill, femme de plaisir*, roman érotique du XVIII^e siècle.

² Le Home Service regroupait jusqu'en 1967 les différentes antennes régionales de la BBC.

DEUXIÈME SAISON

Si Sophie avait chargé Brian de lui organiser une vie de chien sur mesure, l'espace de quelques mois, afin de forcer sa reconnaissance à l'égard de *Barbara (et Jim)* et de tous ceux qui lui avaient mis le pied à l'étrier, il n'aurait pu mieux faire. Des gens de Hollywood la voulaient dans leurs films, lui annonça-t-il, et comme elle n'en croyait pas un mot, il lui envoya un scénario intitulé *Chemin de fer*. Elle le lut, ne comprit pas vraiment de quoi il retournait, et appela Brian de chez elle. Elle ne se lassait pas de décrocher son téléphone et de composer un numéro sans devoir glisser une pièce dans la fente.

« Pour commencer, que signifie *Chemin de fer* ?

– C'est comme le baccara.

– Vous allez devoir trouver une autre comparaison.

– Comme le shimmy.

– Encore une autre ?

– C'est un jeu de cartes qui se joue dans les casinos.

– Personne n'a jamais mis les pieds dans un casino.

– Bien sûr que si, mon petit. Ils sont légaux, maintenant. Ne soyez pas naïve.

– Je n'ai jamais mis les pieds dans un casino.

– Cela va sans dire.

– Je parie que Tony et Bill n'ont jamais mis les pieds dans un casino.

– Que nous importe ce que Tony et Bill n'ont jamais fait ? Ils écrivent pour la BBC. Ils n'ont jamais rien fait d'autre. »

Tony et Bill n'auraient jamais écrit *Chemin de fer*. Ils attachaient

trop d'importance au réalisme des situations, à la logique des enchaînements entre les scènes. Ce scénario-là, c'était comme un frichti dans lequel on avait vidé le contenu de ses placards, pour utiliser les provisions avant leur date de péremption : une montagne galloise, un casino, une blonde plantureuse.

« Ils auraient pu aller dans un casino. Ils sont bien payés, maintenant, fit valoir Sophie.

– Ils sont payés par la BBC. Pas par la chaîne commerciale.

– Comparé à n'importe qui d'autre en Grande-Bretagne, je veux dire. Les gens qui travaillent dans un magasin dans le nord du pays, par exemple.

– Bon. Je ne sais pas jusqu'où on doit prendre en compte ce public-là.

– Qui ira voir le film alors ? S'il ne s'adresse qu'aux joueurs de chemin de fer, il ne va pas marcher très fort.

– Balivernes. Crockford's¹ était plein à craquer, vendredi. »

Sophie jeta l'éponge.

« Bref. Qu'en avez-vous pensé ? reprit Brian.

– C'est exécrable.

– Ils le savent. Ils ont demandé à John Osborne de le récrire. Et il ajoute un tas de blagues pour votre personnage.

– Expliquera-t-il pourquoi ils se retrouvent à faire feu sur des gens au pays de Galles ?

– Ils sont en haut d'une montagne, Sophie. Et il n'y a pas de montagne à Paris, ni à Londres, ni nulle part ailleurs où il vous plairait de les voir faire feu sur des gens. Franchement. Que recherchez-vous ? »

Ce n'était pas un scénario qui méritait de gaspiller du temps en palabres, Sophie le voyait bien. Soit on topait, soit on refusait. Elle n'avait rien d'autre à faire, le cachet était mirobolant et Brian débordait d'enthousiasme. Selon lui, si elle tenait absolument à devenir actrice, c'était pile le genre de film dans lequel elle devrait jouer. Encore un petit pas ou deux pour mettre à bonne distance la peinture dorée et les bikinis, et le monde lui appartiendrait. En outre, Clive semblait se ficher comme d'une guigne qu'elle disparaisse ou non au pays de Galles.

« Je peux refuser, si tu veux.

– Pourquoi diable voudrais-tu refuser ?

– Parce que je vais te manquer affreusement.

– Je viendrai te voir au pays de Galles.

– C'est vrai ?

– Bien sûr.

– Je peux te demander un service ?

– Tout ce que tu veux.

– Tu nourriras Brando ? »

Une animalerie de Blackpool, en témoignage de sa fierté, lui avait expédié un chat siamois. Il lui avait été livré à la BBC en camionnette, et le chauffeur avait refusé de le reprendre.

« Quelle idée adorable. Ça me donnera la sensation que tu es toujours là. »

Il ne lui rendit pas visite au pays de Galles. (Et ne nourrit pas non plus le chat. À son retour, Brando avait disparu.)

John Osborne n'était finalement pas disponible pour récrire *Chemin de fer*. (Sophie suggéra de faire appel à Tony et Bill, mais les producteurs américains n'étaient pas intéressés.) Un homme qui avait participé au scénario d'un film de Dean Martin s'en chargea à sa place. Il ajouta trois blagues pour son personnage, dont deux furent coupées avant le tournage et une autre ne survécut pas au montage. Sophie prit le réalisateur en grippe.

En revanche elle aimait bien l'acteur principal, un chanteur pop français baptisé Johnny Solo – sans doute par son manager, plutôt que par M. et Mme Solo. Il était charmant et extraordinairement beau. Il la pourchassa dans les couloirs de l'hôtel où ils étaient descendus, et quand elle ne parvint plus à se rappeler pourquoi elle cherchait à lui échapper, elle arrêta de courir. Cela étant, Johnny jouait comme un pied et était infichu de parler anglais. La plupart des jours, Sophie devait demander aux caméras d'arrêter de tourner : l'accent américain de la pop star française ne lui permettait de garder son sérieux que pendant de très brefs laps de temps. Le scénario était nul, le metteur en scène épouvantable, et le premier rôle masculin exécration ; tout était si désastreux que, par bonheur, elle n'avait même pas à se soucier de la qualité de sa propre performance.

Clive ne l'appela que quelques jours avant la date prévue pour la

reprise des répétitions.

« Où étais-tu passé ?

– Où j'étais passé ? Nulle part. Pendant que toi, tu te prélassais en petite tenue au pays de Galles et que Johnny l'Étranger se rinçait l'œil.

– Tu aurais pu rincer les tiens si tu étais venu me rejoindre.

– Qui irait jusqu'au pays de Galles pour faire ça ? Et en seconde main, en plus. »

Elle préférait éviter toute conversation portant sur les expériences de seconde main ou sur Johnny l'Étranger.

« Qu'as-tu fait à la place alors ?

– Rien de spécial, répondit-il avec désinvolture. J'ai réfléchi. Bouquiné. Fait le point. »

Elle déplora qu'il n'ait pas cité n'importe quelle autre activité – l'exploration spatiale, disons, le canevas et l'extraction de charbon. Clive n'était ni un intellectuel, ni un lecteur, ni un homme à dresser des bilans.

« Tu as vu des filles ?

– Oh, pour l'amour de Dieu.

– L'amour de Dieu n'est pas synonyme de non. »

C'était plus fort qu'elle. Et de quel droit lui cherchait-elle des poux alors qu'elle avait laissé Johnny l'Étranger la rattraper ? Si Clive était venu au pays de Galles, elle aurait continué de courir. Elle aurait couru, couru, jusqu'à perdre haleine.

« Pour tout dire, j'appelais pour t'inviter à dîner », lâcha-t-il finalement. Le débat sémantique sur l'amour de Dieu était clos, semblait-il.

Sophie haussa les épaules, et comme il ne pouvait pas le voir, elle n'eut d'autre choix pour finir que d'accepter.

Au Trattoo, une nouvelle dispute tourna à l'aigre. Il l'accusa d'être une bourgeoise, quoi que cela veuille dire – et à ce qu'elle comprit, le terme recouvrait bagues de fiançailles, bébés et toutes sortes de choses qui ne l'intéressaient pas. Il s'échauffa tellement à ce sujet qu'elle crut, l'espace d'un moment, qu'il s'agissait bel et bien d'une demande en mariage, hargneuse et maladroite. Quand elle le cuisina pour savoir s'il y avait d'autres filles, il se montra évasif et elle lui assura que cela lui était égal ; quand il lui retourna ses questions au

sujet de Johnny l'Étranger, elle se montra évasive et il ne lui adressa pas la parole de tout le trajet de retour. Il ne passa pas non plus la nuit chez elle.

Pour son anniversaire de mariage, Tony avait réservé à la Trattoria Terrazza, dans la salle Positano, sur les conseils insistants de Bill.

« Le restaurant de Romilly Street ? Ils ne me laisseront jamais entrer. N'est-ce pas là qu'ils vont tous ? Les Michael Caine, Jean Shrimpton, tout le monde ?

– Nous. Pas ils, corrigea Bill.

– C'est qui, nous ?

– Toi, moi, Michael Caine et Jean Shrimpton.

– D'accord, laisse tomber, dit Tony.

– Les gens savent qui nous sommes.

– Tu veux dire les gens du service des contrats de la BBC, plus deux ou trois rewriters. Ne nous montons pas la tête. Nous sommes des scénaristes.

– Cela devrait suffire à t'obtenir une table.

– Je n'appellerai pas en prétextant que je suis un célèbre scénariste de télévision et qu'ils doivent m'accueillir.

– Laisse Hazel s'en charger. »

Hazel était leur nouvelle secrétaire. Le téléphone du bureau sonnait souvent depuis *Barbara*, essentiellement pour des propositions de travail, aussi avaient-ils embauché Hazel pour y répondre. Cela remplissait peut-être une demi-heure de sa journée et, le reste du temps, ils ne savaient comment l'occuper. Comme le bureau comportait une seule pièce, et qu'ils ne pouvaient pas travailler en sa présence, ils avaient repris pour un temps leurs quartiers à la cafétéria.

« En quoi cela va-t-il aider ?

– Elle leur dira que tu es un scénariste vedette de la télévision et ils seront obligés de te donner une table.

– Et quand je me pointerai et qu'ils découvriront que ce n'est que moi, ce sera mortifiant.

– Quel soir veux-tu y aller ?

– Notre anniversaire de mariage tombe mardi prochain. Je comptais l’emmener au restaurant le samedi.

– Ah.

– Ah quoi ?

– Tu n’es pas une vedette du samedi soir. Allez-y le mardi soir, et tout se passera bien. »

Même un mardi soir, il y avait des gens célèbres dans la salle Positano. Pendant que Tony et June attendaient leur table, Terence Stamp les dévisagea et Tony se sentit flancher.

« On pourrait aller ailleurs ? »



Mick Jagger dans la salle Positano

June le dévisagea, perplexe.

« Pourquoi ?

– Terence Stamp vient de me regarder.

– Où d’autre aurait-il dû regarder ?

– On voit bien ce qu’il est en train de penser. Il est en train de

penser, qui les a laissés entrer, ces deux-là ? Ils ne sont ni beaux, ni riches, ni célèbres.

– Merci bien », dit June en éclatant de rire.

Tony n'avait jamais à craindre qu'elle se mette à boudier, à chercher, et trouver, un motif de vexation. Ils étaient mariés depuis cent semaines ; c'était un miracle que leur couple ait résisté, compte tenu de tout, et June considérait qu'ils avaient assez de soucis comme ça, sans s'amuser à en dénicher d'autres. Elle semblait résolue à prendre à la rigolade insultes involontaires et piques accidentelles chaque fois qu'elle le pouvait.

Un serveur italien plus vrai que nature, vêtu d'une marinière qui mettait en valeur son teint mat, les conduisit à une table en lisière de salle. Leurs plus proches voisines étaient deux superbes filles, apparemment trop jolies pour s'adresser la parole, ou même manger. Leurs assiettes étaient intactes tandis qu'elles fumaient de longues cigarettes très fines. June s'efforça d'ignorer leurs jambes longues et fines, et leurs jupes courtes.

« On est censés commander l'osso buco, indiqua Tony tandis qu'ils consultaient les menus.

– D'après qui ?

– Bill.

– Avec qui est-il venu ici ?

– Je ne sais pas. »

Pourquoi n'avait-il pas pensé à le lui demander ? Ç'aurait été l'occasion d'apprendre quelque chose sur la vie de Bill en dehors du bureau, de la salle de répétition et du studio.

« Tu crois qu'il est heureux ? »

June en savait autant que Tony sur la vie privée de Bill.

« Il a l'air, oui.

– Et c'est pour ça que tu ne lui poses jamais de questions sur le sujet ?

– Les hommes ne font pas ça.

– Sur quoi lui en poses-tu, alors ? »

Tony réfléchit. Il n'avait pas souvenir de questions portant sur autre chose que le scénario en cours d'écriture. Bill lui en posait toujours un tas à propos de June, mais Tony ne lui demandait jamais rien en retour. Il redoutait ce que Bill pourrait lui raconter.

June grimacha.

« Quoi ?

– Je ne suis pas naïve à ce point. Bien sûr qu'il n'a pas de petite amie.

– Tu le savais ?

– Oui. Enfin, je n'ai pas compris tout de suite. Il n'est pas efféminé. Pas plus que toi.

– Je ne suis absolument pas efféminé.

– Tu es un homme marié, tu veux dire ? »

Le serveur à la peau mate revint vers eux et ils commandèrent du melon et de l'osso buco, conformément aux instructions. Tony lui demanda conseil quant au choix du vin. Il aurait voulu lui demander également le nom de son after-shave, mais jugea que June pourrait mal interpréter la question.

« Nous avons quelque chose en commun, reprit June lorsque le serveur se fut éclipsé.

– Quoi ?

– Lui.

– Le serveur ? Vraiment ?

– Et comment. Mais j' imagine que je referais la même erreur.

– Ce n'est pas... Ce ne serait pas la même erreur. Enfin, si, peut-être. Il faudrait que j'en sache davantage à son sujet.

– Oh, c'est toujours la même histoire. »

June rigola. Tony commençait à être à la torture.

« Je ne sais pas ce que je suis. »

Elle le dévisagea.

« Vraiment ?

– Oui. Je pensais le savoir. Et puis, je t'ai rencontrée, et maintenant je ne sais pas.

– Mince. Alors... Bon, d'accord. Mince, alors. J'étais loin de m'en douter.

– Tu pensais que j'étais simplement...

– Pas au début. Évidemment. Mais ensuite... Bon, oui – pour faire vite. »

Il y eut un silence gêné.

« Puis-je te poser quelques questions ?

– Ô doux Jésus. »

Il réussit à la faire rire, sans parvenir pour autant à dévier son attention.

« As-tu... Bon, as-tu jamais fait quoi que ce soit au sujet du reste ?

– Non », répondit-il, avec trop d'empressement. Puis, parce qu'il voulait donner à l'incident d'Aldershot tout le poids qu'il méritait, il ajouta : « pas vraiment.

– Que signifie “Pas vraiment” ?

– Je suis allé voir, une fois. Pendant le service militaire. L'histoire s'est mal terminée, et il ne s'est rien passé.

– Oh. Et... c'est ainsi que tu entends passer le reste de ta vie ? »

Tony avait consacré beaucoup d'énergie à ne pas penser au reste de sa vie. Il lui apparaissait parfois sous forme de flashes et ces flashes le mettaient mal à l'aise parce qu'il entrevoyait alors l'éventualité de douleurs et de drames dont il ne voulait pas.

« Je ne sais pas, j'espère... J'espère qu'il continuera à ne rien se passer. De ce côté-là. Et qu'il va commencer à se passer quelque chose de ce côté-ci.

– Merci, dit June.

– Merci de quoi ?

– De m'en avoir dit autant. Ça aide.

– Merci à toi.

– De quoi ?

– Tu es infiniment patiente, gentille, aimante, et je ne sais pas pourquoi.

– Je t'aime, répondit-elle, avec un haussement d'épaules et un petit sourire – qui, sans être triste, laissait néanmoins entendre que rien de tout ça n'était simple.

– Moi aussi, je t'aime. »

Ils avaient dit ce que sont censés dire les couples qui fêtent leur anniversaire de mariage, mais ils ne l'avaient pas fait à la légère. Ils trinquèrent.

« C'est drôle, le sexe, reprit-elle. Ce n'est pas grand-chose, comme

un verre d'eau, ou une pièce qui se détache d'une voiture et ne coûte que deux schillings à remplacer. Pas grand-chose, pourtant sans lui rien ne fonctionne. »

Le serveur en marinière à la peau mate et délicieusement parfumé leur apporta les melons.

« Ça se mange comment ? demanda Tony. À la cuillère ?

– Je crois.

– Je n'en ai jamais mangé de ma vie. C'est terrible, non ?

– En quoi est-ce si terrible ?

– Chais pas. J'ai l'impression de n'avoir rien fait de ce que j'aurais dû faire.

– Moi aussi.

– Bon, il y a une raison à ça. »

Elle éclata de rire.

« Ça me rappelle la scène du dîner dans *Tom Jones*². Tu te souviens ? Avec Albert Finney et Susannah York.

– La femme avec qui il dîne, ce n'était pas Susannah York. Mais cette Joyce quelque chose.

– Joyce Redman.

– C'est ça. »

Une belle vie n'était pas hors de portée, s'ils parvenaient à régler les petits mécanismes qui font tourner le moteur. Tony pouvait se souvenir que l'actrice en question n'était pas Susannah York mais Joyce quelque chose, et June pouvait retrouver le patronyme de Joyce ; d'ici quarante ans, ils formeraient un couple formidable.

« Quand tombe l'anniversaire de mariage de Barbara et Jim ? » demanda June.

Et c'était encore un autre point positif : le feuilleton était toujours aux avant-postes de ses pensées. Comment aurait-il pu ne pas adorer ça ?

« Je n'en ai aucune idée.

– Peut-être devriez-vous choisir une date.

– Oh. Je vois ce que tu veux dire.

– Et ils n'ont toujours pas envisagé de fonder une famille, non plus.

– Bon Dieu. » Il éclata de rire. « Ça ne nous avait même pas effleuré l'esprit. Je pourrais t'embrasser.

– En général, les hommes disent ça aux femmes qu'ils n'ont aucune envie d'embrasser, observa-t-elle. La vieille secrétaire qui a pris une initiative maligne. La femme de ménage qui a retrouvé la paire de lunettes. » June avait beau rire, Tony se serait volontiers botté le train.

« D'accord, d'accord, je vais t'embrasser. »

De retour à la maison, ils burent un autre verre et, après quantité de stimulations, quelques éclats de rire et un peu d'imagination, ils réussirent à aller au bout de quelque chose. Cela ne suffirait probablement pas à empêcher, dans le futur, de nouvelles conversations – à moins que Tony n'ait découvert par hasard quelque mixture alchimique à base d'alcool, d'ardeur, de dissociation et de savoir-faire pouvant être embouteillée – mais ce n'était pas rien. Une fois June endormie, il s'aperçut qu'eux non plus n'avaient jamais envisagé de fonder une famille. Il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'il en serait capable.

Un après-midi de juillet, Dennis appela Tony et Bill à leur bureau pour qu'ils regardent la *Comedy Playhouse* qui serait diffusée ce soir-là.

« C'est quoi ? demanda Bill.

– Ça s'intitule *Till Death Us Do Part*³.

– Crotte, lâcha Bill.

– Quoi ?

– C'est un titre épatant. Pourquoi n'y avons-nous pas pensé ?

– Et c'est plutôt réussi, renchérit Dennis. J'ai assisté à l'enregistrement. C'est une des productions de l'Autre Dennis. Il m'avait invité. Il en est très fier.

– Est-ce que ça va nous déprimer ? s'inquiéta Bill. Parce que je ne veux rien regarder de déprimant.

– C'est très drôle, le rassura Denis.

– C'est précisément ce dont je parle. Si c'est très drôle, ça va me déprimer.

– Notre feuilleton est très drôle, affirma Dennis. Et cette comédie l'est aussi, différemment.

- En mieux ou en pire ?
- Différemment. Bref. Elle ne débouchera peut-être même pas sur la production d'une série. À ce que j'ai cru comprendre, Sloan la déteste.
- Pourquoi ?
- Trop subversive. »

Bill sut, sans l'ombre d'un doute, que *Till Death Do Us Part* allait le précipiter dans un abîme de dépression.

Bill et Tony visionnèrent la *Comedy Playhouse* ensemble, chez lui. June prépara des saucisses et de la purée, qu'ils mangèrent devant le poste, un plateau sur les genoux. La comédie mettait en scène une famille de la classe ouvrière habitant l'East End – les Ramsey ; le père, Alf, docker de son état, était un conservateur, un type au langage aussi grossier que la BBC le permettrait, plein de préjugés (sur les Noirs, les Juifs, et tous ceux qui n'étaient pas blancs et anglais), grand admirateur de Churchill et fervent monarchiste. Personne n'avait jamais vu pareil énergumène à la télévision. Lorsque son gendre, un petit gars de Liverpool, fit sa première apparition, Bill se mit à pousser des cris d'indignation.

- « Ils nous ont chipé notre idée !
- Parce qu'il est du Nord ? demanda Tony.
 - Il est très différent de Barbara, observa June.
 - Et ils ne viennent pas de la même ville.
 - C'est du pareil au même ! C'est nous qui y avons pensé en premier !
 - Oui, nous sommes des génies, convint Tony. Nous avons eu l'idée lumineuse de créer un personnage qui n'est pas né à Londres.



– Ce n’est pas exactement ce qui s’est passé, le contra June. C’est Sophie qui vous en a soufflé l’idée par le simple fait qu’elle venait d’ailleurs.

– On pourrait se taire ? s’agaça Bill. Je voudrais écouter. »

Till Death Do Us Part était intelligent, cruel, nouveau, réaliste et différent de tout ce qu’ils avaient pu voir à ce jour. Tony et June se régalerent mais, lorsque défila le générique de fin, Bill avait sombré dans une telle mélancolie qu’il pouvait à peine parler.

« On est finis, lâcha-t-il en conclusion.

– Pourquoi ça ?

– Ils ont une longueur d’avance. On représentait quelque chose, quand on a commencé. Maintenant, nous ne sommes plus rien. »

June éclata de rire.

« Ce n’est qu’un épisode de *Comedy Playhouse*. Vous avez des kilomètres d’avance sur eux. Et le public adore *Barbara (et Jim)*.

– Ah, le public. Je ne parle pas du public.

– De qui, alors ? demanda Tony. Des critiques ?

– Tant qu’il y aura un public, vous resterez dans la course, trancha June. C’est tout ce qui compte.

– Pourquoi, pourquoi n’avons-nous pas planté la nôtre dans un foyer ordinaire de la classe ouvrière ? C’est là que nous avons

grandi.

– Oui et c'étaient d'affreux gourbis, lui rappela Tony. Je n'ai aucune envie de voir ça à la télé une fois par semaine, et encore moins envie d'écrire là-dessus tous les jours.

– *Barbara (et Jim)* repose entièrement sur le fait qu'ils sont issus de milieux différents, renchérit June. C'est ça, le ressort comique.

– Oui, mais pourquoi est-elle venue vivre chez lui ? Pourquoi n'a-t-il pas été vivre chez elle ?

– Pourquoi l'aurait-il fait ? demanda Tony. Ou, plutôt, pourquoi *elle* serait restée chez elle ? Qui ferait une chose pareille si on lui laissait le choix ? Les gens veulent s'extraire de ces bicoques, Bill. On est en train de toutes les démolir.

– Celle où est née Barbara se trouve à Blackpool, fit valoir June. Je ne vois pas pourquoi quelqu'un qui travaille au 10, Downing Street s'infligerait de faire la navette tous les jours.

– Ouais, eh bien, on n'aurait jamais dû lui trouver un boulot au 10.

– Donc, en résumé, on a tout faux. De A à Z.

– Oui.

– Mais on parle du feuilleton qui marche du feu de Dieu...

– Qui a fait de Sophie une star... compléta June.

– ... et grâce auquel, par conséquent, tu gagnes un salaire décent. Et tu n'es pas content ?

– D'après Dennis, Tom Sloan a détesté *Till Death Do Us Part*, dit Bill. Pourquoi ne déteste-t-il pas tout ce que nous écrivons ?

– C'est ce que tu aimerais ? Que notre patron déteste notre travail ?

– Évidemment. »

Tony commençait à entrevoir que Bill et lui nourrissaient des aspirations différentes. Jusque-là, cela ne lui avait jamais effleuré l'esprit.

« Alors, quoi de neuf ? » demanda Dennis, lorsque tout le monde se retrouva pour entamer la deuxième saison.

Il était sincèrement heureux de les revoir tous. La solitude lui avait pesé, aucune des comédies sur lesquelles il avait travaillé dans

l'intervalle ne l'avait emballé, et Sophie, que son absence avait hissée à un statut de personnage mythologique, quelque part entre Hélène et Aphrodite, lui avait manqué plus que tous. Lorsqu'il la revit, il comprit qu'il l'avait sous-estimée.

« Sophie se tape des pop stars françaises, annonça Clive.

– Et Clive couche avec toutes les filles qui croisent sa route. »

Et chacun de se fendre d'un sourire crispé.

« Oh, nom de Dieu, tonna Bill.

– Quoi ? » fit Dennis.

Il était perplexe, et effaré. Il ne voulait pas que Sophie couche avec qui que ce soit, et surtout pas avec des pop stars françaises.

« Tu n'as pas pu t'empêcher de tout foutre en l'air, hein ? poursuivit Bill.

– Moi ? s'indigna Clive. Comment ça, j'ai tout foutu en l'air ?

– Oh, sacré nom d'une pipe », lâcha Tony.

Dennis comprenait maintenant qu'il était le seul, dans cette pièce, à ne rien comprendre.

« Y a-t-il quelque chose qui m'échappe ?

– Ça crève pourtant les yeux, lança Bill, avec un faux air de détective dans la dernière scène d'une pièce d'Agatha Christie. Ces deux-là (il gesticula en direction de Clive et Sophie) fricotaient ensemble. Sauf que, comme Clive ne peut jamais se contenter d'une seule fille à la fois, tout est parti de travers. Et c'est à nous de nous coltiner les dégâts. »

Évidemment, songea Dennis. Évidemment que ces deux-là finiraient par coucher ensemble. Il avait été idiot de penser le contraire. Il inspira profondément et s'employa à gérer la crise. Il était producteur, pas un amant éconduit.

« Tu leur parles de Johnny l'Étranger, ou je m'en charge ? lança Clive à Sophie.

– C'est la pop star française ? demanda Bill. Tu l'as déjà mentionné il y a un instant.

– Ce sera sans conséquence, assura Sophie. Nous sommes des professionnels. »

Clive garda le silence.

« Clive ? Es-tu professionnel ? demanda Dennis.

- Cela va de soi.
- Bien. Pouvons-nous nous mettre au travail ?
- Avant de commencer la lecture, puis-je faire une remarque ? intervint Sophie. Concernant le scénario. »

Bill, d'un grand geste, l'invita à ne pas se gêner.

« Bon. Voilà. Je ne veux pas parler de fonder une famille.

– Ce n'est pas à toi qu'on le demande. Mais à Barbara, répondit Bill. Toi, tu peux parler de ce que bon te semble.

– C'est trop engageant, expliqua Sophie.

– Je suis entièrement d'accord, renchérit Clive.

– Je sais que nous vous l'avons déjà dit, mais cela vaut la peine de le répéter : ce sont des personnages de fiction, martela Bill. Dans la série, vous êtes mariés. Dans la vraie vie, ce n'est pas le cas. Nous ne vous demandons pas de faire un bébé.

– Nous ne le demandons même pas aux personnages, renchérit Tony. Mais de l'envisager. Ils sont mariés depuis un an et aucun d'eux n'a montré le moindre intérêt pour le sujet.

– Je n'ai pas signé pour devenir père, observa Clive. C'est une situation complètement différente.

– Est-il besoin de me répéter : ce sont des personnages de fiction.

– En devenant un père de fiction, j'écope tout de même de responsabilités à l'égard de mon enfant fictif.

– Ah, c'est là que tu fais fausse route, le contra Tony. Je ne sais pas d'où tu tiens ça, mais ce n'est pas vrai. Un comédien n'a aucune responsabilité légale envers quelque personne à charge que ce soit dans un scénario de comédie télévisée.

– Je sais que tu me prends pour un demeuré, mais ce n'est pas moi qui mélange tout. C'est tous ces gens, là, dehors. Les spectateurs. Ils font déjà des réflexions. Si Jim devient père, ils vont me casser encore plus les oreilles.

– Quel genre de réflexions ?

– Ils disent... « Clive coula un regard nerveux en direction de Sophie. » Selon eux, je devrais être à la maison avec Barbara.

– Quand ?

– Quand je n'y suis pas. »

Les autres le regardèrent, fascinés.

« Et que te disent-ils, au juste ?

– Oh, tu sais... “Je le dirai à Barbara”, des choses dans ce goût-là. Pendant la première saison, j’entendais ce genre de menaces à tout bout de champ.

– Et que fais-tu donc quand on te dit ça ? demanda Sophie.

– Rien ! Je dîne avec des collègues.

– Ce n’est pas nous, tes collègues ?

– D’autres collègues, des comédiens.

– Je ne comprends pas, dit Sophie. Tu es dans un pub...

– Par exemple, compléta Clive.

– ... en train de boire une pinte avec un copain... »

Elle marqua une pause, Clive choisit de ne pas la combler.

« ... et des gens viennent te dire qu’ils vont cafter à Barbara ? Pourquoi feraient-ils ça ?

– Et quelle importance, ce qu’ils disent ? ajouta Tony.

– Ça me dérange. Et c’est gênant pour mes... mes collègues.

– Les gars qui boivent une pinte avec toi.

– Je me demande, dit Bill en se grattant pensivement le menton. Je me demande si le fait que tu couches avec l’actrice qui interprète Barbara n’ajoute pas à la confusion...

– Ça, ils n’en savent rien.

– Plus pour longtemps, probablement, dit Sophie. C’est à croire que tout le monde ne parle plus que de ça – ma vie sexuelle.

– ... n’ajoute pas à la confusion dans ton esprit, voulais-je dire, poursuivit Bill. Cela te serait sans doute égal qu’on te menace de rapporter tes faits et gestes à Barbara, si tu te moquais pas mal que Barbara soit au courant.

– Barbara n’a rien à savoir de mes faits et gestes.

– Rien dont tu veuilles lui faire part, en tous les cas.

– C’est une vraie source de tracas, de jouer dans un feuilleton à succès. C’est tout ce que je dis. Je ne veux pas que ça empire. Et si je voulais m’en aller ?

– Qui parle, ici ? Jim ou Clive ?

– Clive, abruti.

- Si tu t'en allais, ce serait la fin de *Barbara (et Jim)*, observa Bill.
- C'est la chose la plus aimable que tu m'aies jamais dite.
- On le rebaptiserait *Barbara* », dit Sophie. Elle ne se lassait jamais de cette blague.

« C'est bien ce qui m'inquiète, dit Clive. Si jamais je quittais Barbara et les mômes, je ne pourrais plus mettre le nez dehors. Je me ferais agresser dans la rue.

– Et toi, Sophie ? demanda Dennis. Pourquoi ne veux-tu pas de gosse ?

– J'en veux. Mais pas avec lui.

– Tu aurais dû penser à ce détail avant de l'épouser », dit Clive.

Dennis comprit subitement que la plaisanterie de Bill ne fonctionnait plus : Barbara et Jim n'étaient plus des personnages de fiction. Leur popularité et tout ce que le public projetait sur eux les avaient rendus réels et ils avaient bien besoin qu'on leur prodigue de l'attention et des conseils. Dennis était tout disposé à s'en charger, maintenant qu'il était libre comme l'air. Il espérait que Bill et Tony soient dans les mêmes dispositions.

La plupart des épisodes avaient été des tête-à-tête, et tout le monde – scénaristes, comédiens et critiques – semblait préférer qu'il en soit ainsi. Pour « L'Anniversaire de mariage », cependant, épisode ayant pour cadre principal un restaurant chic, Tony et Bill avaient écrit un dialogue pour un autre couple, un couple de gens âgés qui dîne à une table voisine et finit par vider très bruyamment son sac de doléances et de déceptions conjugales, à la grande consternation de Barbara et Jim – Jim étant, au final, obligé d'intervenir lorsque l'épouse se met à faire pleuvoir des coups de poing sur la tête du mari.

Quand Dennis arriva au travail le mercredi matin, les deux acteurs qu'il avait engagés attendaient à l'extérieur de la salle de répétition, l'air perdu. L'homme arborait un nœud papillon, et la femme, un chapeau qu'elle aurait pu avoir emprunté à Mary Pickford. L'un comme l'autre donnaient l'impression d'être aux abois, et les deux avaient menti sur leur âge. Dennis avait spécifiquement demandé un couple d'une soixantaine d'années – soit un retraité fringant et une femme bien conservée, active au sein d'un Women's Institute, par exemple. Or, ces deux-là ressemblaient plus aux pensionnaires d'un hospice qui auraient obtenu une permission de sortie pour la journée. Si la violence se

déchaînait comme indiqué dans le scénario, il y aurait des morts.

« *Barbara (et Jim) ?* » s'enquit l'homme d'un ton plein d'espoir.

Il parlait fort, avec un accent snob. Si les nœuds papillons pouvaient parler, songea Dennis, c'étaient exactement la voix et l'intonation qu'ils auraient.

« C'est nous, dit Dennis. Moi, du moins. Je ne sais pas où sont passés les autres. »

Ils pénétrèrent dans la salle de répétition et Dennis mit la bouilloire en marche pendant que Dulcie et Alfred s'agitaient avec leurs manteaux, leurs chapeaux et leurs scénarios. Leurs vêtements, de même que leurs prénoms, sentaient la naphthaline et le naufrage de la société édouardienne.

« Nous l'avons adoré, dit Dulcie.

– Nous avons répété notre scène au lit, hier soir », renchérit Alfred.

Dennis accusa brièvement le coup.

« Oh. Vous êtes mariés ?

– Les gens ont la mémoire courte, observa tristement Dulcie à l'intention d'Alfred.

– Ce jeune homme ne peut en avoir souvenir, observa Alfred. Cela fait presque un demi-siècle.

– Quel âge avez-vous, très cher ? s'enquit Dulcie.

– Vingt-neuf ans.

– Tu avais raison, convint-elle en regardant Alfred.

– Demandez à votre mère, ajouta celui-ci.

– Je n'y manquerai pas », répondit Dennis. Il voyait bien qu'il serait mal avisé de demander sur quoi, précisément, devrait porter la question.

« Les scénaristes seront-ils là ? s'enquit Dulcie. Parce que nous avons quelques suggestions.

– Formidable, dit Dennis. Je suis sûr qu'ils seront ravis de les entendre. »

Ce serait bien fait pour eux puisqu'ils étaient en retard.

Une heure passa avant que Bill et Tony n'arrivent avec une

nouvelle mouture du scénario, une heure qui réveilla chez Dennis le souvenir d'un hiver pluvieux chez ses grands-parents, dans le Norfolk, durant la guerre.

« Qui avons-nous là ? demanda Tony.

– Dulcie et Alfred, répondit Dulcie avec un grand sourire.

– Vous êtes venus ensemble, n'est-ce pas ? »

Le sourire de Dulcie s'évanouit.

« Eh bien, oui », répondit Alfred. Il se contenta de cette réponse aussi longtemps qu'il le put mais, à l'évidence, une clarification s'imposait. « Nous sommes mariés.

– Tant mieux pour vous », assena Bill.

Dulcie serra brièvement la main de son mari à titre de consolation.

« Ne fais pas attention.

– Ces gens de la télévision... » maugréa Alfred d'un ton sombre.

Tony décocha un regard perplexe à Dennis, qui ne sut comment expliquer, sans ouvrir la bouche, que Dulcie et Alfred étaient sans doute d'anciennes gloires de la Belle Époque, dont le mariage avait sans doute été célébré par la nation tout entière.

« Nous avons quelques notes à votre intention, dit Alfred à Tony et Bill. Des brouilles.

– Voyez ça comme de simples suggestions, renchérit Dulcie.

– Verriez-vous un inconvénient à ce que nous remettions ça à plus tard ? » s'enquit Bill d'un ton plaisant.

Dulcie laissa échapper un hoquet et écrasa une main sur sa bouche.

Sophie et Clive arrivèrent bons derniers.

« N'y voyez pas un manque de professionnalisme, se justifia Sophie auprès des deux nouveaux venus. Nous savions que le scénario serait en retard.

– Nous comptons parmi vos grands admirateurs », lui assura Alfred.

Il la dévisagea avec insistance, en souriant. Sophie le remercia et lui rendit son sourire. À l'évidence, on attendait qu'elle dise quelques mots, retourne le compliment, mais lequel ? Son incapacité à leur témoigner une admiration de longue date effrita

un peu plus le moral d'Alfred, et lui valut une autre pression de main.

« Nous travaillons encore, c'est là toute l'histoire, expliqua Dulcie.

– Et nous sommes toujours ensemble.

– Nous voyons ça. C'est touchant », dit Clive.

Il regarda les autres, pour essayer de deviner s'ils avaient eux aussi envie de se pendre. Cette longévité, tant conjugale que professionnelle, leur infligeait une terrible leçon, à tous.

« On s'y met ? » proposa Dennis.

Ils commencèrent la lecture à voix haute et, bientôt, le scénario donna à entendre sa mélodie, harmonieuse comme toujours ou presque, une fois qu'il s'était chauffé la voix, et ce en dépit des barrissements dissonants et assourdissants d'Alfred. Dulcie s'avéra étonnamment bonne – subtile, intelligente, au point que Bill et Tony finirent par étoffer ses répliques.

Et d'un coup d'un seul, Barbara et Jim furent les deux seules personnes qui comptaient au monde, le seul couple dont le destin importait ; plus rien d'autre n'existait. Clive se mua en un être spirituel, gentil et fiable ; Sophie se laissa porter par l'assurance et le sentiment de sécurité que procurait l'amour. Dennis passa un délicieux moment en leur compagnie. Tony s'émut de l'expression simple et directe de leur attirance réciproque, Dulcie et Alfred, de l'énergie de la jeunesse. C'était un monde habité de tant de joie que Tony, un instant, craignit que Bill et lui se soient laissé attendrir par leurs personnages – pourtant, non : ces deux-là aussi avaient de vrais problèmes, dont ils discutaient sans mâcher leurs mots. Tout tenait en fait à la forme, au principe du feuilleton : il portait en lui la promesse d'un lendemain, d'un prochain épisode, d'une nouvelle saison ; il offrait de l'espoir à ses personnages, et à tous ceux qui s'identifiaient à eux. Tony ne pensait pas désirer un jour écrire autre chose que des comédies d'une demi-heure. Elles détenaient la clé de la santé, de la prospérité et du bonheur.

« On devrait faire un épisode “anniversaire de mariage” chaque année, dit Dennis.

– Pendant les cinquante prochaines années », renchérit Sophie.

Dulcie et Alfred sourirent avec tristesse.

« Oh, pardon...

– De toute façon, il aurait été improbable que Barbara et Jim dînent chaque année dans le même restaurant, à côté du même

couple », observa Clive.

Après l'enregistrement, et après avoir aidé Dulcie et Alfred à grimper dans leur taxi, l'équipe gagna le BBC Club, où on discuta du fait de vieillir devant une bouteille de vin.

« C'était un peu pathétique, non ? lança Clive.

– Que vont-ils faire d'autre ? demanda Sophie.

– Des mots croisés. Du jardinage. Des puzzles. Tout, sauf jouer la comédie.

– Oui, acquiesça Denis. Toutes ces choses qu'on fait pour attendre la mort. Ils devraient accepter de bonne grâce l'idée qu'ils ne font plus rien que meubler le temps qui leur reste.

– Je serai comme elle, décréta Sophie. Le public devra me jeter dehors.

– Il n'y manquera pas, dit Clive. C'est en général ce qui se passe. »

1 Cercle de jeu huppé de Londres.

2 Célèbre scène du film de Tony Richardson (1963), d'après le roman éponyme de Henry Fielding.

3 « Jusqu'à ce que la mort nous sépare ».

La semaine précédente, à la cantine de la BBC, Dennis s'était fait acculer par Barry Bannister, le producteur du *Cercle des fumeurs de pipe*. Dennis détestait cette émission, bien qu'il la regardât tous les soirs. On y voyait des barbus à lunettes (mais sans pipe au bec puisque celles-ci avaient été récemment bannies du studio ; l'atmosphère enfumée empoisonnait la vie du cameraman) disserter avec une outrecuidance exaspérante de Dieu et de la bombe H, de théâtre et de musique classique. Dennis portait la barbe, des lunettes, et fumait la pipe, il espérait néanmoins être moins imbuvable que les insupportables brasseurs de vent de Bannister. Le *Cercle des fumeurs de pipe* clôturait chaque soir les programmes, avant le couvre-feu de 23 h 20, et Dennis se demandait parfois si l'ennui que distillait cette émission n'était pas le fruit d'une manœuvre délibérée – si la BBC ne tentait pas, par ce moyen, de convaincre les travailleurs britanniques qu'ils avaient besoin de plus de sommeil qu'ils ne voulaient bien s'en accorder.

« Vous connaissez Vernon Whitfield ? » lui demanda Bannister.

Dennis se réfugia d'un bond dans le terrier le plus proche et se retrouva à errer dans un labyrinthe de tunnels interconnectés qui tous débouchèrent sur des culs-de-sac où ne l'attendaient que douleur et humiliation : lettres glissant d'entre les pages d'un livre, couchers polaires, mensonges, larmes et (en toute fin de parcours) une longue élégie qu'Edith lui avait lue à voix haute, nue et en larmes, sans nulle explication quant au pourquoi du poème ou de la nudité. Et pendant que Dennis souriait à Barry d'un air absent, l'heure tournait. Ce genre d'incident se produisait fréquemment depuis le départ d'Edith. Dans des magasins, des pubs ou des réunions professionnelles ; il s'égarait des minutes entières dans les méandres de sa pensée. Et une fois qu'il avait retrouvé son chemin, il découvrait, le plus souvent, que ses interlocuteurs avaient passé le leur. Les conversations avaient changé de sujet, les vendeurs

servaient le client suivant. Il était content, supposait-il, d'avoir enfin tourné la page de son mariage, mais il n'avait pas su anticiper un contre-choc à ce point épuisant.

« Allô ? dit Barry Bannister. Vous m'entendez ?

– Pardon. La nuit a été courte.

– Vernon Whitfield ?

– Je le connais de nom, évidemment. Mais pas personnellement.

– Eh bien, quand votre série reviendra à l'antenne, il veut venir la pourfendre au *Cercle des fumeurs de pipe*.

– Pourquoi diable voudrait-il faire ça ?

– N'y voyez rien de personnel, l'assura Bannister, et Dennis résista à la tentation de lui communiquer toutes les informations pertinentes à cet égard. Il pense simplement que la BBC devrait viser plus haut que des comédies stupides mettant en scène des jeunes femmes sans éducation. Je cite.

– Et qu'attendez-vous de moi ?

– Je me demandais si vous accepteriez de venir vous défendre.

– Pourquoi moi ? Pourquoi pas Tony et Bill ? Ou un comédien ?

– Parce que... vous êtes le producteur et le metteur en scène. Et vous êtes plus dans l'esprit de l'émission, n'est-ce pas ? Diplômé de Cambridge, rompu à l'art du débat et de l'expression. Nous n'avons rien contre les gens qui ne sont pas...

– C'est très tolérant de votre part.

– ... mais ce qui est intéressant, chez vous, c'est que vous avez choisi de jouer pour le camp adverse, pour ainsi dire.

– Qui est l'adversaire ?

– Le divertissement.

– Vous considérez le divertissement comme un adversaire ?

– Pas personnellement. Mais ce pourrait être le point de vue de ceux que nous recevons sur notre plateau, j'imagine. Ainsi que celui d'un certain nombre de nos téléspectateurs. »

C'était donc vrai, songea Dennis. Il s'en doutait depuis toujours, mais personne ne l'avait jamais déclaré à voix haute. Cela expliquait les regards noirs de certains des hommes qui arpentaient les couloirs les plus vétustes de la BBC ; pour eux, la comédie était l'ennemi. Ils ne voulaient pas que les gens rient ; ils voulaient le leur interdire.

« Que vise quelqu'un comme Vernon Whitfield, alors ?

– Comment ça ?

– Si nous sommes l'adversaire... Comment gagne-t-il la partie ? Il nous fait exclure de l'antenne ?

– Oh, je ne pense pas qu'il veuille en arriver là. Il préférerait simplement vous voir migrer sur la chaîne commerciale. Je ne peux pas m'exprimer en son nom, mais je suppose qu'il argumenterait que le salaire de Sophie Straw ne devrait pas être payé par le contribuable. »

Dennis haïssait Vernon Whitfield pour des raisons d'ordre personnel, et il haïssait son engeance pour d'autres raisons d'ordre philosophique, politique et culturel. De plus en plus souvent, Dennis se surprenait à fantasmer qu'il transformait un Vernon Whitfield, voire en général l'intéressé lui-même, en gros bébé écarlate à force de sanglots, et voilà que Barry Bannister lui offrait l'occasion de réaliser son rêve. Était-il assez brillant, cependant ?

« Bon, je veux bien essayer », dit-il.

Dennis ignorait s'il était possible de s'entraîner à un débat télévisé avec un intellectuel de la même façon que des boxeurs s'entraînaient avant d'affronter Cassius Clay, mais il essaya. La veille de l'enregistrement, allongé dans son lit, il tenta d'anticiper chaque uppercut de Vernon Whitfield et de concocter des ripostes qui tenaient la route. Qu'allait bien pouvoir dire Whitfield ? Que pouvait-on objecter à *Barbara (et Jim)*, ou à n'importe quelle autre comédie télévisée populaire et bien ficelée ? Whitfield jugeait que ça ne volait pas haut ? D'où tenait-il qu'une comédie fourmillant d'observations éclairées était sans prétentions intellectuelles ? Dennis pouvait-il citer quelques exemples d'observations éclairées ? Non. Ou plutôt si, il le pouvait, mais Vernon Whitfield lui rétorquerait qu'elles ne l'étaient en rien, sur quoi Dennis serait obligé de répliquer. Ça risquait de tourner à un dialogue de sourds.

Et si Whitfield en venait à soutenir que l'argent du contribuable devrait plutôt servir à produire des émissions peu susceptibles d'emballer les gens ordinaires, le peuple ? Il demanderait à Whitfield qui il était pour décréter que le peuple devait se nourrir exclusivement de fibres intellectuelles – voilà ce qu'il répondrait. Ah, mais comment se dépêtrer ensuite de cette chausse-trape, si Vernon Whitfield lui demandait d'où il tenait que le peuple n'appréciait pas lui aussi les fibres intellectuelles ? Qui des deux était le plus snob, hein ? Eh bien, ce serait le moment d'assener à

Whitfield qu'il ne devrait pas coucher avec les femmes des autres ; ils en viendraient aux mains, puis Dennis s'assierait sur la tête de Whitfield, qui lui demanderait grâce. Parvenu à ce stade, Dennis comprit un peu tard que cette cogitation ne le menait nulle part ; il n'arrivait plus à s'endormir. En conséquence de quoi il se réveilla le lendemain matin exténué et anxieux.

Barry Bannister procéda aux présentations dans la loge ; ils échangèrent une poignée de main, comme s'il s'agissait d'une rencontre parfaitement anodine entre deux intellectuels de la BBC barbus et couche-tard. Une fois Barry parti, s'installa un long silence embarrassé. Plutôt crever que dire quelque chose, songea Dennis.

« Merci de ne pas rendre ceci inconfortable, dit finalement Whitfield. C'est très correct de votre part.

– Qu'entendez-vous par là ? » répliqua Dennis d'un ton aimable, en entrevoyant subitement un moyen de rendre la situation encore plus inconfortable que tout ce que Whitfield avait pu imaginer, et au moins aussi inconfortable que dans ses innombrables fantasmes de vengeance.

Whitfield le dévisagea, en se demandant manifestement s'il était possible que Dennis ne fût pas au courant.

« Oh, fit Dennis. Désolé. Tout va bien, vraiment.

– Bon. Vous êtes un gentleman, je dois vous reconnaître ça, dit Whitfield, le ton et la mine pincés.

– Nous ne pouvons pas tous aimer les mêmes choses, n'est-ce pas ?

– C'est très vrai, répondit Whitfield, la voix mal assurée. C'est donc... avéré ?

– Pardon ?

– Que nous n'aimons pas les mêmes choses.

– Je le crois, oui. Nous ne le pouvons pas, c'est ce que je veux dire.

– Oui.

– Vous m'en voyez cependant navré.

– Moi de même.

– Oh, je vous suis infiniment gré de vos excuses », dit Dennis.

Il avait le cœur au bord des lèvres et il dut se forcer pour regarder son interlocuteur dans les yeux. Il n'avait plus été aussi près de verser des larmes de colère depuis son douzième anniversaire, mais il avait l'avantage et entendait bien le conserver. Pour cela, il devait se garder de vomir ou de pleurer.

« J'imagine que cette semaine ne nous a pas rachetés à vos yeux ? lança-t-il.

– Cette semaine ?

– *Barbara (et Jim) ?*

– Le feuilleton ?

– Oui. De quoi pensiez-vous que je parlais ? »

Vernon Whitfield réfléchit, longuement, puis lâcha : « Je pensais que vous parliez d'Edith.

– Oh, non. Juste ciel. Du feuilleton. Rien de plus.

– Vous savez que je ne l'aime pas.

– Nous ne pouvons pas tous aimer les mêmes choses, n'est-ce pas ? » Dennis redoutait d'avoir cédé trop de terrain en clarifiant le quiproquo, mais il voyait aussi qu'il avait irrité Whitfield en le laissant se prolonger.

« Ce n'était pas le premier épisode que je voyais, naturellement. J'ai trouvé celui de cette semaine particulièrement affligeant. »

L'épisode en question, « Le Discours », ne comptait pas parmi les meilleurs, au grand regret de Dennis. L'idée de départ était pourtant intéressante : on demande à Jim de faire une conférence dans son ancienne faculté, à Oxford. Barbara l'écoute répéter le discours, ajoute son grain de sel en suggérant quelques améliorations, puis décide d'accompagner Jim à Oxford. Où elle se met à dos l'ancien tuteur de Jim, avant de le charmer. Dennis, à son humble avis, avait raté la mise en scène. L'épisode manquait de fluidité, le décor de la faculté n'était pas convaincant, et il s'était fourvoyé dans le choix du comédien pour incarner le tuteur. Mais là n'était pas la question, Vernon Whitfield aurait détesté les meilleurs épisodes.

« Le public du studio riait à gorge déployée.

– Oui, je ne sais pas où ils trouvent encore des gens pour assister à ces trucs-là.

– Nous n'avons pas à les chercher. Ils viennent d'eux-mêmes des quatre coins du pays en car.

- Forcément.
- Ces gens sont représentatifs du peuple anglais.
- Je vous crois sur parole. C'est bien ce qui me chiffonne. »

Finalement, Dennis se sentit de l'appétit pour le pugilat auquel on l'avait convié. Tous ces gens qui, le dimanche soir, se traînaient hors de chez eux pour voir *Barbara (et Jim)*, c'étaient des gens normaux, représentatifs (du moins dans une certaine mesure) du peuple britannique et de ces millions de téléspectateurs qui suivaient le feuilleton devant leur poste. À l'occasion, Dennis allait s'asseoir en bout de rangée et écoutait les conversations alentour : il était question du trajet jusqu'à Londres, du travail, de l'envie lancinante d'une tasse de thé ou d'une clope. De temps en temps, il entendait quelqu'un citer des répliques – approximativement, parfois, mais toujours avec enthousiasme – ou résumer certains épisodes précédents pour le bénéfice de spectateurs qui, souvent, les avaient déjà vus et se régalaient d'ajouter çà ou là un élément d'intrigue. D'aussi loin qu'ils viennent, leur excitation était intacte. Ils n'en croyaient pas leur chance de pouvoir voir Barbara et Jim en chair et en os. Dennis ignorait quelles étaient leurs professions, mais il était certain qu'il ne se trouvait parmi eux aucun animateur du Third Programme, aucun critique du *Times Literary Supplement*. Bien sûr qu'il était enclin à les aimer puisqu'ils aimaient le feuilleton, et il avait une autre certitude : ils étaient tout saufs idiots.

« Vous n'aimez pas les gens ordinaires ? demanda-t-il.

– Les gens ordinaires ? Le peuple ? J'adore le peuple, mais pris individuellement, répondit Whitfield. Ce qui m'afflige, ce sont les effets de masse. On dirait que les gens abdiquent leur faculté de penser. Et cela me désole que la BBC, entre toutes les institutions, éprouve la nécessité de s'adresser à eux avec condescendance.

– Je ne pense pas que cela soit le cas.

– Eh bien, c'est de cela que nous devrions discuter à l'antenne. Mais franchement... où allons-nous, avec tout ça ? La BBC est envahie par les courses hippiques, les émissions de variétés et les groupes pop beuglards et hirsutes qui semblent nous arriver droit de l'âge de pierre. Où en sera-t-on dans dix ans ? Cinquante ? Vous faites déjà, dans votre feuilleton, des plaisanteries sur les cabinets – et j'en passe et des meilleures. Combien de temps faudra-t-il encore pour que vous estimiez qu'il n'y a aucun problème à montrer quelqu'un en train de chier, du moment qu'une hyène dans le public trouve ça tordant ?

– Je ne pense pas que quiconque ait envie de voir quelqu'un chier

à l'antenne, objecta Dennis.

– Pour l'instant. Mais ce jour viendra, prenez-en bonne note. C'est évident. Et je le combattrai jusqu'à mon dernier souffle.

– Pour résumer, vous pensez que *Barbara (et Jim)* va précipiter l'arrivée d'un feuilleton intitulé *Trente minutes sur le trône* ?

– Je ne pense pas. Je sais, cher petit. »

Dennis se demanda dans quelle mesure Vernon Whitfield n'était pas tout simplement fou, et Edith et lui ne finiraient pas par s'entretuer, ou se suicider, après s'être installés sans doute dans une colonie naturiste en Suède.

Barry Bannister revint pour les guider jusqu'à l'arrière du studio.

« Les autres invités terminent leur revue de la semaine, dit-il. Ils vont rester sur le plateau et vous écouter. Robert vous posera quelques questions, mais il est surtout là pour animer le débat. Nous voulons que vous discutiez entre vous. »

Robert Mitchell, le présentateur du *Cercle des fumeurs de pipe*, était un barbu à lunettes qui écrivait dans les hebdomadaires et intervenait sur les ondes du Third Programme. Il s'entretenait de la mort de la poésie avec les deux autres invités.

« OK, ils ont presque terminé, chuchota Barry. Dans une seconde, il va se tourner vers vous. Ce sera le signal. Et n'oubliez pas, c'est du direct, alors essayez de cracher votre truc du premier coup, hein ? »

Ils se faufilèrent à sa suite dans l'interstice ménagé d'un côté de l'imposant rideau.

« Je déplore vraiment que vous ayez couché avec Edith », chuchota Dennis, et ils s'avancèrent sous les éclairages, momentanément aveuglants, pour gagner leurs sièges.

« Bonsoir », trompeta Whitfield, alors que Robert Mitchell parlait encore et que la caméra était braquée ailleurs.

Une pointe d'irritation crispa les traits de Mitchell, et Whitfield commença à cligner des paupières et à transpirer profusément. Il était beaucoup trop habillé – une chemise, une cravate, un gilet et une veste. Soudain, Dennis comprit, avec un pincement de déception, que son adversaire allait faire une prestation minable.

Ainsi qu'il l'avait anticipé, Whitfield ouvrit le feu par une attaque en règle sur l'inanité du divertissement en s'en prenant notamment aux émissions humoristiques du Third Programme. Aux clignements de paupières avait succédé un regard fixe, halluciné.

« Je me demande, intervint prudemment Dennis, s'il n'y a pas plusieurs manières d'appréhender l'intelligence. »

Whitfield sourit avec condescendance.

« C'est sans nul doute le cas, de nos jours. Je veux bien croire que les professionnels de la comédie ont trouvé le moyen de redessiner les frontières de l'intelligence de telle sorte qu'elles l'englobent.

– Donc, selon vous, comique et intelligence sont incompatibles ?

– Non, bien entendu. Les nouvelles émissions satiriques, par exemple, en sont la preuve.

– Certes. Elles sont écrites et interprétées par des diplômés de Cambridge.

– Exactement, martela Whitfield. Des garçons brillants.

– Que dire de Shakespeare, alors ? *Beaucoup de bruit pour rien*, *Tout est bien qui finit bien*, etc. ?

– Ah ! je vois. Jim et Barbara, c'est l'équivalent de Shakespeare, c'est ça ? La bonne blague.

– Shakespeare fait rire le peuple.

– “Le peuple”, ricana Whitfield. Le dernier refuge de la crapule¹.

– Mais quelle est la différence ?

– *Beaucoup de bruit pour rien*, repartit Vernon Whitfield, avec toute la gourmandise de celui qui a attiré l'adversaire dans un piège fatal, prend sa source dans la Renaissance italienne.

– Et *Barbara (et Jim)* prend la sienne dans l'âge d'or des comédies radiophoniques de la BBC.

– Je vais mettre cette remarque au compte de votre facétie et l'ignorer, dit Whitfield.

– Je souligne simplement ici que tout prend sa source quelque part.

– Toutefois pas dans la Renaissance italienne.

– Bon, certes. Mais la Renaissance italienne est aussi à la source de beaucoup de pornographie. »

Dennis ignorait totalement si c'était vrai, mais cela sonnait vrai, et c'était suffisant. Au demeurant, la remarque suscita force clignements d'yeux et sudation.

« Pour en revenir à notre sujet, *Beaucoup de bruit pour rien* porte la marque du style éblouissant de Shakespeare.

– Je vous accorde ce point, concéda Dennis. Régalez-nous donc de quelques exemples. »

Whitfield le fixa d'un regard paniqué, tel un nazi agonisant dans un film de guerre. Dennis lui retourna un sourire poli. Il y eut un long silence.

« Je me demande cependant si ce n'était pas le talent dramaturgique de Shakespeare, plutôt que son style éblouissant, qui faisait rire les gens, reprit enfin Dennis. Ses pièces sont extrêmement bien construites. Et c'est justement là que se déploie l'intelligence de mes scénaristes : la construction, la caractérisation, et...

– “Ne soupirez plus, mesdames, ne soupirez plus ! Les hommes furent toujours trompeurs !” déclama subitement Vernon Whitfield.

– Éblouissant, en effet. Ce n'est pas pour rien qu'on le surnomme “le Barde”, n'est-ce pas ? »

Robert Mitchell éclata de rire.

« Non, se reprit Whitfield. “Les hommes furent toujours des trompeurs !”

– C'est effectivement mieux.

– Ce n'est pas son meilleur passage, concéda Whitfield.

– Peut-être pourrions-nous avancer dans le débat », intervint Robert Mitchell, qui redoutait les longs silences imbibés de transpiration de Vernon Whitfield.

Dennis savait que les dés étaient jetés.

« Je pense qu'il y a quatre cents ans de ça, vous auriez participé à une émission telle que celle-ci pour vilipender les crétins qui riaient aux pièces de Shakespeare.

– À la télévision ? » pouffa Whitfield.

Dennis leva les yeux au ciel et Whitfield vira à l'écarlate.

« Ne me prenez pas de haut !

– Ce qui m'inquiète, poursuivit Dennis, c'est que Vernon Whitfield et ceux de sa trempe n'aiment pas beaucoup que les gens s'amusent. En fait, je pense qu'ils n'aiment pas les gens, point. Et, d'ici peu, Vernon Whitfield nous assènera ses théories eugénistes.

– Pour l'amour de Dieu ! » protesta l'intéressé.

Robert Mitchell n'aida pas la cause de Whitfield en lui tendant un verre d'eau, comme à une vieille dame accablée de chaleur par une

journée d'été ensoleillée.

« Mon interlocuteur se veut la voix de la raison, de l'intelligence et que sais-je encore mais, un peu plus tôt, il a qualifié le public de *Barbara (et Jim)* de bande de hyènes hilares.

– Ce n'est pas du tout ce que j'ai dit ! s'étrangla Whitfield. Vous déformez grossièrement ce qui était, en tout état de cause, une conversation privée.

– Désolé. Mais il m'a semblé pertinent de souligner que vous avez utilisé les mots "hyènes hilares" pour qualifier le public typique d'une comédie télévisée de la BBC.

– Hyène, au singulier.

– Navré d'avoir déformé votre propos. Il n'en demeure pas moins condescendant.

– Ce que j'ai dit, très exactement...

– Je vous en prie, l'interrompt Dennis avec amabilité. Je m'en voudrais de laisser planer un malentendu.

– ... c'est que vous et vos semblables seriez prêts à montrer quelqu'un en train de *chier* si vous pensiez que cela puisse faire rire je ne sais quelle hyène. »

L'intention de Dennis avait été de pousser Whitfield à se comporter ouvertement à l'image de l'abruti qu'il était ; loin de lui l'idée d'en faire le premier homme à prononcer le mot de cinq lettres à la télévision anglaise. Mais le mot était lâché, et Dennis pouvait difficilement prétendre qu'il ne s'était rien passé. Il était dans l'obligation professionnelle de ne pas répondre, de se tourner vers Robert Mitchell et d'attendre son arbitrage.

« Bien, dit celui-ci. Je présente toutes mes excuses à nos téléspectateurs pour... pour le terme d'usinage utilisé par inadvertance à la faveur d'une discussion enflammée. Quittons-nous ce soir avec quelques minutes d'avance, afin que chacun puisse aller brancher la bouilloire et calmer ses esprits. »

(Robert Mitchell se vit contraint de renouveler ses excuses quelques soirs plus tard. Les centrales syndicales avaient écrit à la BBC pour souligner que c'était un intellectuel, un pur produit d'Oxbridge², et non un représentant de la classe ouvrière britannique qui s'était rendu coupable de prononcer le premier le mot de cinq lettres à la télévision.)

« Je suis affreusement désolé, chuchota Whitfield.

– Bonsoir », conclut Robert Mitchell à l’adresse des téléspectateurs.

Trois semaines après, dans une autre émission, un autre critique s’autorisa un mot pire encore et le crime de Vernon Whitfield fut oublié, mais on ne revit plus jamais ce dernier à la télévision. Plus tard, Dennis regretta d’avoir utilisé des tactiques indiscutablement triviales : il ne saurait jamais s’il aurait été capable de gagner le combat à la loyale.

¹ Le personnage détourne ici une citation de Samuel Johnson (1709-1784), monument de la littérature anglaise : « Le nationalisme est le dernier refuge de la crapule. »

² Contraction de Oxford et Cambridge.

Sophie ayant fini par se trouver à court d'excuses, son père et sa tante Marie vinrent lui rendre visite à Londres, pour voir son appartement et assister à l'enregistrement d'un épisode. Naturellement, ils ne purent s'empêcher de jouer les rabat-joie : Sophie leur envoya l'argent pour acheter des billets de train en première classe, et ils insistèrent pour venir en autocar ; elle leur réserva des chambres au Royal Garden Hotel, au bout de sa rue, et lorsqu'ils découvrirent que les chambres coûtaient neuf guinées la nuit, ils s'en repartirent poser leurs valises dans un bed & breakfast des environs, établissement plus modeste et familial.

« Dans cet hôtel, la cafétéria restait ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre », s'indigna George Parker, sourcils hissés aussi haut qu'il était possible.

Il se trouvait chez sa fille, et sirotait sa tasse de thé en se trémoussant inconfortablement dans le fauteuil Habitat. Marie était sortie faire des emplettes.

« Oui, The Maze, dit Sophie. J'y suis allée.

– Et le restaurant se trouve sur le toit ?

– Oui, j'y suis allée aussi. The Royal Roof. Il domine Kensington Palace. Là où habitent Meg et Tony. Je pense que ça te plairait.

– Meg et Tony¹ ?

– C'est comme ça que les gens les appellent.

– Non, les gens ne les appellent pas comme ça. »

C'était un thème récurrent de la visite : les gens *versus* les gens. Les gens *versus* les gens que fréquentait Sophie. Londres *versus* le Nord. Le show-business *versus* le monde. Sophie, elle en avait conscience, s'était habituée à tout un tas de choses qu'elle aurait crues être, autrefois, une intarissable source d'émerveillement.

« Quoi qu'il en soit, nous n'avions pas besoin de repas servis sur le toit, ni d'une cafétéria ouverte toute la nuit.

– Rien ne t'obligeait à la fréquenter, observa Sophie. Mais cela peut plaire à d'autres gens.

– C'est bien le problème. Si des clients de cet hôtel veulent boire du café à 4 heures du matin, alors cet hôtel n'est pas pour nous. »

Il ne servait à rien de se disputer avec eux ; elle les laissa séjourner là où bon leur semblait, réalisant du même coup une économie substantielle de six guinées par personne et par nuit, petit-déjeuner traditionnel inclus.

Ils voulaient rencontrer Clive, et lorsqu'elle fit l'erreur d'annoncer à celui-ci qu'ils venaient à Londres, il déclara qu'il le voulait lui aussi. Il en aurait l'occasion lors de l'enregistrement, lui assura-t-elle, mais Clive avait le sentiment qu'il méritait davantage.

« Je cherche à t'épargner.

– Je ne veux pas être épargné. Je joue dans une autre catégorie que Dennis, Brian ou tous ceux qui traînent dans les parages.

– À quel titre ?

– Au titre que je suis ton mari à l'écran, et ton, ton... à la ville.

– Mon quoi ? Tu n'es même pas capable de compléter cette phrase de telle sorte qu'ils comprennent ?

– Je vous invite tous à dîner. Samedi soir. Je ne peux pas me contenter d'une poignée de main après l'enregistrement et disparaître ensuite.

– Soit. Ne disparaïs pas. Reste boire un verre.

– Ils sont un peu mes beaux-parents. »

Sophie savait que la remarque était sincère. Clive la rendait chèvre. Il restait parfois dormir chez elle, mais pas toujours, et elle ne savait jamais quelle place était la sienne ; elle se surprenait à céder à la jalousie, tout en sachant que ça ne servait à rien et que ce sentiment allait de pair, de toute façon, avec un genre de relation amoureuse dont elle ne voulait pas avec lui.

« Ils vont prendre la chose par le mauvais bout.

– Par un bout ou par l'autre, quelle importance ? Il faut bien la prendre par un des deux.

- Je vais en entendre parler jusqu’à la saint-glinglin.
- Je ne peux pas être un ami tout court ?
- Ils ne comprennent pas le concept d’ami-tout-court. Pas un samedi soir. Ils comprennent les maris, les épouses, les couples qui se fréquentent, et ça s’arrête là.
- Je vais réserver chez Sheekey. Ça va leur plaire.
- Tu les connais si bien. »

Clive avait vu juste. Ils adorèrent Sheekey, notamment parce que l’établissement fermait à 20 h 30 ; Clive avait deviné, avec justesse, qu’ils préféreraient dîner à 18 heures. Si Sophie avait réglé l’addition, ils seraient ressortis aussitôt en découvrant les prix affichés sur le menu, alors qu’ils se contentèrent de demander poliment à Clive s’il était bien certain de son choix, et de souligner à l’envi sa gentillesse.

« Vous fréquentez, Clive ? lui demanda Marie, plus ou moins dès qu’ils furent assis.

- Je fais encore du lèche-vitrines.
- Oui, vous êtes encore jeune.
- Notre Barbara est toujours disponible, rappela George.
- Sophie, corrigea Sophie. Et je ne suis pas “disponible”.
- Ah bon ? fit George.
- Raconte-nous tout, dit Clive.
- Je veux dire par là que j’entends progresser dans ma carrière avant de commencer à penser à tout ça.
- Clive peut attendre – n’est-ce pas, Clive ? lança George.
- Bien sûr.
- Et ça ne vous empêcherait pas de fréquenter ailleurs, pas vrai ?
- Tout à fait. Fréquenter n’engage à rien.
- L’affaire est donc réglée, conclut George.
- Oh, pour l’amour de Dieu !
- Qu’avons-nous encore dit ? se rebiffa George en levant les yeux au ciel à l’intention de Clive pour indiquer que sa fille trouvait toujours à redire à tout.
- Pouvons-nous changer de sujet ? Comment ça se passe au travail, papa ? »

Mais George n'avait pas fait le chemin jusqu'à Londres pour parler de Blackpool. Il voulait tout savoir du feuilleton et des autres vedettes de la télévision et du cinéma avec lesquelles Clive et Sophie avaient travaillé. Avaient-ils rencontré les Beatles ? Clive leur raconta qu'il avait raté de peu Paul à une soirée et l'anecdote fut accueillie avec force hochements de tête et émerveillement, ce sur quoi le magicien et humoriste Maurice Beck, Mr. Magic, prit place à la table voisine et la rencontre ratée de peu de Clive tomba aux oubliettes.

« Nom d'un petit bonhomme, dit George. Est-ce bien qui je crois ? »

Si la remarque s'adressait à quelqu'un, c'était à Mr. Magic lui-même, qui sourit, puis fit mine de marquer un temps d'arrêt en notant la présence de Sophie et de Clive.

« Nom d'un petit bonhomme. Sont-ce bien là qui je crois ? »

Le père de Sophie partit d'un rire retentissant de délectation et Sophie se remémora l'embarras dans lequel il l'avait plongée à Blackpool, lorsqu'il avait découvert que le journal local avait dépêché son photographe star pour tirer le portrait de sa fille.

Quelques instants plus tard, les serveurs réarrangeaient la disposition des tables afin de réunir les cinq convives, et, peu après, Mr. Magic faisait son Mr. Magic. Il était en train de mettre la toute dernière touche à son spectacle sur la scène du Palladium, et leur donna du coup un petit avant-goût de quelques morceaux choisis puisqu'ils étaient en train de dîner. (George d'un carrelet et de frites, Marie d'un œuf poché au haddock.) Il leur raconta des blagues tout en escamotant des objets – montres, cuillères, serviettes de table – et Sophie redouta, au vu du volume de son rire et de l'intensité de sa stupéfaction, que son père ne soit victime d'une autre crise cardiaque.

Elle se surprit à observer le visage de Maurice Beck autant que ses mains. Contre toute attente, dans les rares moments où il se trouvait au repos, c'était un assez beau visage. Elle avait vu cet homme à la télévision, du temps où elle la regardait le samedi soir à la maison, faire tellement de grimaces – de stupéfaction, d'hilarité, de consternation – que jamais elle n'aurait imaginé qu'il pouvait être séduisant. Maintenant qu'il tenait en bride son talent d'histrion et que son visage était au repos, Sophie remarqua (examen qui ne laissa pas l'intéressé indifférent) qu'il avait des pommettes bien dessinées et des yeux bruns. Et qu'il était plus jeune qu'elle ne l'aurait cru, à peine quarante ans au jugé. Il n'était pas aussi beau

que Clive, mais Clive était trop vaniteux pour oublier un seul instant qu'il plaisait aux femmes. À moins qu'il ne fût tout bêtement convaincu que son physique, et non son talent de comédien, constituait son bien le plus précieux, qui réclamait une surveillance de chaque instant et lui interdisait les pitreries que s'autorisait Maurice. Sophie comprit subitement que Clive ne percerait jamais, pas de la façon dont il le voulait. Il voulait le premier rôle ou rien, et il n'avait pas l'étoffe d'un premier rôle.

« Je peux vous poser une question à tous les deux ? demanda Maurice. Votre feuilleton... c'est juste un feuilleton ?

– Comment ça ? demanda Sophie.

– Je ne veux pas piétiner les orteils de qui que ce soit, c'est tout. Si le feuilleton n'est pas simplement un feuilleton.

– Oh, je vois où il veut en venir, dit Marie.

– Où ça ? demanda George.

– Eh bien, tu ne le vois donc pas ?

– Non.

– Il vient de te dire qu'il ne voyait pas, intervint Sophie. Et moi non plus.

– Vraiment ? Il veut savoir si vous vous fréquentez dans la vraie vie. Et si ce n'est pas...

– Marie ! Ce n'est peut-être pas du tout ce qu'il veut dire !

– C'est exactement ce que je veux dire, confirma Maurice. Vous êtes très fine mouche, Marie. »

Marie était aux anges.

« C'est juste que... je me suis toujours dit, Maurice, si cette fille n'est pas déjà prise...

– Il se pourrait que le feuilleton soit juste un feuilleton, mais j'ai de toute façon un petit ami, déclara Sophie.

– Tu viens de nous dire que tu ne fréquentais pas, dit George.

– Il ne le savait pas. »

Clive cherchait désespérément un biais pour prendre part à la conversation. Il lui semblait être à la conférence de Yalta, en train d'assister au dépeçage du continent européen, sans avoir son mot à dire.

« Eh bien il le sait maintenant, dit George d'un ton triomphal. Elle

ne fréquente pas, Maurice. Elle est libre comme l'air.

– Peut-être parce qu'elle se préfère ainsi, glissa Clive.

– Vous avez eu votre chance et vous ne l'avez pas saisie, lui répliqua George.

– Je suis navré que tout ça se déroule sur la place publique, mais pourrais-je avoir votre numéro de téléphone ? » demanda Maurice.

Il fouilla dans son portefeuille, dénicha un reçu de magasin et un crayon, qu'il poussa vers elle. Sophie ne savait que dire. Quoi qu'elle fasse, elle allait contrarier quelqu'un.

« Qu'attends-tu ? s'impatienta son père. Maurice Beck vient de te demander ton numéro de téléphone ! Ce n'est pas le moment de bayer aux corneilles ! »

Elle nota son numéro, parce que cela semblait le plus court chemin pour clore cette scène embarrassante. Elle craignit un instant que Marie et son père ne se mettent à applaudir quand Maurice rangea le reçu dans son portefeuille, mais ils se contentèrent de se pousser du coude.

« Ne nous emballons pas, dit-elle. Nous n'en sommes qu'aux prémices. »

Lorsque l'addition arriva, Clive et Maurice se disputèrent le privilège de la régler. Maurice l'emporta.

« Quand je vais rentrer à la maison, personne ne croira que Mr. Magic m'a payé à dîner, dit George.

– Ils ne croiront pas non plus qu'il a demandé son numéro de téléphone à ta fille, observa Marie.

– Merci bien », dit l'intéressée.

Ils firent leurs adieux à Maurice sur le trottoir, devant le restaurant. Maurice embrassa Marie sur la joue, gratifia Sophie d'un baisemain, pendant que George riait d'incrédulité. Et quand Maurice fit ensuite mine de vouloir l'embrasser à son tour, son hilarité gagna des sommets inégalés. Clive était relégué aux oubliettes et Sophie en conçut de la peine pour lui : aux yeux de son père et de sa tante, soupçonna-t-elle, Clive n'était pas une vraie vedette parce qu'elle le connaissait et travaillait avec lui ; par conséquent, il ne comptait pas. En outre, ils avaient avec Maurice Beck, comme ils le regardaient à la télé depuis des années, une relation préexistante à cette rencontre.

Clive disparut dans la nuit avant même qu'ils aient hélé leur taxi.

Mr. Magic sortit son reçu du portefeuille et appela Sophie alors qu'elle buvait le thé avec Diane, la journaliste de *Crush*. Diane était venue faire un article sur l'appartement de Sophie. Sa rédactrice en chef avait beaucoup aimé l'histoire de la star de télévision qui n'avait ni téléphone ni petit ami, et *Barbara (et Jim)* était la comédie la plus populaire du moment. Cela plairait aux jeunes lectrices, qui voulaient toutes être Sophie, d'être régulièrement informées, avait déclaré la rédactrice en chef. Diane eut ainsi l'occasion d'écouter Sophie bâtir des projets pour sa soirée du samedi avec autant de monosyllabes, de réponses évasives et de manœuvres dilatoires que le permettaient la politesse et l'ingénuité.

Sophie raccrocha tout sourires, et essaya de poursuivre la conversation qui roulait sur le mobilier Habitat et le poster qu'elle venait d'acheter, un gigantesque soleil couchant écarlate au-dessus d'un océan bleu profond.

« Raconte.

– Je ne vais pas te raconter mes projets pour samedi soir, protesta Sophie.

– Les lectrices de *Crush* n'en sauront rien. C'est entre toi et moi.

– C'est quelqu'un que tu ne connais pas.

– Je sais que ce n'était pas Clive.

– Comment le sais-tu ?

– Parce que tu as dit : "Bonjour, Maurice." »

Ne sachant que répondre, Sophie haussa les épaules puis éclata de rire.

« C'était Maurice.

– Il y a des bruits qui courent à propos de Clive et toi. Les gens n'arrêtent pas de vous croiser ensemble ici ou là.

– Si j'étais avec Clive, je ne sortrais pas avec Maurice, n'est-ce pas ?

– Je n'en sais rien.

– Eh bien, je ne le ferais pas.

– Le seul Maurice que je connais, c'est Mr. Magic, à l'affiche du *Sunday Night at the London Palladium*. »

Sophie rougit et lut de la curiosité dans les yeux de Diane. Mais

pas question de capituler et de vendre la mèche. Et tant pis s'il lui fallait ramer.

« Comment ça, le seul Maurice que tu connais ? Tu n'as jamais été en classe avec un garçon qui s'appelait Maurice ? Il n'y a personne dans ta famille qui se prénomme Maurice ? Pourquoi faudrait-il qu'il s'agisse d'un Maurice célèbre ?

– Tu ne voulais pas que je sache qui t'appelait. Tu te contentais de dire “oui”, “non”, “merci”. Et je précise que mon oncle Maurice est le mari comblé de ma tante Janet et qu'ils vivent à Redcar.

– Crois ce que tu veux.

– Il n'est pas ton genre. Tu vas sortir un samedi soir avec Maurice Beck !

– Ah, nom d'un chien ! Pourquoi a-t-il fallu qu'il appelle pile quand tu étais là ?

– Il a probablement déjà essayé de te joindre un millier de fois et tu étais sortie.

– Si tu dis quoi que ce soit à qui que ce soit, je te tue. Nous ne sommes encore jamais sortis ensemble.

– Mr. Magic !

– Tu penses que je suis folle ?

– Non, répondit Diane, pensivement. Il est plus jeune qu'il n'en a l'air. Et moins moche que tu ne le penses.

– Moins moche que je ne le pense ? » Sophie gémit d'un feint désespoir.

« Où t'emmène-t-il ?

– Je ne sais pas. Il passe me chercher. Il a dit qu'il voulait aller dans un endroit où on s'amuse.

– Allez dans une discothèque.

– Oh, j'adorerais ! Tu en connais une ?

– J'aime bien le Scotch.

– Je ne vois pas de quoi tu parles.

– Le Scotch of St James. C'est assez sélect.

– Mais pas trop m'as-tu-vu ?

– Pas pour toi. Et lui est célèbre. Les gens pardonnent beaucoup, quand on est célèbre. »

Sophie réitéra son gémissement.

« Tu m'appelleras, ensuite ? Je vais dépérir de curiosité. »

Sophie lui en fit la promesse, elle était sincère. Avant de rencontrer Diane, elle n'avait jamais songé qu'elle n'avait aucune amie, alors que tant de bienfaits dont elle n'aurait su rêver lui tombaient tout cuits dans les mains.

Pour commencer, Maurice s'entendit dire – le portier partait du présupposé que c'était l'affaire du gentleman – qu'il devait déboursier trois guinées pour devenir membre temporaire du Scotch of St James puis, quand deux filles, dans la queue derrière eux, leur demandèrent des autographes, ils furent bombardés l'un et l'autre membres honoraires. Cette subite marque de reconnaissance les rendit nerveux, cependant, une fois à l'intérieur, personne ne leur prêta attention. Et cette indifférence avait quelque chose d'appliqué, d'artificiel, de calculé presque, sentit Sophie, comme si on voulait leur signifier qu'ils n'étaient pas assez célèbres, ou l'étaient pour de mauvaises raisons. Toutes les filles ressemblaient à Diane, brunettes longilignes en minijupe arborant un maquillage qui leur faisait des minois de pandas, et tous les hommes à des guitaristes, voire à des chanteurs pop. Sophie s'était mise sur son trente et un, tandis que l'infortuné Maurice portait un costume-cravate. Un très beau costume au demeurant, mais Sophie ne pouvait se défaire de l'impression de sortir avec l'oncle Maurice de Diane, celui de Redcar.

Il y avait un dancing au sous-sol, un bar au premier étage, de la fumée, du bruit et du tartan partout. Le tartan expliquait sans doute le nom du club, ou inversement ; dans un cas comme dans l'autre, l'explication n'était guère éclairante. Ils montèrent au bar, car même Sophie ne se sentait pas de foncer tête baissée sur la piste de danse. Ils prirent place à une table, dans un coin, et, après avoir patienté quelques minutes en vain qu'on vienne prendre leur commande, Maurice gagna le comptoir.

En un éclair de seconde, un charmant jeune homme aux cheveux longs avec un blazer à rayures tape-à-l'œil se glissa dans la place.

« Bonjour, je m'appelle Keith. »

Sophie lui sourit, mais ne se présenta pas.

« Nous sommes amis, je me trompe ? »

– Je ne pense pas.

- Ah. Mais... nous ne sommes pas, comment dire, mauvais amis ?
- Je pense juste que nous ne nous connaissons pas.
- Bien. Ça me soulage.
- Comment pourrions-nous être mauvais amis ?
- Pour tout vous avouer, il s'avère que parfois je rencontre une nana et que, une chose menant à une autre, avec mon style de vie pas de tout repos, je ne la revois pas vraiment ensuite.
- *Pas vraiment* ? Que peut bien vouloir dire “pas vraiment”, dans ce contexte ? »

Keith se mit à rire.

« Bien vu. “Pas vraiment” signifie “jamais”.

- Je crois avoir pigé l'idée générale.
- Ne vous laissez pas refroidir par ce détail.
- Oh, jamais de la vie. Vous m'avez tout l'air du cavalier de rêve. »

Keith la dévisagea une fois de plus.

« Mais nous sommes amis, n'est-ce pas ?

– Non, répondit Sophie. Mais je ne pense pas que nous soyons mauvais amis.

– J'ai comme une impression de déjà-vu. L'espace d'une seconde, il m'a semblé que j'avais déjà eu cette conversation, ici même. Cela vous est-il déjà arrivé ?

- Oui, à l'instant.
- Mes vieux, lâcha Keith tout à trac.
- Je vous demande pardon ?

– Mes parents – mes parents vous aiment bien, mais je me demande comment ils vous connaissent. Ou comment je sais qu'ils vous connaissent. Et vous aiment bien. »

Sa perplexité paraissait sincère. Sophie comprit en un tournemain la nature de sa relation avec les parents de Keith, mais ne se sentit pas tenue de la clarifier.

« Je ne peux pas le leur reprocher, soit dit en passant. Vous êtes sublime.

– Merci. »

Maurice réapparut avec les boissons. Keith ne fit pas mine de bouger.

« Voici mon ami, indiqua aimablement Sophie. J'ai été ravie de bavarder avec vous. »

Keith jeta un regard en direction de Maurice.

« Lui ? Vraiment ? » Il se leva, et entreprit d'inspecter le visage de Maurice, comme s'il traquait le bouton disgracieux devant un miroir. « Quel âge a-t-il ?

– Vous permettez ? » dit Maurice.

Sophie parvint à dompter son envie de rire. Rire aurait été déloyal, et injuste. Même si Maurice avait au bas mot dix ans de plus que Keith, ce n'était pas à l'écart d'âge que ce dernier faisait référence, selon elle. Maurice semblait appartenir à une époque révolue. Le magicien incarnait celle des spectacles de variétés, quand tous les autres clients du club donnaient l'impression d'évoluer dans un monde qu'on venait de leur inventer. Sophie ne voulait pas ressembler à son père qui, durant son séjour à Londres, avait ostensiblement fustigé les moins de vingt-cinq ans, mais le visage de Keith ou celui de n'importe quel autre client du Scotch of St James lui évoquaient celui de Clive : une page vierge, sur laquelle la vie n'avait encore laissé aucune cicatrice. Sophie avait certes aspiré à vivre dans une ville qui respirait la jeunesse ; ça finissait cependant par être louche, tous ces gens en apparence immunisés contre les intempéries de l'existence.

« Je pense que tu devrais dégager maintenant, Sunny Jim, dit Maurice.

– Mr. Magic ! Putain ! Hé, fais-nous un petit tour, Mr. Magic ! »

Maurice avait l'air perdu et quelque peu effrayé, jugea Sophie.

« Impossible, pas dans une discothèque, finit-il par répondre.

– Pourquoi ?

– Vous devriez aller retrouver vos amis, Keith. Ils doivent s'inquiéter. »

La voix de Sophie fit enfin grésiller quelques étincelles au tréfonds de la mémoire de Keith.

« Vous êtes la petite épouse ! Dans le feuilleton ! C'est pour ça que je vous connais ! Mon père est fou de vous ! Je suis allé bouffer chez eux, et on n'avait même pas le droit de parler ! Il ne rate jamais un épisode. Comment ça s'appelle, déjà ? Putain ! Mr. Magic et la

pépée de la télé qui fait craquer mon paternel ! Keith, des Yardbirds. Enchanté de vous rencontrer. »

Il tendit la main à Maurice, qui fut contraint de poser les verres pour la serrer. Sophie se contenta d'un petit signe.

« Bon, personnellement, je ne vous regarde ni l'un ni l'autre, reprit Keith, mais que Dieu vous bénisse l'un et l'autre de rendre les vieux heureux. Bref. »

« Bref », s'avéra-t-il, signifiait « bonsoir ». Keith avait tourné les talons.

« C'est quoi, les Yardbirds ? demanda Maurice.

– Un groupe pop », répondit Sophie, qui n'en avait jamais entendu parler mais voulait avoir la sensation d'être plus à la page que Maurice sur ces sujets. Aucun des deux n'avoua son inconfort. Ils terminèrent toutefois leurs verres sans traîner puis se rendirent dans un restaurant, où on pouvait discuter et manger en paix. Ce n'était pas que Sophie se sentait vieille – bien au contraire : elle se sentait jeune, vivante, auréolée de succès, pleine d'espoir et d'ambition. Mais elle aussi était une saltimbanque. Tout en se doutant que Maurice Beck n'était pas l'homme qu'il lui fallait et qu'elle n'avait rien à faire avec lui, elle était solidaire.

Au cours des semaines suivantes, Sophie et Maurice dînèrent par trois fois ensemble. À l'issue de la deuxième soirée, elle l'invita à boire le café chez elle et l'embrassa, juste pour voir si un baiser pouvait changer quelque chose mais, bien avant que leurs lèvres ne se touchent, elle fut alertée par une mauvaise haleine d'un autre temps, qu'elle associa à sa vie d'écolière, et en particulier à une fille, une certaine Janice Stringer, qui, selon la légende, ne possédait pas de brosse à dents. Sophie ne voulait pas penser à Janice Stringer quand elle embrassait un homme. Le baiser déboucha sur une pitoyable et indigne petite bagarre, du genre de celles contre lesquelles Marjorie l'avait mise en garde, et dont Maurice semblait convaincu qu'elles faisaient partie du plaisir. Sophie comprit à cet instant que leur relation avait atteint son terminus. Comme elle ne pouvait pas le lui annoncer dix secondes après leur baiser, il faudrait en passer par un autre dîner, une autre soirée à endurer les histoires du Magic Circle et du Winter Gardens de Bournemouth, qui se conclurait par une conversation pénible.

Malheureusement, l'empressement avec lequel elle accepta de le revoir après le baiser à la mauvaise haleine fut interprété de travers : Maurice lui demanda sa main. Il l'emmena dîner chez

Sheekey, parce que c'était ce qui se rapprochait le plus d'un lieu chargé, pour eux, d'une signification sentimentale, et il fit apparaître la bague dans une flûte de champagne sous les applaudissements du personnel. Lequel, voyant que Sophie mettait du temps à répondre, se découvrit des tâches urgentes dans l'une des autres salles. C'était la résistance qu'elle lui avait opposée, comprit-elle subitement, qui avait convaincu Maurice d'acheter cette bague. Il avait cru avoir affaire à une fille aux principes vieux jeu. Erreur : elle lui avait résisté parce qu'elle n'avait tout bêtement pas envie de coucher avec lui.

« C'était complètement raté, n'est-ce pas ? demanda Maurice lorsque les spectateurs eurent rompu les rangs.

– Non, c'était un tour très réussi. Et romantique, avec cette haie de serveurs qui nous observaient.

– J'entends déjà un « mais »...

– Nous ne nous connaissons pas vraiment.

– Je pense que vous, vous me connaissez, répondit Maurice. Je passe à la télé depuis plus longtemps que vous. Et puis, bon, vous êtes une actrice.

– Ce qui veut dire ?

– Quand vous passez à la télé, vous n'êtes pas vous. Vous jouez un rôle. Alors que quand moi je passe à la télé, je reste toujours Maurice. »

Cette observation, hélas, s'avérait très juste. Maurice était égal à lui-même en privé comme en public. Il ne sortait jamais sans maquillage, ni sans ce sourire sincère et carnassier qui clignotait à tout-va comme un phare de voiture défectueux.

« Je suis certaine que vous êtes bien plus que ça.

– Non, pas vraiment, je suis sans surprise. Et fier de l'être. Nous pourrions rester mariés mille ans que je serais toujours celui qu'on voit au *Sunday Night at the London Palladium*. »

Sophie fut tentée de le remercier de ses invitations en lui conseillant de ne jamais répéter cela, à aucune femme, à moins qu'il ne cherche, pour une raison ou une autre, à pousser sa cavalière du soir au suicide.

« Je n'en doute pas, répondit-elle.

– Est-ce une façon de me dire... que je devrais patienter un peu ? Que nous devrions continuer à nous fréquenter et à nous couvrir de

mamours ? »

Voilà encore un des trucs qui clochaient chez lui : un mot tel que « mamours ». Un mot droit sorti de la bouche des grands-parents de Sophie. Il existait probablement une vieille chanson de bal musette intitulée « Couvrons-nous de mamours » ; mais jamais un morceau des Rolling Stones ne porterait un titre pareil. Ni un morceau des Yardbirds, imaginait-elle – même si elle n'avait toujours rien entendu d'eux. Et puis, quel métier était-ce là – magicien comique ? Elle ne se sentait pas taillée pour endosser le rôle d'épouse d'un magicien comique, quand bien même son haleine serait plus suave que des pastilles Parma à la violette, et ses baisers pareils à des bombes atomiques. La place des magiciens comiques était sur la promenade des stations balnéaires. Les magiciens comiques, c'était précisément, en venant à Londres, ce qu'elle avait voulu fuir.

« Ce n'est pas exactement ce que j'ai dit, finit-elle par répondre.

– Ah.

– La patience n'y changera rien.

– Pourquoi ? »

Il la regardait avec sérieux et gravité. Il voulait sincèrement comprendre.

« Je ne pense pas être celle qu'il vous faut.

– Détrompez-vous. Je suis catégorique.

– Ah, bon. Ce doit être l'inverse, alors.

– L'inverse ? »

Sophie songea qu'elle n'avait pas témoigné assez de gratitude à Dennis, Bill et Tony pour leur vivacité d'esprit, et que si elle voyait jamais la fin de cette soirée, ce qui semblait mal parti, elle y remédierait. Elle leur offrirait des fleurs, du bourbon, accompagnés d'un petit mot pour les remercier d'être aussi intelligents. Il existait mille raisons pour lesquelles elle n'aurait jamais eu cette conversation avec Dennis. Elle ne voulait pas être l'épouse d'un magicien comique un peu bouché sur les bords, rien ne l'y obligeait, et de surcroît ce choix n'étonnerait personne.

Elle s'expliqua, aussi clairement qu'elle le put, brisa le cœur de Maurice, puis rentra chez elle, seule.

1 La princesse Margaret et son époux, Antony Armstrong-Jones.

Dès lors que Bill se fut accoutumé à l'idée – que la première lui inspira moins de dédain et la seconde moins de morosité –, il se régala à crier sur les toits que Tony était responsable de deux grossesses en un même mois. Tony ne gâcha pas la bonne blague en soulignant qu'il subsistait des doutes sur la paternité de l'autre enfant : Tom Sloan et Dennis figuraient eux aussi parmi les suspects. Et Bill lui-même n'était pas entièrement blanc dans l'affaire. Cela étant dit, la paternité était subitement omniprésente dans la vie de Tony, plus qu'il n'aurait pu le prédire.

Ils avaient désormais investi un bureau plus spacieux qui leur permettait d'accueillir Hazel tout en travaillant dans la pièce du fond. Lorsque June lui rendit visite pour lui annoncer la nouvelle, elle n'entra pas par surprise dans le bureau, comme elle le faisait d'ordinaire quand elle passait à l'improviste ; elle patienta le temps que Hazel prévienne Tony. Au premier regard, il comprit l'objet de la visite et il entraîna sa femme dans la rue, loin des regards curieux, pour l'étreindre de toutes ses forces.

« Tu te rends compte ? Tu as réussi à me faire tomber enceinte ! » et Tony apprécia le sous-entendu de brutalité, ou du moins de vigueur, que laissait planer la phrase. Il n'avait déployé ni brutalité ni vigueur. Cela était au contraire le résultat de beaucoup de patience, de moult cajoleries, et quantité de demain-peut-être, ce n'est-pas-grave, et je-crois-que-oui. Des signes d'amélioration s'étaient manifestés ces derniers temps, tout semblait moins compliqué.

« On va devoir déménager, dit Tony. Dans une maison avec jardin.

– Ne t'emballe pas. On sera très bien où nous sommes encore un petit moment. »

Leur appartement se trouvait à Camden Town ; June adorait ce

quartier, ses commerces, ses cinémas, son marché.

« Dans un coin arboré, et calme. À Pinner, quelque chose dans ce goût-là.

– Tu crois ? Bon... De toute façon, il y a des soucis plus urgents.

– Des soucis ? Quels soucis ?

– L'accouchement, pour commencer. Je suis terrorisée.

– Pardon. Bien sûr.

– Et savoir si je serai une bonne mère.

– Tu seras une mère merveilleuse.

– Et toi un père merveilleux.

– Oh, bon sang. Et moi qui me souciais de jardinage.

– Comment te sens-tu ?

– Perché sur un petit nuage. »

Et il resta perché sur son petit nuage, jusqu'à ce qu'il annonce la nouvelle à Bill.

C'était sans doute sain et prometteur : Bill et Tony étaient en train de devenir deux personnes distinctes. Le processus était à l'œuvre. Après sa journée de travail, Tony était perclus de douleurs, comme après un de ces entraînements débilés qu'il avait endurés pendant son service militaire. Il avait semblé qu'ils partageaient jusque-là un seul et même cerveau qu'ils remplissaient d'idées, de répliques, de péripéties et de personnages aussi facilement qu'on remplit une baignoire en ouvrant les robinets. Parfois, la pression d'un des robinets était plus forte ou alors le bain nécessitait plus d'eau chaude, mais l'ajustement s'imposait de lui-même. Il leur suffisait de parler et d'écrire.

Au cours de la création de cette nouvelle saison cependant, leur cerveau jouait à cache-cache. Soudain, ils n'étaient plus qu'une paire mal assortie, attelée par le joug du talent et des circonstances : la moindre réplique, le moindre choix était contesté, débattu, attaqué, défendu. Chacun à son tour, ils remportaient de petits triomphes et enduraient de petites défaites. Sûrement en allait-il ainsi de tous les binômes, seulement pour eux, c'était nouveau et douloureux.

Tony essaya de réfléchir à une façon d'annoncer la nouvelle à Bill sans entrouvrir la porte au sarcasme et au mépris. Bill aimait bien

June et, lorsqu'ils se voyaient, chacun semblait apprécier la compagnie de l'autre. Cela relevait sans doute de la paranoïa, mais Tony ne pouvait s'empêcher de penser que Bill considérerait son mariage comme bidon, un signe de couardise, un désir de conformité. Longtemps, ils avaient été deux vins à la robe distincte ; et maintenant, Tony était passé au rayon fromage. Un fromage sans grand caractère, plus proche d'une pâte à tartiner que d'un de ces bleus français transpirants et farcis d'asticots. Cela faisait de lui un époux bonasse, et, bien avant la grossesse de June, ils menaient une vie plutôt casanière, employaient leurs soirées à regarder la télévision, à écouter la radio ou décortiquer ensemble des scénarios. Plus une ou deux séances de cinéma hebdomadaires longuement commentées sur le chemin du retour. Tony pouvait écouter June parler de scénarios des nuits entières. Si elle n'était pas capable d'en écrire – elle s'y était essayée, sans jamais rien lui montrer, ni à personne d'ailleurs –, elle n'avait pas son pareil pour repérer les failles, les manques, le moment où l'intrigue avait tourné à droite quand elle aurait dû prendre à gauche, la raison pour laquelle une scène était anémique quand elle aurait dû pétiller comme un bouquet d'étincelles. Tony commençait à penser que le talent de June en ce domaine et leur intérêt commun seraient sans doute sur le long terme plus bénéfiques à leur couple qu'une passion charnelle qui n'aurait forcément qu'un temps.

Bill, à l'inverse, fréquentait des night-clubs et des bars dont personne à part lui ne connaissait l'existence, il buvait beaucoup et il rencontrait des hommes insoumis et dangereux, qui risquaient à tout moment la prison à cause de leurs préférences sexuelles, mais semblaient s'en ficher. Il explorait aussi un nouveau monde aux confins de l'industrie du divertissement, un monde dont Tony n'avait pas les clés. Bill allait au théâtre – il avait découvert Harold Pinter, N. F. Simpson et Joe Orton – et connaissait Peter Cook, Dudley Moore et des gens à *Private Eyes*¹. Il avait proposé deux sketches intelligents et mordants pour la nouvelle émission satirique de Ned Sherrin, *Not So Much a Programme, More a Way of Life* – l'un des deux, « Homosexuel et vierge depuis deux mille ans », tournait en dérision l'inertie du législateur face aux recommandations du rapport Wolfenden². Celui-là avait été refusé, mais Bill en était fier, et Tony le soupçonnait d'être lancé dans un projet de plus longue haleine, qui lui permettait de sonder tous ces territoires sur lesquels *Barbara (et Jim)* ne pouvait jamais s'aventurer. Tony admirait ces audaces, et, s'il aurait aimé ressembler un peu plus à son ami, il savait cependant que c'était un vœu pieu.

« Bordel de Dieu », dit Bill lorsque Tony lui annonça la nouvelle.

Même ses jurons étaient plus démonstratifs, depuis quelque temps. Quand ils s'étaient lancés dans le métier, Bill s'efforçait de châtier son langage par crainte de passer pour un rustre sans éducation de Barnet. Maintenant que la moitié des comédiens et des gens de plume qu'il fréquentait cherchaient à passer pour des rustres sans éducation de Barnet, il jurait comme un charretier avec la crème d'entre eux.

« Comment cela est-il arrivé ? »

Tony eut un sourire penaud. « De la façon normale. Plus ou moins.

– Monsieur Normal. Putain de Monsieur dans la Moyenne.

– C'est tout moi, ironisa Tony.

– Un peu tout de même, non ?

– Je ne sais pas, Bill. Je suis un scénariste de télévision qui a quitté l'école à quinze ans, et qui s'est fait arrêter une fois dans des pissotières d'Aldershot. Je viens d'apprendre que je vais devenir père après avoir fait l'amour à ma femme une dizaine de fois en tout et pour tout, avec un taux de succès de moins de cinquante pour cent. Est-ce dans la moyenne ?

– Probablement au-dessus en ce qui concerne le dernier point. »

Tony éclata de rire et se souvint des piques féroces de sa mère aux dépens de son père.

« Tu repasses tout ce qui pourrait rebiquer, reprit Bill. Tu veux être respectable.

– C'est arrivé, c'est tout. Sans l'avoir cherché. Et ça me convient.

– Ouais, bon, je suppose que c'est bien que l'un de nous soit comme ça.

– Et pourquoi ?

– C'est ce que nous essayons de faire, non ? Écrire sur Monsieur et Madame dans la Moyenne.

– T'as raison. Elle ressemble à Sabrina et lui travaille au cabinet du Premier ministre.

– Bon. Disons qu'on écrit *pour* Monsieur et Madame dans la Moyenne.

– Primo, selon moi, personne n'est dans la moyenne. Et deuxio... quelle importance ? Quel mal y a-t-il à cela ? On a écrit ce qu'on avait envie d'écrire, et on s'est retrouvés avec dix-huit millions de

spectateurs. N'est-ce pas là tout l'objet des comédies télévisées ? De fédérer les gens ? Et c'est ce que j'adore dans ce travail. Tu rigoles de la même blague que ton patron, ta mère, ton voisin, le critique de télévision du *Times*, et la reine, pour ce que j'en sais. C'est génial. »

Bill lâcha un soupir. « Ouais, bref. Félicitations. »

C'était pas de chance que Dennis soit convoqué le lendemain chez Tom Sloan, qui lui annonça qu'ITV projetait de lancer un nouveau jeu télévisé le soir même de la diffusion du dernier épisode de la deuxième saison.

« À la même heure ? »

– Non, ils ne sont pas fous à ce point. Mais ils trouvent *Dans vos cordes* un peu faiblard. »

Malheureusement, *Dans vos cordes*, un feuilleton dramatique qui brossait le quotidien de l'hospice de pauvres d'une ville industrielle du Yorkshire pendant la Grande Dépression, était faiblard au point que personne n'avait envie de le regarder.

« En quoi puis-je aider ? » demanda Dennis, sans trop savoir jusqu'où sa proposition était sincère. Presque à coup sûr, elle allait ouvrir la porte aux problèmes.

« Qu'aviez-vous prévu pour le dernier épisode ? Il nous faut un truc que tout le monde aura envie de regarder. Et une fois l'épisode terminé, espérons qu'ils auront tous la flemme de se lever pour changer de chaîne.

– Oh, c'est plutôt bon. Vous vous souvenez que, dans le premier épisode, Barbara confiait être descendue à Londres pour devenir chanteuse ? Eh bien, elle va passer une audition au...

– Pas de chansons.

– Non, on ne l'entendra pas chanter, même si au demeurant Sophie a une très belle voix. L'idée, c'est plutôt que Barbara ambitionne de faire quelque chose, de devenir quelqu'un à part entière plutôt que...

– Permettez-moi de vous arrêter là. Nous ne voulons pas que le dernier épisode de la saison se mêle de politique.

– En quoi est-ce de la politique qu'une jeune femme qui s'ennuie se découvre une ambition ?

– À mes yeux, c'en est.

– On va y réfléchir, assurément », répondit Dennis.

Dennis ayant encouragé Tony et Bill à trouver une occupation à Barbara, et ces deux-là ayant accédé à sa requête en faisant preuve d'imagination, il était maintenant dans ses petits souliers à l'idée de devoir leur dire de trouver autre chose.

« Et d'ailleurs, pourquoi n'est-elle pas encore enceinte ? Y a-t-il une raison à ça ? Ils ne peuvent pas avoir d'enfant ? »

Dennis ne se sentait pas d'expliquer à son patron que Clive et Sophie répugnaient à s'investir dans une famille de fiction.

« Ils ne sont pas mariés depuis si longtemps, et Jim...

– Aucune raison, donc. Mettez-la sur les rails de la maternité. Ça rameutera du public.

– D'acodac. »

« Oh, bordel de Dieu », s'exclama Bill lorsque Dennis leur fit part de la nouvelle.

Tony éclata de rire.

« Qu'y a-t-il de drôle ? demanda Bill.

– Tu dis ça chaque fois que tu apprends que quelqu'un va avoir un bébé.

– Pourquoi réagit-il comme ça ? demanda Dennis.

– Va-t'en savoir. Demande-lui.

– C'est cette fichue logique de couple, expliqua Bill. Peu importe qui ils sont : un homme et une femme se rencontrent, se marient, s'installent dans une maison, font des mômes. C'est comme... la nourriture. Sur l'assiette, ça peut avoir l'air différent, mais elle ne peut emprunter qu'un seul circuit, elle descend, et quand elle ressort à l'autre bout, tout a le même aspect et la même odeur. Et qui a envie d'écrire sur un sujet pareil ? »

Dennis, perplexe, regarda Tony, qui haussa les épaules.

« Je ne sais plus quoi faire.

– Elle pourrait faire une fausse couche avant la prochaine saison ? reprit Bill. Se faire avorter ? C'est rigolo, les avortements ?

– Va poser la question à une femme qui est morte de septicémie après s'être enfoncé des aiguilles à tricoter dans le corps, riposta Dennis.

– Ce serait peine perdue.

– Tu es vraiment un sale con, parfois. Pourquoi cette pauvre fille ne peut-elle pas tomber enceinte ?

– Elle le peut, convint Bill. Mais ai-je raison de penser qu'il lui faudrait ensuite s'occuper du bébé ? Et si tel est le cas, quelqu'un peut-il m'expliquer ce qu'on est censés faire du lardon pendant seize épisodes ?

– Les bébés, ça peut être marrant, dit Dennis.

– On t'écoute : quelle est ta meilleure blague sur les bébés ? »

C'était une question rhétorique, bien entendu, mais Dennis fit mine de la prendre au sérieux, histoire de dissiper les craintes de Bill.

« D'accord. Quand ma nièce avait trois ans...

– Oh, Seigneur, de grâce.

– Tu ne veux même pas écouter, protesta Dennis.

– Un bébé va tout gâcher.

– Merci, dit Tony. Je vais être papa, Dennis.

– Quelle fantastique nouvelle !

– Oui, essaie de lui expliquer ça.

– Je me contrefiche ce que les autres font de leur temps libre, reprit Bill, mais...

– Ce n'est pas vrai, le coupa Tony.

– Tenons-nous-en à Jim et Barbara, intervint Dennis. Que pouvons-nous faire pour rendre l'idée plus acceptable à tes yeux ?

– Pendant combien de temps doit-elle être enceinte ? » Devinant que Tony et Dennis s'apprêtaient à lui servir chacun sa version d'une même blague, il enchaîna : « Oui, oui, très drôle. Combien de temps à l'écran ?

– Au pif ? demanda Dennis.

– Il existe une vraie formule dont tu pourras vérifier plus tard l'exactitude ? demanda Bill. Une durée officielle de gestation télévisuelle ?

– Le premier épisode de la prochaine saison pourrait servir de préambule, et elle accoucherait dans le deuxième.

– Sapristi.

– C'est moins pire que tu ne le penses, dit Tony. Il y a des choses à raconter.

– Donne-moi un exemple.

– Le baptême. Jim est athée, j'imagine. Donc il s'y oppose. On pourra se payer la tête d'un vicaire gnangnan de l'Église anglicane pendant tout un épisode.

– Il nous faudra peut-être en discuter d'abord, intervint Dennis. Tom est presbytérien. »

Bill lui décocha un regard si méprisant que Dennis décida qu'il préférerait affronter l'ire de Tom Sloan.

« J'en prends bonne note, Bill, mais Tony a raison. Ce n'est pas parce qu'ils fondent une famille que tout doit changer. Il faut juste faire preuve d'ingéniosité.

– Sans mentionner du tout le petit morveux, certaines semaines.

– Si cela peut te rasséréner.

– Cela me rassérène. »

Jamais, songea Tony, une belle fille n'avait été fécondée avec autant d'agacement et de répugnance.

Pour finir, c'était à Bill que reviendrait la paternité de la scène dans laquelle Barbara annonce à Jim et à la population britannique qu'il va devenir père. Et l'idée était si fameuse, inattendue et maligne que Tony eut le sentiment que le professionnalisme, l'imagination et le talent de Bill triompheraient toujours de ses réticences et de son hostilité. Dans « La Surprise » Barbara omet tout simplement d'annoncer la nouvelle à Jim, au motif qu'il est impensable qu'il ne soit pas déjà au courant d'un tel événement cataclysmique. Jim débarque dans le salon alors que Barbara est au téléphone avec sa mère, et ne comprend de quoi il retourne – ce qui est signalé par le fait qu'il abaisse lentement son journal – qu'au moment où le public du studio le comprend lui aussi, pile comme Tony et Bill l'avaient espéré. L'expression de Clive, quand la révélation advient, était parfaite, et cet instant constituait la quintessence de tout ce que le public aimait dans ce feuilleton. Pour la toute première fois, Tom Sloan assista à l'enregistrement, et fut tant satisfait qu'on vit arriver deux bouteilles de champagne dans les coulisses. Le champagne, à son tour, aida Sophie et Clive à retrouver le chemin jusqu'au lit de Sophie.

Sophie commençait à comprendre qu'au nombre des lois

immuables il fallait ajouter celle-ci : acteurs et actrices finissaient toujours par coucher ensemble. Les acteurs et les actrices avaient un capital séduction supérieur aux gens ordinaires. Un des dons qu'ils avaient eu la chance de recevoir – le seul, peut-être, qui comptât vraiment. Voire, dans bien des cas, le seul et l'unique. Ces gens plus séduisants que la moyenne passaient ainsi beaucoup de temps ensemble, pendant que d'autres, moins gâtés par la nature, les habillaient, les maquillaient, les éclairaient de façon à accentuer leur beauté, leur disaient qu'ils étaient des êtres merveilleux. Ils se retrouvaient fréquemment parqués dans des endroits glamour, loin de chez eux. Souvent, on leur octroyait des chambres contiguës dans de beaux hôtels et tout, dans leur vie, était orchestré pour encourager le petit coup frappé à une porte, au cœur de la nuit. Clive et Sophie demeuraient l'un pour l'autre une source d'irritation constante, une démangeaison persistante qu'il fallait gratter. Ils couchaient ensemble, puis se juraient de ne plus récidiver, sans tenir parole pour leur plus grand plaisir chaque fois. Sophie ne voyait aucun mal à ça, pas plus que d'avenir, Clive n'étant guère le genre d'homme à se projeter au-delà du petit-déjeuner du lendemain. « La Surprise », et c'était là tout le curieux de l'affaire, leur offrit un prétexte pour romancer une sorte de succédané d'avenir.

« Je n'ai rien contre avoir un enfant avec toi, déclara Sophie ensuite. Dans le feuilleton, j'entends. Je m'excuse d'avoir dit ce que j'ai dit.

– Je vois ce que tu veux dire. Je suis dans le même état d'esprit que toi. Moi aussi, je m'excuse.

– Je pense que nous allons faire de chouettes parents à l'écran.

– Ça pourrait me servir d'entraînement, hasarda Clive. Une manière de tâter la température de l'eau avant de sauter dans le bain.

– Oui, sans doute. »

Elle appréciait son sens des responsabilités et ne voulait pas le décourager, mais elle sentit le besoin de ramener la conversation les deux pieds sur terre.

« Tu sais qu'il s'agira, la plupart du temps, d'un poupon ?

– Bien sûr, mais c'est symbolique.

– Tu trouves ?

– Absolument. Je vais devoir devenir une autre personne. Quelqu'un que je n'ai jamais été. On pourrait me rétorquer : « Oui,

mais tu es un acteur, c'est ton boulot.” Ça va plus loin. Jim va devoir changer, et je vais devoir changer avec lui.

– Je dirais, sans vouloir te vexer, que Jim aura moins à changer que toi.

– Tu ne me vexes pas. Pourquoi penses-tu ça ?

– Eh bien, Jim est un mari fidèle et loyal, n'est-ce pas ? Follement épris. Et il a un vrai travail.

– C'est quoi, un vrai travail ?

– Je ne sais pas. Un travail pour lequel tu dois enfiler un costume et faire des choses importantes.

– Si tu me permets cette remarque, j'incarne Jim plutôt bien. Il ne me restera donc qu'un pas à faire.

– Je dis ça comme ça. Jim est mûr pour être père, mais ce n'est pas ton cas.

– Devrais-je le prendre comme une insulte ? »

Elle essayait bel et bien de l'insulter, supposa-t-elle.

« Non, bien sûr. Disons que... tu t'imagines vraiment devenir père ?

– Houlà, non.

– C'est vrai ? Jamais ?

– Oh, je suis sûr que je le serai un jour. De là à l'imaginer. Ça... dépasse mon imagination. C'est aussi pour ça que je suis content que Barbara ait un bébé.

– Qui est aussi le tien.

– Oui, tu as raison. C'est comme ça que je devrais l'envisager. Bref. Si Tony et Bill mettent tout ça par écrit, je pourrai y voir plus clair. »

Elle lui planta un baiser sur l'épaule. Il était vraiment gentil, drôle, et indémodable.

1 Journal satirique, style *Canard enchaîné* (à la sauce anglaise).

2 Publié en 1957, il préconisait la dépénalisation de l'homosexualité entre majeurs consentants. La loi en ce sens fut promulguée en 1967.

TROISIÈME SAISON

Tony et Bill avaient oublié ce qu'était le luxe de prendre son temps – le temps d'établir un plan, d'en discuter, puis d'écrire et de récrire. Le temps était devenu de l'argent, un beau billet neuf et craquant de dix livres, et il n'était pas question de le casser. Ils allaient le mettre de côté, et le dépenseraient au fil des seize nouveaux épisodes, chacun plus drôle, plus riche et plus réaliste que tout ce qu'ils avaient écrit auparavant. Ils trouveraient des astuces intelligentes et élégantes pour régler le problème du bébé, de façon à pouvoir, à terme, ne plus du tout se préoccuper du petit morveux.

Mais avant ça, ils avaient besoin de faire une pause. Ils étaient épuisés et convaincus l'un comme l'autre que l'inspiration viendrait plus facilement après quinze jours de vacances au soleil, quinze jours qu'ils consacraient à manger, boire, dormir et réfléchir, plutôt qu'à se dévisager à la lueur malade des néons d'un bureau. Bill s'embarqua pour Tanger avec un ami acteur, et Tony et June réservèrent un hôtel en front de mer, à Nice, pour leurs premières et dernières vacances à deux. Aucun d'eux n'était jamais allé à l'étranger, pas même Tony et Bill à la faveur du service militaire ; aucun de leurs parents n'avait jamais possédé de passeport. Tous furent donc stupéfaits d'apprendre que l'étranger était un lieu d'une incroyable beauté. Ils s'entendirent répéter à l'envi par leurs semblables – acteurs, scénaristes, agents – que la mer y était plus chaude, le ciel plus bleu, et que la nourriture n'y était en rien comparable à celle qu'on pouvait trouver à Londres, quelque somme qu'on déboursât. Aucun de leurs semblables cependant n'avait jamais réagi comme Tony, une fois de retour, mourant d'envie d'empoigner les gens par les revers et de les engueuler, avec un regard halluciné, jusqu'à ce qu'ils s'offrent un billet pour l'étranger. La plupart de ses compatriotes, selon lui, étaient à mille lieues de se douter qu'en quelques heures ils pouvaient se transporter en un endroit qui leur ferait regretter chaque seconde de villégiature à

Hastings, à Skegness ou dans la région des lacs. Et peut-être était-ce mieux ainsi.

Leurs escapades furent au final plus brèves qu'escompté car il s'avéra impossible de coordonner les calendriers – l'ami comédien de Bill entamait une tournée de répertoire en août, pile au moment où June avait posé ses congés annuels. Mais bon. Qu'importe. Quatre mois ou trois, cela ne faisait pas grande différence.

Sur le moment, quand on leur avait demandé de transposer les meilleurs épisodes de *La Fine Équipe* en langage télévisuel, ils ne s'étaient pas inquiétés. Ils étaient persuadés que le gros du travail serait d'ordre grammatical plutôt que structurel, et que, par conséquent, Hazel, leur secrétaire, pourrait s'en charger. La télévision et la radio, c'était un peu comme l'espagnol et l'italien, les différences n'étaient pas si grandes, et une blague restait une blague, dans quelque langage que ce soit, *et cætera*.

Ce qu'ils n'avaient pas vu venir, c'est que *La Fine Équipe* n'avait pas été écrite en italien, mais en latin. Les blagues étaient démodées, usées, rebattues, et ce, probablement, déjà à l'époque de sa création. Avec un sentiment de culpabilité, ils commencèrent à se rappeler qu'ils en avaient emprunté par wagons entiers à des feuilletons et des humoristes qu'ils admiraient à l'époque. Les rares personnages de femmes qu'ils avaient pris la peine d'inventer s'avéraient des harpies ou des idiots, et les hommes étaient tous des bouffons lubriques et détestables que, pour autant qu'ils s'en souviennent, ils avaient voulus aimables. Le monde était passé à autre chose, et *La Fine Équipe*, pour pouvoir passer un jour à la télévision, nécessiterait d'être revisitée de fond en comble. Ils ne savaient même pas s'ils voulaient, ou quiconque d'ailleurs dans le pays, encore entendre parler du service militaire¹. Ils eurent la sensation d'avoir pris un coup de vieux. Aucun des Beatles n'avait fait son service ; ce n'était plus le même pays, plus du tout. Deux ou trois semaines durant, ils s'attelèrent par intermittence à la préparation d'un pilote (qui, à leur fureur, et soulagement, ne devait jamais être mis en production), ce qui leur laissa dès lors moins de trois semaines à consacrer à *Barbara (et Jim)*, la seule chose qui leur importait.

Cette panique expliqua, sans toutefois rien excuser, le premier épisode de la troisième saison, une tentative pour broser un portrait de Barbara et Jim affairés à la préparation de leur nid en vue de l'arrivée de l'enfant. Tony, qui se trouvait dans le même cas de figure, s'était peu auparavant mis en tête, après avoir vu une émission de bricolage, d'installer un lavabo dans l'appartement. Il

s'était ensuivi un chaos comique – June avait ri à gorge déployée lorsque le tuyau d'écoulement des eaux usées était carrément tombé par terre la première fois que Tony avait ouvert les robinets. Dans « La Nouvelle Salle de bains », Jim décide de se passer des services d'un plombier après avoir regardé une émission de bricolage et fait montre dans son cas d'une ambition sans bornes. Tony se fondait sur le postulat mathématiquement douteux qu'un lavabo *plus* une baignoire *plus* des toilettes produiraient un chaos d'une ampleur comique suffisante pour distraire non plus seulement une June enceinte et un brin hystérique, mais la population britannique en son entier. Or, il s'avéra que plus un scénario accumulait de porcelaine à la page, moins il devenait amusant – découverte dont de futures générations de scénaristes de comédie pourraient un jour faire leur miel, aux dépens de Tony et Bill. Il était trop tard : ils avaient dépensé leur billet de dix livres jusqu'au dernier penny, ils l'avaient gaspillé, et n'avaient plus un sou vaillant.

« Tu peux dire que c'était mon idée, proposa Tony avant la première répétition.

– Je n'y manquerai pas puisque c'était ton idée, lui assura Bill.

– Tu sais bien ce que je veux dire.

– Le scénario porte mon nom, donc je vais la défendre.

– Tu veux qu'on enlève ton nom ?

– Bien sûr que non ! protesta Bill un peu trop vite. Non. » Un non bien moins convaincu, cette fois.

« Il veut dire quoi, ce non ?

– À ton avis ?

– J'en sais rien. Dis-moi.

– Il veut dire : “Nous n'avons jamais fait ça avant.” »

Tony partit d'un éclat de rire.

« Je savais qu'il voulait dire quelque chose. Tu veux attendre de voir ce qu'en pensent les autres ?

– Non.

– Et celui-là, il veut dire quoi ?

– Il veut dire non. Un non catégorique. Un : “Non, c'est une très mauvaise idée.”

– Pourquoi ?

– Est-ce que tu sous-entends que, s'ils le trouvent nul, je peux enlever mon nom ? Mais que, s'ils le trouvent bien, je m'octroie la moitié du mérite ?

– Oui, en quelque sorte.

– C'est la recette du désastre. On ne peut pas faire fonctionner un binôme comme ça. Mais c'est peut-être une solution à garder sous le coude pour l'avenir.

– Pourquoi serait-ce moins voué au désastre, à l'avenir ?

– On se met d'accord par avance. Avant d'écrire un seul mot. "J'ai bien envie d'écrire cet épisode tout seul." Ou : "Le bébé fait ses dents, tu voudrais bien prendre le relais cette semaine ?" Peut-être qu'un break de temps en temps nous ferait du bien.

– Je vois ce que tu veux dire. »

Aux yeux de Tony, la suggestion était parfaitement sensée, et lui flanqua une peur bleue.

« Cela a encore besoin d'un petit toilettage, précisa Tony à l'issue de l'italienne. Et de nombreux passages seront beaucoup plus drôles avec les effets spéciaux. »

Le scénario n'avait pas suscité un seul éclat de rire. Même Dennis, qui d'ordinaire faisait son maximum pour les encourager quand la première mouture était un peu bancale, paraissait perplexe.

« Les effets spéciaux ? releva Clive. C'est un robinet qui fuit, pas *Les Dix Commandements*.

– Ça t'arrive de comprendre ce que tu lis ? aboya Bill. C'est une inondation. La baignoire, le water, le lavabo...

– Hilarant, le coupa Clive. Le water déborde. Vous voulez vraiment que cette nouvelle saison commence avec de l'humour de cabinets ?

– Ce n'est pas de l'humour de cabinets, clarifia Tony. Mais de l'humour au sujet d'un cabinet. Et également d'un lavabo et d'une baignoire. C'est différent.

– Mais ça traite de trucs physiques qui n'ont rien de drôle.

– Comme Laurel et Hardy, tu veux dire ? demanda Bill. Ou Harold Lloyd ?

– Exactement. » Clive était un peu déconcerté. Pourquoi Bill apporterait-il de l'eau à son moulin ?

Bill leva les yeux au ciel.

« Tu ne les trouves pas drôles, Laurel et Hardy, Clive ? » demanda Dennis.

Clive se contenta de rire.

« Je vais vous dire à quoi ça me fait penser. À un vieil épisode de Lucille Ball. Et ce n'est pas un compliment, Sophie, je le précise avant qu'il ne te monte à la tête. »

Mais c'était trop tard.

« Donnez-moi quelque chose à faire, lança-t-elle à Bill et Tony. Je reste là, les bras ballants, à hurler.

– Je ne vois pas ce que tu peux faire d'autre quand tu tires la chasse et que ton water s'évacue par le plafond.

– Pourquoi Barbara ne regarderait-elle pas l'émission de bricolage ?

– Pourquoi Jim irait se lancer dans le bricolage, si c'est Barbara qui regarde l'émission ? objecta Clive.

– Ce que Sophie suggère, *a priori*, c'est que Barbara se lance cavalier seul dans la plomberie », dit Dennis.

Clive renifla avec dédain.

« Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda Sophie.

– L'idée de Barbara en train de jouer les plombiers, j'espère, dit Dennis.

– Oui, c'est bien ça. L'idée. Mais pas sa réalisation.

– En quoi ce ne serait pas drôle ? insista Dennis.

– Et on parle de moi ou de Barbara ? intervint Sophie.

– Tu ricanes parce qu'on parle d'une femme qui fait de la plomberie ? » demanda Tony.

Clive avait l'air d'un homme harcelé, mais cette dernière question lui offrit une échappatoire.

« Bon, je suppose que ce sera un carnage. Sinon, l'épisode tombe à plat.

– Ce sera un carnage, évidemment, confirma Tony. Qu'une femme fasse de la plomberie dans une salle de bains n'est pas une situation comique en soi.

– Je ne suis pas d'accord. »

Cette conversation, songea plus tard Tony, synthétisait toutes les contradictions exaspérantes de la série. Que Jim s'improvise plombier était ennuyeux, et attendu ; que Barbara déclenche un cataclysme était drôle, nouveau et néanmoins tout aussi prévisible. Peut-être était-ce ainsi que fonctionnait la télévision – et la vie, supposa-t-il.

Pendant l'enregistrement, une femme, dans le public, fut victime d'une indisposition. Un rire incontrôlable prit possession de son corps, et le secoua tant et si bien qu'elle ne put se retenir de vomir sur le dossier du siège devant elle. La scène de l'inondation dut être réenregistrée car la délectation du public avait noyé les dialogues – et il faut reconnaître que Tony et Bill avaient reconstruit, trafiqué et astiqué le scénario jusqu'à le doter d'une mécanique rutilante, monstrueuse, subtile, digne d'une moto américaine. Sophie joua les apprentis plombiers et provoqua une inondation avec un talent si vertigineux qu'il lui valut au final des comparaisons avec Lucille Ball, dans la presse populaire tout du moins. La scène dans laquelle Jim rentre et trouve Barbara réfugiée sur le réservoir de la chasse d'eau, comme si de rien n'était, devait figurer dans le florilège de Noël de la BBC quatre années de suite, et devenir emblématique de *Barbara (et Jim)*. En désespoir de cause, Bill commença à prendre son roman au sérieux.

¹ Le Royaume-Uni a aboli la conscription en 1960.

Dennis se voyait convié, depuis le départ d'Edith, à plus de dîners en ville qu'il ne l'avait été pendant toute la durée de son mariage, même sans comptabiliser ceux que sa mère organisait avec une régularité humiliante. À croire qu'il était devenu officiellement un bon parti. On l'avait présenté à des femmes célibataires dangereusement similaires à Edith, et à d'autres qui avaient manifestement été sélectionnées parce qu'elles étaient son contraire. Les Edith étaient grandes, maigres, intellos ; leurs antithèses petites, charnues et intellos. Son diplôme de Cambridge, une distinction apparemment aussi encombrante et déterminante qu'une ferveur religieuse, semblait impliquer l'intelligence comme un prérequis incontournable. Dennis comprit néanmoins à ses dépens que les intellectuelles petites et charnues n'étaient pas sa tasse de thé. La faute incombait, il en était certain, à sa superficialité, et il lui semblait ne pas pouvoir faire grand-chose pour y remédier.

La parfaite antithèse d'Edith était une belle blonde à l'esprit vif, sans prétention, fougueuse, drôle, bien roulée, intelligente. Dennis était amoureux de Sophie depuis bien plus longtemps qu'il ne consentirait jamais à l'avouer mais ce n'était que récemment, sans doute à cause de cette épidémie d'anti-Edith, qu'il s'était aperçu que toutes les qualités qu'il adorait chez Sophie faisaient défaut à son ex-épouse. Peut-être se montrait-il injuste. Edith avait pu changer depuis leur dernière entrevue. Il en doutait cependant. Il était difficile d'imaginer que Vernon Whitfield ait pu faire s'épanouir chez elle un amour de la rigolade jusque-là latent.

Il ne correspondait pas, à ce qu'il pouvait en juger, au genre de Sophie. Clive et Maurice étaient l'un et l'autre ce qu'on pouvait appeler conventionnellement des hommes séduisants, lorsqu'on était disposé à passer outre le nez de rugbyman de Clive et le sourire de forcené de Maurice. Ils étaient célèbres aussi, et même si Sophie aurait été horrifiée par les implications de cette remarque, Dennis

savait à ses dépens que ce point faisait une différence. Edith était partie avec Vernon Whitfield à cause de son bel esprit, mais si ce bel esprit avait été enseveli sous la poussière de quelque département d'histoire dans une université, n'aurait-elle pas jugé plus avisé de s'en délecter dans les pages du *Times Literary Supplement* plutôt que dans un lit ?

Dennis partait du principe qu'il valait mieux ronger son frein. Une déclaration d'amour serait presque certainement accueillie avec gêne ou, dans le meilleur des cas, par un petit discours sur son charme et sur l'importance de son amitié et de son soutien professionnel. De toute façon, quel genre de producteur aurait pris le risque d'endommager sa relation avec son premier rôle féminin voire, si Sophie ne tenait pas sa langue, avec en prime son premier rôle masculin, en confessant une dévotion qui pouvait fort bien n'être que la conséquence directe d'un récent traumatisme psychologique ?

Il trouvait de plus en plus dur de garder tout ça en lui, cependant. De son point de vue, l'amour n'était pas fait pour ça. L'amour impliquait d'être courageux, sinon c'était une bataille perdue d'avance : l'homme qui n'avait pas le cran de déclarer ses sentiments à une femme était, par définition, indigne d'elle. Et Dennis s'était enfin décidé à se jeter à l'eau, lorsque Sophie et Clive annoncèrent leurs fiançailles.

L'annonce eut lieu le premier jour des répétitions de « L'Arrivée », juste après la lecture. Les quelques dernières pages du scénario, écrites par Tony en anticipation de son propre état émotionnel, étaient empreintes de gravité, d'amour et de tendresse et, à l'évidence, elles avaient si bien ému les deux tourtereaux qu'ils ne purent taire plus longtemps la nouvelle. Parmi le public de cette annonce se trouvait Sandra, l'actrice assez revêche et antipathique que Dennis avait choisie pour incarner la sage-femme. Elle fut la première à réagir ; Tony, Bill et Dennis demeurèrent bouche bée d'incrédulité – et, dans le cas de Dennis, également de désespoir.

« Quelle merveilleuse nouvelle ! Je suis drôlement contente d'avoir été là pour l'entendre.

– Franchement, nous ne savions pas que vous seriez là.

– Non, mais ça ne vous a pas dissuadés de l'annoncer. J'en suis honorée.

– Vous ne devriez pas, dit Clive. Dans un monde idéal, vous ne...

– Ça suffit, Clive, intervint Sophie.

– Vous allez vous marier pour de bon ? demanda Bill.

– Pourquoi se fiancerait-on, sinon ? lui rétorqua Clive.

– Les gens comme vous passent leur temps à se fiancer, et la moitié du temps il n'y a rien au bout. C'est comme une grossesse fantôme. Ou un vent.

– Je retire ce que j'ai dit. C'est heureux que Sandra soit présente pour nous souhaiter le meilleur. Bill compare nos fiançailles à un pet, et les autres n'ont rien à dire.

– Pardon, dit Tony. Nous sommes tous très heureux pour vous. »

Les regards se tournèrent vers Dennis, qui n'avait toujours pas dit un mot.

« Oui, dit-il. J'en suis encore à assimiler l'information.

– Prends ton temps. On attend, dit Bill.

– L'histoire, c'est que j'allais moi-même demander la main de Sophie », répondit Dennis, et il lâcha un petit rire nerveux.

Tony espéra qu'il était le seul dans la salle à comprendre que Dennis ne plaisantait pas.

« Toi, je vois ce que tu es en train de faire, dit-il à l'adresse de Dennis.

– Que fait-il ? » demanda Clive.

Tony se leva.

« Je suis Spartacus ! » déclama-t-il.

Bill éclata de rire et se leva à son tour.

« Je suis Spartacus !

– Je n'ai pas vu le film¹, dit Clive.

– Si nous demandons tous Sophie en mariage, elle ne saura pas lequel choisir, et cela lui épargnera un destin pire que la mort.

– Ah ! Excellent », approuva Dennis.

Et il se leva.

« Tu n'es pas obligée de le dire, Dennis, observa Tony.

– Ah bon ?

– C'est toi qui as commencé. Tu ne vas pas le faire deux fois.

– Oui, mais je n’ai pas dit : “Je suis Spartacus.” J’ai juste dit que j’allais demander à Sophie de m’épouser.

– Ce qui signifie “Je suis Spartacus”.

– D’acodac. Je vois. »

Tony remarqua que Dennis transpirait, à présent – signe que l’étrange bulle de folie avait traversé la membrane de son cerveau et flottait maintenant à l’air libre dans la salle. Tout le monde allait pouvoir se remettre à bosser.

« Félicitations, dit Dennis.

– Merci », répondit Sophie.

Elle regardait toujours Dennis quand tous les autres se furent replongés dans le scénario.

Diane voulait interviewer les tourtereaux pour *Crush* au plus tôt, mais Clive restait introuvable, si bien que les deux filles finirent par aller dîner toutes les deux, sur le compte du journal, pour fêter l’événement.

« Comment a-t-il fait sa demande ?

– Il m’a amenée à la Tratt, il a commandé du champagne, le pianiste a joué « And I Love Her² » à sa demande, puis il a fait apparaître une bague et mis un genou à terre.

– Oh, mon Dieu.

– “Oh, mon Dieu, c’est génial”, ou “Oh, mon Dieu, c’est affreux” ?

– Oh, affreux. Épouvantable. Gênant. Ringard.

– Je suis contente de te l’entendre dire.

– Comment as-tu réagi ?

– Je lui ai ordonné d’arrêter de faire l’imbécile. Je lui ai dit que si jamais la question franchissait ses lèvres, je le plantais là.

– Et là, la question a franchi ses lèvres, et tu as répondu oui. »

Sophie soupira et éclata de rire en même temps.

« Plus ou moins. Comme il n’arrêtait pas de répéter la question, j’ai fini par répondre oui pour le faire taire.

– Magnifique. Un conte de fées devenu réalité. Je vais devoir me montrer un peu plus enthousiaste pour les lectrices de *Crush*, sinon elles vont plonger la tête dans le four à gaz. Sois sans crainte. Avec

une touche de ce glaçage dont j'ai le secret, tu rendras les gens très heureux.

– Toujours eux.

– Eux qui ?

– “Les gens”. Est-ce que moi, ça me rendra très heureuse – c'est ça, la question. Je suis une personne.

– Alors pourquoi diable avoir dit oui ?

– Parce que... bon, parce que ça rendrait les gens très heureux. C'est dur de résister, quand tout le monde te bassine à ce propos. »

Ce n'était pas tout à fait la vérité, cependant. Lorsqu'ils sortaient ensemble, on leur souriait, on leur demandait des autographes, on leur lançait des plaisanteries. Personne ne les implorait jamais, « S'il vous plaît, mariez-vous ». Une noce ferait le bonheur des journaux et des magazines, Sophie le savait, mais la pression intolérable de donner aux gens ce qu'ils voulaient venait d'elle. En consentant à faire un petit pas de côté, elle pouvait assembler toutes les pièces de l'édifice, Jim et Barbara, Sophie et Clive, et peut-être même y aurait-il un enfant, jumeau de celui qu'elle s'appropriait à mettre au monde à la télévision. Une part d'elle désirait être déjà mariée, déjà enceinte pour que tout coïncide à la perfection, un scénario idéal qui lui donnerait plus de plaisir que n'en connaîtrait jamais n'importe quelle femme ordinaire, ou n'importe quel personnage de fiction. Mais elle savait que ce plaisir serait de courte durée, parce qu'il n'avait aucun noyau dur de réalité, et qu'au final elle se languirait d'autre chose.

« Tu l'aimes ?

– Oh, Diane, arrête. Peut-être est-il temps que tu quittes *Crush*. »

Sophie regretta immédiatement de s'être montrée si cinglante avec son amie. Ce n'était pas la question la plus saugrenue à poser à une fille qui venait de se fiancer.

« Puis-je écrire : “L'idée qu'une autre fille me vole mon Jim m'était insupportable” ? demanda Diana.

– Oui, ça ira. »

Le *Daily Express* eut vent des fiançailles avant la parution de *Crush*, et deux autres quotidiens se firent également l'écho du scoop. Un troisième affirma avoir découvert que Barbara attendait un garçon. Le retour du feuilleton sur les écrans donnait l'impression – du moins à eux – que ces fiançailles étaient le seul événement survenu de par le monde.

C'était une semaine excitante. Le jeudi, Dennis reçut un message de Tom Sloan, qui voulait qu'il le rappelle immédiatement.

Dennis se leva.

« Rassieds-toi, ordonna Bill. Il peut attendre au moins jusqu'à la fin de la semaine. »

Dennis obtempéra. Il savait que Bill et Tony le considéraient comme un vil flatteur de la Corporation et, de temps à autre, il aimait bien oser un petit geste susceptible de les convaincre de son indépendance ; même si, comme dans le cas présent, ce geste lui avait été soufflé.

« Où en étions-nous ?

– Je me demandais si la sage-femme n'en dirait pas un peu plus, à cet endroit », intervint Sandra la sage-femme. C'était une question qu'elle passait son temps à remettre sur le tapis ; aux yeux de Sandra, une sage-femme était un combiné d'auxiliaire médicale, de conseillère, de prêtre, de troisième parent et de chœur de comédie grecque.

« Non, trancha Bill.

– Je ne suis pas certaine d'être de cet avis », insista Sandra.

Dennis se leva à nouveau.

« Rassieds-toi », lui intima Clive.

Dennis décida qu'il ne pouvait obtempérer une seconde fois, juste parce que quelqu'un lui en donnait l'ordre, et de toute façon il n'arrivait pas à se concentrer ; il alla donc rappeler Tom.

« Bon, dit-il, à son retour.

– Bon, tout va bien, ou bon, tout va mal ? demanda Clive.

– Je vais vous laisser le soin de trancher.

– Pff... soupira Bill.

– Quoi ?

– Si c'est subjectif, ça ne peut pas être une bonne nouvelle. Ça ne peut pas être une augmentation, par exemple.

– Je doute fort que Tom Sloan décide subitement d'augmenter tout le monde. Nous avons signé des contrats.

– Il décide quoi, alors ? demanda Sophie.

– Eh bien, au bout du bout, c’est lui qui endosse la responsabilité de la création de tous les programmes de divertissement et...

– Oh, pour l’amour de Dieu ! s’impatiente Clive. Ce n’était pas le sens de sa question. Elle voulait savoir à quel sujet il a appelé.

– Ah. Bon.

– Tu as déjà dit ça quand tu es revenu, il y a deux heures, railla Tony. Et nous ne sommes pas plus avancés.

– Je viens de parler à Marcia Williams.

– Tu te fous de moi ! s’exclama Bill. Que voulait-elle ?

– Nous ne savons pas qui est Marcia Williams, observa Sophie.

– Bien sûr que si, lui rétorqua Bill. Pourquoi crois-tu que je me suis exclamé “Tu te fous de moi !” ?

– Je pensais que tu étais sarcastique. Alors, c’est qui ?

– La secrétaire du Premier ministre. Tu sais ce qu’on raconte à son sujet, n’est-ce pas ?

– Fais attention à ce que tu dis, Bill, nous sommes dans les locaux de la BBC.

– Oh, Dennis, arrête de faire ton lèche-bottes. » Et Bill prit un malin plaisir à trompeter : « ON RACONTE QU’ILS LE FONT.

– Qui ça ?

– Wilson et Marcia.

– Cela me déprime de voir que j’essaie d’extraire une comédie sophistiquée d’esprits aussi puérils.

– Va te faire voir, Dennis.

– C’est vrai ? demanda Sophie avec des yeux ronds.

– À ce qu’il paraîtrait, dit Clive.

– “À ce qu’il paraîtrait”, répéta Dennis avec mépris. Si une expression résume l’inanité des ragots, c’est bien celle-là.

– Le fait est qu’on n’en est pas certains, se défendit Clive.

– Exact. Si nous en étions certains, ce serait un fait.

– Mais c’est ce que les gens racontent ? demanda Sophie.

– Oui, ce sont des ragots, confirma Dennis.

– Ne fais pas attention à lui, intervint Bill. Ce type n’est pas humain. C’est un robot. »

Dennis eut l'air blessé. « Ne pas manifester d'intérêt lubrique pour les liaisons des autres ne fait pas de moi un robot, se défendit-il. Cela fait juste de moi un type... décent.

– Ce que tu peux débiter comme âneries... soupira Clive.

– Me laisserez-vous vous dire de quoi Marcia et moi avons parlé ? Ça intéresse quelqu'un ?

– Écoutez-le, pouffa Sophie. “Marcia et moi.”

– Elle voulait que nous sachions combien ils adorent tous le feuilleton. Apparemment, Harold et Mary ne ratent pas un épisode.

– Au moins, Mary est certaine que le jeudi à 20 heures il n'est pas en train de faire des galipettes, dit Sophie.

– Avec une autre, nuança Bill. Le jeudi est peut-être leur grande soirée, celle où ils le font.

– Ne sois pas aussi vulgaire, protesta Sophie.

– Je vais tout simplement faire semblant de ne rien entendre et dire ce que j'ai à dire, reprit Dennis. Marcia m'a dit...

– Écoutez-le. “Marcia m'a dit.”

– Marcia m'a dit que le Premier ministre aimerait avoir dans la vraie vie un collaborateur aussi brillant que Jim. Et elle m'a demandé si cela nous plairait de visiter le numéro 10.

– Nous allons rencontrer Marcia ? demanda Sophie.

– Il est probable que nous rencontrions le Premier ministre », corrigea Dennis.

Sandra la sage-femme battit des mains d'excitation.

« Je n'arrive pas à le croire ! On va aller au numéro 10 !

– Ah, fit Dennis. Justement...

– Oh non, ne me dites pas ça, pleurnicha Sandra. Pas après tout ce que j'ai fait cette semaine. »

Elle faisait sans doute référence à sa relative ponctualité, et à sa bonne volonté, pendant les répétitions, pour lire les répliques telles qu'elles étaient écrites.

« J'en ai pourtant bien peur...

– Ils ont spécifiquement précisé que je ne pouvais pas venir ?

– Non mais... en fait, ils ne savent pas que vous existez.

– S'ils ne loupent aucun épisode, ils me verront dans celui de la

semaine prochaine et...

– Ils ont invité “l’équipe”. Jugez-vous faire partie de “l’équipe” ?

– Oui, répondit Sandra. Vous m’avez tous donné le sentiment d’être accueillie à bras ouverts. »

Dennis adressa un regard désespéré à Sophie. Il savait que les autres ne lui seraient d’aucun secours.

« Si jamais il reste une place, elle devrait probablement revenir à Betty Pertwee », dit Sophie.

Betty Pertwee, qui incarnait la mère de Barbara, avait fait à cette date trois apparitions dans la série, et Tony et Bill projetaient de la remettre en scène dans l’épisode du baptême.

« Je doute que Betty soit invitée, dit Dennis.

– Mais c’est sa mère ! s’indigna Sandra.

– Je sais. C’est injuste, n’est-ce pas ? » dit Sophie, l’air abattu.

Cela eut le don d’apaiser Sandra et d’éviter une baisse de moral. Bien joué, Sophie. Elle était futée, songea Dennis, si pleine de bonté, et il sentit la mélancolie familière l’envahir.

Ce soir-là, Sophie appela son père, qui se montra moins impressionné qu’elle ne l’avait espéré.

« Mon père dit que nous devrions refuser l’invitation, annonça-t-elle le lendemain à l’équipe.

– Je crains de devoir désobéir à ton père, répondit Bill. J’y vais, et pas qu’un peu.

– Moi itou, renchérit Tony.

– Parfait, dit Clive. Du moment que Harold peut se faire prendre en photo avec les scénaristes, il sera content.

– Très drôle, grinça Bill.

– Peut-on te demander quelles objections ton père a formulées ? s’enquit Dennis.

– Il estime que le pays part à vau-l’eau et que nous ne devrions pas soutenir le Premier ministre.

– Et quel est le sens du courant, selon lui ? lança Bill.

– Tu veux savoir ce dont il est mécontent ?

– Oui, confirma Clive. C’est bien le sens de sa question

alambiquée.

– Il n’aime pas la balance des paiements.

– Aucun de nous ne l’aime, observa Clive. Mais je suis certain que la nation peut encore courir se consoler avec une théière et quelques biscuits secs.

– Et il s’inquiète au sujet des gens de couleur.

– Ils lui posent beaucoup de problèmes, à Blackpool ? demanda Bill.

– Un homme de couleur m’a sifflé, la semaine dernière, intervint Sandra. Un laveur de vitres.

– Scandaleux, dit Bill. Qu’on le renvoie d’où il vient. Jamais, aussi loin qu’on remonte, un laveur de vitres blanc n’a sifflé une femme.

– Jamais un Blanc ne m’a sifflée à ce jour », nuança Sandra.

Il y eut un silence respectueux.

« Et il pense que Harold aurait dû appuyer davantage M. Smith³ en Rhodésie.

– Oh, voilà qui explique tout, dit Bill.

– C’est vrai ?

– Oui, ton vieux est un bouffon impérialiste. Je parie qu’il lit ce torchon de *Daily Express*.

– Comment le sais-tu ?

– C’est également ce que tu penses ?

– Je ne sais pas. Jusque-là, je n’y ai jamais vraiment pensé.

– Tu n’as jamais pensé à ce que tu penses ?

– C’est un peu bizarre, quand tu le présentes ainsi...

– Tu es une fille intelligente, intervint Clive. Pourquoi répètes-tu comme un perroquet ces âneries toxiques ?

– Tu penses que ce sont des âneries ? demanda Sophie. Et qu’elles sont toxiques ?

– Évidemment.

– Tout le monde le pense », renchérit Bill.

Sophie balaya la table du regard. Personne ne montrait le moindre signe de dissension, sauf à prendre en compte l’empressement avec lequel Sandra se mit à chercher une pastille

contre la toux dans son sac à main.

« Ah, fit Sophie. Je ne savais pas. »

Cela lui prit un mois. Elle devint une auditrice assidue de *Any Questions* et discuta des débats soulevés dans l'émission avec tous ceux qui manifestaient quelque intérêt à la marche du monde. Elle acheta le *New Statesman* et le *Listener* sur les conseils de Bill, et s'astreignit à lire trois articles par semaine. Elle ne saisissait pas tout, mais finit par comprendre que Bill avait raison : les opinions de son père étaient unanimement considérées comme des « âneries toxiques ». Plaindre Ian Smith, ou considérer les gens de couleur comme un problème, cela revenait à dire qu'on préférerait « How Much Is That Doggie In The Window ? » à « Twist and Shout ». Et, finalement, cela lui suffisait, comme éducation. Elle n'était pas certaine que les gens avec lesquels elle travaillait, qu'elle écoutait et admirait, aient raison sur tout, et plus elle mûrissait, plus ces divergences d'opinion la déroutaient. Elle avait appris néanmoins, au contact de ses amis et collègues, que tout ce à quoi croyait son père était aussi moisi et rebutant qu'un tailleur-pantalon en solde dans un grand magasin. On pouvait décider de ne pas se soucier de la mode, mais si l'on devait passer tout son temps en compagnie des gens dans le coup, il fallait tout de même pouvoir déterminer s'ils se moquaient de vous ou non.

Autrefois, Bill s'était énormément soucié des taux d'audience. Mais après « La Nouvelle Salle de bains », il commença à désirer plus avidement l'approbation de gens qui pour rien au monde ne se seraient fait surprendre en train de regarder une comédie populaire de la BBC. Il voulait être respecté par les gens qu'il voyait aux spectacles des théâtres avant-gardistes, et par les producteurs des émissions satiriques qui lui refusaient ses sketches. Il voulait impressionner les fringants et brillants homosexuels qu'il emballait dans les cercles artistiques, et même les critiques de télévision qui, passé l'engouement pour la nouveauté, n'avaient plus écrit une ligne sur le feuilleton depuis la première saison. Tony et lui avaient connu tout cela, avant, et ils l'avaient perdu sans guère s'en inquiéter. Ils avaient besoin d'amour, autant qu'on en puisse engranger, et un très large public populaire leur donnait sans compter. À force d'amour, ils avaient engraisé, et Bill se surprenait désormais à loucher envieusement vers les néoréalistes, les surréalistes, les expérimentalistes et les satiristes qui demeureraient, eux, éternellement maigrichons et pâlots. Question d'argent, sans doute.

Bill en avait maintenant, bien plus que nécessaire, et avait les moyens d'en gagner davantage encore s'il le désirait. Il était tout naturel qu'il aspire à d'autres horizons.

D'autant que ce qu'il désirait, ce n'était pas *Barbara (et Jim)* qui le lui apporterait, et « L'Arrivée » n'arrangea rien, loin de là. Bill n'était pas particulièrement fier de cet épisode, même s'il avait reçu un bon accueil : les douleurs de l'enfantement, Jim retenu par une réunion, un chauffeur de taxi catastrophiquement nerveux, une sage-femme – interprétée, contre toute attente, par une Sandra charmante et spirituelle – qui enjoignait à Barbara d'estimer avec elle le montant des frais de bouche de la famille royale, et puis un bébé, et l'amour. Bill, du coin de l'œil, remarqua que Tony essuyait quelques larmes pendant l'enregistrement, et se débrouilla pour que personne d'autre ne le voie. Il ne ressentit qu'un léger dégoût de soi. Ils battirent avec cet épisode leur record d'audience – qui d'ailleurs devait rester inégalé. Avant l'enregistrement, quelqu'un du bureau de presse emprunta un bébé, un vrai, à une fille du service des contrats, afin que Sophie puisse poser avec son nouveau-né. (Un garçon, finalement, Timothy, qui serait connu sous le diminutif de Timmy.) La presse populaire, dans sa majorité, publia ces photos avant la diffusion de l'épisode. Et, ainsi que Bill l'avait redouté, le bébé Timmy compliqua tout. L'épisode du baptême était bon : ils inventèrent un vicaire qui avait perdu la foi, mais auquel sa paresse, son grand âge et son manque de qualification interdisaient toute reconversion. « La Soirée » comprenait également quelques bonnes choses. Jim invite un vieux copain de fac et sa femme à dîner à la maison et décide, quand Barbara lui annonce ce qu'elle a prévu, qu'il serait judicieux de prendre les fourneaux en main. Il ne le présente pas comme ça, mais il craint visiblement que le menu concocté par Barbara ne soit trop ordinaire, trop démodé, trop anglais. La première moitié de l'épisode, aux yeux de Bill, était incisive, moderne, se moquant gentiment à la fois de l'esprit de clocher d'une Barbara issue de la classe ouvrière et des aspirations petites-bourgeoises de Jim. Mais la suite perdait en audace, ils se repliaient sur les recettes éprouvées de « La Nouvelle Salle de bains ». Il fallut fournir des imperméables aux deux premiers rangs du public pour les protéger contre les giclées de sauce béchamel, et ce pour leur plus grand régal. Dennis rapporta ensuite à l'équipe que ses supérieurs avaient adoré les scènes de cuisine et détesté le bavardage qui avait précédé. Le mot d'ordre venu de tout en haut se résumait à : « Plus de sauce béchamel, moins d'Elizabeth David⁴. »

« Personne d'autre de ma connaissance n'écrit des trucs pareils, explique Bill à Tony. Ils essaient de choquer leurs parents, pas de les

distraindre.

– En faisant quoi ?

– En fornicant sur la scène du Royal Court. Ou en tournant des films expérimentaux sur les poètes romantiques décadents.

– Qui t'empêche d'en faire autant et de gagner trois sous à tes heures perdues ? Et dans la journée, tu peux écrire le feuilleton comique le plus populaire d'Angleterre.

– Pas auprès de tout le monde.

– C'est vrai. La moitié du pays ne nous regarde pas. Ça ne m'empêche pas de dormir.

– Sauf que c'est précisément la moitié qui rassemble tous les gens intelligents. Ils n'attendent plus rien de nous.

– Qui sont les gens intelligents ?

– Ceux qui fornicent sur la scène du Royal Court.

– Ceux-là ne restent pas tranquillement chez eux le jeudi soir, trancha Tony. Inutile de s'inquiéter d'eux. »

Les seules fois où Bill sentait se raviver un brin d'intérêt en lui, c'était quand Barbara et Jim se disputaient, ce qui, du coup, se produisait de plus en plus souvent. Pour trouver la concentration, et avoir le sentiment de ne faire qu'un avec ce qu'il écrivait, il lui fallait se tourner vers son hobby.

Il avait commencé la rédaction d'*Un garçon de Soho* en s'y consacrant le matin de bonne heure avant de retrouver Tony au bureau. Jamais jusque-là il n'avait écrit de prose et, au début, cela ne fut pas sans difficulté : il s'était mis à la tâche persuadé que, s'il voulait intéresser les critiques, chaque phrase devait s'assortir de cinq retours à la ligne au minimum. Et il faisait pleuvoir les adverbes sur la page comme si sa vie en dépendait, sans doute parce que ni Barbara ni Jim n'en avaient jamais eu l'utilité. Jamais ils ne se parlaient « férocement », ne marchaient « précautionneusement », ne se souriaient « glacialement ». Ils se contentaient de parler, marcher, sourire. Mais après « La Nouvelle Salle de bains », quand il comprit qu'il devait trouver un exutoire s'il voulait rester sain d'esprit, il s'attela plus sérieusement au livre, analysant ce qu'il n'aimait pas dans l'écriture du feuilleton. De fil en aiguille, il autorisa son personnage – un jeune homosexuel qui avait fui les Midlands pour s'établir à Londres – à s'exprimer en langage parlé. *Un garçon de Soho* devint *Le Journal d'un garçon de Soho* et, soudain,

il lui sembla que c'était à sa portée. Il se fixa un objectif de vingt pages à interligne simple par semaine et, certaines semaines, il réussit à le dépasser. L'écriture de la troisième saison n'était même pas bouclée que Bill avait, à côté de sa machine à écrire, une liasse de feuillets qui, vue du bon angle, pouvait ressembler au manuscrit d'un roman.

¹ Célèbre scène du péplum éponyme de Stanley Kubrick (1960). Crassus (Laurence Olivier) vient de faire prisonniers les esclaves enrôlés dans l'armée conduite par l'ancien gladiateur (Kirk Douglas) et promet la liberté à celui qui lui désignera leur chef. Tous, alors, se lèvent et disent : « Je suis Spartacus. »

² The Beatles, *A Hard Day's Night*, 1964.

³ Ian Smith, Premier ministre de Rhodésie (actuel Zimbabwe) qui a proclamé unilatéralement, en 1965, l'indépendance de cette colonie de l'Empire britannique.

⁴ Auteur de livres de cuisine.

Sophie rencontra Lucille Ball et Harold Wilson à dix jours d'intervalle, et ce quasi-télescopage d'événements qui, quelques années plus tôt, aurait semblé droit sorti d'une pitoyable rédaction de collégienne, ne relevait même pas d'une coïncidence extravagante. Rencontrer des gens connus était devenu pour elle presque routinier. Sans se connaître réellement, ils se trouvaient souvent dans la même pièce qu'eux et on demandait à Sophie de saluer George Best, qui était sublime et voulait son numéro de téléphone, Tommy Cooper, Marianne Faithfull, ou encore Reggie Kray. Les gens connus couraient les rues. Et, en tout état de cause, Lucy l'était beaucoup moins qu'autrefois. Son nom ne signifiait plus grand-chose pour la génération de Sophie. Néanmoins, lorsque Diane lui apprit que Lucy se trouvait à Londres pour enregistrer un épisode spécial pour la télévision américaine, Sophie estima qu'elle devait au moins faire l'effort de la remercier pour tout.

« Mais tu crois qu'elle acceptera de me parler ? demanda-t-elle à Diane.

– Elle serait folle de refuser. Tu es Sophie Straw, maintenant. Elle était Lucille Ball. Elle a plus à y gagner que toi.

– Ne dis pas ça.

– C'est vrai.

– Que vais-je bien pouvoir lui dire ? »

Sophie sentait déjà la panique lui nouer l'estomac. Elle était certaine de gaffer, probablement à la façon de Lucy – en se cassant la figure, en disant une bêtise, en prenant le sac de Lucy par erreur et en se retrouvant au poste – mais en beaucoup moins drôle.

« Contente-toi de lui dire que tu adores son travail et qu'elle a été une source d'inspiration pour toi.

- Et ensuite, il se passe quoi ?
- Ensuite, elle te posera sans doute une question, et tu en seras débarrassée.
- Quel genre de question ?
- Aucune dont tu ne connaisses la réponse. Elle ne va pas te demander le carré de l'hypoténuse.
- Donne-moi un exemple.
- “Sophie, depuis combien de temps jouez-vous la comédie ? ”
- Bon sang. Je devrai lui répondre que c'est ma première série, et elle voudra savoir comment j'ai pu débiter par un rôle principal et... Tu viendras avec moi ?
- J'adorerais faire un article sur votre rencontre. “Sophie rencontre Lucy.”
- “Lucy rencontre Sophie” plutôt, non ?
- Te voilà bien prétentieuse, tout à coup.
- Non, ce n'était pas mon intention. C'est toi qui étais présomptueuse, je trouve.
- Pas du tout.
- Et c'est pour cette raison que j'ai rectifié. Tu vois ?
- Oui. Je sais, tu n'es pas prétentieuse.
- Je ne crois pas que je devrais y aller. Tu me rends nerveuse, rien que d'en parler.
- Apparemment, ils vont filmer devant Buckingham Palace, lundi.
- Zut. Je ne travaille pas le lundi.
- Je sais. C'est pour ça que j'ai enquêté sur le lieu de tournage.
- Elle ne sait sûrement pas qui je suis.
- Certes. Mais je suis certaine qu'elle sera très polie. Il y aura bien quelqu'un pour lui souffler que tu es une grande vedette, ici.
- C'est indispensable ?
- Si personne ne l'en informe, elle se demandera pourquoi on la photographie en ta compagnie.
- Elle est tellement belle.
- Sophie, elle a la cinquantaine bien sonnée. Elle a beaucoup plus de raisons que toi d'avoir peur. »

Lucy était plus vieille que son père ? Comment cela était-il arrivé ? Ce détail la barbouilla davantage. Elle redoutait maintenant de rencontrer le fantôme de la Sophie de demain.

De prime abord, Lucy ne paraissait pas plus vieille que le père de Sophie. Elle arborait une robe dernier cri de chez Foale & Tuffin, blanche, ornée sur le côté d'une énorme lettre orange en 3 dimensions et, avec sa silhouette et ses jambes, elle pouvait encore se le permettre. Elle accusait pourtant son âge, un parfait fantôme : la couche de maquillage était si épaisse que son visage était un masque blanc aux traits figés, au milieu duquel flottaient comme perdus ses grands yeux, seuls capables d'exprimer une émotion. Pour Sophie, Lucy n'était reconnaissable qu'à ce regard, mais c'était celui, terrorisé, d'un animal prisonnier de la neige. Elle avait pour dire vrai passé l'âge de caracoler devant une guérite entourée d'une bande de jeunes danseurs affublés de bonnets à poil pendant qu'à deux pas de là un groupe pop – les Dave Clark Five, à en croire Diane – jouait en play-back sur une scène de fortune. (Finalement, cette séquence fut coupée au montage. *Lucy in London*, s'avéra-t-il, était une très mauvaise comédie et, même dans la pire des comédies, il n'y avait pas de place pour des danseurs coiffés de bonnets d'ours.)

« Tu crois que cette scène figure dans le scénario ? demanda Diane.

– Tout est écrit, lui répondit Sophie.

– Mince alors. J'ai vraiment une chance, n'est-ce pas ? »

Sophie dévorait Lucy des yeux.



Lucy à Londres

« Elle paraît différente, chuchota-t-elle.

– Elle s’est fait trafiquer le visage », dit Diane un peu trop fort ; Sophie lui intima l’ordre de se taire.

« Pourquoi quelqu’un se ferait trafiquer le visage ?

– Ils se font charcuter pour paraître plus jeunes, expliqua Diane. Je pense qu’elle s’est fait tirer les paupières.

– Tirer ?

– Ils tendent la peau, pour effacer les rides. Tu ne vois pas ? Le maquillage est plus épais autour des yeux. Et elle n’arrive plus à

grimacer. C'est vraiment triste. Promets-moi que tu ne feras jamais ça. »

Sophie ne répondit pas. Elle comprenait qu'un jour, comme Lucy, il lui faudrait faire un choix : subir toutes sortes d'opérations qui entraveraient sa faculté de jouer ou laisser ses paupières, sa poitrine et son menton aller où bon leur semblerait. Si tel était le cas, personne ne lui proposerait de tourner une comédie *Sophie in Hollywood*. Elle déplora que Lucy se donne ainsi en spectacle devant Buckingham Palace. C'était indigne d'elle. Était-ce cependant plus digne de rester cloîtrée chez soi en attendant que le téléphone sonne, comme Dulcie, qui avait joué dans l'épisode du premier anniversaire de mariage de *Barbara (et Jim)* ? Ou de renoncer pour toujours à devenir grosse, et consacrer les vingt-cinq dernières années de sa vie à penser à l'époque où on était jeune, jolie et célèbre ? Sophie aurait préféré dédier moins de temps à songer à l'inéluctable fin de sa carrière, mais c'était plus fort qu'elle. Être au sommet, c'était comme être tout en haut d'une grande roue : à un moment donné, il fallait amorcer la descente, qu'on le veuille ou non.

Lucy et les gardes dansants achevèrent leur numéro et firent une pause ; un jeune homme vint chercher Sophie pour la présenter à Lucy. Sophie, prenant soudain conscience que Lucy allait la regarder, que ses yeux rencontreraient les siens, crut que ses genoux allaient se dérober.

« Bonjour, dit Lucy.

– Bonjour, répondit Sophie. J'aime bien votre robe.

– N'est-elle pas adorable ? Félicitations pour votre feuilleton.

– Vous l'avez déjà vu ? Vous l'aimez ? »

Cela lui avait échappé. Un vrai faux pas, elle le comprit sur-le-champ car elle vit une porte claquer dans la tête de Lucy – la porte de communication entre le cerveau et cette paire d'yeux. Qui était encore posée sur elle, mais aurait tout aussi bien pu se trouver derrière un écran de télévision. Lucy n'était plus là.

« Non, bien sûr, au temps pour moi, excusez-moi, enchaîna Sophie – qui, à son grand dam, caquettait maintenant plus qu'elle ne parlait.

– Merci infiniment de vous être déplacée pour me saluer », répondit Lucy, avant qu'on ne vienne la chercher. Personne ne prit de photo.

« Quelle vieille bique, pesta Diane.

- Non, non, protesta Sophie. J’ai tout fait de travers.
- Comment ça ?
- Je n’aurais jamais dû lui poser cette question.
- Pourquoi diable ?
- J’ai franchi la ligne jaune.
- Comment étais-tu censée savoir où était cette ligne ? »

Sophie le savait, cependant. Bien qu’elle fût ténue, si ténue que personne, à part elle, n’aurait pu la discerner entre elles deux. (Elles deux ! Elle et Lucy ! Même cette distinction, entre elles et le reste du monde, paraissait présomptueuse.) Sophie avait vu la ligne et l’avait ignorée, par avidité. Elle avait sollicité une preuve de son existence, et Lucy n’avait pas été capable de la lui fournir, parce que Sophie n’existait pas, ou pas encore, et n’existerait peut-être jamais, du moins pas de la façon dont Lucy existait. La crainte de ne jamais se défaire de cette avidité s’insinua en elle. Rien ne semblait jamais la combler. Rien ne semblait jamais effleurer les parois.

Ils prirent deux taxis pour se rendre à Downing Street, même s’ils auraient pu entrer à cinq dans une seule voiture. Clive avait décrété qu’offrir aux policiers et aux badauds le spectacle de têtes qui s’entrechoquent et de membres emmêlés manquerait de dignité. Sophie voulait rester seule avec Clive, mais il refusa que les vedettes soient dans un taxi et les illustres inconnus dans l’autre.

« Ça ne me serait pas venu à l’idée, avoua Sophie.

– Tu sais pourquoi ? demanda Bill. Parce que tu ne penses pas en termes de vedettes et d’illustres inconnus.

– Tu as très bien compris ce que je voulais dire, ronchonna Clive. Tu n’es pas un illustre inconnu pour moi – juste pour le reste du monde. »

On les pria de frapper à la porte, comme si le numéro 10 était une vraie maison, et une secrétaire les introduisit dans un espace de réception avant de les escorter à l’étage. La cage d’escalier était tapissée d’une succession de portraits, de peintures et de photographies de tous les Premiers ministres de l’histoire de la Grande-Bretagne, et Sophie se tança en silence d’ignorer le nom de la plupart d’entre eux.

Marcia Williams les attendait dans un salon. Elle leur réserva un

accueil plein d'enthousiasme, ou qui feignit de l'être, et, en serrant la main de Sophie, elle exerça également une brève pression sur son bras. Elle semblait gentille, songea Sophie, mais on avait peine à l'imaginer dans le rôle de maîtresse du Premier ministre. On avait peine à l'imaginer dans le rôle de maîtresse de qui que ce fût. C'était une femme de tête, sans aucun doute, avec de grandes dents, trop grandes pour sa bouche. Était-ce parce que nécessité fait loi, se demanda Sophie ? Entre les innombrables réunions avec les syndicats et les visites en Union soviétique, Harold ne croisait probablement pas des femmes glamour par milliers ; Marcia était ce qui, à portée de main de Premier ministre, se rapprochait le plus de Raquel Welch.



Harold Wilson et Marcia Williams

Sophie fut prise d'un accès de timidité et regretta de n'avoir pas mis une jupe plus longue. Elle ne voulait pas que Harold se sente, par sa faute, insatisfait de son lot, si toutefois Marcia était bel et bien son lot ou partie de celui-ci. Ni ne voulait davantage se voir obligée de rabrouer le Premier ministre, si ses yeux oubliaient toute discipline.

Ils s'assirent, Marcia fit apporter du café et des biscuits, ouvrit une boîte en laque qui trônait sur la table basse et leur offrit des

cigarettes. Ils parlèrent du numéro 10, de la curieuse disposition des lieux, de sa superficie trompeuse, du fait qu'il y avait une autre entrée, dans une autre rue. Les réponses de Marcia se révélaient sans la moindre aspérité, et presque inconsistantes à force d'usure. Sophie se douta qu'ils n'avaient posé aucune question qu'elle n'ait déjà entendue mille fois cette semaine-là.

« Harold ne va pas tarder, annonça-t-elle. Mais je me disais que ce serait sympathique de bavarder d'abord un peu.

– C'est aimable à vous, dit Sophie.

– J'échafaude des projets depuis le jour où j'ai commencé à regarder *Barbara (et Jim)*.

– Des projets ? De quel genre ? s'enquit Dennis.

– Eh bien, ça me semble un peu bête que, chaque fois que vous montrez Jim à son travail, son bureau se trouve dans un studio de la BBC. Alors qu'il travaille ici, au numéro 10. Donc, je me demandais : aimeriez-vous filmer quelque part ici ?

– Mince alors, lâcha Dennis.

– Pas toutes les semaines, entendons-nous bien, tempéra Marcia. Malheureusement. Je serais partante, mais Harold deviendrait vite ronchon. »

Ils rirent poliment.

« Je suis toutefois certaine que nous pourrions nous arranger pour quelque chose d'occasionnel.

– Nom d'un petit bonhomme, dit Clive.

– Et nous aimerions que cela se fasse assez rapidement, compléta Marcia.

– Oh, fit Dennis.

– Tout le monde trouve cette campagne électorale ennuyeuse, voyez-vous, expliqua Marcia. Harold va la remporter haut la main, et nous cherchons un moyen de lui insuffler un peu d'énergie. Ce n'est qu'un affreux train-train, la participation sera en baisse, et, si notre victoire est avérée, tout débutera par des pleurnicheries plutôt qu'en fanfare. »

Ces propos furent accueillis avec force sourires et hochements de tête, mais sans commentaire.

« Nous ne vous demanderions pas de prendre parti, évidemment. La BBC n'accepterait jamais. Mais un débat amusant entre Barbara

et Jim sur des sujets d'actualité aurait bien plus d'impact que les émissions télévisées avec les partis politiques. Les gens adorent ce feuilleton.

– C'est très aimable à vous de le souligner », dit Bill.

Sophie se demanda s'ils étaient tous devenus fous, sauf elle. La secrétaire du Premier ministre leur proposait de tourner au numéro 10, et tout ce qu'ils étaient capables de répondre c'étaient des “mince” et des “nom d'un petit bonhomme” ?

« Nous en serions absolument ravis, dit-elle.

– Parfait », dit Marcia en promenant un sourire rayonnant à la ronde.

Dennis, Tony et Bill dévisagèrent Sophie comme si elle avait parlé sans attendre son tour.

« Mais je ne suis pas certain que... commença Dennis.

– Voici Harold », le coupa Marcia, et le Premier ministre fit son entrée, en tirant sur sa pipe comme s'il craignait que sans elle personne ne le reconnaisse.

Tous se levèrent et se présentèrent, à l'exception de Sophie, qui se fit couper l'herbe sous le pied.

« Vous devez être Barbara, dit le Premier ministre, et tous partirent d'un rire poli.

– Sophie, c'est ça. »

Il sembla un instant perplexe.

« C'est moi qui joue Barbara dans le feuilleton.

– Je le sais, répondit Harold. Je l'ai déjà vu. Très bon. »

On les avait amenés à croire que, chaque jeudi à 20 heures, Harold congédiait les épouvantables responsabilités qu'impliquait son poste, allumait sa pipe, s'installait aux côtés de son épouse devant la télévision et pouffait pendant trente minutes. Maintenant, l'intéressé leur signifiait que le feuilleton ne lui était pas complètement inconnu. Peut-être sa perception était-elle voilée par un excès de susceptibilité professionnelle mais, pour Sophie, il y avait là une sacrée différence.

« Et d'où venez-vous ? Je crois sentir un parfum de rose rouge¹.

– C'est exact. Je suis originaire de Blackpool, monsieur Wilson.

– Ho, ho. Je parie que vous n'avez pas mis la BBC dans la

confidence. Je me trompe ? En général, ils ne laissent guère de chances aux gens du Nord. Cette institution reste un peu trop, à mon goût, un repaire de petits hobereaux formés dans les écoles privées. »

Quantité de regards se mirent à voler sous le radar du Premier ministre. Sophie croisa ceux de Tony et Bill, et Marcia surprit ces deux derniers dévisageant Sophie. Dennis continuait à rire poliment, comme il seyait aux hobereaux formés dans les écoles privées, un rire de pure forme, vidé de contenu.

« Ne soyez pas bête, Harold », le gronda Marcia, et Sophie comprit ce qu'il y avait entre eux. Moins affectueuse qu'il n'y paraissait, l'exaspération de Marcia était plutôt celle d'une fille envers son père. Ils n'avaient pas de liaison, Sophie en était certaine. « Vous savez pertinemment que Barbara est de Blackpool. »

Une fois de plus, Harold eut l'air perplexe.

« Je croyais qu'elle s'appelait Sophie ?

– Oh, pour l'amour de Dieu, s'impacienta Marcia en secouant la tête. Dans le feuilleton, Barbara vient de Blackpool. Elle aussi.

– Oui, bien sûr », opina Harold, l'air nullement inquiet d'avoir avoué par inadvertance qu'il n'avait jamais vu ne fût-ce que cinq minutes du feuilleton ; peut-être avait-il d'autres préoccupations. « Quoi qu'il en soit, que pensez-vous de l'idée de Marcia ? Aimeriez-vous tourner un épisode dans les murs du numéro 10 ?

– J'ai dit à Dennis, ici présent, combien vous regrettiez de n'avoir pas un collaborateur aussi intelligent que Jim dans la vraie vie, dit Marcia.

– Je ne suis pas à plaindre, répondit Harold. Mais il y a toujours de la place pour un brillant jeune homme.

– Je le dirai à Jim, si je le vois », lui assura Clive.

Marcia éclata de rire.

« Merci », dit Harold, d'un ton hésitant.

Un photographe vint prendre quelques clichés de Clive et Sophie bavardant avec le Premier ministre, avant qu'il ne prenne congé.

Pour le trajet de retour, ils partagèrent un seul taxi tant ils étaient excités, indignés ; ils gloussaient pour un oui ou pour un non et n'auraient pas supporté de louper le moindre commentaire. Commentaires qui, dans un premier temps, se bornaient à reformuler une même protestation outragée : « Il ne nous connaît ni

d'Ève ni d'Adam ! » « Il n'a jamais regardé le feuilleton, pas même une seconde ! » « Ce n'était qu'une manœuvre de relations publiques ! »

Après quoi Dennis réussit à canaliser l'incrédulité dans une autre direction.

« Nous venons d'être reçus au numéro 10 ! » lança-t-il, et chacun de tenter aussitôt de récrier cette réplique : « On vient de rencontrer Harold ! » « On a bu le café avec le Premier ministre ! » « La vache ! » « Harold et Marcia ! » Le troisième round des bavardages concerna cette dernière. Sophie affirma qu'il ne se passait rien entre elle et Wilson, mais cette remarque n'intéressait personne, et elle le comprenait. Tous savaient déjà qu'ils n'en avaient pas fini de raconter cette matinée, peut-être pour le restant de leur vie, et que la course en taxi n'était qu'un tour de chauffe, le brouillon d'un récit qui devrait contenter parents, frères et sœurs, enfants et petits-enfants. S'ils parvenaient, d'une manière ou d'une autre, à véhiculer le sentiment d'avoir eu un aperçu privilégié de la vie privée non conventionnelle du Premier ministre, alors il était de leur devoir de le faire. Pour finir, quelque part dans Paddington, interjections, exclamations et exhalaisons cédèrent la place à un silence contemplatif.

« Combien de disques les Beatles ont-ils vendus, selon vous, avant d'être décorés de l'Ordre de l'Empire britannique ? demanda Bill.

– Allons bon, il nous prend pour les Beatles maintenant, dit Tony.

– Tu penses qu'on va être décorés de l'Ordre de l'Empire britannique ? demanda Sophie. Je ne serais pas contre.

– Bill a raison, intervint Dennis. Harold veut sa part de gâteau, car cela se passe sous un gouvernement travailliste. Il veut que la gloire rejaillisse sur sa personne, quand bien même il n'a pas la moindre idée de ce dont il s'agit.

– Excusez-moi d'insister, reprit Sophie, personne n'a répondu à ma question. Vous pensez qu'on va être décorés ?

– Ça se pourrait, si nous faisons ce qu'il veut, dit Tony.

– Il n'y en aura pas pour vous, assena Clive joyeusement. Juste pour moi et Sophie. Les scénaristes, tout le monde s'en fiche.

– Les scénaristes et le producteur, précisa Dennis.

– On peut accepter la proposition, donc ? demanda Sophie.

– Non, répondirent à l'unisson Tony, Bill et Dennis.

– Mais j’ai dit à Marcia que nous étions d’accord.

– Oui, nous avions remarqué », dit Dennis.

Sophie se moquait pas mal de ne pas tourner au numéro 10, ou de ne pas être décorée de l’Ordre de l’Empire britannique – pas cette année du moins. Ça lui était même égal que Harold Wilson n’ait jamais vu le feuilleton. Car, dans le cas contraire, son désir de rencontrer toute l’équipe n’aurait été qu’un caprice égoïste, une faveur pour lui et Mary. Alors que l’invitation de Marcia valait pour reconnaissance officielle de leur importance. Dennis avait raison. Harold voulait attirer sur lui un peu de leur gloire, ce qui signifiait donc qu’ils étaient auréolés de gloire.

Ils n’allèrent pas tourner au numéro 10 ; ils ne furent même pas autorisés à diffuser d’épisode la semaine des élections. Apparemment, le directeur général jugeait que *Barbara (et Jim)* était trop engagé politiquement, et que cela porterait atteinte à l’obligation de neutralité et d’impartialité de la BBC.

« Quelle bande de cons, ragea Bill. On ne va pas se coucher, j’espère.

– Non, le rassura Dennis. Je monte de ce pas trouver le directeur général pour lui annoncer que nous prenons le contrôle de l’émetteur du Crystal Palace.

– D’accord. Plus sérieusement, que va-t-on faire ? insista Bill.

– Ce que Dennis est en train de dire, selon moi, c’est que nous n’allons rien faire, traduisit Tony.

– Et, bien entendu, tu es d’accord ?

– Une semaine de pause, je ne dis pas non. D’autant que nous avons du pain sur la planche par ailleurs. »

Ils avaient commencé à travailler sur une nouvelle série intitulée *Des rouges sous le lit*, qui narrait les aventures d’une cellule d’espions soviétiques encalminée à Cricklewood, et le célèbre acteur Anthony Newley leur avait commandé un scénario. Hazel refusait des propositions à longueur de journée, de semaine.

« Nous avons été reconduits, si ça peut te consoler, dit Dennis.

– S’ils refusent de diffuser un épisode la semaine des élections, tu peux leur dire où se mettre la nouvelle saison.

– Allons, ne raconte pas n’importe quoi.

– Je ne vais pas accepter qu'ils annulent un épisode chaque fois qu'il leur en prend l'envie.

– Ce n'est pas chaque fois qu'il leur en prend l'envie, mais chaque fois qu'on doit élire le gouvernement, nuança Dennis. Et aux prochaines élections, ils pourraient fort bien t'empêcher de bassiner le public avec les injustices du système de classes. Te prier de garder tes radotages pour un épisode futur, au printemps 1971, par exemple.

– À quoi bon, alors, bordel ? Franchement ! S'ils te bâillonnent pile au moment qui compte ?

– Prends ça comme un petit rappel poli. Tu es censé écrire une comédie sur les aléas de la vie conjugale. Pas le Manifeste du Parti travailliste.

– Un petit rappel poli, à propos d'une comédie inoffensive, grinça Bill. Ras le bol ! Tout est poli et inoffensif. Et tout particulièrement toi.

– Ne t'emballe pas, Bill, intervint Tony.

– On m'a accolé des épithètes bien pires », dit Dennis.

Bill se tourna vers Tony. « Et toi ? Pourquoi n'es-tu pas plus énervé ? Ça, pour t'allonger, ventre à l'air et pattes en l'air, on peut te faire confiance. »

Dans chaque histoire, arrive un moment que l'on peut décrire ainsi : « Regardez, ici. C'est à partir de là que tout déraile », et peut-être était-ce un moment de cet ordre. C'est ce que dirait Dennis, au cours des années suivantes : « Rien n'a plus jamais été pareil après cette dispute la semaine des élections. » Mais Tony, dont le métier était de raconter des histoires, savait qu'en examinant attentivement n'importe quelle narration, et à condition que l'intrigue ait été bien ficelée, on pouvait remonter, étape par étape, jusqu'à l'origine du déraillement, en germe dès les premières pages.

Le plus étrange, c'est que Tony jugea cette dispute artificielle. Qui pouvait sincèrement renâcler à être payé à ne rien faire ? La colère de Bill, cependant, n'avait rien d'une posture. On l'entendait clapoter, bouillonner, à l'affût du premier exutoire qui se présenterait.

« Tu as vraiment l'intention de leur dire où se mettre leur nouvelle série ? demanda Tony, plus tard. Parce que moi, je ne te suis pas.

- Tu la ferais sans moi ?
- Non. Bien sûr que non. Mais je ne peux pas rester à me tourner les pouces. J'ai une femme, et un enfant en route.
- Oh, Tony ! Ah bon ? Je n'étais pas au courant. Tu aurais dû le dire plus tôt.
- C'est un peu injuste.
- Excuse-moi », lâcha Bill, sans en penser un mot.

Tony entra aperçut quelque chose. C'était donc ça, la racine du problème ? Peut-être bien. La famille nucléaire a toujours représenté quelque chose pour un homme, notamment pour un homme célibataire, et qui plus est un homme célibataire à tendances anarchiques, pour ne rien dire d'un célibataire à tendances anarchiques contraint d'écrire sur une famille nucléaire pour gagner sa vie. Et la famille nucléaire de Tony, pour des raisons évidentes, signifiait bien plus aux yeux de Bill que la plupart des autres. Tony ne voulait pas que June et son enfant à naître deviennent une sorte de Vietnam, et il ne voulait pas non plus se trouver du mauvais côté. Mais il commençait à craindre qu'il ne soit déjà trop tard, et que chaque camp ne soit déjà retranché, depuis un bon moment, derrière ses positions.

¹ Emblème du Lancashire.

QUATRIÈME SAISON

Roger Nicholas Holmes vit le jour au Bushey Maternity Hospital trois semaines après la diffusion du dernier épisode de la troisième saison. La délivrance, relativement rapide, dura cinq heures – une éternité pour Tony. Il avait d’abord attendu dans le couloir, avec sa pipe et la grille de mots croisés du *Times*, mais les bruits épouvantables et les allées et venues précipitées des sages-femmes et des infirmières le plongeaient dans un tel état que, pour finir, il s’était rabattu sur le pub. Il retourna à la maternité toutes les heures à l’heure pile, jusqu’à ce que, finalement, on lui présente un fils âgé de trente-cinq minutes.

Il avait craint de ne pas ressentir assez d’émotion. Il avait pleuré lorsque Barbara avait eu son bébé ; à l’époque, il avait espéré que ces larmes indiquaient qu’il était capable d’une réaction humaine normale ; plus tard, cependant, il s’était demandé si cette réaction ne tenait pas plutôt à son investissement dans le scénario, ou au fait qu’il avait toujours eu la larme facile pour ce qui n’appartenait pas au réel. Par exemple, il était ressorti sens dessus dessous de *La Mélodie du bonheur*. Mais lorsqu’il vit son fils pour la première fois, il fut saisi de sanglots incontrôlables qui semblaient monter des profondeurs de son estomac. Tout le monde aimait ses enfants, s’avérait-il. Tony regretta qu’il n’existât pas de moyen permettant aux homosexuels de connaître un tel moment. Il aurait aimé que Bill ressentisse ce que lui ressentait en ces instants.

« Ça va ? demanda June.

– Oui. Très bien. Merci.

– Je t’en prie.

– Non, je voulais dire, merci pour tout, merci pour ta question. Merci de n’avoir pas baissé les bras. Merci pour lui. »

C’était une pensée malvenue, mais le bébé n’était pas à

proprement parler un enfant de l'amour, le fruit sans effort d'une union bienheureuse, ou simplement insouciante, entre deux êtres. Il était un miracle d'une autre catégorie, le fruit laborieux d'une collaboration semée d'embûches entre deux partenaires improbables. Il était leur version personnelle d'un programme de télévision.

June et Tony goûtèrent à quelques semaines de pure félicité. Ils se promenaient dans des parcs, s'attardaient sur un banc pour manger des glaces pendant que leur nouveau-né dormait. Ensuite, après la drôle de guerre, la mission de Tony – être un mari et un père – commença pour de bon. Et ce n'était pas évident non plus, découvrit-il. Avec l'arrivée du bébé, tout était devenu effroyablement concret et, tout à coup, il avait moins de facilité à respirer. Si la vie de famille était un boulot comme n'importe quel autre, Tony aurait compté les jours qui le séparaient de Noël et des autres vacances à venir, mais il n'y avait aucun répit, et il n'y en aurait jamais. Retourner au bureau ne lui procura aucun plaisir, il avait désormais pour impératif de gagner convenablement sa vie pour nourrir trois bouches. Tout reposait sur ses épaules, maintenant que June avait arrêté de travailler. Dans l'obligation de convertir sa matière grise en landaus, biscuits pour bébés, harnais et traites de crédit, il lui semblait soudain qu'il y en avait moins, là-dedans, qu'il ne l'avait espéré. Les heures d'apathie, passées à bombarder le néon de trombones avec un élastique, ou à écouter de la musique sur l'électrophone du bureau, n'avaient plus rien d'une récréation routinière mais semblaient, au contraire, lourdes de menaces. Pouvait-il sérieusement envisager que cela continue à jamais ? Était-il humainement possible de trouver assez d'idées – de répliques, de blagues, de personnages, d'intrigues – pour nourrir et vêtir un enfant, pourvoir à son éducation ?

Tony comptait sur Bill, or Bill avait disparu. Il venait chaque jour au bureau, mais il n'était pas vraiment là, et ne semblait pas vouloir y être. Le plus clair du temps, il passait en boucle *Revolver*, le nouvel album des Beatles, au point que Tony le prit en détestation.

« Tu te souviens quand ils chantaient tous “I love you, yeah yeah yeah” ? demanda Bill.

– “She loves you”, je crois, corrigea Tony.

– Même différence.

– Comment ça ?

– Ils sont passés de l'un à l'autre en quoi... trois ans ? Et nous,

pendant ce temps, on a fait du sur place.

– Où veux-tu aller ? Vers où devrait-on aller ?

– Ailleurs.

– Ailleurs, mais où ?

– Je n'arrive plus à imaginer quelque nouvelle permutation de vie domestique que ce soit. La visite des beaux-parents. Rendre visite aux beaux-parents. Les anniversaires de mariage. Les dîners qui tournent mal à la maison. Les dîners qui tournent mal au restaurant. Les bébés. Les salles de bains. Les nounous. Les nouvelles moquettes.

– Ailleurs ! s'écria Tony. Un déménagement ! C'est une idée géniale. "La Nouvelle Maison". »

Bill haussa les épaules.

« Pourquoi pas. Nous n'avons rien d'autre.

– Ça n'a pas l'air de t'exciter des masses.

– Ce n'est pas un filon qu'on pourra exploiter pendant cinq ans, n'est-ce pas ? Si on radote encore sur le sujet dans l'épisode deux, il ne restera déjà plus grand-chose à en extraire.

– Comment en est-on arrivés à parler de ça ?

– Chais plus.

– *Till Death Do Us Part.* »

La *Comedy Playhouse* avait engendré un feuilleton diffusé en ce moment même et dont tout le monde parlait. Du coup, plus personne ne parlait de *Barbara (et Jim)*, car nul ne parlait jamais de deux feuilletons télévisés en même temps, surtout quand l'un d'eux était passé de mode. Alf Ramsey avait été rebaptisé Alf Garnett. (Alf Ramsey venant de remporter la Coupe du monde pour l'Angleterre, personne, à la BBC encore moins qu'ailleurs, ne souhaitait que la bigoterie et la belligérance d'un personnage de fiction entachent son nom tout juste sanctifié.) À ce détail près, le vieux docker demeurerait tel qu'en lui-même et, détail passablement alarmant, le peuple britannique en était fou, pour des raisons qui dépassaient peut-être les intentions de son créateur.

« Je me contrefiche de cette clique, dit Bill, d'un ton à la fois blessé et agacé. Ce qui m'importe, c'est que nous sommes coincés. Avec un couple. Tu n'as rien de plus à dire à ce sujet. Or, de nous deux, c'est toi le père de famille. Où sont les gags ? Les anecdotes ? Allons ! C'est toi, le spécialiste. Même si je me dois d'ajouter que,

depuis que tu es devenu père, tu ne ressembles pas trop à un homme qui possède les clés du coffre-fort de la comédie.

- Je suis claqué, voilà pourquoi. Claqué et un peu effrayé.
- Ah, qu'il soit béni. De quoi as-tu peur ?
- De toi, et de l'endroit où tu veux aller.
- Tu n'as pas envie d'aller faire un tour ailleurs ?
- Non, je suis très bien où je suis.
- Ce n'est pas vrai.
- Si ! Je suis heureux ! Je veux juste noircir du papier ! »

Il se régala à faire ce travail – un travail dans ses cordes, et très bien payé de surcroît. Autant de choses qui, à ses yeux, relevaient du miracle. Il lui était échu plus de chance qu'il n'aurait pu s'en prédire. Alors, oui, il voulait noircir des pages et des pages avec des blagues, des observations et des gags qui combleraient les attentes de Dennis, de la BBC et du public. Et s'il réussissait, on lui permettrait de continuer, encore et encore. Tony ne pensait à rien d'autre. Il ne se demandait pas s'il avait encore des choses à dire, ni s'il était frustré par les limites du médium qu'ils avaient choisi. Ce qu'il désirait se résumait à creuser le plus de distance possible entre la première page et la trentième d'un scénario, de la même manière qu'un mécanicien veut réparer une voiture, ou un médecin requinquer un patient. Il doutait fort que les mécaniciens se sentent frustrés par la simplicité de certains moteurs. Chacun devait présenter un problème différent, tout comme chaque épisode présentait un nouveau défi. Et quand on se sentait de taille à le relever, pourquoi ne pas persévérer ?

« Tu parles d'une ambition.

– Il y a pire, comme but dans la vie, que de vouloir rendre les gens heureux.

- J'ai l'impression qu'on tourne en rond.
- Peut-être, mais on ne fait pas du sur-place pour autant.
- Tu te vois faire ça éternellement ? Sois franc.
- Si on continue à faire du bon boulot, pourquoi pas ?
- Tu ne finiras pas par en avoir marre ?

– On commence à ressembler au courrier du cœur dans un magazine de bonnes femmes, dit Tony. « Chère Evelyn, notre vie de couple est en train de devenir plan-plan et j'ai peur qu'il aille voir

ailleurs. Que devrais-je faire, selon vous ?”

– Elle te conseillerait d’enfiler des sous-vêtements en dentelle.

– Je le ferais, si cela pouvait aider.

– Elle te conseillerait de modifier quelque chose dans ton train-train, en tous les cas. Elle ne te dirait pas : “Surtout, ne changez rien et, en vieillissant, tout ça lui passera par-dessus la tête”.

– Je pensais que ton roman pourrait te suffire.

– Le souci, c’est que je me régale trop à l’écrire. Ça me fait comprendre ce que je rate. »

Tony soupira. « C’est dur, n’est-ce pas ?

– Quoi donc ?

– Je ne sais pas comment l’appeler. Ça. Cette situation. Toi et moi. Notre couple. On croit avoir trouvé son alter ego puis, les années passant, on s’aperçoit qu’il n’en est rien.

– J’ai su que tu n’étais pas mon alter ego après le service militaire, dit Bill. Quand tu t’es dégonflé.

– À quel sujet ?

– Tu le sais très bien.

– Tu penses que je me suis dégonflé ?

– Quoi d’autre ? Tu appelles ça comment ?

– Tu penses que j’ai épousé June parce que j’avais la frousse ?

– Pourquoi, sinon ?

– Je... Eh bien, je suis tombé amoureux d’elle.

– Donc tu es ambidextre ?

– Oui, ou ni droitier ni gaucher, je ne sais pas. À l’époque, je me sentais surtout... manchot. Des deux bras.

– Excellent, dit Bill, sans manifester le moindre amusement.

– Merci.

– C’était donc bien pratique pour toi de tomber amoureux d’une fille comme June, n’est-ce pas ?

– Pratique ? En quoi ?

– C’était l’option la plus facile. Et regarde où tu en es aujourd’hui – dans une jolie petite maison à Pinner, avec épouse et bébé. »

Tony répondit d'un haussement d'épaules impuissant.

« Et cela me convient, dit-il. Je suis heureux. Je ne pourrais pas faire ce que tu fais.

– Tu n'as aucune idée de ce que je fais.

– Tu enfreins la loi chaque fois que tu fais quelque chose.

– La loi est débile.

– Je sais. Mais quand on peut aller dans un sens ou dans l'autre, voire n'aller nulle part, pourquoi choisir la direction qui va t'envoyer en taule ?

– Je n'avais pas le choix.

– Je sais. Moi, si. Et cela ne veut pas dire qu'à l'avenir je choisirai toujours la voie ennuyeuse et sans danger.

– Je suis sûr que tu es sincère, quand tu dis ça. »

Bill se montrait compréhensif et ne cherchait pas la confrontation, Tony le savait et, subitement, il comprit le sens de cette phrase : une chose conduisait à une autre. Ces dernières années auraient été tellement différentes pour Bill s'il n'avait pas été homosexuel. Son orientation sexuelle l'avait amené à rencontrer des gens différents, bien sûr. Mais il avait également lu des livres différents, vu des films et des pièces de théâtre différents, écouté une musique différente, exploré un univers très éloigné de la petite maison de Tony à Pinner.

« Écrire au courrier du cœur ne suffira pas, trancha Tony. On a besoin d'une conseillère conjugale. »

Et, pour la première fois depuis des semaines, le regard de Bill retrouva son éclat.

« Je ne comprends pas, dit Dennis lorsqu'ils lui exposèrent l'idée. Qu'est-ce qui cloche, dans leur couple ?

– Ce qui cloche, c'est qu'ils sont le contraire l'un de l'autre, dit Bill.

– Oui, et depuis le début. C'est même le sujet de la série.

– Certes, mais maintenant il touche à sa conclusion logique : leur couple bat de l'aile parce qu'ils sont trop différents. Ils ont besoin d'aide.

– Une précision, pour m'assurer qu'on parle bien de la même

chose : vous continuez dans le registre de la comédie, n'est-ce pas ? Ou bien bascule-t-on vers le drame ? Est-ce qu'il va l'étrangler, à la fin ?

– Pourquoi une thérapie de couple ne pourrait-elle pas être drôle ? demanda Bill.

– Combien de couples qui consultent une conseillère conjugale rigolent ? demanda Dennis.

– Combien d'entre eux veulent rigoler ? le contra Tony.

– Il y a une épidémie de divorces, observa Bill.

– Merci de me le rappeler.

– Pardon, j'avais oublié.

– C'est précisément ça, le problème, reprit Dennis. On ne pourra pas faire la tournée des popotes pour s'excuser auprès de tous les couples en difficulté. » Il scruta Bill. « C'est à cause de ce maudit *Till Death Do Us Part* ? »

Le regard de Bill se déroba.

« Ça t'a fait sortir de tes gonds, n'est-ce pas ?

– Je veux simplement écrire des fictions qui parlent du monde réel. Et dans ce monde-là, martela Bill, un couple comme celui de Barbara et Jim aurait besoin d'aide. »

Dennis soupira. Travailler avec des scénaristes talentueux, attentifs et sérieux était un plaisir mais il regrettait parfois de ne pouvoir obtenir le même succès avec des écrivains sans imagination.

« Le couple survivra-t-il au traitement ? demanda-t-il pour finir.

– On va déjà leur faire passer la saison, dit Bill. Pour le reste, on verra plus tard. »

Aucun d'entre eux n'avait jamais approché personnage aussi aristo que Nancy Lawson, l'actrice que Dennis avait déniché pour jouer Marguerite. Elle était même plus snob qu'Edith, précédente détentrice du record mondial. Edith avait un père médecin, celui de Nancy était une sorte de lord, propriétaire d'un petit château dans quelque coin du Northumberland. Nancy avait fréquenté un pensionnat très chic, avant d'en être renvoyée – pour avoir fumé en baisant, prétendit-elle. On devinait que la réplique avait déjà servi, souvent, mais elle faisait encore son petit effet : elle déclencha des

éclats de rire et, en prime, Tony remarqua que Clive tripotait nerveusement son paquet de cigarettes. En se gardant bien, sur le moment, d'en offrir une à Nancy, espérant que Sophie ne ferait pas le lien. (Loupé.)

Sophie avait un vrai physique de pin-up mais Nancy, qui devait être de dix ans son aînée, évoquait la promesse de sensations plus obscures, plus dangereuses. Elle possédait également une drôle de collection d'aphorismes grivois qui parodiaient les injonctions des manuels de savoir-vivre : « Un gentleman laissera toujours à une dame la primeur du gant de toilette », par exemple. Ou : « Jamais une dame n'utilisera de ses doigts pour enfiler une capote anglaise. » Dans la vraie vie, Nancy aurait fait une piètre conseillère conjugale, sauf à se présenter chez elle avec un corpus très spécifique de problèmes conjugaux. Néanmoins, elle était une excellente actrice comique – Dennis l'avait remarquée dans deux comédies de boulevard de Brian Rix – et après avoir, comme on l'en avait priée, reboutonné quelques boutons et enroulé sa longue chevelure brune savamment ondulée en chignon, elle réussit à transmettre la gravité nécessaire, d'autant plus qu'elle arrondissait naturellement les voyelles, comme tous les gens de la haute. Tony et Bill, une fois n'était pas coutume, avaient procédé à quelques recherches et découvert que les dames officiant au Mariage Guidance Council étaient des épouses de dignitaires ecclésiastiques, de chirurgiens et de capitaines d'industrie, des femmes éduquées dans des écoles privées et rongées par l'ennui. On pouvait donc imaginer Marguerite rentrant chaque soir dans un bel hôtel particulier de Hampstead ou de Primrose Hill. Nancy, cependant, était taillée dans une étoffe sensiblement différente. Il n'était pas inimaginable qu'elle eût été, un temps, mariée à un capitaine d'industrie, mais au lieu de le quitter tout simplement il semblait plus vraisemblable qu'elle l'ait assassiné dans les semaines suivant les noces.

Lorsqu'ils comprirent à quel point Nancy était bonne comédienne, Tony et Bill révisèrent leur scénario. Dans le premier jet, Barbara et Jim mettaient un quart d'heure à se rendre au cabinet de Marguerite. Une moitié du scénario s'éternisait en cris et en gémissements, avant d'en arriver à la conclusion qu'ils avaient besoin d'aide. Dans la nouvelle version, leur supplice était abrégé de quelques pages et l'épisode débutait au beau milieu d'une dispute, dont on laissait entendre qu'elle durait depuis des mois, et ce afin de les envoyer au plus vite chez Nancy.

À l'enregistrement, elle cassa la baraque. Elle avait l'avantage de la surprise, bien entendu – personne, dans le public, ne s'attendait à voir un trio. Mais au-delà de cela, la dynamique entre les trois

personnages sembla insuffler une énergie nouvelle tant au feuilleton qu'à la distribution, et le thème suscita même beaucoup d'intérêt de la part de la presse. « De mémoire de votre serviteur, jamais aucune comédie télévisée ne s'était colletée avec le thème d'une crise conjugale, écrivit le critique du *Times*. Et compte tenu de l'augmentation sidérante du nombre de divorces depuis le tournant de la décennie, *Barbara (et Jim)* devient opportun et courageux, sans rien perdre de son charme ni de son esprit caractéristique. Ce n'était pas gagné d'avance. »

Tony se surprit à espérer que Marguerite soit compétente en son domaine : l'avenir et le bien-être de sa famille en dépendaient. Malheureusement, Marguerite aurait-elle été la meilleure conseillère conjugale au monde, cela ne l'aurait guère aidée à canaliser le tempérament de Nancy.

Clive était en train d'en venir rapidement à la conclusion qu'être fiancé, cela signifiait passer un temps fou à ne pas faire ce qu'il voulait faire. Là résidait la différence entre avoir ou non une fiancée. Curieusement, il n'était pourtant pas accablé d'activités imposées. Sophie ne voulait pas se consacrer aux préparatifs du mariage, ni le présenter à des amies et à sa famille. Elle n'avait pas d'autres amis que ceux qu'il connaissait déjà et ne s'embarrassait guère d'obligations familiales. Ce qui lui pesait, c'était plutôt de savoir qu'il ne pouvait pas faire certaines choses. Le truc bête comme chou, c'est que, s'il avait expliqué posément ce dilemme à Sophie, elle aurait réagi avec empathie et pragmatisme : elle ne se montrait jamais naïve ni critique. Elle aurait cependant diagnostiqué que cela indiquait, de sa part, une certaine immaturité pour la vie conjugale, voire suggéré d'annuler les fiançailles. Vu sous cet angle, cela faisait sens, Clive en convenait. Mais il prenait plaisir à être fiancé à Sophie, les gens ne l'en aimaient que davantage. Il avait ainsi réduit ses activités extraconjugales au strict minimum. On peut même dire qu'il était devenu monogame.

Mais Nancy, sa nouvelle collègue, lui agitait sans cesse sous le nez une proposition bien différente et sans ambiguïté. Si Clive ne voyait pas sur qui d'autre que lui rejeter le blâme, tout restait plus ou moins la faute de Nancy : pourquoi s'acharnait-elle à essayer de le séduire ? Pourquoi s'obstinait-elle à faire des blagues tendancieuses en sa présence ? (Certes, il n'était jamais le seul à les entendre, mais Clive ne pouvait se défendre de l'impression qu'elles n'étaient destinées qu'à lui.) Et pourquoi faisait-elle à tout bout de champ allusion à des pratiques sexuelles olé-olé, dont elle laissait entendre

qu'elles lui étaient familières ?

La première fois que Clive coucha avec la femme censée sauver le couple qu'il formait à l'écran avec celle qui était sa fiancée à la ville, ce fut au titre d'un pari qu'il avait fait avec lui-même : il était convaincu que Nancy parlait beaucoup mais n'agissait pas, qu'elle était sans doute frigide, peut-être même vierge. Malheureusement, la suite lui prouva qu'il se trompait sur tous les tableaux. Nancy agissait plus qu'elle ne parlait, elle était en fusion plus que frigide, et si elle était vierge, elle ne montra aucun des signes de nervosité, ou de modestie, que Clive avait souvent pu observer en pareilles circonstances. Jamais encore il n'avait rencontré de vierge qui lui ait demandé, bruyamment et à plusieurs reprises, de... Bref. En substance, pour résister au genre de tentations que cette femme avait placées en travers de sa route, il aurait fallu déployer une force d'âme et un héroïsme dont il se savait dépourvu. Il sautait aux yeux que Nancy, avec son increvable obscénité, sa dépendance à l'alcool et aux cachets, et son exaspérante manie du *name-dropping*, était une source d'ennuis – il n'était pas exclu non plus qu'elle soit tarée –, et une fois ou deux, Clive s'était surpris à se demander s'il pouvait compter sur son indispensable discrétion. Mais, comme toujours en cas de mauvais augures, rien n'empêchait de se couvrir les yeux en attendant qu'ils passent leur chemin.

Dennis sentit son cœur flancher lorsqu'il découvrit la femme entre deux âges qui contemplait Sophie d'un regard implorant devant l'entrée des artistes, à l'écart des fans brandissant leurs carnets d'autographes. Si la chance était de son côté, il disposerait d'une petite, ou d'une grosse, vingtaine de minutes en tête à tête avec Sophie – juste le temps qu'il faudrait au taxi pour les déposer à Bayswater, devant chez Ming, le seul restaurant de tout l'ouest de Londres qu'ils avaient trouvé ouvert un dimanche soir, plus celui qu'il faudrait à Bill, Nancy et Clive pour terminer leur verre au bar et les rejoindre. Sophie n'aimait pas trop traîner en bande après l'enregistrement. Elle aimait encore moins ça depuis que Nancy avait intégré l'équipe – Nancy et ses robes décolletées, sa voix puissante et ses blagues grivoises qui faisaient hurler de rire Clive. Depuis deux ou trois semaines, Dennis prenait les devants pour l'emmener ailleurs.

Pour autant, il n'avait pas le début d'une idée quant à la façon de tirer parti du temps qu'il passerait avec elle. Si *Barbara (et Jim)* devait être reconduit pour encore vingt ou trente saisons, alors peut-être que le cumul de ces petites causeries en taxi et des lectures minutieuses du menu du restaurant chinois pourrait déboucher sur quelque chose. Sophie finirait par s'apercevoir que Dennis avait fait montre de constance, de patience et de sensibilité à l'égard de ces moments d'introspection muette post-enregistrements, et lui dirait qu'elle l'aimait. À cette date, ses fiançailles avec Clive auraient probablement fait long feu. Si Dennis avait été d'un tempérament joueur, il aurait parié dix livres que Sophie y mettrait un point final en lui jetant sa bague à la figure avant même d'arriver à l'église ; en pariant gagnant-placé sur un mariage et un divorce, il était sûr de remporter la mise.

À la trentième saison, Dennis serait sexagénaire et le ^{xx}e siècle toucherait à sa fin, mais s'il se nourrissait consciencieusement de

légumes, s'astreignait à de longues promenades et renonçait à sa pipe, il pourrait garder la forme pour consommer le mariage. Et pour dire le vrai, il se ficherait que ce ne soit pas le cas. Dans trente ans, ce serait le cadet de ses soucis ; il était presque certain que ça l'était déjà. Le sexe n'était pas un élément crucial dans sa vision de leur relation. Peut-être pourrait-il lui dire ça – pour briser la glace ? Lui affirmer qu'il était prêt à partager un lit avec elle pour le restant de ses jours sans jamais laisser son regard s'égarer de son côté. Ou bien – trouverait-elle ça bizarre ? – il pourrait lui proposer de dormir dans la chambre d'amis, s'ils en avaient une. Du moment qu'il prenait le petit-déjeuner avec elle chaque matin.

Il était presque certain que cette femme entre deux âges était la mère de Sophie, celle qui l'avait abandonnée enfant. Elle lui ressemblait, un peu, quelque chose dans les yeux et la bouche. En outre, comment expliquer sa nervosité sinon sa tristesse ? Seule son apparence ordinaire laissait place au doute. Il fallait posséder une certaine séduction pour s'enfuir avec un homme marié, non ? Et pour être la mère de Sophie, cela allait sans dire. Naturellement, quinze ans, c'était long dans une vie de femme, surtout si ces années s'étaient révélées décevantes.

Dennis redoutait ce moment depuis que Sophie lui avait raconté son histoire : c'est ce qui arrivait aux gens célèbres. Un beau jour, ils voyaient resurgir des parents perdus de vue, avides de profiter, en toute légitimité selon eux, des embruns de la gloire – et accessoirement du pactole. Combien de temps tout cela allait-il prendre – les excuses, les tentatives de justification, la colère et les accusations ? Dennis ne voyait pas comment l'affaire pouvait être réglée en moins de dix minutes. Sa sacro-sainte parenthèse enchantée avec Sophie était en péril.

« Bonjour, dit Sophie. Je me demandais à quel moment tu te manifesterais.

– Pardonne-moi, répondit sa mère. Je sais que ce doit être un choc. Tu n'es pas obligée de me parler. Je voulais juste te voir.

– Tu ne regardes pas le feuilleton ?

– Si. Et je me suis inscrite des tas de fois pour assister à l'enregistrement, sans grand succès jusqu'à aujourd'hui.

– Bon, tu m'as vue dans le studio, donc.

– Je voulais te regarder et que tu me regardes. C'est tout.

– Sophie ? Préfères-tu qu'on se retrouve là-bas ? intervint Dennis.

Pour te laisser un peu de temps ?

– Non, attends-moi, j'en ai pour une seconde.

– Écoute, je ne suis pas un expert de ce genre de situations, mais je doute qu'une seconde suffise, objecta Dennis avec douceur.

– Bonjour, je suis la mère de Barbara, dit la mère de Sophie.

– Je l'avais deviné. Dennis. Producteur et metteur en scène de *Barbara (et Jim)*. » Il lui serra la main. « Enchanté de vous rencontrer, madame Parker.

– Ça m'étonnerait qu'elle s'appelle toujours madame Parker, lança Sophie. Je me trompe ? »

De là où il se tenait, à un mètre d'elle, Dennis sentait sa colère. Il aurait pu s'y réchauffer les mains.

« Pourquoi ne pas profiter de ce qu'elle est là pour en avoir le cœur net ? » suggéra-t-il.

La mère de Sophie lui sourit avec gratitude.

« C'est madame Balderstone, dit Gloria.

– Tu ne peux pas t'appeler madame Balderstone, lui rétorqua Sophie. Tu peux t'appeler madame Machin-Chose ou madame Parker s'il ne t'a jamais épousée, mais tu ne peux pas coller un "madame" devant ton nom de jeune fille.

– C'est pourtant ce que j'ai fait, lui rétorqua Gloria. Et appelle-moi comme bon te semble. »

Il n'y avait ni agressivité ni indifférence dans sa voix. C'était la réponse d'une pénitente qui avait saccagé plusieurs vies et en avait conscience. Sophie ressentit envers elle un élan de sympathie, qu'elle s'empressa de museler.

« Tu ne peux pas en faire autant. Je m'appelle Sophie, point.

– Pardonne-moi. Même si je n'arrête pas de lire des articles sur Sophie par-ci, Sophie par-là, je pense toujours : "Tiens, on parle encore de notre Barbara." Il me faudra probablement un petit moment pour m'habituer à Sophie.

– Tu n'as pas un petit moment devant toi.

– Nous devons rejoindre Clive et deux autres personnes de l'équipe dans un restaurant chinois de Bayswater. Chez Ming. Rien ne vous oblige à commander des plats chinois. Ils servent aussi des steaks-frites. Des omelettes. Peut-être...

– Tu peux réciter tout le menu, si ça t’amuse, mais ça ne changera strictement rien, le coupa Sophie. Elle ne vient pas avec nous. »

Et elle fila à grands pas vers le taxi qui attendait, sans un regard en arrière. Dennis fit une grimace de contrition.

« Je suis navré.

– Je me devais d’essayer, dit Gloria.

– À bientôt, j’espère. » Dennis s’éloigna puis revint aussitôt sur ses pas. Il était le dernier lien entre deux mondes et il était de son devoir de le rester, le plus longtemps possible. « Êtes-vous à Londres pour la nuit, Gloria ?

– Oui.

– Pourriez-vous m’indiquer où vous êtes descendue ?

– Oh. Oui, bien sûr. À la Russell Square Guest House. Qui ne se trouve pas à Russell Square, d’ailleurs.

– Ah. » En l’absence d’informations complémentaires, il ajouta : « Et qui se trouve où, exactement ?

– C’est très aimable à vous. Sur Farrington Road. Je rentre à la maison demain matin. Je partirai vers 10 h 30.

– D’acodac. »

Dennis songea que l’adresse du domicile pourrait également s’avérer utile. Il était vraisemblable que la colère de Sophie se soit dissipée d’ici le lendemain matin.

« Où est-ce exactement, chez vous ? Pourriez-vous me noter l’adresse ? »

Pendant que Gloria cherchait un bout de papier dans son sac, le taxi de Sophie démarra.

« Je suis navrée. Elle est partie sans vous.

– Ne vous inquiétez pas pour ça.

– Dites-lui que je ne veux rien.

– Je n’y manquerai pas. »

La promesse était sincère, Dennis savait toutefois qu’il ne l’honorerait peut-être pas.

Il héla un taxi et, lorsqu’il arriva au restaurant, il trouva Sophie seule à une table. Finalement, il existait un Dieu.

« De quoi lui as-tu parlé ? demanda-t-elle.

– Puis-je d’abord commander à boire ? »

Le dimanche, ils arrêtaient de servir de l’alcool à 22 heures et Dennis voulait vider deux ou trois verres aussi vite que possible. L’apparition de Gloria l’avait ébranlé et l’enregistrement ne s’était pas très bien passé. La distribution avait fait de son mieux, et Nancy en avait fait des tonnes mais, depuis que Barbara et Jim consultaient une conseillère conjugale, les blagues semblaient repoussées en marge du scénario. Il commanda une bière et un verre de vin, et il but la bière avant de répondre à Sophie.

« Je lui ai demandé où elle habitait.

– Dans quel but ?

– Au cas où ça s’avérerait utile.

– Où habite-t-elle ?

– À Morecambe.

– Pourquoi ?

– Tu devrais peut-être lui poser la question. J’ignorais qu’habiter à Morecambe appelait une explication.

– Autant d’histoires pour se retrouver à quelques kilomètres de Blackpool ? »

Dennis s’apprêtait à observer qu’il était curieux de tiquer sur la proximité géographique de Morecambe et Blackpool, mais il se retint à temps en comprenant pourquoi ce détail avait retenu l’attention de Sophie. À l’évidence, il était assez rare que les mères abandonnent leur progéniture pour s’enfuir avec des collègues, et ne donnent plus jamais signe de vie. Sophie avait sans doute passé une grande partie de ses jeunes années accablée de honte et d’humiliation. Gloria aurait dû vivre quelque part très, très loin, dans une contrée invraisemblable, en Patagonie ou en Tasmanie.

« Et que fait-elle à Londres ?

– Je suppose qu’elle est venue te voir.

– Qu’elle ne compte pas sur moi pour me traîner jusqu’à Morecambe.

– Ce ne sera pas nécessaire. Je sais où elle est descendue.

– Oh, merde. Je devrais faire quoi ?

– Fais ce que tu veux.

– Tu penses que je devrais aller la voir. Sinon, tu ne serais pas revenu sur tes pas.

– Non, je voulais juste que tu aies le choix. Je ne voulais pas te savoir assise là, mortifiée à cause d’une erreur.

– C’était ça, lâcha Sophie tout à trac.

– Ça ?

– Je viens de le comprendre. Ça m’avait échappé, jusque-là, parce que j’étais trop en colère. Tout part de là, depuis le début. J’ai voulu devenir célèbre pour que ma mère entende parler de moi dans le journal, ou me voie à la télé, et se lance à ma recherche.

– Et ensuite ?

– Je lui aurais dit d’aller se faire voir.

– Alors tout va bien. Tu as rempli tes objectifs.

– Mais j’ai loupé le moment. Parce que j’étais trop en colère. Je n’ai pas compris que c’était en train de se passer.

– C’est dans l’ordre des choses, je suppose.

– Et maintenant ?

– Tout dépend. As-tu besoin dans ta vie d’une femme entre deux âges, manifestement assez pathétique et rongée de remords, qui était autrefois ta mère ?

– Franchement, non.

– Veux-tu des excuses ? Parce qu’elle m’a fait l’effet de quelqu’un disposé à en présenter.

– Oh, flûte. Oui, je veux qu’elle s’excuse, je crois. Merci », ajouta-t-elle.

Clive, Nancy et Bill débarquèrent, éméchés, bruyants et bêtes. Nancy entreprit immédiatement de raconter l’histoire d’une de ses amies qui s’était livrée à un acte sexuel sur un ancien ministre dans une loge du Royal Opera. Nancy paraissait avoir un nombre suspicieusement élevé d’amies abonnées à ce genre de performances, Dennis l’avait remarqué ; cependant, ces récits mentionnaient toujours un détail que les amies en question étaient peu susceptibles d’avoir révélé. Clive semblait lui aussi acquis à l’idée que ces anecdotes constituaient une autobiographie déguisée ; du coup, il les écoutait toujours avec une attention captivée, jubilante, tel un petit garçon écoutant Dick Barton¹ assis en tailleur devant le poste de radio familial.

« Tu pourrais me ramener à la maison ? » souffla Sophie à Dennis, au milieu des hoquets scandalisés et des hurlements de rire.

Non seulement il existait un Dieu, mais Il était équitable, juste et sage ; ses tractations avec Gloria, d'une manière ou d'une autre, lui avaient fait gagner une seconde course en taxi d'un quart d'heure.

Sophie emmena sa mère boire un café au Ritz, parce qu'elle pouvait se le permettre et savait que le lieu mettrait sa mère mal à l'aise.

« Ça ne m'empêchera pas d'attraper le train de 11 h 30 ? demanda Gloria, dans le taxi, lorsqu'il devint évident que le Ritz n'était pas à deux pas, comme l'avait promis Sophie avec désinvolture.

– Tu es obligée de prendre celui-là ?

– Si je le loupe, je devrai attendre deux heures pour le suivant.

– Tout dépend de combien tu le loupes, n'est-ce pas ? Si tu arrives à la gare à 13 h 25, tu n'auras que cinq minutes à attendre. On ne sait jamais, il y a peut-être beaucoup à dire. »

Pour Gloria, la remarque fit l'effet d'un signal et elle contempla le paysage, en silence, jusqu'à leur arrivée à l'hôtel. Le portier salua Sophie par son nom, et lui conseilla de garder Jim à l'œil. Sophie lui répondit en riant qu'elle n'y manquerait pas. Elle était déjà venue au Ritz et avait vécu la même scène. Une des raisons pour lesquelles elle tenait à y amener sa mère.

Elles s'installèrent sur un canapé du grand salon et commandèrent des cafés et des biscuits.

« C'est donc ça, ta vie ? demanda Gloria. Le Ritz, et tout le reste.

– Si j'en ai l'envie. » Et puis, la réponse lui paraissant trop hautaine, elle ajouta : « Mais la plupart du temps, je suis au travail. Ou à la maison. Je travaille beaucoup.

– Ah. Ce canapé est très confortable, non ? C'est dur de s'y asseoir bien droite. »

Sophie attendit, attendit, sans trop savoir quoi, une autre étincelle d'intérêt à l'égard des quinze dernières années de sa vie, sans doute, mais Gloria semblait captivée par le mobilier accueillant et la clientèle, il faut bien l'avouer, déconcertante de l'hôtel.

« C'est tout ce que tu as à dire ? Que le canapé est confortable ? »

Elle s'était promis d'essayer de rester calme, en vain.

« Pour tout t'avouer, je ne sais pas quoi dire.

– Pourquoi es-tu venue jusqu'ici, alors ? »

Gloria haussa les épaules.

« Il le fallait.

– Tu étais à Morecambe, pendant toutes ces années ?

– Non, nous avons un peu bougé. Il a trouvé un travail à Bolton quand nous... Quand nous avons déménagé. Puis un autre à Lancaster. Et nous venions de nous installer là où je suis maintenant lorsqu'il est parti.

– Parti où ?

– Je ne sais pas. Il n'est pas impossible qu'il soit retourné à Blackpool.

– Vous vous êtes mariés ?

– Non. La situation lui convenait ainsi. Son gâteau l'attendait à la maison. Ça lui suffisait. »

Jamais quiconque, dans ce salon du Ritz, n'aurait eu l'idée de comparer sa mère à un gâteau. Plutôt à une tartine beurrée. Gloria était une femme ordinaire, Sophie le voyait maintenant. Néanmoins, elle aussi l'avait toujours imaginée comme un gâteau. À force d'entendre son père évoquer ses fugues et ses galants, la petite Sophie l'avait maquillée, parée de beaux vêtements, lui avait enfilé des bas. Gloria était devenue un beau gâteau fourré à la crème et à la confiture, recouvert d'un glaçage. Quand, en réalité, elle n'était qu'une femme qui agrippait un imperméable et ce sac à main miteux et démodé que Sophie voulait lui arracher des mains pour le jeter dans la première poubelle venue.

« Je n'ai rien à raconter, Barbara. Sophie. Je t'assure. Rien du tout. Rien de passionnant, aucun secret. Rien qu'une longue histoire ennuyeuse et sans intérêt.

– Alors quel était le but de tout ça ? Qu'espérais-tu ?

– Tout simplement une vie meilleure. Je ne l'ai pas eue, si cela peut te consoler.

– Franchement, ce n'est pas le cas. »

Et pourtant, si. Sophie comprenait le besoin d'une vie meilleure. Elle n'avait meurtri personne, en venant vivre à Londres, mais n'aurait pas hésité à le faire s'il l'avait fallu. Et elle pouvait arguer

qu'elle avait du talent et que, si elle l'avait laissé enfler et supputer, il aurait fini par la tuer. En quittant Blackpool, elle n'avait pas encore néanmoins la certitude que ce talent était réel, ni qu'il la sauverait. L'issue de secours qu'avait empruntée sa mère lui semblait dater d'une époque révolue. Gloria n'aurait jamais rêvé de venir s'installer à Londres pour découvrir ce dont elle était capable, jusqu'où elle pouvait aller. Elle s'était contentée de jeter son dévolu sur un homme et de le suivre à Bolton. Sophie n'y avait jamais pensé jusque-là mais le pire, dans le fait d'être sacrée Miss Blackpool, c'était le titre. Prendre le nom d'un homme parce qu'on devenait son épouse, passe encore. Prendre le nom de sa ville natale lorsqu'on en devenait sa reine de beauté, c'était une tout autre histoire.

« Tu sais que je suis désolée, n'est-ce pas ? demanda Gloria.

– Non. Comment le saurais-je ? Tu ne me l'as jamais dit. Tu n'as jamais cherché à me contacter.

– Bien sûr que si. Mais ton père ne voulait rien entendre et, de toute façon, je me sentais tellement coupable... Il disait qu'il valait mieux que je reste dans mon coin. Il disait que tu me haïssais. »

Sophie garda le silence. C'était vrai : elle l'avait haïe. D'une haine d'enfant, inconstante et soigneusement attisée par son père, immature donc, mais cela restait de la haine. Elle repensa à ce qu'elle avait avoué à Dennis, la veille au soir : comment elle avait longtemps rêvé que sa mère réapparaisse, afin de pouvoir l'ignorer. Ce rêve n'aurait jamais pu se réaliser si Gloria avait été une meilleure mère, une femme plus résolue, prête à déplacer les montagnes. Il y aurait eu quelques rencontres chagrines, dans lesquelles personne n'aurait trouvé son compte, mais jamais aucune colère, aucun feu sacré, aucun déménagement à Londres. Sophie serait devenue Miss Blackpool devant sa mère en train d'applaudir depuis son transat. Elle aurait épousé un propriétaire de concession automobile. Et pourquoi s'arrêter là ? Que se serait-il passé, si ses parents étaient restés ensemble ? Où serait-elle, à l'heure qu'il était ? À Blackpool, sans l'ombre d'un doute. Et probablement derrière un comptoir du R.H.O. Hills.

Elle était redevable à sa mère de tout, et de rien. Mais, l'espace de deux heures, elle voulait fêter le tout, et elle emmena Gloria faire des emplettes. Finalement, dès lors qu'elles ne furent plus face à face, la conversation s'engagea. C'était bien plus aisé de combler les silences et de poser des questions tout en explorant des portants de manteaux et de faire le tri dans des sacs à main. Les boulots, Marie, les cousins, Londres, Bolton... Elles remontèrent le fil des années,

traversèrent les stands de parfumerie, et parvinrent aux années d'école. Sans évoquer cependant le jour où Gloria était partie. Sophie n'arrivait pas à imaginer qu'elle puisse un jour avoir envie d'en parler.

« J'ai dit à ton Dennis que je n'étais pas venue te demander quoi que ce soit, lâcha Gloria tandis qu'elles entraient chez Selfridges. Ce sera bien plus cher ici qu'à la maison.

– Qui t'a dit que c'était mon Dennis ?

– Il ne l'est pas ?

– Non. Je suis fiancée avec Clive.

– Tu es fiancée ?

– Oui.

– Et vous allez vous marier ? »

Pourquoi tout le monde s'acharnait à traiter ses fiançailles et son futur mariage comme s'il s'agissait de deux événements indépendants, dépourvus de lien ? Comme un baiser et une grossesse : le premier pouvait conduire à l'autre, à condition qu'il se passe tout un tas d'autres péripéties entre les deux. Et, oui, les chances qu'ils deviennent un jour mari et femme lui apparaissaient parfois minces, à elle aussi, mais lorsque la remarque venait de quelqu'un d'autre, elle la prenait pour de la condescendance.

« Oui. Nous allons nous marier.

– Ah bon ?

– Tu ne m'as pas vue avec Clive. Tu ne l'as pas rencontré.

– Non, mais je t'ai vue avec Dennis. Il prend soin de toi.

– C'est son boulot.

– Son boulot consiste à courir après des mères perdues de vue pour leur demander leur adresse ?

– Il s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas.

– Il a un faible pour toi, tout de même, non ? »

Sophie sentit sa gorge se nouer.

« Bon, en tous les cas, il est charmant.

– Tu n'étais pas au courant pour Clive et moi ?

– Comment l'aurais-je été ?

– Il y a eu deux ou trois articles dans des magazines... »

Il y en avait eu des centaines, du moins lui semblait-il. L'agence lui adressait ses revues de presse, et tous les deux jours il y avait du nouveau.

« Je n'en ai vu aucun.

– Tu ne lis pas les journaux ?

– Non. Je regarde les actualités à la télé. »

On n'avait pas parlé de ses fiançailles aux actualités.

« Personne n'a jamais déchiré un article pour te le donner ?

– Non. Personne ne sait que tu es ma fille. »

La discrétion de Gloria, si bien disposée à renoncer aux plaisirs de la fierté pour racheter ses péchés, aurait pu s'avérer gagnante si Sophie n'avait été, à cet instant, momentanément distraite. L'ignorance de sa mère l'avait piquée au vif. Les gens comme Gloria auraient dû savoir qu'elle était fiancée avec Clive. Leur relation de couple était partie prenante de leur célébrité. Avant de prendre congé, Sophie acheta à sa mère toute une pile de magazines au kiosque devant la gare.

Plus tard, cette semaine-là, elle appela Diane, qui vint chez elle avec un photographe, et celui-ci la mitrilla pendant qu'elle mitonnait des médaillons de porc sauce madère pour Clive. Après le dîner (et une autre série de photos, dont l'une les représentait portant un toast avec un verre de vin devant l'objectif), ils s'assirent sur les Saccos, et firent semblant de passer en revue sa collection de disques (nouvelle série de clichés) et de se chamailler, vivement et en se souriant, pour départager les Beatles des Rolling Stones, tout en évoquant l'avenir avec Diane. Celle-ci écrivit deux articles, pour *Crush* et *l'Express*. Lorsqu'ils parurent, cependant, Sophie se demanda si, dans la conversation avec sa mère, elle n'avait pas raté le principal.

1 Héros d'un feuilleton policier radiophonique très populaire, diffusé par la BBC.

Bill ignorait comment procéder avec un livre dont on était soi-même l'auteur. Il ne connaissait aucun éditeur, aucun agent littéraire. Il ne savait pas non plus si on pouvait simplement hisser un manuscrit de quatre cents pages sur le bureau d'amis ou de collègues, en leur demandant de trimbaler la chose jusque chez eux, puis de fournir une évaluation bienveillante mais honnête – mais avant tout bienveillante – de votre valeur en tant que romancier, et par conséquent en tant qu'être humain puisque ce livre était, autant que faire se peut, une expression de soi. Les amis et les collègues auxquels Bill pouvait s'adresser n'étaient pas si nombreux. *Le Journal d'un garçon de Soho* n'était pas pour les fragiles du cœur, il s'en rendait compte : il avait écrit le livre qu'il avait envie de lire, et raconté ce qu'il savait être la vérité sur les hommes comme lui. Sans entrer dans les détails, notamment de lieux, le livre ne cultivait pas non plus une opacité propre à occulter ce qui se passait. Bill ne savait même pas s'il était publiable. Le genre d'amour qu'il y avait décrit demeurerait illégal – cela rendait-il les descriptions illégales, elles aussi ?

À la fin, il décida d'annoncer la nouvelle à Tony, histoire de tester sa réaction.

« Je peux le lire ?

– Pour quoi faire ?

– Pour rien. Parce que j'ai envie de lire tout ce que tu écris, abruti.

– Rien ne t'y oblige.

– Je le sais.

– Et si tu le détestes ?

– Je ne te le dirai pas.

- À quoi sert que tu le lises, alors ?
- À quoi sert de lire quoi que ce soit ? Je n'irai pas non plus dire à Graham Greene que je n'ai pas aimé son dernier roman.
- Mais tu n'écris pas de scénarios avec Graham Greene, que je sache.
- Raison de plus pour tenir ma langue si je n'aime pas.
- Donc tu vas juste me dire que je suis un génie.
- Quelque chose dans ce goût-là au moins.
- Pouvons-nous reprendre depuis le début ?
- Que veux-tu dire ?
- Tony, accepterais-tu de lire mon livre ? Et de me dire ce que tu en penses ?
- Qu'est-ce que ça change ?
- Dans la première version, c'est toi qui as demandé à le lire. Maintenant, c'est moi qui te le demande. À titre de service.
- Je ne suis pas Vernon Whitfield. Je serais infichu de te dire ce qui cloche. Non pas que je sous-entende qu'il y aura quoi que ce soit qui cloche.
- Je ne veux pas de commentaires à la Vernon Whitfield. Dis-moi juste si ça ressemble à un livre. S'il y a des pages où l'on s'ennuie. Si je dois le mettre à la poubelle ou le montrer à quelqu'un d'autre. Si je vais aller en prison.
- Je ne suis pas non plus juriste.
- D'accord. Si je vais me faire virer de la BBC, alors. Expulser des pubs. Ce genre de choses.
- Nom d'une pipe.
- Et...
- C'est bon. Je vais le lire.
- Tu crois que ça te prendra combien de temps ?
- Faut voir, tout dépend...
- De quoi ? Du nombre de pages ?
- Par exemple.
- Il fait quatre cents pages. Avec double interligne.
- Et combien où l'on s'ennuie ?

– Va te faire voir. »

Trois jours plus tard, Tony l'avait lu et relu, tout en prétextant à Bill qu'il n'avait pas eu le temps de s'y plonger. La première fois, il avait lu si vite qu'il n'aurait su quoi en dire, sinon qu'il était parti s'installer dans la chambre une fois le bébé endormi et qu'il s'y trouvait encore quand June éteignit la télé et entra pour se déshabiller.

« C'est comment ? demanda-t-elle.

– C'est... Bon. Mince. J'en sais rien.

– Si tu me permets d'enfoncer une porte ouverte, tu n'arrives pas à le lâcher.

– Ouais, mais c'est mon meilleur ami.

– J'ai lu un tas de scénarios écrits par des meilleurs amis. Beaucoup me sont tombés des mains. Et un scénario, c'est court.

– D'accord. C'est bon. Mais... mince alors.

– Tu peux développer ?

– C'est... Eh bien. Nom de Dieu.

– Quelque métier que tu décides de faire quand tu seras grand, assure-toi au préalable qu'il ne nécessite aucune maîtrise particulière de la langue anglaise.

– C'est... Je n'ai jamais rien lu de pareil.

– Est-ce bien écrit ?

– Chais pas. C'est juste... lui.

– Donc il a une voix.

– Euh... Si c'est ça, une voix, tout le monde en a une.

– Détrompe-toi. La plupart des gens sont incapables de faire entendre la leur. J'ai tenté l'expérience une fois, et la voix qu'on entendait était celle d'une lycéenne qu'on étranguait pendant qu'elle suait sang et eau sur une dissertation sur Jane Austen. Donc il a fait plus de la moitié du chemin. Je veux bien que tu m'expliques les "mince" et les "nom de Dieu".

– Les... Tu sais bien, tout ça. C'est assez torride. Et tu sais quoi ? Finalement, je ne pense pas marcher à voile et à vapeur.

– Donc c'est également un manuel.

– Je ne sais pas si c’est le terme qui convient. Ça n’a pas inspiré grand-chose à ma main. »

June leva les yeux au ciel.

« Pardon, reprit Tony. Mais ça va faire un de ces chambards, cela dit, s’il arrive à trouver un éditeur.

– C’est à ce point... direct ?

– Pas comme *Lady Chatterley* ou *Fanny Hill*. Mais ça reste des histoires de types qui embrassent d’autres types.

– Alors, que vas-tu lui dire ?

– Ce dont nous étions convenus : que c’est l’œuvre d’un génie. »

« Ne te fous pas de ma gueule !

– Non, je le pense.

– L’œuvre d’un génie comme qui ? Dickens ? Tolstoï ?

– Non, c’est différent.

– Tu as déjà lu Tolstoï ?

– Non, mais je devine que les histoires de passion homosexuelle, ce n’était pas son truc. Je ne sais pas, Bill. Je n’ai pas lu beaucoup. Tout ce que je peux dire, c’est que ce n’était pas le moins du monde raser, que tu as une voix, et je ne peux pas imaginer qu’il existe un autre bouquin pareil à celui-là. »

Ils parlèrent un peu des personnages. C’était censé être un roman picaresque, souligna Bill – ce qui l’obligea à expliquer le sens de ce mot –, d’où cette galerie de portraits de mauvais garçons mémorables et hilarants, de filous de Soho, d’artistes dans une mauvaise passe ; le genre de personnes, selon Bill, que l’on rencontrait au Colony Room. Et ils discutèrent également d’un passage, au centre du livre, une longue description de l’enfance du narrateur qui était, dit Tony, le seul où il avait commencé à avoir l’impression de réellement lire un livre.

« Normal, c’en est un.

– Mais à aucun moment je n’ai eu l’impression de lire. Sauf en arrivant à ce passage. Là, je me suis dit : “Nous y sommes. Faut parfois t’y reprendre à deux fois, mais tu es en train de lire un roman qui fera date.”

– Je déteste ce passage. Il a eu du mal à sortir, et je croyais n’en

voir jamais le bout. Je l'ai gardé uniquement à cause de tout le travail qu'il m'a demandé.

– Que vas-tu faire du manuscrit, maintenant ?

– Je vais le donner à Hazel. »

Hazel était désormais leur agent au même titre que leur secrétaire. Chaque année, lorsque Dennis appelait avec une proposition pour une nouvelle saison, Tony et Bill chargeaient Hazel de parler gros sous avec lui, parce qu'elle pouvait se montrer opiniâtre, et que Dennis avait peur d'elle. Avec lui, cependant, et à la demande de Bill et Tony, elle mettait des gants. Mais elle se montrait féroce avec tous les autres – les inconnus, les producteurs d'ITV qui avaient commandé *Des rouges sous le lit*, ou le producteur de cinéma qui voulait leur faire écrire un scénario pour Anthony Newley. Bill et Tony ne supportaient pas de se trouver dans la pièce lorsqu'elle parlementait avec eux.

« Devra-t-elle le lire ?

– Je suppose. Je veux juste son avis. Sa sœur travaille dans l'édition.

– D'accord...

– Elle n'a pas froid aux yeux. Et je ne fais pas mystère de ma vie.

– Certes. Mais tu ne la cries pas non plus sur les toits.

– Elle n'en mourra pas. Et elle saura quoi en faire. »

« Adresse-le à Michael Braun, chez Braun & Braun », lui dit Hazel le lendemain matin.

Elle lui tendit le sac contenant le manuscrit en évitant de croiser son regard.

« D'accord. Michael Braun. »

Hazel s'assit à son bureau et décrocha le téléphone, prête à commencer sa journée de travail.

« C'est... tout ?

– Oui, répondit Hazel.

– Merci. » Il se dirigea vers le bureau du fond, puis s'arrêta.
« Qu'en as-tu pensé ?

– Braun & Braun.

– S'ils sont intéressés, tu me représenteras ?

– Non.

– Merci de l’avoir lu.

– Je ne l’ai pas lu. Pas en entier. Juste assez pour savoir que tu devrais le faire lire à Michael Braun. »

Bill adressa donc le manuscrit à Michael Braun, et n’en parla jamais plus à Hazel.

Il n’y avait qu’un seul Braun. Aux yeux de Michael Braun, son patronyme manquait de ronflant pour poser véritablement un éditeur ; il avait donc inventé un second Braun. « Qui est l’autre ? » lui demandait-on inmanquablement tôt ou tard. « Oh, je suis les deux », répondait-il d’un ton léger.

Michael Braun avait dix ans de plus que Bill, il était bel homme, fort en gueule, presque certainement alcoolique, sans aucun doute homosexuel, et, tant par intérêt personnel que par orgueil, il mettait un point d’honneur à publier des livres qui dérangent, y compris des gens comme Hazel mais pas seulement. Il publiait des romans français qui traitaient d’inceste, des romans américains sur la drogue et les junkies, et il était très désireux de publier un roman anglais sur l’homosexualité. Il employait une grande part de son temps à sauver ces ouvrages d’une saisie par diverses autorités, les officiers des douanes, la police, le cabinet du lord chambellan, mais apparemment cela lui était égal. Il semblait même considérer les batailles juridiques comme la quintessence du travail d’éditeur. De son point de vue, publier un livre qui n’offusquait personne était une perte de temps et d’énergie. « Et c’est ce que font tous mes confrères », arguait-il.

Il invita Bill dans un club de Pall Mall qui servait du pudding à la graisse et de la tarte à la mélasse ; la moindre incongruité paraissait être pour Michael Braun une intarissable source d’amusement.

« La moitié des membres de ce club sont des avocats qui passent leur temps à essayer de me faire mettre la clé sous la porte, dit-il. Mais je suis ici incognito. »

Bill doutait que ce fût vrai. Sans connaître Braun depuis longtemps, il était évident que l’homme n’avait aucun don pour la discrétion ; il ne pouvait même pas régler sa voix sur un volume seyant aux conversations, et il prenait un malin plaisir à faire retentir les mots susceptibles de choquer, si bien qu’une anecdote impliquant, disons, des actes de sodomie et un prêtre catholique se voyait partagée, quoique de façon décousue, jusque dans les recoins

les plus reculés de la salle à manger.

« Je trouve votre roman remarquable, déclara-t-il, une fois le bordeaux servi et goûté. D'où sortez-vous ? Pourquoi n'ai-je jamais entendu parler de vous ? Que faites-vous de vos journées ?

– Je suis scénariste.

– Quel métier glamour. Avez-vous écrit quelque chose dont j'aurais pu entendre parler ?

– J'écris principalement pour la télévision. Avez-vous déjà vu la série *Barbara (et Jim)* ?

– Bonté divine, non. Pourquoi diable aurais-je regardé un feuilleton intitulé *Barbara et Jim*. Pourquoi cette question ? »

Bill fut troublé. Le lien entre les deux éléments de sa réponse lui avait semblé évident, mais il avait échappé à Braun.

« Eh bien, c'est ce que je fais. » Et, comme Braun ne semblait pas plus éclairé, il ajouta : « J'écris *Barbara (et Jim)*. »

– On ne vous laisse sans doute écrire que les répliques de Jim », observa Braun en s'esclaffant de sa plaisanterie.

Bill réussit à sourire. Que ses orientations sexuelles soient reconnues dans un contexte professionnel le désarçonnait. Il était depuis si longtemps rompu à la dissimulation qu'il se demandait s'il ne préférerait pas continuer sur cette voie.

« Et ça a marché, pour vous ? s'enquit Michael Braun.

– Oui. La série est très populaire.

– Des gens la regardent ?

– Oui.

– Beaucoup de gens ?

– Oui.

– Combien ?

– L'audience a un peu baissé, récemment. »

Cette dernière saison leur valait quantité de critiques sympathiques dans la presse mais ils perdaient des spectateurs chaque semaine. Le public britannique, fallait-il croire, doutait du potentiel comique des discordes conjugales, et le service des études d'opinion de la BBC s'était entretenu avec de nombreuses personnes qui se faisaient du mauvais sang pour le bien-être du petit Timmy.

« Je cherche juste à évaluer ce que veut dire "populaire", ici,

reprit Braun.

– Eh bien, à notre pic d’audience, nous avons dix-huit millions de téléspectateurs. En ce moment, nous sommes descendus à treize, environ. »

Braun le regarda et éclata de rire.

« Vous savez que ce pays ne compte que cinquante millions d’habitants, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Donc... Vous êtes sérieux ?

– Oui.

– Bonté divine. Avez-vous déjà entendu parler de Jean-François Durand ?

– Oui. *La Moustache du python*.

– Vous l’avez lu ?

– Je l’ai acheté.

– Il a eu de bonnes critiques. “Le meilleur livre publié cette année dans toute l’Europe”, a écrit le *Times Literary Supplement*. Et le *Listener* a publié une interview de l’auteur. 7 229 exemplaires vendus. À moins que quelqu’un en ait acheté un ce matin.

– Je vois. »

Bill savait que l’édition était un monde différent. Mais il était à mille lieues de se douter que c’était un territoire quasiment désertique, comme l’Australie.

« On va faire mieux avec le vôtre, reprit Braun. Ce sera un succès de scandale¹. Vous souhaitait le publier sous votre nom ?

– Oui. »

C’était son livre. Il voulait voir son nom imprimé sur la couverture.

« Et vous êtes prêt pour ça ? Vis-à-vis de la BBC, de votre famille et tutti quanti ?

– Il faudra que j’aie une petite conversation avec quelques personnes.

– J’espère qu’à la date où le livre sortira, on ne contreviendra plus à la loi chaque fois qu’on emballe un type. »

La révision de la loi sur les délits sexuels avait enfin été débattue

au Parlement ; ses dispositions allaient être amendées et les homosexuels n'auraient plus besoin de redouter la prison. Roy Jenkins² avait déclaré que « ceux qui souffrent de cette maladie portent un lourd fardeau de honte tout au long de leur vie ». Bill supposait que Jenkins n'avait pas dit ça méchamment, mais ses déclarations n'avaient rien allégé pour personne.

« Quand comptez-vous le publier ?

– Le plus tôt possible. Il ne pourrait tomber plus à pic. »

Bill, soudain, se sentit chanceler de soulagement. Il n'en pouvait plus d'essayer de deviner les pensées et les sentiments de dix-huit millions d'inconnus. Il voulait s'adresser aux quelques milliers de personnes qu'il connaissait.

Une petite conversation s'imposa bel et bien avec un, ou plutôt une, de ses collègues dès le lendemain matin : Sophie se présenta aux répétitions avec un projet en tête.

« Tu fais quelque chose, ce soir ? lui demanda-t-elle pendant la première pause-thé.

– Rien de particulier. Que proposes-tu ?

– Tu sortirais dîner avec Clive et moi ?

– Il régale ?

– Non, c'est moi.

– Épatant.

– Je veux te faire rencontrer quelqu'un de mes amis.

– Formidable.

– Diane. »

Bill se tétanisa.

« Elle est un peu plus jeune que toi, enchaîna aussitôt Sophie, à la vue de sa mine paniquée. Mais guère plus. Elle est très mignonne, intelligente, et je ne comprends pas pourquoi elle n'a pas de petit ami. Comme ça me dépasse que tu n'aies personne, toi non plus. »

Bill connaissait Sophie depuis trois ans – trois années qu'il avait passées à se cacher d'elle, tout en présupposant qu'elle l'avait percé à jour. Il voyait maintenant qu'il lui en avait beaucoup demandé.

« Ah, fit-il.

– Ne me dis pas que j'arrive trop tard.

– Eh bien, si, un peu. »

Il l'emmena faire un tour et fumer une cigarette. Elle tomba des nues, puis se confondit en excuses, s'autoflagella, et Bill prit conscience de l'immense affection qu'il avait pour elle.

« Ça a dû être dur d'écrire des histoires sur un homme, une femme et un bébé, non ? Tu n'en as pas marre de nous ? »

Il se contenta de sourire. Il se sentait en paix avec le monde.

¹ En français dans le texte.

² Ministre travailliste et progressiste, qui a œuvré notamment pour l'abolition de la censure, la dépénalisation de l'homosexualité et la légalisation de l'avortement.

Tout se désagrégea très vite, au final.

Tony et Bill discutèrent de la possibilité d'une séparation entre Barbara et Jim. Cela se passa un mardi soir, au pub, après leur journée au bureau, quinze jours avant la fin de la quatrième saison. Ils se creusaient la tête pour trouver l'idée du dernier épisode, une idée susceptible de mettre un terme à l'hémorragie des chiffres d'audience. La fatigue se faisait sentir.

« Je n'ai pas l'énergie de me battre pour ce mariage, dit Bill.

– Allons, un dernier effort.

– Et ensuite ?

– On prend des vacances. Puis on s'attelle au scénario pour Anthony Newley. Et aux *Rouges sous le lit*. Il me tarde.

– Et ensuite ?

– Comment ça, ensuite ? J'en sais rien. On prend notre retraite, on s'installe à Bexhill et on meurt.

– Et avant ça ?

– Une autre pinte et un sachet de chips.

– Je pense qu'ils devraient jeter l'éponge.

– Ils qui ?

– Barbara et Jim. Je ne sais pas comment les extirper de leur situation. Je ne sais même pas si j'en ai envie. »

Ils s'étaient réjouis de la logique de leur idée d'une thérapie de couple, qui n'en avait semblé que meilleure quand Nancy, avec sa voix de fille de la haute et son sens du timing pour les effets comiques, avait rejoint la distribution. Sa présence avait aidé la quatrième saison à s'installer dans un rythme prévisible, un rien

parasseux. Les épisodes s'ouvraient systématiquement dans le bureau du Mariage Guidance Council ; les doléances fusaient, les blagues aussi, puis Marguerite prescrivait à Barbara et Jim des devoirs à la maison – des exercices, des problèmes à résoudre. Lorsque les trente minutes touchaient à leur fin, un nouveau problème, nullement anticipé et résultant directement de la suggestion de Marguerite, avait émergé. Jim et Barbara avaient entrepris cette thérapie avec plusieurs sujets de discorde à leur actif, tous extraits du terreau que constituait l'idée originelle : Jim était du Sud, Barbara du Nord, il votait travailliste, elle votait conservateur, il était timide et réfléchi, elle était soupe au lait et impulsive, il était un produit d'Oxbridge, elle avait laissé tomber l'école à quinze ans. (Les esprits cyniques auraient pu souligner que ce mariage était dès le départ tellement improbable qu'il n'aurait jamais pu exister ailleurs que dans l'imagination d'un scénariste de télévision.) Mais telles étaient les exigences de la télévision, Tony et Bill n'avaient eu de cesse de jeter à leurs personnages un os à se disputer et, une fois les anciens problèmes rongés jusqu'à la moelle, ils en avaient fait apparaître toute une kyrielle de nouveaux : le sexe, les amis, les responsabilités parentales, les beaux-parents, les goûts et les couleurs. À force de leur jeter de nouveaux os, ils se retrouvaient maintenant face à un impressionnant squelette, aussi complexe et intimidant que le diplodocus du Muséum d'histoire naturelle.

« C'est sûr, dit Tony. Quel merdier.

– Bon, je ne suis pas en train de dire que je jette l'éponge. Convaincs-moi de ne pas le faire.

– Tu peux faire ça ? Jeter l'éponge ? Sans mon accord ? »

L'espace d'un flash, Tony eut une vision affreuse – des avocats et des engueulades sur les droits de propriété.

« Non, bien sûr que non. Si tu veux continuer, libre à toi.

– Mais sans toi ?

– Je n'ai pas dit ça non plus. Je ne fais que... tenir une idée devant la lumière pour mieux l'examiner.

– D'accord. Et où cela nous mène-t-il ?

– J'en sais rien. » Bill but une rasade de bière.

« J'abandonne.

– Tu viens de dire que tu examinais l'idée.

– Oui, c'est fait, et ce que j'ai vu ne m'a pas plu.

– Quand l’as-tu examinée ? »

Tony savait que sa panique était audible. Il s’efforça de respirer profondément sans que Bill le remarque.

« À l’instant.

– En buvant ta bière ?

– Je ne suis pas soûl. J’ai descendu un quart de pinte en tout et pour tout.

– Je sais. Mais... c’est à ce moment-là que tu as pris ta décision ?

– Ma décision, elle est prise depuis des semaines. Mais je ne voulais pas débarquer au bureau et te l’annoncer sans préambule. J’attendais une occasion.

– Tu veux plaquer *Barbara (et Jim)* ?

– N’est-ce pas ce dont on parle ?

– Je m’assure d’avoir bien compris, c’est tout.

– Je ne vois pas où ils peuvent encore aller. Si tu veux laisser des portes ouvertes afin de pouvoir écrire de prochaines saisons, je t’aiderai. Mais selon moi, elle devrait lui demander de partir.

– Bordel de Dieu. »

Tony se sentait un peu nauséeux, comme s’il était en train de rompre avec June.

« Ça va ? s’inquiéta Bill.

– Oui. Évidemment. Ce n’est pas comme s’ils existaient pour de vrai. »

Mais ils existaient. Et ils allaient divorcer. C’était triste. D’autant plus que Tony avait besoin que ces deux-là restent unis et heureux pour pouvoir veiller au bien-être de sa propre famille. Quelle bêtise d’avoir accepté cette thérapie de couple ! Elle avait introduit une menace, elle avait rendu possible l’impensable.

« Quoi qu’il en soit, moi, je vais continuer. S’ils sont d’accord.

– Ils le seront, le rassura Bill. Dennis sait que tu n’as pas besoin de moi.

– Je ne vais pas baisser dans ton estime ?

– Pourquoi baisserais-tu dans mon estime ?

– Parce que je vais devoir plus ou moins faire comme si cette saison n’avait jamais existé. Ils commenceront l’année prochaine

rabibochés et rayonnants et je n'aurai plus qu'à balancer des histoires de nouvelles salles de bains à tire-larigot.

– C'est dur de gagner sa vie, dans ce secteur. Tu n'as pas le choix.

– Merci. »

Au retour du déjeuner, Nancy n'était pas très fraîche et l'atmosphère endormie et bon enfant mais concentrée de la matinée vira aussitôt. Sophie se montra irritable et Clive avait l'air de traverser un champ de mines en déployant des trésors de prudence, tout en sachant qu'il allait tout de même perdre une jambe.

Marguerite dispensait à Barbara et Jim des conseils quant aux effets corrosifs de la jalousie.

« Ils sont drôlement... vieux jeu, non ? observa Nancy lorsque Dennis eut terminé ses notes sur la longue scène de conseil conjugal.

– Qui ça ? » demanda-t-il.

Clive se dirigea d'un pas vif vers la porte.

« J'ai besoin de prendre l'air, lança-t-il.

– Ha, ha, se moqua Nancy en le regardant s'en aller. C'est bien ce que je disais. »

Clive ignore la remarque. Sophie était perplexe.

« En quoi ça fait de lui quelqu'un de vieux jeu ?

– Il est impressionnable, expliqua Nancy. Dieu merci, les femmes savent garder la tête froide.

– Je crains de ne pas te suivre, insista Sophie.

– Je parle de la jalousie. Je ne suis pas jalouse.

– Tant mieux pour toi. »

Tony cessa d'inscrire ses notes dans les marges de la scène suivante pour observer les deux filles. Il flottait une drôle d'atmosphère dans la salle, encore qu'il n'aurait pas su la décrire précisément.

« Je pense que nous avons des fonctions différentes, non ?

– Dans le scénario ? demanda Sophie.

– Dans la vie.

– Je l'espère. »

Cette conversation n'intéressait pas Sophie et son indifférence ne fit que renforcer la détermination de Nancy à capter sa pleine et entière attention.

« Toi, tu t'occupes du côté pantouflard, et tu es merveilleuse dans ce rôle. Et moi, je suis en charge de l'exotisme. Il te faudra demander à Clive si je m'en sors moi aussi à merveille.

– Je briserai là, intervint Bill d'un ton enjoué.

– Briser quoi ? demanda Sophie.

– Il veut m'empêcher de parler de ma relation sexuelle avec Clive, reprit Nancy. Il croit que ça va polluer l'environnement professionnel.

– Je ne le crois pas, j'en suis sûr. »

Sophie comprit enfin.

« Tu es en train de dire que tu couches avec mon fiancé ?

– “Mon fiancé”, répéta Nancy. Mince alors ! Nous sommes en 1959 et je joue dans une pièce de répertoire à Chichester.

– Je ne travaillerai pas cet après-midi, annonça Sophie.

– Compris », dit Dennis.

Tout le monde la regarda s'en aller.

« Et... Nancy ? enchaîna Dennis. Je pense que Barbara et Jim n'auront plus besoin de conseils conjugaux.

– À partir de quand ?

– Eh bien... de maintenant.

– J'ai un contrat pour deux autres épisodes. »

Pour finir, Dennis dut l'escorter hors des locaux.

« Peut-être devrions-nous l'informer de notre discussion d'hier, hasarda Tony lorsque Dennis fut de retour.

– Tu veux lui parler de ça ?

– Oui, de ça.

– Je ne pensais pas que tu voulais en parler.

– Je ne pense pas que nous ayons le choix. Nous sommes censés écrire une série comique, pas *Les Périls de Pauline*¹. Il est trop tard pour voler à leur secours. »

Avec la solennité et la componction qui s'imposaient, Tony et Bill

évoquèrent pour la première fois le divorce.

Sophie trouva Clive en train de fumer sur un banc, au bout de la rue. Elle s'assit à côté de lui, lui vola une cigarette, écouta ses excuses. Il était décomposé, naturellement : il était pile le genre d'idiot à ne comprendre qu'après coup le sens de ses actes. Il lui demanda pardon, jura tout ce qu'il y avait à jurer, se traita de tous les noms d'oiseaux connus et, très vite, Sophie sentit que sa colère s'était évaporée. Elle lui rendit sa bague, sans la lui jeter au visage.

« J'avoue que je pensais que tu serais plus en pétard que ça, dit-il. Je pensais que ce serait violent.

– Je crois que je ne t'ai jamais vraiment cru sérieux dans tes intentions. Alors, dans un recoin de mon esprit, je savais qu'un jour tel qu'aujourd'hui pourrait arriver.

– Et toi, tu étais sérieuse ?

– Je serais allée jusqu'au bout.

– Pourquoi ? »

Elle faillit éclater de rire mais se retint. Pourquoi ? C'était une bonne question. Elle avait, en théorie, accepté de passer le restant de sa vie avec quelqu'un, sans pouvoir cependant se souvenir, au pied levé, pour quelles raisons elle avait jugé que c'était une bonne idée. Elle n'était même pas capable de s'occuper d'elle-même. Elle oubliait de manger, par exemple, et se surprenait soudain à picorer du pain rassis ou à peler une banane trop mûre. Se pouvait-il que Clive ait rempli une fonction similaire ? Non qu'il fût rassis ou en voie de pourrissement ; mais sans doute un besoin plus ou moins identifié la poussait à tendre la main vers lui de façon pulsionnelle. Elle commença à se demander si elle souffrait d'un sentiment de solitude.

« Peut-on continuer à travailler ensemble ? demanda Clive.

– Je ne vais pas laisser tomber les copains maintenant. Je peux te supporter jusqu'à la fin de la saison. Du moment que tout le monde s'accorde à reconnaître que nous n'avons pas besoin de thérapie conjugale.

– Ce n'est que justice.

– Puis-je te demander quelque chose ? C'est quoi, l'exotisme, et pourquoi est-ce si important ?

– Excuse-moi ?

- Nancy a dit que tu avais besoin d'elle pour les trucs exotiques.
- Oh, bon sang.
- Qu'est-ce que ça veut dire ?
- Rien. »

Clive alluma une autre cigarette sur laquelle il tira comme un forcené, joua avec la bague de fiançailles.

« Bon, d'accord, reprit Sophie. Je sais ce que ça veut dire. Mais pourquoi est-ce aussi important pour toi ?

- Ça ne l'est pas. Ça ne l'est plus.
- Pourquoi l'était-ce ?
- Parce que... »

Elle lui accorda autant de temps que sa patience le lui permit.

« Je pensais qu'on était pas mal, ensemble.

- Oui, c'était le cas, s'empressa de répondre Clive.
- Mieux que pas mal. Bien.
- Oui, bien. Au poil.
- Donc je ne comprends pas.

– Tu te souviens comment c'était, autrefois ?

– Ça ne fait pas des siècles que nous sommes ensemble.

– Non, je veux dire... Ici. Dans ce pays.

– Parlons-nous toujours du même sujet ?

– Oui.

– Eh bien, non, je ne m'en souviens pas. Je n'avais rien fait avant de venir à Londres.

– Je ne parle pas de toi personnellement. » Une autre cigarette ; d'autres bouffées frénétiques. « Je veux dire... bon, ici, quoi.

– Dans ce pays.

– Exactement ! » Quel soulagement d'être enfin compris !

« Je n'ai fait que répéter ce que tu viens de dire, et que je n'ai pas compris.

– Ah.

– Réessaie.

– Tout se faisait toujours en douce. Tout le monde avait la frousse. Tout était passé sous silence. Une femme comme Nancy...

– Ces femmes-là existaient déjà, je crois, l'interrompit Sophie d'un ton sombre.

– Exactement ! Mais maintenant... on peut les rencontrer ! C'est incroyable ! Et on parle de ça dans les livres, au cinéma, on peut sûrement même trouver des enregistrements, va-t'en savoir. Je ne voulais pas louper le coche. Quand mes enfants me demanderont ce que je faisais pendant que tout le monde se goinfrait d'amour libre, je ne veux pas leur répondre, tu vois...

– “Je couchais avec une actrice célèbre”, proposa serviablement Sophie.

– J'ai toujours couché avec des actrices.

– Et Nancy est une parmi d'autres.

– Oui, mais elle semblait... moderne. Un peu comme ces babioles que les touristes français viennent chercher à Carnaby Street.

– Ils viennent ici pour voir des actrices vulgaires qui vont sur leurs quarante ans et font des blagues douteuses ? Je croyais qu'ils venaient parce qu'on est tous jeunes, sensas et qu'on a les Beatles.

– Je savais que tu ne comprendrais pas », dit Clive d'un ton boudeur.

La crainte de Sophie, c'était d'être restée Miss Blackpool, en dépit de tout ce qui lui était arrivé depuis, d'être restée empêtrée dans cet univers – un gros poisson dans une petite mare, une belle fille cernée de notables grassouilleux, d'imperméables sombres et de vieillards édentés. Elle ne voulait pas que cela se traduise au lit. Elle ne voulait pas se considérer comme une récompense, décernée avec parcimonie à quelques élus. Mais Clive ne parlait pas de ça. Il parlait de l'époque dans laquelle ils avaient tous été précipités, sans crier gare, et de la difficulté qu'il y avait à ne pas se comporter comme un petit garçon dans une confiserie sans caisse enregistreuse. Rien de tout ça ne la concernait personnellement.

Le dernier épisode fut diffusé le 16 novembre 1967. Le mot « divorce » ne fut jamais prononcé. Jim quitta le domicile familial, malgré les protestations de Clive.

« Je vous l'avais prédit, que c'était ce qui arriverait si nous avions un enfant, conclut-il au terme de la première lecture. Les vieilles dames vont m'assommer avec leur parapluie, dans la rue, pour le

restant de mes jours. Pourquoi n'est-ce pas elle qui part, puisqu'elle est si malheureuse ?

– Les femmes n'abandonnent pas leurs enfants, expliqua Denis, avant de se souvenir, mais trop tard, que la mère de Sophie l'avait bel et bien abandonnée. En règle générale, du moins. »

Clive se débrouilla tout de même pour négocier un jugement de divorce hors écran, à titre de compensation pour l'opprobre à venir : Jim extorqua aux deux scénaristes une tirade dans laquelle Barbara soulignait, sans l'ombre d'une ambiguïté, que rien n'était la faute de Jim, et Clive se fit garantir un rôle, à un tarif préférentiel, dans le prochain scénario de Tony et Bill.

Pour cette dernière répétition, le mot de la fin faillit revenir à Clive.

« On est bon ? Ça ne vous embête pas si je file ? »

Mais Sophie avait le sentiment qu'elle devait marquer le coup.

« Merci, merci à tous, dit-elle.

– De rien, répondit Clive en se dirigeant vers la porte.

– Assieds-toi, connard sans cœur, lança Bill. Sophie va faire un discours. »

Clive obtempéra, de mauvaise grâce.

« Non, non, se défendit Sophie. Je voulais simplement... Je ne voulais pas que tout se termine sans qu'on le remarque.

– Nous avons tous remarqué, la rassura Clive. Mais nous essayons de conclure sur une note de dignité. »

Il se leva.

« Ces années ont été les plus belles de ma vie, reprit soudain Sophie, et Clive se rassit avec un soupir. Et je pense qu'elles ont été les plus belles de la vôtre, aussi.

– Ne nous emballons pas, tempéra Bill.

– Quelles étaient nos plus belles années, alors ? voulut savoir Tony. Le service militaire ? Écrire des blagues pour Albert Bridges ?

– Écrire des blagues pour Albert Bridges », confirma Bill. Tony éclata de rire, mais Bill s'en voulut : « Je plaisantais. » Il récolta un autre éclat de rire.

« Jamais je n'ai été plus heureuse que dans cette salle et dans ces studios, poursuivit Sophie. Jamais je n'ai autant ri, autant appris.

Tout ce que je sais de mon métier, c'est grâce à vous qui êtes ici. Même grâce à toi, Clive. Et maintenant, j'ai peur de passer le restant de ma vie professionnelle à chercher une expérience comme celle-ci, où tout s'emboîte à la perfection, où chacun nous pousse à donner le meilleur et à nous surpasser. »

Il y eut un silence pensif et respectueux.

« On est bons ? Ça ne vous embête pas si je file ? » dit Clive.

Et, cette fois, ils ne le retinrent pas.

Dans le dernier épisode, tant Barbara que Jim devaient pleurer ; à la première lecture du scénario, Clive fut épouvanté par les indications scéniques, mais il s'avéra au final qu'il avait la larme facile. Les autres lui épargnèrent tout sarcasme. Le scénario se concluait sur un « Prends soin de toi, chéri », avec un accent du Lancashire à couper au couteau qu'on n'avait plus entendu depuis le début de la première saison. En disant cela, Barbara serrait Jim dans ses bras, longuement, car Dennis voulait lancer le générique de fin sur cette étreinte. Du coup, Sophie se retrouva à pleurer pour de vrai, et dut enfouir son visage contre les revers de la veste de Clive. Elle tenta de se convaincre qu'elle était bouleversée par leur rupture, or il n'en était rien. On en revenait toujours au travail. Elle n'avait jamais été amoureuse de Clive, mais elle l'avait été du feuilleton, depuis le tout premier jour.

Quand le public eut vidé les lieux, Sophie revint dans le studio et s'assit sur le canapé, dans le salon de Barbara, pendant que les techniciens s'attaquaient au démontage du plateau. Elle se sentait empruntée, un peu comme si elle jouait le rôle d'une actrice qui, le dernier jour de tournage de son feuilleton télévisé populaire, veut faire un geste sentimental pour témoigner de tout ce qu'il a signifié pour elle. Elle devait marquer le coup. Elle n'aurait pas pu tout bêtement se changer, se démaquiller et rallier le restaurant chinois.

Dennis vint la chercher.

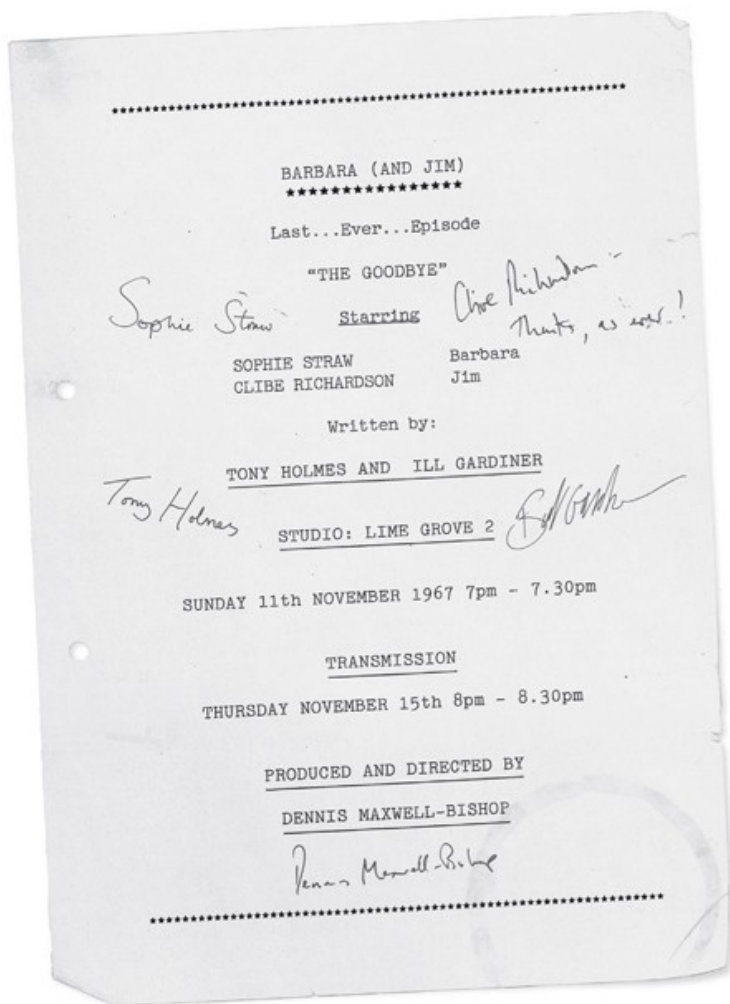
« Prête pour aller manger un bout ? »

– Oui. Une seconde. Assieds-toi un instant. »

Il ne restait déjà plus grand-chose du décor, à part le canapé, et Sophie voyait que Dennis était mal à l'aise : leur présence gênait les machinos ; de son point de vue, ils pouvaient pourtant lui accorder au moins ça. Jamais auparavant elle ne leur avait causé d'embarras.

« C'est plus fort que moi. J'ai le sentiment que nous avons laissé tomber Barbara, dit Dennis.

- Comment ça ?
- Elle ne demandait pas grand-chose, n'est-ce pas ? Et nous le lui avons retiré. Ce divorce est un échec pour le pays tout entier.
- Ne dramatise pas, Dennis. » Sophie éclata de rire ; Dennis, lui, n'avait pas l'air de plaisanter.



VU À LA TÉLÉVISION :

Barbara (et Jim)

Peut-être avez-vous arrêté de suivre *Barbara (et Jim)*

depuis un an ou deux, malgré ses deux rôles principaux très sympathiques et la finesse des scénarios ; la fraîcheur n'est pas, par définition, une qualité qui se conserve. Ce qui était autrefois aussi pertinent qu'admirablement impertinent est devenu familier, voire parfois un peu sage comparé à la fine fleur de la comédie télévisée contemporaine – et, à force de voir des baignoires déborder, on peut finir par avoir l'impression que c'est le feuilleton tout entier qui a pris l'eau. D'autant que *Till Death Do Us Part*, pour n'en citer qu'un, par son audace, sa crudité de langage et ses empoignades verbales, a pris une belle longueur d'avance sur ses concurrents plus pépères.

Et pourtant, hier soir, lors de son chant du cygne, *Barbara (et Jim)* nous a rappelé pourquoi nous étions tombés amoureux de ce feuilleton – et ce non sans ironie, compte tenu du sujet central de l'ultime épisode. Barbara et Jim ne sont plus ; ils ont, hélas, décidé de poursuivre des chemins séparés. Ils l'ont fait avec une maturité d'esprit et une humilité touchantes, en reconnaissant simplement qu'ils ne s'aimaient plus et qu'ils devraient se séparer, plutôt que demeurer ensemble pour le bien de leur enfant. La situation laissait, comme on peut l'imaginer, très peu de place à l'humour, et même si le public du studio a ri vaillamment aux quelques os qu'on lui jetait, l'ensemble n'avait rien d'une comédie. C'était en revanche un portrait attentif et étonnamment émouvant d'une relation de couple moderne ayant mal tourné. L'Église et certains politiciens vieux jeu peuvent bien s'étouffer d'indignation et arguer que ce triste rebondissement n'aidera en rien à améliorer le taux catastrophique des divorces : une séparation à l'amiable, au final, rend tout simplement une séparation attractive. Louons les scénaristes pour avoir abordé le problème sans faux-fuyant et suggéré des solutions que de nombreux couples auront à envisager à un moment donné dans l'avenir.

Barbara et Jim nous manqueront. Mlle Barbara surtout, interprétée par la délicieuse Sophie Straw à la silhouette toujours aussi harmonieuse en dépit des retombées désastreuses de la maternité. Espérons qu'un producteur de télévision sache déjà comment l'employer. En attendant, levons notre verre et portons un toast à *Barbara (et Jim)*. Comme la plupart d'entre nous, lorsque

l'ambiance est à la fête, cette comédie aura légèrement abusé de l'hospitalité des téléspectateurs. Mais, sans elle, la BBC et le pays tout entier auraient été plus ternes. Pendant un petit moment, elle a eu bien des choses à nous dire sur la façon dont nous vivons aujourd'hui. Et, hier soir, juste avant de souffler sa chandelle, elle a retrouvé sa voix.

The Times, 17 novembre 1967

¹ Série américaine « à suspense » de l'époque du muet (1914) : l'héroïne frôle la mort à chaque épisode, mais le public peut compter chaque fois sur l'intervention de valeureux sauveteurs.

TOUT LE MONDE AIME SOPHIE

Ce n'était cependant pas la fin des divorces ni des séparations.

Une semaine après la diffusion de l'ultime épisode, Dennis demanda à Tony et Bill de faire un saut à la BBC pour discuter. Ils s'installèrent dans son bureau, évoquèrent le bon vieux temps ; on venait de leur apporter des cafés lorsque Sophie débarqua, les joues empourprées et en se confondant en excuses.

« Désolée d'être en retard. Ce n'est pas du tout par manque d'enthousiasme. De l'enthousiasme, je n'en manque pas. Vraiment.

– Je ne leur ai encore rien dit, lui indiqua Dennis.

– Oh. Bon. Alors je vais m'asseoir et la boucler. »

Dennis lui adressa un sourire indulgent.

« *Juste Barbara* », dit-il en regardant Tony et Bill, l'air d'attendre une réaction.

Qui ne vint pas, puisqu'ils ne savaient pas de quoi il parlait.

« Je ne crois pas qu'ils aient compris, glissa Sophie.

– Je ne suis pas certain que ce soit un défaut de compréhension, corrigea Bill. Un échec de la communication, plutôt. Dennis balance le nom d'un personnage d'un vieux feuilleton en lui accolant un "juste". Je doute que Bertrand Russell lui-même aurait compris.

– Pardon, dit Dennis. Sophie et moi voudrions que vous écriviez un nouveau feuilleton intitulé *Juste Barbara*, qui suivrait notre amie tandis qu'elle se collette à la vie de divorcée.

– C'est intéressant, dit Tony.

– Tu es sérieux ? demanda Bill.

– Oui. »

Tony jugeait n'importe quelle offre de travail intéressante. Des

rouges sous le lit leur donnait du fil à retordre, et l'affaire avec Anthony Newley n'était pas près d'aboutir : on leur avait annoncé récemment que le comédien voulait maintenant transformer le scénario en comédie musicale interdite aux mineurs. Et Bill déclinait de nouvelles propositions à tour de bras, sans considérer un seul instant la situation de Tony.

« Quels sont les problèmes, Bill, selon toi ? demanda Dennis. On va les écarter de notre chemin. Je suis sûr qu'on peut les régler.

– Premier problème : c'est une idée exécrationnelle.

– Oh. Nous en étions plutôt satisfaits. Qu'est-ce qui cloche ?

– Elle ne va nulle part.

– Elle peut aller là où tu veux qu'elle aille.

– C'est une idée sans jambes. Ni roues. Tu n'arriveras pas à la sortir du garage.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Pour commencer, on a ce foutu bébé sur les bras. À chaque épisode, il va falloir expliquer où il se trouve.

– Il pourrait être avec Jim. Il a promis d'aider.

– Dans son esprit, il a promis de l'emmener une fois de temps en temps en promenade, pas de se le coltiner tout un week-end. Et puis, est-ce que Barbara va travailler ? Ou trafiquer Dieu sait quoi toute la journée à la maison ? Et combien de petits amis une mère divorcée avec enfant à charge peut-elle avoir dans une comédie télévisée avant que quelqu'un ne la dénonce la police ? Non. C'est sans moi.

– Juste non ?

– Juste non », confirma Bill, et apparemment il n'y avait rien à ajouter.

« Merci, mon pote, dit Tony en quittant la BBC. Il était furax.

– Tu as vraiment envie d'écrire une série intitulée *Juste Barbara* ?

– Je veux juste écrire, point. Je suis scénariste. C'est mon gagne-pain.

– *Juste Barbara*, dit Bill d'une voix pleurnicharde, minaudière.

– Dit comme ça, tout semble stupide. *Hancock's Half Hour. Look Back in Anger. L'Évangile selon saint Matthieu.* C'est juste un

personnage. Une femme.

– Une femme qui n’a aucune marge de manœuvre parce qu’on a déjà fouillé et exposé tous les éléments de sa personnalité au cours des dernières années. Tu veux vraiment passer ta vie à parler d’elle ? Sincèrement ? Tu n’as pas envie de faire quelque chose de nouveau, de différent et d’intéressant ?

– Si, mais...

– Il n’y a pas de mais qui tienne. C’est là tout l’intérêt d’écrire, non ? Si je voulais être enchaîné, j’irais bosser en usine.

– Tu as la chance d’avoir le choix. Dans ma vie, il y a déjà des chaînes partout.

– C’est que tu t’es trompé de vie, alors.

– Qu’à cela ne tienne, je vais en changer. »

C’était la mauvaise réponse. Il ne voulait pas changer de vie. Ses chaînes avaient pour nom June et le petit Roger, et il était heureux de les porter l’une et l’autre.

« Tout ça, c’est à cause de ce satané bouquin, n’est-ce pas ? »

Le livre n’était pas encore sorti mais il avait déjà bouleversé la vie de Bill. Braun & Braun lui en avait commandé un deuxième, et des revues lui réclamaient des critiques et des éditoriaux, sur tout et n’importe quoi du moment qu’il acceptait de signer dans leurs pages.

« Oui, évidemment, répondit Bill. Il s’avère que je peux faire quelque chose d’autre. Rien ne m’oblige à écrire pour des mamies de Melton Mowbray.

– Tu fais partie de cette clique, maintenant.

– Quelle clique ?

– Celle des Vernon Whitfield de par le monde. Tu penses qu’il faut écrire un livre pour être intelligent.

– Ah, voilà qu’il a trouvé le feu sacré ! Où était ta ferveur révolutionnaire, quand tu nous as pondu “La Nouvelle Salle de bains” ? »

Ils étaient arrivés devant la bouche de métro.

« Tu veux boire un coup ? proposa Bill.

– June est de sortie, ce soir. Je dois m’occuper du bébé. Et dès l’aube demain, il faut que je trouve un moyen de les nourrir l’une et

l'autre. »

Alors qu'il cherchait de la monnaie dans sa poche, Bill semblait être en train de fouiller dans sa mémoire.

« “Louons les scénaristes pour avoir abordé le problème sans faux-fuyant et suggéré des solutions que de nombreux couples auront à envisager à un moment donné dans l'avenir”, dit-il finalement.

– Ça me rappelle quelque chose. Oh, c'est la critique du *Times*. Et les scénaristes, c'est nous.

– Oui – quelle ironie, n'est-ce pas ?

– Pourquoi ?

– Nous avons dignement montré que les couples pouvaient se séparer à l'amiable. Et nous voilà en train de nous déchirer.

– Sapristi. »

Du fait de son historique sentimental singulier, Tony n'avait jamais rompu avec qui ce soit – fille ou garçon. Et personne n'avait jamais rompu avec lui. Il imaginait aisément que l'effet produit était exactement celui-ci : une sensation de tangage brutale et violente dans l'estomac, la conscience soudain exacerbée de l'heure, du lieu et de la température, et l'intuition terrifiante que tout était joué, qu'il n'y aurait pas de seconde chance, de revirement, que tout effort de persuasion serait vain.

« Tu viens ? demanda Bill.

– Je vais m'arrêter acheter un journal.

– Je t'attends.

– Nan, c'est pas la peine. »

Il ne voulait pas être obligé de bavarder de tout et de rien avec son plus vieil ami dans le métro pendant que son monde était en train de s'effondrer autour de lui.

Tony retourna voir Dennis le lendemain après-midi.

« Je suis désolé, pour hier, dit-il. Tu sais comment il est.

– J'espère que tu viens m'annoncer qu'il a changé d'avis.

– J'ai bien peur que non.

– Ah, zut. »

La part vacillante et peu sûre d'elle de Tony – sa part d'écrivain, à ses yeux – n'aima pas le ton de cette réponse.

« Je suis venu te demander si tu me laisserais faire un essai en solo, reprit-il.

– Ah. Je vois.

– Bill et moi allons suivre des chemins différents pendant un moment. Il a son livre qui sort, il veut en écrire un autre et... »

Tony commença à avoir très chaud. L'hésitation de Dennis le mettait au supplice. Il ne lui était pas venu à l'esprit que sa proposition serait accueillie autrement qu'à bras ouverts, avec un enthousiasme débordant de reconnaissance. Après tout, Dennis ignorait quels étaient leurs rôles respectifs au sein de leur partenariat – Tony lui-même n'était pas certain de le savoir. Bill était l'intello du duo, mais l'intelligence était-elle primordiale, ou se posait-elle au contraire en obstacle ? Qui pouvait affirmer d'ailleurs que Bill lui était intellectuellement supérieur ? Peut-être avaient-ils simplement adopté chacun un rôle, puis, les années aidant, avaient fini par s'y complaire ? Bill lisait plus que Tony, c'était un fait. À sa décharge toutefois, Tony ne lisait pas autant parce que lui, au moins, il regardait la télé avec June. Elles ne pouvaient pas compter pour des prunes, son obsession pour le petit écran et sa conviction qu'on pouvait exprimer tout ce qu'on voulait dans une série, aussi longtemps qu'on n'oubliait pas d'y inclure des gags, des personnages et des dialogues accessibles aux mamies de Melton Mowbray ? Non ?

« Mince, dit Dennis. C'est digne d'un gros titre en une. »

Mais il ne lui proposait toujours pas de contrat.

« Je pourrais dénicher quelqu'un pour l'écrire avec moi, si cela peut aider à te convaincre », reprit Tony. L'idée venait de germer en lui, il n'y avait pas même réfléchi. « Si tu penses que je me débrouille mieux en tandem...

– Hmm. Ce pourrait être intéressant. »

Tony sentit l'autoapitoiement puis la trahison enfoncer leurs lames dans sa chair. Son orgueil n'était pas indemne, non plus, très certainement éraflé par un troisième coup de lame.

« Je suis presque certain de pouvoir y arriver seul. Cela me plairait beaucoup, en fait.

– Et l'idée de trouver un binôme ? demanda Dennis. Tu l'as déjà oubliée ?

– J’ai lancé ça avant de comprendre que tu ne me crois pas capable de me débrouiller seul.

– Non, ce n’est pas du tout ça.

– C’est quoi alors ?

– Sophie et moi pensons qu’on devrait impliquer une femme.

– Oh, une femme, répéta Tony d’un air sombre. Bon, là, je ne peux pas faire grand-chose.

– Tu ne peux pas faire grand-chose pour en être une, mais tu pourrais travailler avec une femme, n’est-ce pas ?

– Tu en connais ? Elles ne courent pas les rues. Du moins, je n’en ai jamais croisé.

– Sophie a quelqu’un en tête. Une certaine Diane.

– Qu’a-t-elle écrit ?

– Rien pour la télé ou la radio, en fait. Pour l’instant, elle travaille dans un magazine, et elle est prête à tout pour en partir. Elle m’a montré quelques sketches qu’elle a écrit. Ils sont différents des vôtres, mais je pense qu’elle pourrait faire du bon boulot. »

Tony, lui, pensa qu’il n’était plus tout jeune, trop installé au creux de son sillon, trop fraîchement endeuillé par la perte de son premier partenaire, trop accablé d’anxiété à la perspective de guider quelqu’un qui ignorait tout de l’écriture de scénarios. Mais – mais ! – il garda ses pensées pour lui-même.

Diane était habillée à la dernière mode, elle était jolie, amicale, et manifestait une avidité d’apprendre avec l’enthousiasme d’un jeune chiot.

Ils se rencontrèrent au bureau, dont Bill n’avait plus l’usage puisqu’il pouvait écrire seul chez lui. À travers les yeux de Diane, tout devait indiquer que Tony et Bill avaient bâti une entreprise d’écriture prospère : il y avait Hazel, les canapés, la table de travail, le tourne-disque, la flopée de téléphones... Bill avait même acheté un percolateur, importé d’Italie, réplique exacte de celui du Bar Italia, à Soho. Leur bureau, vit soudain Tony, reflétait le travail de deux hommes qui avaient su mener leur barque.

Diane contemplait cet environnement, intimidée.

« Vais-je devoir payer pour tout ça ? demanda-t-elle.

– Pas avant que votre nom ne figure au générique tous les jeudis

soir.

– C'est ce qui va arriver ?

– Il y a intérêt. Sinon, je ne serai plus, moi non plus, en mesure de payer le loyer. »

Ils consacrèrent la matinée à discuter. Dennis voulait que *Juste Barbara* prenne autant de distance que possible avec *Barbara (et Jim)* ; il voulait une galerie de personnages plutôt qu'un duo ; il voulait que les décors et les intrigues reflètent l'esprit du *Swinging London* ; il voulait que Barbara sorte de son appartement, dévore le monde ; il voulait de la jeunesse, de la rigolade, du glamour. Tony ne connaissait rien à tout ça, à l'inverse de Diane qui savait tout des endroits où les filles faisaient leurs emplettes, se sustentaient, buvaient leur café, dansaient, rencontraient des garçons. S'il avait réussi le tour de force de persuader Dennis de lui laisser tenter sa chance en solo, Tony se serait vu remercier aux alentours de la moitié de la première page.

Cela étant, il était plus calé que sa nouvelle partenaire en bien d'autres domaines. En matière de budget, par exemple, ou de structures narratives et temporelles, il était à même de juger quand une scène était bancal ici, là, ou là. Il savait tout ce qu'il y avait à savoir sur Barbara ; il pouvait ainsi affirmer à Diane que jamais Barbara ne penserait ou ne dirait ceci ou cela. Et puis, il avait de l'expérience question bébé, et mesurait les maigres marges de manœuvre de Barbara. En d'autres termes, il était le coéquipier idéal pour rendre l'écriture de *Juste Barbara* impossible. Bill, s'avérait-il, avait raison. C'était une idée qui ne mènerait nulle part.

« Elle est obligée d'avoir un bébé ? demanda Diane.

– Elle l'a déjà, c'est bien là le problème.

– Non, je veux dire, ne pourrait-on pas juste l'oublier ?

– Le brave peuple britannique n'oublie jamais rien. Mais... »

Il y avait quelque chose, là. Tony sentit les fourmillements discrets mais familiers de l'excitation.

« Continue. Mais... ?

– Et si la fille n'était pas Barbara ?

– Si elle n'est pas Barbara, on ne peut plus intituler la série *Juste Barbara*, n'est-ce pas ?

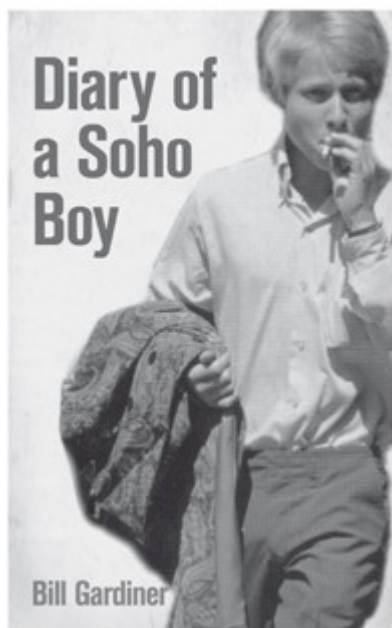
– Non, on changerait le titre, forcément. Et si elle était simplement quelqu'un d'autre ? *Juste Sophie*, disons ? *Exit* le

divorce, Jim, le petit Timmy. Nous avons une jeune fille qui trace sa voie dans la grande ville. Et qui sort le soir.

– On peut faire ça ?

– Nous sommes les auteurs. Nous pouvons faire ce que bon nous semble. »

Il avait au moins appris ça.



La soirée de lancement du livre de Bill se tenait dans une salle à l'étage d'un pub de Soho dans lequel, pour diverses raisons, Tony avait toujours redouté d'entrer. Il s'y rendit avec June et, une fois sur place, ils se blottirent dans un coin pour observer les invités. Le livre semblait promis à un grand succès, ou du moins à autant de succès que possible pour un ouvrage introuvable dans la moitié des librairies de Londres et que la plupart des journaux ne chroniqueraient pas. Le critique littéraire du *Daily Express* avait téléphoné à Michael Braun afin de l'informer que l'*Express* ignorerait ce livre-là et tous ceux que Braun pourrait publier à l'avenir. Le *New Statesman*, cependant, avait décelé chez Bill « un talent féroce et obscène qui ferait date », et même le *Spectator* avait

admis que « le lecteur à l'esprit ouvert y trouverait bien des sources d'admiration ». Tony se sentait à la fois proche et très éloigné du roman ; et il se sentait coupable d'avoir poussé Bill à gaspiller son temps avec des baignoires qui débordent et autres soucis du même acabit. Un peu comme s'il avait obligé Arthur Miller à écrire des slogans publicitaires pour des croquettes pour animaux.

« Ça va ? demanda June.

– Je suis content pour lui, dit Tony au moment où Bill recevait un baiser sur les lèvres de la part d'un jeune homme aux yeux vraisemblablement fardés et qui, sans l'ombre d'un doute, arborait un boa en plumes.

« C'est vrai ?

– Oui, bien sûr.

– Beaucoup de gens détestent voir leurs amis réussir.

– Pas moi.

– Tant mieux pour toi. Mais ça ne te gêne pas, tout ça ?

– Tout ça quoi ? »

D'un geste, June désigna les hommes dans la salle.

« Je doute qu'un seul d'entre eux ait une belle-mère à Pinner qui joue les baby-sitters.

– Ça ne me dérange pas.

– Vraiment ?

– Oui. J'assume totalement Pinner, la belle-mère, et le bébé. Et je te demande pardon si j'ai pu donner l'impression que ce n'était pas le cas.

– Je crois que je me sens un peu coupable.

– Coupable de quoi ?

– Je m'inquiète de ce que tu puisses passer à côté de la vie.

– Mon métier, c'est écrire. La vie est censée passer à côté de moi pendant que je l'observe.

– Cela implique que tu devrais être là où il se passe des choses intéressantes ?

– Ça, ce n'est pas la vie. »

Une femme chauve revêtue d'un caftan fit son entrée, se mit en quête de Bill qu'elle alla embrasser sur les lèvres. Tony ne savait pas

si la nouvelle venue confirmait ou réfutait la position qu'il venait officiellement d'adopter.

Bill se dirigea enfin vers eux et ils échangèrent une poignée de main chaleureuse. Ils avaient déjeuné à quelques reprises ensemble, et Tony lui avait parlé de ses problèmes avec Diane et le nouveau feuilleton. Bill s'était montré sympathique, sans plus, et peu intéressé ; il avait trouvé un monde meilleur. Il avait presque achevé un deuxième roman, et avait en commande une pièce de théâtre pour le Royal Court.

Bill les embrassa également l'un et l'autre sur la joue. Tony feignit d'être assez bohémien dans l'âme pour lui rendre la pareille sans pusillanimité, mais il avait une conscience aiguë de son veston, de sa cravate et de son épouse.

« Merci à vous deux d'être venus dans ce lieu de perdition.

– L'association des mères de Pinner en sera comme deux ronds de flan lorsque je vais leur raconter ça, dit June.

– Elle blague. Elle ne fait pas partie de l'association des mères de Pinner », précisa Tony, de façon proprement superfétatoire.

June et Bill se mirent à rire de lui, pas avec lui.

« On ne peut pas tout avoir », dit Bill, puis Michael Braun vint le chercher pour lui présenter un autre invité.

Tony laissa errer son regard, lequel se posa sur une belle jeune femme de couleur, qui arborait une superbe liquette aux reflets argentés, et un turban spectaculaire. Pourquoi ne connaissait-il aucune jeune femme de couleur ? Pourquoi ne connaissait-il personne qui sache nouer avec un tel art un turban ? Il se fichait pas mal que Bill ait du succès, songea-t-il. Au contraire, ça lui faisait plaisir. C'était génial. Et il se fichait de savoir s'il passait à côté de la vie. Ce que Tony voulait vraiment, c'était entrer dans une pièce pleine de monde, quelque part, et se sentir chez lui.

Des années plus tard, il découvrirait que les écrivains ne se sentaient jamais nulle part chez eux. C'était une des raisons pour lesquelles ils étaient devenus écrivains. C'était étrange, cependant, d'échouer à se sentir dans son élément dans une réception grouillant d'exclus de la société.

« Ça ne marche pas, dit-il soudain à June tandis qu'ils regagnaient Pinner.

– Quoi donc ? » Elle semblait paniquée et lui serra la main.

« Oh. Excuse-moi. Je parlais du travail. Diane, tout ça. C'est sans espoir. J'écris avec une gamine qui croit dur comme fer que ne pas porter la bonne paire d'escarpins dans une discothèque touche à l'essence de la vie.

– Je ne vois pas pourquoi ça ne pourrait pas être l'essence d'un bon gag, répondit June.

– Un gag qu'elle veut transformer en trente minutes de télévision à l'heure du pic d'audience.

– Eh bien, empêche-l'en. C'est toi le plus aguerri des deux.

– Je l'en ai empêchée. Mais j'ignore par quoi le remplacer. Je ne connais rien aux jeunes femmes, aux magazines de mode et aux petits amis.

– Alors fais autre chose.

– Quoi ? Un réquisitoire virulent contre la difficulté des relations interraciales en Grande-Bretagne ? » La jeune femme de couleur lui trottait encore dans la tête, et nourrissait chez lui du ressentiment. « Comment Bill connaît-il des filles de couleur ?

– N'était-elle pas magnifique ?

– Si, mais comment l'a-t-il rencontrée ?

– Je vais te le dire.

– Tu le sais ?

– Non, mais je le devine : il était à une fête, cette magnifique fille est entrée, il est allé vers elle et il lui a dit : “Bonsoir, je m'appelle Bill.”

– Mais comment est-on invité à une de ces fêtes-là ?

– Tu te fiches de moi ?

– Non.

– Tu sais tout de même que tu étais invité à une de ces fêtes-là.

– Tu veux dire, ce soir ?

– Oui. Ce soir. »

Il essaya de trouver une raison pour laquelle ce soir-là ne comptait pas, mais il n'y en avait aucune.

Dennis annonça à Sophie, Tony et Diane que, cette fois, il voulait procéder différemment. La BBC continuait à produire et diffuser les

Comedy Playhouse, des comédies d'une demi-heure qui espéraient toutes atteindre un jour l'âge adulte sous la forme d'une série, mais il leur expliqua que ce coup-ci, selon lui, ils pouvaient se montrer plus ambitieux. Sophie était connue, c'était une vedette de la télévision très aimée du public, et il ne voulait pas la voir courir le cachet au coup par coup, comme eux. Dennis allait donc payer rubis sur l'ongle douze scénarios que, une fois tout le monde satisfait du résultat, il irait déposer sur le bureau de Tom Sloan. Et si celui-ci n'en voulait pas, il se verrait obligé de prendre le temps d'expliquer, page après page, ce qui péchait. Dennis était conscient qu'il y avait une autre version possible de l'avenir, dans laquelle Tom les refusait en bloc sans les avoir lus vraiment, ce sur quoi Dennis s'excusait de lui avoir fait perdre son temps. Mais au moins, le fantasme de Dennis montrait la force de sa détermination et de son enthousiasme.

Il était conscient d'avoir choisi le chemin le plus long et le moins direct, mais sa procrastination n'était pas exempte de méthode. Il avait opté pour ce chemin-là parce qu'il pourrait en explorer toutes les sinuosités aux côtés de Sophie. Il lui assurait des excuses à l'infini pour aller boire des cafés, déjeuner, peut-être même dîner. Le chemin des *Comedy Playhouse* offrait des périodes de contacts intensifs pendant une semaine, et n'était par conséquent pas dépourvu d'attraits ; en revanche, si le pilote faisait un flop, Dennis courrait le risque que Sophie s'embarque dans une vie professionnelle dont il serait exclu, et ça, il n'était pas certain de pouvoir le supporter. Rien ne sert de courir, il faut partir à point, expliqua-t-il à Tony et Diane. Il éviterait cependant de dire les choses en ces termes à Sophie. Il devinait qu'il était suffisamment maladroit dans son autopromotion sans introduire, de surcroît, la notion de tortue.

Les semaines d'attente, pour Tony et Diane, se traînèrent en longueur. Dennis était en train de produire deux autres comédies destinées à la BBC, dont aucune ne le rendait heureux. *Héritage et Disgrâce* mettait en scène un couple d'aristocrates désargentés qui avait perdu sa demeure seigneuriale et tenait maintenant une pension de famille dans une station balnéaire. Dennis Price et Phyllis Calvert avaient déjà refusé le scénario, avec autant d'empressement que de fermeté, et Dennis filtrait désormais les appels du scénariste, qui était convaincu que Laurence Olivier serait parfait pour le rôle de Lord Alfred. Quant à *Courges et Lance-Pierres*, l'autre *Comedy Playhouse* qui racontait les coulisses politiques impitoyables d'une kermesse de village, c'est à peine s'il supportait

d'y penser. Certains, à la BBC, jugeaient que *Courges et Lance-Pierres* avait un énorme potentiel, mais Dennis avait pour sa part déjà décidé que, si cette farce rustique venait à déboucher sur une série, il se retirerait dans le Norfolk pour y cultiver des légumes de concours. Le travail piétinait et Dennis redoutait que Sophie ne commence à s'intéresser à d'autres scénarios, d'autres producteurs, d'autres maris éventuels. Et puis, pile au moment où il commençait à se demander s'il ne devrait pas se rabattre sur une des bas-bleus bien en chair du vivier maternel, trois avancées significatives se produisirent.

La première fut une invitation au théâtre : on avait offert à Sophie des billets pour la première de la comédie musicale *Hair* au Shaftesbury, et elle cherchait quelqu'un pour l'y accompagner.

« À quelle date ? » demanda Dennis.

La réponse ne lui importait guère, pourtant ; quand même il aurait été pris, ce qui n'était pas le cas, il aurait tout annulé. Comme Sophie lui fit son invitation par téléphone, elle ne pouvait voir qu'il ne prenait pas la peine de consulter les pages vierges de son agenda.

« Ce soir.

– Ah. Quelqu'un t'a fait faux bond. »

Si les tortues pouvaient parler, elles auraient cette intonation, songea Dennis : une mélancolie de vieillard.

« Non, dit Sophie. Mais je savais que tu dirais ça. »

Dennis cilla. Son côté tortue n'était donc pas passé inaperçu.

« On vient de me les proposer, à l'instant. Tu es la première personne que j'appelle. Je ne savais même pas que le spectacle serait à l'affiche avant toute cette histoire, hier.

– Quelle histoire ?

– Je pensais qu'en précisant “toute cette histoire”, tu comprendrais, et que ça me dispenserait d'en dire davantage. Je ne sais pas trop de quoi il retourne. »

Par chance, Dennis, lui, s'en souvenait : la nouvelle loi sur les représentations théâtrales avait été adoptée la veille. Le peuple britannique était désormais autorisé à contempler des seins et des toisons pubiennes sur une scène du West End, si tel était son désir.

« Je savais que tu saurais, reprit Sophie. C'est pour ça que je t'aime. »

Ce fut là la deuxième avancée significative, qui intervint si

rapidement après la première qu'une collision fut évitée de peu. Il fallut un petit moment à Dennis pour retrouver l'usage de la parole. Il savait que sa déclaration ne se voulait pas sérieuse. Sophie avait dit ça uniquement parce qu'il avait laborieusement exhumé une miette de savoir sans importance des confins poussiéreux de son cerveau confiné. Toutefois, si leur conversation avait été enregistrée, il aurait pu procéder à un montage méticuleux et écouter Sophie Straw lui déclarer en boucle qu'elle l'aimait.

Pour finir, il éclata de rire mais, cette réaction semblant la dérouter, il ajouta : « Quand le vin est tiré, il faut le boire. » Le proverbe était aussi inapproprié que l'éclat de rire, compte tenu que rien, dans la conversation, ne pouvait se rapporter à leur valeur métaphorique.

« Il y a de la nudité, reprit Sophie.

– Je sais.

– La nudité fera-t-elle notre bonheur ? »

Un de ses scénaristes aurait-il tenté de se dérober avec pareille réplique, Dennis aurait fait escorter le coupable hors des murs et exigé son exécution. En cet instant, il la trouva au contraire désopilante, subtile, charmante. Une belle fille combinant nudité et perspective du bonheur dans une même phrase, cela pouvait finalement rivaliser avec les plus belles pages de poésie lyrique.

« Tout ce qui fait ton bonheur fait également le mien. »

Contre toute attente, le public de *Hair* était le public coutumier des premières : quantité de messieurs en costume, au bras d'une épouse un brin coincée. Dennis se sentit à la fois déçu et soulagé. Il aurait adoré raconter à sa mère qu'il avait passé la soirée au milieu d'un parterre de jeunes chevelus torse nu aux yeux ourlés de khôl et de femmes à la poitrine dénudée. Mais il n'y avait là, en grande majorité, que des hommes qui semblaient tout droit sortis de la City, et des femmes à peine descendues du train de Godalming de 17 h 20. Les hommes, cependant, avaient dans l'œil une étincelle que n'aurait peut-être pas allumée la perspective de trois heures d'immobilité devant une représentation de *La Cerisaie*, et tout le théâtre résonnait d'un bourdonnement impatient, un rien autosatisfait. Mais – et c'était là le soulagement – Dennis ne faisait pas tache. Il serait presque allé jusqu'à dire que, comparé à bien d'autres alentour, il faisait même plutôt jeune et bohème – au dernier moment, et à titre de concession au vent du changement, il avait renoncé à mettre une cravate et ouvert le col de sa chemise

sous son blazer à rayures. Sophie, en minirobe jaune canari et bottes blanches, était extraordinaire ; les photographes, dans le foyer, firent cercle autour d'elle. Elle tenta d'inclure Dennis sur la photo, geste qu'il aurait pu considérer comme une autre avancée significative s'il n'avait eu pour conséquence immédiate de faire s'abaisser les appareils photo.

Ils étaient au parterre, près de la travée, à une quinzaine de rangs de la scène et, quelques secondes après avoir pris place, Dennis regretta qu'ils ne soient pas plutôt assis au tout dernier rang de la corbeille : en attendant le lever du rideau, les membres de la troupe arpentaient la salle, en quête de cibles accessibles sur lesquelles déverser fleurs et baisers. Sophie, en plus d'être géographiquement accessible, était célèbre et séduisante, et plusieurs jeunes hommes à la beauté intimidante vinrent lui offrir des baisers témoignant de l'avènement d'un âge de paix, d'amour et de compréhension, avec une fougue parfaitement déplacée – selon Dennis.

« Allons, allons », dit-il au troisième énergumène qui, lui sembla-t-il, s'imaginait combler les attentes de Sophie en glissant la langue dans sa bouche.

Le jeune homme détala, visiblement amusé par cette admonestation surannée. Et fut aussitôt remplacé par une jeune femme qui se contorsionna devant Sophie pour glisser une fleur de tournesol dans les cheveux de Dennis. Enfin, les lumières s'éteignirent, le spectacle commença et, en dépit de quelques autres débordements de la scène dans le public, Dennis et Sophie parvinrent à éviter d'autres importuns en contemplant leurs pieds.

À sa grande surprise, Dennis adora *Hair*. C'était foutraque, parfois décousu, mais drôle, merveilleusement mélodieux, et l'énergie des jeunes comédiens était électrisante. Il regardait presque autant le public que la scène et, partout où il posait les yeux, il observait un ravissement sincère. À une exception près, cependant – un visage hargneux, à une dizaine de sièges du sien, sur sa gauche : celui de Vernon Whitfield. (Qui, rentré chez lui, pondrait un compte rendu dénué d'humour, hargneux et ridiculement prude pour le *Listener*. En omettant de mentionner, il va de soi, que tout le monde à part lui s'était régalé.)



La nudité se limitait à une seule scène, précédant l'entracte, que Dennis s'efforça de ne pas trouver pénible – en vain. Quel idiot allait voir *Hair* un soir de premier rendez-vous ? Il était un producteur de comédie fumeur de pipe, buveur de bière et approchant de l'âge mûr ; pourquoi avait-il pensé qu'être assis aux côtés de la plus belle femme qu'il ait jamais rencontrée, de plusieurs années sa cadette, pendant qu'elle examinerait les corps dénudés des jeunes comédiens et chanteurs, serait une bonne idée ? Les secondes semblaient des heures ; il essaya pour tuer le temps de repérer des comédiens dont le pénis était, sans l'ombre d'un doute, peu ou prou de la taille du sien ; il en dénicha deux, dont aucun n'appartenait à un des rôles principaux. On les avait relégués en fond de scène, pour prévenir assurément le dédain et la déception du public. Sophie tenta de croiser son regard, pendant la fameuse scène, comme si elle percevait sa tension et cherchait à la désamorcer, mais Dennis garda le regard résolument rivé droit devant lui. Ensuite, quand elle le taquina en lui signalant avec quels yeux exorbités il avait maté les chairs féminines, il se fendit d'une grimace contrite pour suggérer qu'elle l'avait pris en flagrant délit. Mieux valait cela, songea-t-il, que confesser que, sous le coup de la nervosité et du doute, il avait oublié de regarder quelque poitrine ou derrière féminin que ce soit.

Hair se clôturait par un grand tumulte : des membres du public étaient invités à monter sur scène pour danser avec la troupe. Sophie s'y trouva entraînée par le jeune homme avec la langue. Elle tendit une main en arrière pour attraper celle de Dennis, qui feignit de ne rien remarquer ; toutefois, en la voyant s'éloigner dans la

travée, il songea que cette soirée pourrait être la dernière qu'il passait avec elle si Sophie venait à se faire embringer dans une fête, une discothèque ou l'appartement d'un jeune homme, et qu'un tel dénouement résulterait entièrement de sa lâcheté, de sa gaucherie, de son embarras. Il la rattrapa donc et ils grimpèrent ensemble sur la scène.

Il n'était pas le pire danseur du lot et il veilla à se placer pile derrière un type costaud en costume à fines rayures, pour lequel l'ère du Verseau avait visiblement commencé : il gesticulait avec l'enthousiasme de celui qui jamais plus ne réintégrerait sa banque d'affaires, lançant bras et jambes à l'aveuglette en chantant à tue-tête une chanson dont il ne connaissait pas les paroles. Dennis estima que toute compétition serait nulle et non avenue et qu'une retenue de bon aloi était ici la clé.

Sophie, qu'on avait poussée sur le devant de la scène afin que le public la voie, réussit à reculer vers Dennis. Elle lui prit la main et lui cria à l'oreille :

« Dis donc, c'est quelque chose !

– Merci de m'avoir invité. J'essaierai de trouver un endroit aussi enthousiasmant où t'emmener la prochaine fois.

– Avec plaisir. »

Il continua à se trémousser, par crainte qu'elle ne s' imagine qu'il regrettait d'être là. Il ne le regrettait pas du tout, étonnamment – ou pas : il avait envie d'être partout où était Sophie et peu lui importait l'inconfort qui pouvait en découler. Aux côtés de Sophie, cet inconfort n'avait plus rien d'un ogre terrifiant. Peut-être se réveillerait-il, le lendemain matin, en comprenant qu'à vouloir faire l'âne sur une scène, il s'était ridiculisé ; mais après tout, à Londres, les bourricots couraient les rues. Et personne ne semblait y prendre garde – ou pas trop, du moins. Dennis avait consacré un temps fou à cultiver son sérieux, sans grand bénéfice jusque-là.

La troisième avancée significative intervint dans la foulée des deux précédentes : ils passèrent la nuit ensemble. Ce qui revient à dire que Dennis resta dormir chez Sophie, avec elle, dans son lit, où il se réveilla au matin. Cette dernière avancée était de toute évidence la plus significative ; si en prime il s'était passé quelque chose entre l'endormissement et le réveil, il aurait volontiers décrit cette troisième avancée comme la plus extraordinairement significative de toutes les avancées de l'histoire de l'humanité.

Mais il ne se passa rien, pour les raisons qui font que, communément, les grandes avancées avortent dans l'œuf : manque

de cran, maladresse, confusion d'esprit, stupidité.

Ils avaient quitté le théâtre dans un état d'euphorie et rallié une fête à laquelle Sophie avait été invitée pendant qu'elle dansait. Elle n'aurait su dire qui l'avait invitée, ou qui donnait cette soirée au Sybilla, un night-club de Piccadilly Circus, à deux pas du théâtre. Il y avait la queue à l'entrée, une mêlée effroyable au bar et, autour de la piste de danse, des néons ingénieusement inclinés de sorte que toute fille en minijupe puisse offrir un spectacle gratuit au petit veinard qui avait obtenu un verre et une table. Dennis serait volontiers reparti aussi sec mais il ne voulait pas faire la tortue, donc il tint bon, jusqu'à ce que Sophie, en grimaçant, lui indique du pouce la sortie.

« Ramène-moi à la maison et monte boire un verre. Je vais faire des œufs brouillés », annonça-t-elle.

Dennis, faut-il le préciser, ne s'attendait pas à dormir dans le lit de Sophie. Même lorsqu'elle l'embrassa, dans l'entrée de son appartement, sitôt qu'il eut refermé la porte derrière eux, il n'osa présumer que ce baiser indiquait quoi que ce fût en particulier. Edith était la dernière femme qu'il avait embrassée, embrassée vraiment, il y avait de cela quelques années. (On pouvait parfois embrasser sans embrasser ; avec Edith, rien n'avait jamais été très marrant.) Bien des choses paraissaient avoir changé depuis cette date : la sexualité, lui semblait-il, tenait une plus grande place dans le monde. Ne venaient-ils pas de voir, d'ailleurs, ce que sa mère aurait pu décrire – si ce n'était déjà fait – comme un spectacle nudiste ? Avant et pendant son mariage avec Edith, de tels spectacles n'existaient pas, du moins pas dans un théâtre respectable. Que savait-il de la sexualité ou des femmes d'aujourd'hui ? Pas grand-chose, soupçonnait-il, et sans doute toutes les soirées en tête à tête se terminaient-elles de la sorte : la femme clouait l'homme contre une porte. Dennis marqua un temps d'hésitation avant de répondre au baiser de Sophie, non parce qu'il doutait subitement de ses sentiments, après des années à se consumer de désir, mais parce qu'il voulait s'assurer que son interprétation n'était pas erronée, ni sa réaction disproportionnée. Comment savoir si Sophie n'allait pas interrompre abruptement cette étreinte, lui proposer poliment de prendre son manteau et ne jamais plus évoquer l'incident ? Peut-être était-ce ce qui arrivait d'ordinaire, lorsqu'on venait d'assister ensemble à une comédie musicale nudiste ?

Sophie s'écarta et le regarda.

« Mince, dit-il.

- Excuse-moi.
- Non, je t'en prie, ne t'excuse pas.
- Tu es sûr ?
- Certain.
- Ça t'embête si on remet les œufs brouillés à demain matin ?
- Non, pas du tout. Est-ce que je dois... rentrer chez moi et revenir ? »

Il était presque certain d'avoir compris ce qu'elle lui suggérerait, mais presque, ce n'était pas suffisant. Pas pour lui. Dennis serait toujours de ceux qui supposent le pire. Celui qui, face à une situation ambiguë, opterait pour l'interprétation la plus prudente, la plus terne, la plus littérale. Il était bien parti pour rester célibataire jusqu'à son dernier jour.

« Tu dois t'en aller ?

- Non, pas du tout.
- C'est la première fois que je tente une réplique sexy, et tu l'as gâchée.
- J'ignorais qu'une question mentionnant des œufs brouillés puisse être sexy. »

La remarque la fit rire, et elle l'embrassa de nouveau. Il avait survécu, mais de justesse. Quelques heures plus tard, il regretterait de n'avoir pas insisté pour rentrer chez lui.

Comment, pour finir, Sophie aurait-elle pu ne pas tomber amoureuse de Dennis ? Il était délicat, célibataire, fragile, il la faisait rire (pas toujours intentionnellement, certes, mais le plus souvent). Chaque fois qu'elle le revoyait, il lui semblait encore plus séduisant. Et il était intelligent, en ce sens qu'il savait un tas de choses sur un tas de sujets, mais aussi dans un autre sens, plus précieux aux yeux de Sophie : il comprenait les gens et savait repérer ce qu'ils avaient à offrir. Il lui avait fallu un petit moment pour s'apercevoir qu'elle se languissait d'un accès permanent à cette forme de sagesse, et non simplement épisodique, à la faveur de réunions autour d'un scénario. Dennis n'avait jamais tenté de cacher l'adoration et l'admiration qu'il lui vouait. Sophie avait conscience depuis longtemps de ses sentiments pour elle, et la persévérance avec laquelle il les lui témoignait, loin de la lasser, lui insufflait de l'énergie. Dennis lui donnait confiance en elle, elle se sentait

talentueuse, belle, et n'était jamais rassasiée d'en recevoir la confirmation. Le doute de soi, chez Sophie, était pareil à l'eau. Il trouvait les fissures les plus imperceptibles à l'œil, et s'y engouffrait. La fille qui avait décidé qu'elle était trop bien pour devenir reine de beauté n'existait plus depuis longtemps ; non plus que, d'ailleurs, la débutante qui s'était présentée à une audition en espérant décrocher un boulot.

Ces quatre dernières années lui avaient apporté la célébrité, l'argent, mais elles avaient également semé une certaine confusion dans sa tête. Était-elle réellement douée ? Avait-elle juste eu de la chance ? Si elle s'était présentée dans n'importe quelle autre salle de répétition du monde, si elle n'avait pas rencontré Bill, Tony, Clive et Dennis, serait-elle actrice aujourd'hui, ou bien en train de vendre des parfums à des hommes mariés au regard baladeur ? Accrocherait-elle seulement leurs regards, à l'heure qu'il était ? Partout où elle allait, elle croisait des filles plus jeunes, plus mignonnes, mieux roulées ; des filles qui étaient, contrairement à elle, encore des jeunes filles en fleurs, et qui ne comprenaient sans doute pas pourquoi des gens intelligents et spirituels tenaient à écrire une série pour elle, baptisée d'après elle. La dévotion de Dennis était un point de repère, comme l'étoile Polaire, qui l'avait aidée à retrouver son chemin chaque fois qu'elle s'était perdue dans les profondeurs sombres et touffues de son anxiété.

Elle avait guetté des signes d'effritement de son soutien sans faille avec la fin de *Barbara (et Jim)* – mais non, Dennis était resté tel qu'en lui-même. Mieux, la disparition de la série lui avait donné l'opportunité de prouver à Sophie qu'elle était tout ce qui comptait vraiment. Peut-être existait-il des femmes capables de résister à ça mois après mois, mais en ce cas elles étaient bien plus coriaces qu'elle. Sophie avait trouvé la bonne personne au bon moment, l'homme auprès duquel elle se sentait bien, qui avait balayé sa solitude, et si ce n'était pas de l'amour, alors elle se demandait ce qui pouvait l'être.

Elle avait compris, cela étant, qu'il lui faudrait faire le premier pas. Dennis était trop respectueux et trop abîmé par son mariage avec cette harpie pour tenter la moindre approche ; si elle ne prenait pas les devants, il resterait les oreilles et l'épaule sur lesquelles elle pourrait toujours compter, quel que soit le nombre de divorces et de désastres professionnels. Les oreilles et les épaules, c'était très bien, mais pas suffisant pour aller de l'avant. Elle manœuvra pour l'attirer dans la chambre, et ils continuèrent à s'embrasser un moment sur le lit. Dennis commençait à coup sûr à entrevoir où tout ça allait les mener ; aussi estima-t-elle qu'il ne

s'alarmerait pas si elle mettait les points sur les « i ». De toute façon, elle voulait lui dire l'horrible vérité.

« Je viens de me rendre compte que tu seras le tout premier homme avec lequel j'aurai couché qui n'est pas comédien. N'est-ce pas terrible ?

– Si, répondit-il, avec bien plus de conviction qu'elle ne s'y attendait.

– Oh. Je disais ça pour plaisanter.

– Donc tu as couché avec des hommes qui n'étaient pas comédiens ?

– Non. Je plaisantais juste sur le côté terrible de la chose.

– Parce que ce n'était pas terrible ?

– Ce n'est pas ce que je voulais dire non plus.

– Je ne comprends pas vraiment la plaisanterie.

– Je voulais dire... À l'heure qu'il est, j'aurais déjà dû coucher avec des hommes qui exercent d'autres professions.

– Lesquelles ? »

À ce stade, la panique de Dennis était palpable, et Sophie voyait qu'elle l'avait aigüillé sur une mauvaise voie.

« Je n'en avais aucune en particulier à l'esprit. Les producteurs. Je n'ai pas couché avec assez de producteurs. »

La précision n'arrangea rien.

Soudain, Dennis sut ce qu'il devait dire. Il n'était pas ravi que la logique l'ait conduit à ce point. Il aurait préféré, et de loin, trouver un autre angle de vue sur la situation, mais c'était l'impasse. Bien que ne connaissant pas grand-chose à l'existentialisme, il lui sembla que sa décision procédait d'un cheminement existentialiste : un long train de pensées maussades, roulant vers une seule et unique conclusion peu réjouissante. Et s'il passait outre, qui serait-il ? Personne. Rien.

« Je ne vais pas coucher avec toi, annonça-t-il.

– Et pourquoi diable ?

– J'ai mes raisons.

– Tu pourrais m'en exposer quelques-unes ?

– Ça n'aiderait en rien.

– Je pense que tu me dois au moins ça. Je t’ai emmené au théâtre, je t’ai proposé des œufs brouillés. La moindre des choses qu’une fille puisse attendre en retour, c’est du sexe. »

Dennis poussa un lourd soupir.

« Je ne sais pas avec combien d’acteurs tu as couché... »

Il y en avait quatre : Johnny l’Étranger, Clive, et deux aventures sans lendemain très décevantes – dont une restait d’ailleurs sujette à caution : le type lui avait affirmé qu’il était acteur, mais elle ne l’avait pas reconnu et il s’était montré très vague quant à sa filmographie. Elle décida de l’éliminer de la liste.

« Trois.

– D’accord. Trois. Mais je ne suis pas acteur.

– Dieu merci.

– Je ne veux pas être comparé à un acteur.

– Pourquoi irais-je te comparer à un acteur ?

– Parce que c’est ton seul point de comparaison.

– Tu n’as pas envie de coucher avec moi ?

– Là n’est pas le problème. Ce n’est pas une question d’envie.

– Le sexe n’est pas une question d’envie ? Mince. Et c’est une question de quoi, alors ? »

Dennis ne répondit rien, et là, elle comprit.

« Oh, Dennis.

– Quoi ?

– Écoute. Tout d’abord, tu es un homme très séduisant physiquement. C’est vrai, tu n’es pas beau gosse comme peuvent l’être les acteurs, mais cette beauté-là, on s’en lasse. J’en ai marre de tout ça. Tu as de très beaux yeux, un regard sexy. Quand tu me regardes, je me sens toute chose. Tu le savais ? »

Dennis secoua la tête, stupéfait, et Sophie éclata de rire. Bien sûr qu’il ne le savait pas.

« De toute façon, aussi beau gosse qu’il soit, rien ne garantit qu’un acteur ait autre chose à offrir que sa belle gueule.

– C’est très délicat de ta part mais je préférerais que mon rôle dans ta vie soit... Je ne sais pas – ailleurs.

– Ce n’est pas l’impression que j’ai eue, là, à l’instant.

– Je ne peux pas être tenu responsable de la conduite d’un organe autonome. »

Et comme, à l’évidence, il était sérieux, Sophie fut bien obligée de rire de plus belle.

« Je n’avais pas l’intention d’être aussi pompeux. Mais, en général, je ne suis pas sommé de rendre des comptes de la sorte.

– Il n’y a eu personne, depuis Edith ?

– Non. Pas vraiment.

– Tu peux préciser ? Ça ne t’embête pas que je te pose ces questions ?

– J’ai dit “pas vraiment” parce que j’ai pensé que ça pourrait me rendre plus intéressant.

– Donc... Tout ça vient peut-être de ce que ça fait un petit moment.

– Non. Cela vient de ce que tout le monde te trouve séduisante.

– Même si c’était vrai, je ne vois personne d’autre que toi dans cette pièce.

– Pouvons-nous juste dormir ?

– Si c’est ce que tu veux... »

Ils s’installèrent côte à côte, et elle vint se blottir contre lui. Elle s’en sentait capable, jugea-t-elle, malgré sa frustration. Il était tard, elle avait bu du champagne. Et puis, de but en blanc, il était 5 heures du matin et elle eut une envie pressante d’aller aux toilettes. Elle vit, sans l’ombre d’un doute, que Dennis n’avait pas fermé l’œil.

« Ce n’est pas bon, tout ça, décréta-t-elle à son retour.

– Cela ne se reproduira sans doute pas. Il est rare que des amis passent la nuit ensemble dans le même lit.

– Et si je voulais t’épouser ?

– Chambre à part. »

Il craignait de s’être quelque peu fourvoyé et écarté de la voie existentialiste.

« Donc il n’y a rien que je puisse faire pour te convaincre ? »

Était-ce seulement la veille que Sophie lui avait demandé si la nudité ferait leur bonheur, et que son cœur avait failli éclater de joie – alors même que sa question ne portait que sur une soirée au

théâtre ? Jamais Dennis n'aurait pu imaginer un contexte plus propice à la question qu'elle venait de poser, et en aucun cas il n'aurait su expliquer sa réponse.

« Rien. »

Ah, tout cela était ridicule. Quelque qualité dont ils puissent se prévaloir par ailleurs, les existentialistes ne lui avaient jamais fait l'effet de bonshommes particulièrement jouasses, et il commençait à comprendre pourquoi.

« Sauf peut-être, à la rigueur, si éventuellement... »

Sophie n'avait pas tiré les rideaux de la chambre et, de temps à autre, les feux des voitures dans la rue éclairaient leurs visages. Dennis surprit une expression de détresse sur celui de Sophie.

« Non, non, ce n'est rien... Rien qui sorte de l'ordinaire. Je veux savoir, si ça se produit, est-ce que ça se reproduira ? Et pas juste une fois, mais plusieurs. Je ne veux pas être jugé sur... un incident isolé. »

Sophie ne put contenir son rire, au grand dam de Dennis.

« Excuse-moi, dit-elle. C'était bizarrement tourné.

– Pourquoi ?

– Parce que... Bon, combien de tentatives avais-tu en tête ?

– Je ne sais pas. Trois ? Cinquante ? Difficile à prédire.

– Tu penses que tu aurais besoin de cinquante tentatives ?

– Es-tu en train de dire que tu n'en garantirais pas cinquante ?

– Je préférerais ne pas... mettre de limites. »

C'était toute la garantie dont Dennis avait besoin. Et – à sa surprise, compte tenu du coup d'envoi hésitant de leur relation sexuelle – Sophie découvrit que Dennis n'avait aucun besoin d'une deuxième tentative, et encore moins d'une cinquantième.

« Je ne l'avais jamais remarqué, mais tu ressembles beaucoup plus à Jim que Clive ne lui aura jamais ressemblé, dit Sophie, plus tard.

– Et c'est une bonne chose ?

– Peut-être pouvons-nous tirer des leçons de leurs erreurs.

– Leur plus grande erreur a été de devenir des personnages de feuilleton, dit Dennis. Personne ne les avait prévenus qu'ils signaient pour cinquante épisodes. Ils étaient en permanence obligés

d'en faire des tonnes à tout propos pour éviter que les gens se désintéressent d'eux.

– Pour ça, nul besoin d'être un personnage de fiction », observa Sophie.

Elle pensait à Clive, qui ne se lassait jamais d'en faire des tonnes par peur de ne pas être le point de mire de tous les regards. À cause de cette insécurité, Sophie avait toujours eu à redouter qu'il y ait dans les parages plus jeune et plus jolie qu'elle.

« C'est certain. »

Dennis pensait à Edith, qui avait pris soin de toujours laisser planer la menace d'annuler leur mariage, qui n'avait jamais commandé qu'une poignée d'épisodes à la fois, et encore, en se faisant forcer la main. En fin de compte, elle n'avait eu de cesse de lui dire que tout cela finirait un jour. Il aurait dû lui prêter une oreille plus attentive.

« Il y aura autant d'épisodes que tu le veux », lui assura Sophie, et elle frissonna de plaisir en voyant combien elle pouvait le rendre heureux.

Une chose lui revint soudain en mémoire.

« Est-ce que... Ai-je... » Elle ne savait même pas comment formuler sa question. « Il ne manquait rien ? »

– Un rien de quelle nature ? demanda Dennis, paniqué. Un rien que j'aurais dû remarquer ? »

Sophie se marra.

« Non, non, rien de concret. Juste... »

Elle n'aurait pas dû s'engager sur ce terrain, mais elle n'avait jamais oublié sa conversation avec Clive au sujet des appâts de Nancy.

« Tu ne voulais rien d'autre ? »

– Bonté divine. Quoi, par exemple ? Y a-t-il autre chose que j'aurais dû vouloir ?

– Non, non, c'est juste que... »

Ils poursuivirent ce chassé-croisé terriblement anxiogène un petit moment, avant de réussir à se convaincre, réciproquement, que rien n'avait manqué au menu, que tout avait été délicieux, et généreusement servi.

Ils s'assoupirent, puis Sophie prépara des œufs brouillés. Ils

étaient l'un et l'autre comblés, sereins, et désireux de le rester le plus longtemps possible.

Sophie Simmonds (Simmonds tout court pour quiconque était impliqué dans le feuilleton, afin d'éviter toute confusion avec la vraie Sophie) écrivait dans *Peach*, un magazine pour jeunes filles ; l'équipe de *Crush*, où Diane avait travaillé avant d'acquérir la conviction qu'elle était capable d'écrire des comédies, ne manquerait pas de remarquer certaines similitudes avec sa rédaction. Simmonds interviewait des pop stars, testait les nouvelles nuances de rouge à lèvres avant tout le monde, claquait tout son salaire pour s'acheter des tenues dernier cri et, sur le front des petits amis, se fourrait dans des imbroglios invraisemblables, de nature à amuser le public de la BBC, toutes tranches d'âge et catégories sociales confondues. Simmonds n'avait pas à redouter de tomber enceinte, elle ne couchait pas avec le mari des autres, il n'était jamais question de dysfonctionnement ni de perversions sexuelles, elle n'était jamais infidèle. Dans le premier épisode, elle avait étourdiment pris rendez-vous le même soir avec deux garçons et, selon la tradition consacrée de la comédie, elle se démenait pour tenir parole auprès des deux, même si chacun attendait à plusieurs arrêts de bus de distance l'un de l'autre. Dans le deuxième épisode, elle acceptait par téléphone un rendez-vous avec un petit génie binoclard et boutonneux prénommé Nigel parce qu'elle avait cru, à tort, que ledit Nigel était l'appétissant chanteur de The Young Idea, un groupe qui cassait la baraque.

Le premier épisode leur avait réclamé quelques jours d'écriture, et le deuxième une quinzaine. Ils parlaient du troisième depuis plus longtemps que Tony ne souhaitait le calculer, sans avoir encore trouvé le début d'une intrigue, ni écrit une seule ligne. Diane était convaincue que la vie sentimentale de Simmonds, dont les péripéties paraissaient empruntées en bloc à la sienne, était une mine d'or comique. Tony, pour sa part, commençait à être chatouillé par une envie pressante de se pendre.

« Quel est son problème ? » demanda-t-il au terme d'une journée où ils avaient produit une demi-page au sujet du chat de Simmonds, nouvelle invention sortie de nulle part et dictée par le désespoir.

À ce stade, la demi-page gisait froissée, par terre, à côté de la corbeille.

« Que veux-tu dire ? demanda Diane.

– Dans ces séries, tout le monde a un problème, expliqua Tony. Les Steptoe se détestent, ils sont pauvres, et Harold pense qu'il s'est trompé de vie. Alf Garnett, dans *Till Death Do Us Part*, est un type complètement déphasé. Le monde continue d'avancer sans lui. Sophie et Jim étaient aussi différents que le jour et la nuit, mais ils étaient amoureux, et voulaient faire en sorte que leur couple fonctionne...

– Ouais, mais toutes ces séries sont tellement déprimantes ! Aucun de mes amis n'a envie de regarder ça. »

Tony la dévisagea.

« Déprimantes ?

– En quoi des chiffonniers sont-ils drôles ? Ou un vieux type acariâtre et sa bonne femme hideuse qui ne savent parler que de Winston Churchill et de la reine ? Quant à Sophie et Jim... Sans vouloir te vexer, ils ont passé quatre ans à s'engueuler à propos de livres et de politique, pour divorcer au final ! Quelle barbe ! Voilà pourquoi personne ne les regarde.

– Comment ça, personne ne les regarde ? Tout le monde les regarde !

– Oui, concéda Diane. Mes parents. Ma grand-mère. Mes cousines du Devon. Ce genre de gens. Mais personne avec qui j'ai envie de passer du temps. »

Tony se sentit vieux, d'un coup. Pendant des années, Bill, lui et les autres scénaristes de leur génération s'étaient battus pour obtenir le droit de dire certaines choses sur la société dans laquelle ils vivaient, et soudain ils avaient percé, pile au moment où émergeait cette nouvelle Angleterre, qui avait aussitôt accouché de livres, de films, de musique et de programmes télévisés abordant de front les vrais sujets de la vie des vrais gens. Grâce à quoi le pays semblait avoir gagné en clairvoyance, en vivacité d'esprit, en humour, en jeunesse. Ce que Diane s'appliquait à lui dire – pour ce qu'il en comprenait, du moins –, c'est que seul l'intéressait ce qui était jeune et clinquant : les vêtements, les modes, l'argent.

« Donc, quel est son problème ? » demanda Tony.

Il espéra que Diane entendrait dans sa question moins de lassitude qu'il n'en percevait lui-même, tout en soupçonnant que ses craintes étaient sans fondement.

« Elle n'a aucun problème. C'est justement ça qui est génial, chez elle. Tout le monde aime Sophie.

– Bon. Voilà notre titre – c'est déjà ça. Maintenant, on trouve tout le reste, et l'affaire est dans le sac. »

Le lendemain matin, Diane attaqua bille en tête par un vibrant plaidoyer en faveur de la résurrection du chat de Simmonds.

« Elle aurait sous la main quelqu'un à qui parler, argumenta-t-elle.

– Tu as un chat ? s'enquit Tony, juste pour meubler la conversation.

– Ringo est encore un chaton.

– Et tu parles à Ringo ?

– C'est ce que je suis en train de te dire. »

Tony s'en était douté.

« Que lui racontes-tu ?

– Eh bien... Je ne sais pas trop. Je lui demande s'il a faim, et je le gronde quand il a fait des bêtises.

– D'accord.

– Je m'entraîne à mes interviews sur lui.

– Ça marche ?

– Il n'est pas très loquace. Mais ça m'aide à déterminer si les questions sont intéressantes.

– Grâce au langage corporel des félins ? »

Diane le dévisagea comme si c'était lui le fou.

« Non. C'est un chat. Il ne comprend pas un mot de ce que je dis. Mais quand je pose les questions à voix haute, je me rends compte si elles sont stupides ou pas.

– Oh. Tu as on ne peut plus raison.

– Ma colocataire pensait que j'étais tarée. C'est sans doute pour ça qu'elle a déménagé. »

Tony éprouva un besoin pressant de se taper la tête sur le bureau. Jamais quiconque n'aurait dû l'employer comme scénariste, cela était au moins clair, mais il commençait à se demander s'il était mentalement adapté à quelque travail que ce soit.

« Tu avais une colocataire ?

– Oui. Mandy. Avec qui ça ne collait pas très bien, je dois dire.

– Je pense que Simmonds devrait avoir une colocataire.

– À la place du chat ?

– Oui, à la place du chat. »

Quelque part dans le cerveau de Tony, une pièce de machinerie menacée par la rouille se mit lentement en branle. Il s'étonna que Diane n'entende pas les horribles grincements et couinements.

« Je pense qu'elle devrait être de couleur.

– De couleur ?

– Oui.

– Tu connais des gens de couleur ?

– Un ou deux. Via Bill, pour tout dire, mais bon.

– Mais... comment allons-nous convaincre une actrice de jouer une personne de couleur ?

– La solution, à mon sens, consiste à trouver une actrice de couleur.

– Oh, mince. Oui. Bien sûr.

– Qu'en penses-tu ?

– Ce ne sera pas trop déprimant ?

– En quoi ?

– C'est un sujet sérieux.

– Certes, mais rien ne nous oblige à l'être.

– Et personne n'en fait jamais mention ?

– Si, parfois. Mais notre héroïne reste Simmonds. La colocataire nous fournit juste du matériau supplémentaire. Parlons-en à Sophie et Dennis. »

Tony savait d'ores et déjà comment se déroulerait cette conversation : ils seraient intrigués, stimulés, ils se montreraient encourageants. Il était plus curieux de la conversation qu'il aurait

avec Bill au cours d'un déjeuner où il mentionnerait en passant qu'il connaissait des filles de couleur, qu'il travaillait même avec l'une d'elles. Finalement, il allait peut-être trouver dans ce projet quelque motif de fierté.

De temps à autre, Sophie avait rendez-vous avec les gens d'une chaîne de télé pour boire un café, ou un producteur de théâtre pour déjeuner ; le reste du temps, elle faisait des emplettes, passait ses soirées au lit avec Dennis devant le poste, ou à discuter de *Tout le monde aime Sophie*. Ils voulaient travailler en couple, ils étaient conquis par la nouvelle idée de Tony et Diane, et ils attendaient avec impatience le feu vert pour cette nouvelle aventure. Même s'ils ne l'évoquaient jamais, ils auraient l'un comme l'autre aimé revenir en 1965. Seule une courte distance les séparait du sommet qu'ils avaient atteint cette année-là. Il était là, sous leurs yeux ; jusqu'à quel point serait-il difficile d'escalader une nouvelle fois les derniers mètres ? Le plus ardu, sans aucun doute, avait été de grimper la pente, kilomètre par kilomètre.

Sophie repoussait sa visite chez le médecin parce qu'elle ne voulait pas entendre le verdict. C'était aussi simple que ça. Elle cachait son état à Dennis, se débrouillait pour retarder les vomissements en restant au lit, allongée, les yeux fermés. La tactique fonctionnait vaille que vaille jusqu'au départ de Dennis. Une fois à la verticale, Sophie redevenait la proie des nausées, et elle passait l'heure suivante à s'extraire en catastrophe d'un bain brûlant pour s'agenouiller devant les toilettes.

Pour finir, elle comprit qu'elle ne pouvait faire l'autruche plus longtemps. Ce que lui annonça le médecin, au terme de quarante-huit heures pendant lesquelles elle adressa à peine la parole à Dennis, ne la surprit en rien. Elle s'efforça de museler sa terreur ; elle n'ignorait pas que des millions de femmes appelaient de leurs vœux et de leurs prières ce terrible événement.

« Et si Sophie Simmonds était enceinte ? demanda-t-elle à Dennis lorsqu'il rentra à la maison ce soir-là.

– Ce serait hilarant. » Comme il éclata de rire, Sophie crut un instant qu'il voyait dans l'idée un potentiel comique, et que cette tuile pourrait trouver sa place dans la série.

« Nous créons une série complètement nouvelle parce que ça nous embête qu'elle soit mère, et elle va retomber enceinte ? »

Sophie fondit en larmes.

« Elle est enceinte », lâcha-t-elle après un moment. Dennis s'apprêtait à argumenter quand il comprit soudain.

Sa joie crevait les yeux, mais il s'efforça de prendre un air sombre et anxieux, pour son bénéfice, et cette attention lui brisa le cœur d'une autre façon.

« Tu ne devrais pas t'obliger à être triste. C'est une bonne chose.

– Pardon, dit-il. Mais je t'aime. Je t'ai aimée à l'instant où je t'ai vue, et je veux un enfant avec toi, et je sais que le moment est mal choisi, mais je peux te rendre heureuse. Nous pouvons te rendre heureuse. Le bébé et moi. Je le sais. »

Elle le serra dans ses bras.

« Cela ne remet rien en cause pour le feuilleton, reprit-il. On va juste... attendre un peu. »

Il n'y avait pas là matière à réflexion, pourtant Sophie tergiversa jusqu'à ce que cela devienne intenable, puis elle sauta dans un train pour aller parler à sa mère.

Gloria prit un jour de congé et elles se retrouvèrent à Blackpool, au restaurant du R.H.O. Hills. Morecambe était moins facile d'accès, aussi, quand Gloria suggéra l'endroit du rendez-vous, Sophie éprouva un petit frisson assez inexplicable. Le R.H.O. Hills paraissait constituer le seul endroit au monde où elle pourrait mesurer la longueur du chemin parcouru. Il en était l'autre extrémité, après tout. Ce n'est qu'une fois assise, respirant le mélange familier de fumée de pipe, d'eau de toilette, d'odeur de cuir et de parfum de thé qui imprégnait les lieux, qu'elle se demanda si elle s'interrogeait sur la longueur du chemin parcouru parce qu'elle savait qu'elle s'était arrêtée de marcher. Elle arriva la première ; elle commanda un menu complet – sandwiches et pâtisseries du chariot au choix – puis regarda alentour, au cas où elle reconnaîtrait quelqu'un. Elle avait noué un foulard sur sa tête qu'elle retira après s'être avoué qu'elle apprécierait que quelqu'un la reconnaisse. Le couple installé à la table voisine la dévisagea ; quand sa mère arriva, elle était en train de signer des autographes.

Gloria sourit avec fierté et s'assit, toutefois, un quart d'heure plus tard, elles n'avaient toujours pas réussi à poursuivre leur conversation au-delà de quelques phrases. C'était un mardi après-midi, donc il n'y avait pas foule. Mais ceux qui venaient la saluer ne manifestaient aucune hâte de prendre congé. Une femme se délecta à expliquer par le menu que sa sœur travaillait au rayon jouets du

temps où Sophie était en bas, à la parfumerie ; la suivante lui soutint que sa fille et elle avaient été dans la même classe, même si son nom n'évoquait rien à Sophie.

« Cynthia Johnstone ?

– Elle s'appelle Cynthia Perkins, maintenant. Mais cela ne vous aidera sans doute pas. »

Sophie fit une grimace qui suggérait que ses souvenirs des jours heureux avec Cynthia Johnstone allaient resurgir d'un seconde à l'autre.

« Ça doit être compliqué quand on prend le thé avec le Premier ministre, tout ça... » reprit la femme.

Sophie pouvait encore réciter la liste d'appel de sa classe, d'Anderson à Young, et il n'y figurait aucune Johnstone. L'ordre alphabétique sautait de Harvey à Jones. La mère de Cynthia se trompait ; il n'y avait rien de compliqué dans ces souvenirs-là. Avant d'aller vivre à Londres, Sophie n'avait pas rencontré grand monde, à part ses camarades d'école, ses collègues au R.H.O. Hills, et deux ou trois petits amis. C'étaient tous ceux qu'elle avait rencontrés depuis qui se confondaient dans son esprit – ce défilé incessant de visages, qui lui affirmaient qu'ils s'étaient déjà rencontrés, à une soirée, une réunion, un enregistrement.

« Oui, Cynthia Johnstone, intervint Gloria. Une jolie fille. Douée pour les travaux d'aiguille. »

Une hésitation passa dans le regard de la femme, qui se ressaisit en comprenant qu'on lui offrait une voie de sortie.

« C'est elle.

– Oui, bien sûr, renchérit Sophie. Rappelez-moi à son bon souvenir, voulez-vous ?

– Je n'y manquerai pas », répondit la femme ; bien entendu, l'objet réel de la conversation était que Cynthia Johnstone n'avait jamais oublié Sophie.

Elles terminèrent leur thé sans traîner et levèrent le camp avant que quelqu'un d'autre prenne la succession de la mère de Cynthia.

« Merci », dit Sophie en sortant dans la rue. Elle avait remis son foulard.

« Elle ne serait pas partie tant que nous n'aurions pas cédé, dit Gloria. J'imagine que ce n'est pas beaucoup demander. »

Sans ce retour dans sa ville natale, Sophie n'aurait pu comprendre

que le premier venu était en droit de lui demander tout et n'importe quoi. Maintenant, elle voyait que sa réussite, quelle qu'elle soit, se devait d'être partagée.

Elles se promenèrent le long du South Pier et dépassèrent les bains, scène de son premier triomphe. C'était une journée ensoleillée et très venteuse ; Sophie se souvint de ses bras hérissés de chair de poule le jour de son sacre.

« J'ai été élue Miss Blackpool, dit-elle. En 1964.

– Non !

– Si. Et je leur ai dit que je ne voulais pas du titre. »

Cette anecdote semblait un brin ridicule à présent, comme une fable de mythomane, et elle se réjouissait d'avoir fait quelque chose de sa vie depuis.

« Pourquoi ?

– Je ne voulais pas rester ici une année de plus. J'avais peur de ne plus pouvoir partir.

– J'aurais été si fière de voir ça.

– C'est ce que je suis en train de dire. Il n'y avait rien à voir. Je ne suis même pas montée sur l'estrade chercher ma tiare.

– C'est précisément ce dont j'aurais été fière. Je ne voulais pas que tu restes ici, à t'occuper de George. Je voulais que tu partes, que tu vives ta vie. »

Cette conversation, où affleurait un sentiment de déception et d'emprisonnement, rappela à Sophie pourquoi elle était revenue à Blackpool, et avait choisi de parler à sa mère plutôt qu'à n'importe qui d'autre.

« Maman, je vais avoir un bébé.

– Oh, Sophie. Tu n'es même pas mariée. »

Elle avait oublié ce détail. Ou oublié, du moins, qu'il aurait une importance aux yeux de sa mère.

« Ce n'est pas là l'important.

– Ce le sera pour beaucoup de gens. Pour ton père. Vas-tu le lui annoncer aujourd'hui aussi ?

– Je ne vais pas aller le voir. Je voulais juste te parler.

– Je peux savoir qui est le père ?

– Tu es sans doute capable de le deviner. Tu as vu venir le truc

avant moi.

– Ce charmant Dennis ?

– Oui, dit Sophie, et elle sourit en anticipant le plaisir de sa mère.

– Il est moins charmant qu'il n'y paraissait, alors.

– Il est merveilleux.

– Va-t-il t'épouser ?

– Oui, mais pourrais-tu laisser ça de côté ?

– Que veux-tu entendre, en ce cas ?

– Je ne sais pas. Je pensais que tu comprendrais.

– Que je comprendrais quoi ?

– Quand tu as découvert que tu étais enceinte, tu me voulais ? Ou bien tu as paniqué ?

– Paniqué ? Quelle idée ! On essayait d'avoir un enfant depuis deux ans.

– Parce que tu avais du mal à supporter l'idée, peut-être ? insista Sophie.

– C'est ton père que je ne pouvais pas supporter. Il me sortait par les yeux. Ensuite, je suis tombée amoureuse d'un autre. Je n'avais pas ce que tu as.

– Quoi ? »

Et sa mère éclata de rire – sans amertume, mais avec une incrédulité sincère.

Elle n'avait pas revu Brian depuis des lustres. Elle n'avait plus eu besoin d'agent, puisque sa carrière avait évolué d'elle-même. Il était assis à sa table, en train de passer en revue une énorme pile de photos d'agence, représentant toutes de jolies jeunes filles pleines d'espoir.

« Elle est mignonne, dit Sophie en pointant du doigt le portrait qu'il venait d'éliminer.

– Je suis un mari comblé, répondit-il, sur la défensive.

– Je sais. Je disais ça comme ça. Elle pourrait vous rapporter de l'argent. »

Il reprit la photo, l'examina et fronça le nez.

« Qu'est-ce qui cloche, chez elle ?

– Elle a l'air d'avoir de l'esprit. »

Sophie rit. Comment prendre la mouche face à un agent qui ne faisait jamais rien pour déguiser son propre intérêt ? Brian n'aimait pas les filles avec de l'esprit parce qu'elles ne voulaient pas se faire badigeonner de peinture dorée de la tête aux pieds. Elles aspiraient à devenir actrices, et actrice, c'était un métier à risques.

« En parlant d'esprit, où en est votre comédie ? Ils ont terminé l'écriture ?

– Je ne sais pas. Je suis enceinte.

– Ah. Eh bien, vous avez frappé à la bonne porte.

– Ah bon ?

– Vous ne pouvez pas imaginer combien de filles sont entrées ici en m'annonçant pareille nouvelle. Sans que je sois jamais concerné, je précise.

– Précision inutile. Vous êtes un mari comblé.

– Demandez à Patsy, si vous ne me croyez pas.

– Je vous crois. Alors, que leur répondez-vous, à toutes ces filles qui viennent vous annoncer qu'elles sont en cloque ?

– Je leur indique un charmant médecin de Harley Street. Pas bon marché, certes, mais sûr et très discret.

– Oh, non. Je ne vais pas faire comme ça.

– Bon, la médecine n'est pas ma partie, mais je ne vois pas d'alternative.

– Sinon celle qui saute aux yeux. »

Brian eut l'air déconcerté.

« Elle ne saute pas aux miens.

– Certaines femmes, quand elles sont enceintes, accouchent d'un bébé.

– Qui ?

– Des femmes. Toutes.

– Oh, je vois ce que vous voulez dire. Mais je présume que nous n'appartenons pas à cette catégorie.

– Je pense que nous le pourrions. »

Brian reposa les photos et lui accorda sa pleine et entière attention.

« Reprenez depuis le début. Je suis perdu.

– J’attends un bébé. »

Sophie venait de comprendre la différence entre annoncer qu’elle était enceinte et qu’elle attendait un bébé. Dans le premier cas, on pouvait croire à une sorte d’affliction temporaire ; dans le second, on était invité à imaginer un futur dans lequel Sophie était mère d’un petit être humain.

« Et le feuilleton ? »

L’identité du père ou son état civil, remarqua-t-elle, ne l’intéressaient pas. Brian et Gloria auraient fait la paire.

« Il attendra.

– Vous croyez ça ? répondit Brian, amusé.

– Il s’intitule *Tout le monde aime Sophie*. Et Sophie, c’est moi. »

Il sortit une photo de jeune fille du milieu de la pile.

« Et si jamais ils décidaient de l’intituler *Tout le monde aime Freda* ? Freda, c’est elle.

– C’est un prénom affreux.

– Ils en changeront. *Tout le monde aime Suzy*. C’est mieux ? »

Ainsi présenté, c’était à la fois redoutable et plausible. Sophie s’accorda un instant de réflexion, et concéda le point à Brian. Il avait gagné l’échange. C’était toutefois un faux débat, se ravisa-t-elle, puisqu’elle n’entendait pas consulter le médecin discret de Harley Street. Rien ne l’en empêchait, évidemment : tout faux que soit le débat, l’option existait. Ce médecin pouvait faire disparaître le bébé ; il pouvait s’évanouir aussi facilement que celui de Barbara. Tony et Diane n’avaient pas besoin d’être mis au courant et Sophie pourrait se glisser le plus naturellement du monde dans la peau de l’héroïne d’une série intitulée *Tout le monde aime Sophie*, une jeune citadine sans enfant, insouciant, de plain-pied dans son époque et bien résolue à profiter de tout ce qu’elle avait à lui offrir. Jusqu’à quel point cela l’amuserait-il de jouer ce personnage après un avortement ? Que ressentirait-elle après avoir sacrifié son bébé pour pouvoir incarner un personnage de fille insouciant et sans enfant ? Et quel plaisir Dennis aurait-il à produire la série ? Rirait-il seulement chaque fois que Sophie l’insouciant se retrouverait dans des situations abracadabrantes ?

Aux yeux de sa mère, Sophie jouissait à l'évidence d'une liberté sans entrave. Elle pouvait s'en aller habiter à l'autre bout du pays, changer de nom, vivre seule, coucher avec qui bon lui semblait sans passer par la case mariage, prendre le thé au Ritz, escamoter des bébés du jour au lendemain, et sans doute les faire réapparaître le surlendemain si l'envie lui en prenait. En effet, elle le pouvait. Mais cela nécessitait, lui semblait-il, d'éteindre quelque chose en elle, de feindre de n'accorder d'importance à rien aussi longtemps que ses désirs seraient exaucés. De fil en aiguille, elle en arriva à songer au dénouement, dans un jour, six mois ou cinq ans, de *Tout le monde aime Sophie* ou *Tout le monde aime Suzy* : Sophie ou Suzy rencontrerait un homme, voudrait avoir un enfant avec lui, et Tony et Diane se trouveraient à court d'inspiration. Ainsi se terminaient la moitié des histoires de par le monde. Sophie n'était pas certaine que ce soit le meilleur des dénouements mais, dans l'esprit des gens, c'était apparemment le seul envisageable pour les filles comme elles. Sophie avait rencontré quelqu'un, dans la vraie vie, elle était enceinte de cet homme, et il la rendait heureuse. On ne pouvait exiger qu'on continue à froisser des pages pour les jeter à la corbeille, surtout si ces ébauches faisaient sens.

« Bon, reprit Brian après avoir enfin compris. Je serai là bien sûr lorsque vous serez prête à revenir.

– Merci », dit Sophie.

Brian échoua à intéresser Dennis à Freda, à Suzy, comme aux quelques autres filles qui lui avaient adressé leur photo. En revanche, un soir, sur ITV, il tomba sur *Caviar et Chips*, un feuilleton mettant en scène une famille ouvrière qui gagnait au loto sportif, et cela lui souffla une idée lumineuse : il approcha la fille qui jouait l'adolescente de la famille, une jeune et jolie actrice du nom de Jackie Chamberlain, et lui dit qu'il avait un projet sous le coude pour elle. De là, il alla parlementer avec ITV, avant de s'entretenir avec Tony et Diane. Quelques mois plus tard, *Tout le monde aime Jackie*, une comédie racontant les tribulations d'une jeune célibataire insouciante qui avait un chat et la poisse en matière de petits amis, décrocha un créneau dans la grille du jeudi soir. L'aventure fut de courte durée, mais bon, c'était là tout le problème avec les jeunes gens, pensait Brian : ils insistaient pour vieillir.

L'HISTOIRE NE S'ARRÊTE PAS LÀ

BIOGRAPHIES

BILL GARDINER, coscénariste de *Barbara (et Jim)* avec Tony Holmes, est l'auteur de plusieurs romans, *Le Journal d'un garçon de Soho*, *L'Évangile selon Nigel* et *Le Placard*. Il travaille en ce moment à l'adaptation cinématographique du *Journal d'un garçon de Soho* – dont la version théâtrale a été montrée sur la scène du Royal Court en 1969.

TONY HOLMES est l'auteur de plus de vingt feuilletons radiophoniques et télévisés. Après *Barbara (et Jim)*, il a écrit (avec Diane Stafford) *Tout le monde aime Jackie*, avant de créer *Sel et Vinaigre*, *Qu'il était vert*, *le gazon de mon pays* et *Tout le plaisir aurait été pour moi*, pour ITV. Il contribue régulièrement à l'écriture des feuilletons radiophoniques *Désolé, je n'ai rien pigé* et *Un instant, je vous prie*.

CLIVE RICHARDSON a fait une longue carrière à la télévision tant au Royaume-Uni qu'outre-Atlantique. Il a interprété le Dr Nigel Fisher dans *Urgences*, et prêté ses traits pendant de nombreuses années à l'inspecteur en chef Richard Jury, héros de la très populaire série *Jury*, adaptée des ouvrages de Martha Grimes. Il vit à Hollywood avec sa troisième épouse, l'actrice américaine Carrie Courtenay.

SOPHIE STRAW, star de l'écran et de la scène, fut adorée du public britannique dès sa toute première apparition à la télévision dans *Barbara (et Jim)*. Au nombre des séries télévisées dans lesquelles elle a joué, on citera *Mon beau corbillard*, *Sel et Vinaigre*, *Qu'il était vert*, *le gazon de mon pays*, *Tout le plaisir aurait été pour moi* et *Minnie Cab*. Aujourd'hui, de par la longévité exceptionnelle de cette série

sentimentale, c'est probablement le personnage de Liz Smallwood dans *Chatterton Avenue*, qu'elle incarna de 1982 à 1996, qui reste dans toutes les mémoires. Elle a participé aux tournées de productions théâtrales telles que *L'Importance d'être constant*¹, *A Taste of Honey*², et joué dans plusieurs pièces d'Alan Ayckbourn, dont *A Chorus of Disapproval* et *The Norman Conquests*. Elle fut l'épouse de Dennis Maxwell-Bishop, le producteur et réalisateur de *Barbara (et Jim)*, jusqu'à la mort de celui-ci en 2011. Elle a deux enfants. Sa fille, Georgia Maxwell-Bishop, a été nominée aux BAFTA pour son rôle d'Adela Quested dans l'adaptation pour la BBC du roman d'E. M. Forster *Route des Indes*.

¹ D'Oscar Wilde.

² De Shelagh Delaney.

Sophie avait beau fouiller dans sa mémoire, impossible de se rappeler si elle s'était déjà vue sur grand écran. Non, décida-t-elle. Pourtant, elle avait eu un petit rôle dans ce film si particulier avec Ewan McGregor, quatre ou cinq ans plus tôt, dans lequel elle jouait la mère de son ex-femme complètement dérangée, et elle était quasi certaine d'avoir assisté à la première, de s'être même laissé amadouer pour rejoindre l'ensemble de la distribution sur scène – Ewan, Ros et Jim Broadbent. Était-elle restée pour la projection ? Il lui semblait bien que oui. Elle était capable de se souvenir de passages entiers de *Barbara (et Jim)*, elle aurait même pu réciter les répliques tout en regardant les épisodes mais, la majeure partie du temps, elle était infichue de se rappeler de ce qu'elle avait mangé au dîner la veille. Le plus souvent, cela lui était égal ; rares étaient les dîners qui méritaient d'être gardés en mémoire. En revanche, dans des moments comme celui-ci, lorsqu'elle voulait se souvenir, ces trous de mémoire étaient agaçants.

Et puis elle comprit d'où venait le problème : jamais elle n'avait vu sur grand écran cette version d'elle-même – celle de la jeune femme de vingt et un ans. Elle n'y avait toujours vu que l'autre – celle de la jeune femme devenue vieille, qui lui arrachait un frisson et lui faisait détourner le regard, puis tout mettre en œuvre pour oblitérer cette image d'un visage ridé, d'un corps déformé, affaissé. Elle n'avait pas pris la peine d'assister à la première de *Chemin de fer*, le navet qu'elle avait tourné avec le chanteur français au pays de Galles. (Elle l'avait regardé, aussi longtemps qu'elle l'avait supporté, à la télé, un soir, quelques années plus tôt, sur une de ces innombrables et obscures chaînes auxquelles Dennis avait tenu à s'abonner. Sans lui, jamais elle ne serait capable d'en retrouver aucune.) Et, à sa connaissance, c'était la toute première fois que *Barbara (et Jim)* était projeté dans une salle de cinéma.

Une chose était sûre : si une expérience comme celle de ce soir

devait se représenter, elle y réfléchirait à deux fois. Elle avait espéré que cet hommage serait l'occasion de vivre un moment heureux, que ce serait agréable de revoir tout le monde, de parler du passé, de recevoir des compliments et de l'amour. Elle avait même pensé qu'elle n'était plus très loin de pouvoir écouter les gens parler de Dennis sans avoir l'impression qu'on lui arrachait les tripes par la gorge. Rien, cependant, ne l'avait préparée à un deuil d'une nature différente et moins noble. Peut-être était-ce préférable d'avoir été belle un jour plutôt que jamais, mais les avantages que procure la beauté étaient depuis longtemps perdus. Et elle sentait bien qu'en plus de se déprimer elle-même, elle déprimait tous les autres – ceux qui étaient montés sur scène avec elle, ceux qui se trouvaient dans le public, et même les plus jeunes, qui croyaient dur comme fer que l'invention d'un remède contre la vieillesse n'était plus qu'une question de jours. « Regardez-moi, tout le monde ! Contemplez du temps les irréparables outrages ! La vie, sachez-le, n'est qu'une peau de chagrin. »

Après la projection des épisodes, lorsque les lumières se rallumèrent dans la salle, les questions se mirent à fuser du public, en un flux aussi intarissable que celui d'un torrent. « Avez-vous été trempés de la tête aux pieds quand vous avez tourné “La Nouvelle Salle de bains” ? » « Si c'était à refaire, Jim, resteriez-vous avec Barbara ? » « Tony, pouvez-vous nous toucher deux mots de votre processus d'écriture ? » « J'aimerais que chacun d'entre vous nous dise quel est son épisode préféré. » « Quelle comédienne contemporaine admirez-vous ? » « Pourquoi n'y a-t-il rien d'aussi drôle que *Barbara (et Jim)* à la télé aujourd'hui ? » (Applaudissements.) « À quel moment avez-vous su que vous jouiez dans une série qui deviendrait un classique ? » Les gens voulaient-ils réellement connaître la réponse à ces questions, ou bien seulement attirer l'attention d'un membre de l'équipe ?

Ceux qui riaient à gorge déployée – ou avec ostentation, si on insistait pour se montrer désobligeant – n'étaient pas tous aussi vieux qu'elle. Certains, parmi eux, devaient être encore enfants à l'époque de la diffusion du feuilleton, et d'autres étaient trop jeunes pour être seulement nés – des femmes, en majeure partie. Les jeunes femmes tenaient souvent à lui faire savoir que, sans elle, elles n'auraient jamais pu percer comme actrices comiques ou humoristes. Mais lorsqu'elle essayait de regarder ou d'écouter leurs spectacles ou de lire leurs livres, Sophie ne comprenait pas en quoi elle était concernée. Parce que, s'il lui incombait une part de responsabilité dans toutes ces blagues sur le sexe anal et l'hygiène

intime, elle devait, selon elle, des excuses au peuple britannique.

Le public venait de voir le pilote de *Barbara (et Jim)* et « La Nouvelle Salle de bains », qui étaient deux des rares épisodes à avoir survécu, la BBC ayant réenregistré sur les bandes. Naturellement, Sophie regrettait qu'une si vaste part de son meilleur travail ait disparu, mais elle l'acceptait. Il ne s'agissait jamais que de sitcoms, produites un demi-siècle plus tôt pour distraire des gens qui, aujourd'hui, étaient vieux ou morts. Et puis, ces bandes n'avaient-elles pas été recyclées, à une époque où personne encore n'utilisait ce terme, ni ne craignait que la planète se noie, un beau jour, dans un océan de détritiques plastiques ? Sur la soixantaine d'épisodes que totalisait la série, une douzaine avait réchappé de la destruction. Certaines bandes avaient resurgi par le plus grand des hasards : de temps à autre, un ingénieur ou un monteur tombait sur une boîte, dans un grenier ou un hangar. Ce n'était pas grand-chose, mais c'était probablement assez.

« Une dernière question », annonça l'animateur du British Film Institute, un jeune homme pétri de sérieux qui donnait l'impression de n'avoir jamais ri de sa vie, et surtout pas devant une sitcom anglaise.

Un autre jeune homme qui avait grand besoin de se raser leva aussitôt la main ; l'animateur, d'un geste, lui donna la parole mais il fallut patienter le temps que le micro parvienne jusqu'à lui.

« Envisageriez-vous de faire revivre les personnages ? demanda-t-il. Si quelqu'un venait vous voir avec un bon scénario et une bonne idée ? »

Sophie lâcha un éclat de rire. Elle savait très bien quel type de son elle cherchait à produire, mais le résultat était toujours à côté, enrroué, glaireux, fêlé. Le plus terrible, dans cette affaire, c'est que l'on continuait à se bercer d'illusions, à croire que tout était temporaire – les enrrouements, les craquements, les douleurs, les insomnies. Parce que ça l'était, autrefois. Tout rentrait spontanément dans l'ordre. Mais plus maintenant.

« Qu'en penses-tu, Clive ? » demanda-t-elle.

Autre chose la mettait mal à l'aise, ce soir : son accent. Barbara de Blackpool avait entièrement disparu. Quand elle parlait, il lui semblait entendre une grande dame théâtrale. Les cinquante ans de *Barbara (et Jim)* marquaient également ses cinquante ans de vie londonienne. Elle n'avait passé qu'un tiers de son existence dans le Nord, après tout.

Clive était assoupi, donc elle se retourna vers le public.

« Le public a-t-il vraiment envie de voir des vieux en train de geindre ? »

Il y eut des rires, des « oui ! » criés à tue-tête et des applaudissements.

« Rien ne vous oblige à geindre, observa le jeune homme mal rasé.

– Vous avez tout à fait raison. Il me faudra m'en souvenir. Dans la vie, j'entends.

– Il existe un vrai marché pour des films qui font la part belle aux personnages âgés, reprit le jeune homme. Il y a eu ce film sur la maison de retraite pour chanteurs d'opéra, et aussi *Indian Palace*... Les seniors ont une vraie cote.

– Peut-être. Mais que je sache, personne ne nous a rien demandé.

– Excuse-moi, tu m'as demandé quelque chose ? » dit Clive.

Sophie haussa les sourcils, dans une mimique de désespoir, et récolta des rires.

« Si, moi, en cet instant même, repartit le jeune homme mal rasé. Je suis producteur et j'ai des investisseurs qui...

– Ah, je vois maintenant qu'il s'agissait davantage d'un pitch que d'une question, l'interrompit l'animateur du BFI. Peut-être pourrez-vous en toucher deux mots à Sophie en privé, plus tard ? »

Il remercia tout le monde d'être venu, il y eut une *standing ovation* puis une longue queue se forma – des spectateurs qui voulaient faire signer leur collection de DVD, de vieilles photos d'agence, les enveloppes « Premier jour » de la série des Plus Grandes Sitcoms britanniques que le Post Office avait sorti à l'occasion, comme disaient les jeunes générations, du tournant du siècle. (La première fois que Sophie avait entendu ça, elle en aurait pleuré de confusion. C'est dans des moments comme ça que l'on comprend qu'on est vieux, quand pour vous « le tournant du siècle » désigne sans aucune ambiguïté possible l'époque victorienne.) Elle pensait que cette séance d'autographes allait l'épuiser, mais plus elle en signait, plus elle se sentait rajeunir.

Le jeune homme mal rasé patienta au bout de la file. Sophie n'ayant pas réussi à s'en dépêtrer – il s'était focalisé sur elle –, ils finirent par l'inviter à boire un verre dans la loge. Sophie, d'ailleurs, n'était pas certaine d'avoir voulu se débarrasser de lui. Parfois, on la sollicitait pour apparaître dans un documentaire sur les années 1960, ou lire à l'antenne de Radio 4 une nouvelle au sujet d'une

grand-mère qui s'interdit d'interférer lorsque sa fille commet des erreurs dans l'éducation de ses propres enfants. (Elle avait fait trois lectures sur ce thème.) Mais Max, le jeune homme mal rasé, était en train de parler d'un premier rôle dans une pièce.

« Je ne vais pas vous promettre un succès foudroyant dans le West End. Ça ne marche pas comme ça.

– Pour certains, si, dit Tony.

– Pour les jeunes », nuança Bill.

Max ouvrit grand les bras en signe de défaite. « Que voulez-vous que je vous dise ? Vous n'êtes pas jeunes. Mais on ne sait jamais. Avec une histoire bien ficelée, qui fait rire les gens, je vous vois bien cartonner sur les scènes régionales. Dans des villes comme Bexhill, Eastbourne, et dans plein d'autres...

– Oui, dans toutes celles où les gens vont pour mourir », résuma Clive.

Il était parfaitement réveillé, maintenant. Comme il arrivait tout droit de Californie pour cet hommage, on pouvait lui pardonner sa participation intermittente à la soirée. Qui faisait cependant de ce long voyage une complète perte de temps. Il avait dormi pendant la projection, s'était brièvement réveillé au moment où les lumières se rallumaient, puis avait de nouveau piqué du nez pendant l'échange avec le public.

« Ce n'est pas exactement ce que j'ai en tête, le contra Max avec passion. J'ai un titre. *L'histoire ne s'arrête pas là*. Les personnes âgées veulent qu'on leur offre de l'espoir. Ne pensez-vous pas ? Tout n'est pas noir et sinistre.

– Si, dit Bill.

– Bon, votre boulot consiste à trouver quelque chose qui ne le sera pas, répliqua Max.

– Ça te plairait, glissa June, qui avait passé la soirée dans le public, avec Roger et sa femme.

– Ce n'est pas vraiment un boulot, cela dit, n'est-ce pas ? observa Tony. Un boulot, c'est quand on est payé.

– Oh, je trouverai l'argent pour vous rémunérer, le rassura Max. Jamais je ne vous demanderai d'écrire gratis.

– Je suis partant », lâcha Bill, et quand Tony lui décocha un regard, il ajouta : « Eh bien quoi ? Je suis fauché. »

La dernière fois qu'ils s'étaient trouvés tous réunis dans une même pièce, c'était après les obsèques de Dennis, mais cela n'avait pas été des retrouvailles, tant il y avait de monde. Sophie et Dennis avaient eu une longue vie commune après *Barbara (et Jim)* et, ce jour-là, en plus des enfants, des petits-enfants, des amis, des filleuls et filleules, il y avait les collaborateurs avec lesquels ils avaient partagé tous les feuilletons qui avaient suivi. Celui que Sophie avait toujours considéré comme le leur n'occupait qu'une petite fraction de leur salon. À un moment donné, en tournant la tête, elle avait surpris Clive, Tony et Bill en train de rire et elle aurait aimé que tout le monde, y compris ses enfants, quitte la pièce, ne serait-ce qu'une demi-heure, afin qu'elle puisse parler de Dennis avec ceux qui l'avaient vue tomber amoureuse de lui. Mais elle savait que personne d'autre n'aurait compris, et elle n'était d'ailleurs pas certaine de s'expliquer elle-même cette impulsion, donc la soirée s'était achevée comme elle le devait, en compagnie de Georgia, Christian et d'un balthazar de champagne que Dennis avait mis de côté pour une occasion spéciale. Selon l'angle de vue qu'on choisissait, soit il avait trop attendu, soit il savait ce qu'il faisait.

Si elle avait dû parier sur le prochain à les réunir autour de sa tombe, elle aurait misé sur Bill. Mais la cote ne serait pas très haute : il avait une mine épouvantable. Sa longue barbe jaunâtre n'arrangeait rien, et la canne qui lui permettait tout juste de se déplacer le vieillissait, mais barbe et canne ne le tueraient pas ; l'alcool et la cigarette s'en chargeraient. Enfin, sans doute. Un jour. En attendant, il était plus vieux que Sophie, et si jamais il tombait raide mort demain, personne ne déplorerait une vie tragiquement écourtée par ses addictions. Bill avait fait son temps. Comme eux tous. Et chaque année de rab était un cadeau, si tant est que ce soit le mot juste. Oh, bien sûr que c'était le mot juste. Si seulement ses amies et elle pouvaient arrêter avec ces blagues amères dont l'unique fonction était de déguiser cette pathétique et sinistre fringale de vivre encore un peu.

« Combien allez-vous nous payer ? demanda Bill.

– Vous voulez en discuter maintenant ? Devant tout le monde ?

– Il te filera un billet de dix, Bill, le rassura Clive. Bon, et ensuite ?

– Non, plus qu'un billet de dix, protesta Max en élevant la voix, avec une conviction qui suggérait qu'il était prêt à monter jusqu'à quinze.

– Ce que voulait dire Clive, selon moi, c'est qu'ici l'acheteur dicte

son prix, intervint Tony. Peu importe combien vous nous payez. Nous n'avons rien de mieux à faire.

– Tony ? Et si tu la fermes ? Tu nous fais perdre de l'argent.

– Je discuterai de tout ça avec votre agent, si vous le permettez.

– Faites, je vous en prie, répondit Bill. On vous prêtera une planche Ouija.

– Ah.

– Moi j'ai encore un agent, dit Tony. Une femme. Vous pouvez vous adresser à elle.

– Ça vous arrive souvent de tendre des embûches à de vieux tocards ? demanda Clive. Vous choisissez vos victimes au hasard ?

– Pas du tout. C'est vous que je voulais.

– Je parie que vous dites ça à toutes les filles, se moqua Sophie.

– Pour tout vous avouer, je suis un peu obsédé par *Barbara (et Jim)*.

– Je parie que vous dites ça à tous les couples de sitcom, dit Clive.

– Non, c'est vrai. Et je peux le prouver.

– Autrement qu'en nous infligeant le synopsis de chaque épisode ? demanda Bill. Parce que, de ce côté-là, on a déjà beaucoup donné, ce soir.

– Il y a eu soixante-quatre épisodes tournés, pas vrai ?

– Dont seuls douze ont survécu, précisa June.

– Eh bien, j'en ai vingt-deux », annonça Max.

Là, il avait capté l'attention générale.

« Comment c'est possible ?

– Oh, je vous passe les détails. Mais ça m'a coûté quelques livres. »

Bill lui assena alors un coup de canne – et n'y alla pas de main morte. Son intention, aucun doute n'était permis là-dessus, avait été de lui fendre le crâne, mais Max, en levant le bras à temps, amortit le coup avec son coude.

« C'EST QUOI CE DÉLIRE ? »

June, qui avait suivi une formation de premiers secours en prévision de vacances avec ses petits-enfants, craignit un instant que Bill ne lui ait cassé un os, mais lorsque Max eut arpenté la pièce

pendant deux ou trois minutes en secouant le bras et en jurant, elle décida qu'une visite à l'hôpital ne s'imposait pas.

« Qu'est-ce qui vous a pris ? demanda Max.

– C'est notre argent, lui répondit Bill. Dix épisodes, ça fait deux DVD.

– Plus personne n'achète de DVD.

– Droits de rediffusion, de téléchargement, et toutes ces conneries. Vous nous devez des milliers de livres !

– On réglerait tout ça lorsque nous monterons la pièce. Si toutefois je décide que j'ai envie de travailler avec un taré.

– Je vous prie d'excuser mon ami, intervint Tony. Il est dans la dèche.

– Des milliers de livres !

– Que tu irais claquer aussi sec, dit Clive.

– Ma prérogative. »

Quelque chose venait de se produire, songea Sophie. Rien d'extraordinaire, un simple incident, provoqué par un désespoir pitoyable – peu important ; demain matin, elle pourrait appeler Georgia pour lui raconter que Bill avait cogné sur un jeune homme avec sa canne, et cela la ferait bien rire ; elle n'en croirait pas ses oreilles. En général, Sophie devait se contenter d'écouter les histoires de sa fille, à propos de son travail, de son bon à rien d'ex-mari, de ses enfants. Dès qu'elle voulait proposer en retour une anecdote illustrative, il lui fallait en puiser une dans le fonds d'archives – Christian, à Majorque, en 1975, ou *Chatterton Avenue*, en 1987 – et en général Georgia l'avait déjà entendue plusieurs fois. (Elle ne feignait jamais d'entendre une histoire pour la première fois. Georgia n'avait jamais été ce genre de fille pour elle.) Sophie n'avait jamais rien de nouveau à raconter. Déjà, la pièce de Max valait bien plus que l'argent qu'elle pourrait lui rapporter. Elle voulait que ce projet aboutisse, plus qu'elle n'avait voulu quoi que ce soit depuis des années, mis à part tout ce qui était évident, impossible.

Tony et Bill se retrouvèrent dans un café polonais à Kentish Town, à deux pas de la petite maison où habitait Bill. Celui-ci était limité dans ses déplacements et, manifestement, il ne voulait pas que Tony vienne chez lui. La femme de ménage était malade, lui avait-il expliqué, elle n'était pas passée depuis quinze jours. Avec n'importe quel autre de ses amis, Tony aurait insisté en rigolant, assuré que la vue d'un peu de bazar n'allait pas le tuer, mais cela faisait des années, de très nombreuses années que Bill n'avait plus les moyens de payer une femme de ménage. Tony imagina des toiles d'araignées, des bouteilles de gnôle, des monticules de vieux journaux et d'emballages de plats à emporter.

Ils commandèrent des cafés et, à la faveur d'un long silence inconfortable, Tony sortit son ordinateur portable de sa mallette et le posa sur la table.

« Vraiment ? fit Bill.

– Ça fait des années que j'ai abandonné la machine à écrire.

– Je ne te demandais pas de débarquer avec une Corona hors d'âge. Un crayon ! Du papier ! Au café, on écrit à la main, non ?

– On écrivait. À l'époque. Est-ce que ça se fait toujours...

– "Toujours" est un mot qui ne veut rien dire.

– Bill, nom de Dieu.

– Eh bien quoi ? J'ai pas raison ?

– Si on veut pondre un texte que quelqu'un aura envie d'aller entendre, il faut qu'on arrête de penser comme ça. Max a raison.

– Comment pourrait-il avoir raison sur quoi que ce soit ?

– Il voulait nous embaucher.

– Et tu trouves que c'est bon signe ?

– En ce cas, à quoi bon s'emmerder ? Je vais rentrer à la maison regarder *The Millionnaire Matchmaker* et déjeuner. »

Longtemps, Bill et Tony s'étaient donné rendez-vous une fois tous les deux mois environ mais, au cours de la dernière décennie, ce rythme s'était essoufflé. Tony s'efforçait de garder le cap entre les différents périls qui menaçaient en permanence de faire chavirer leur petite barque frêle et percée : il ne parlait pas du travail (parce que Bill n'en avait pas), ni de June (parce que Bill était seul – l'homme de sa vie, Christopher, un homme plus jeune, l'avait quitté en route), ni de rien qui puisse suggérer qu'il était heureux et épanoui. Tony ne rechignait pas à s'embarquer dans de longues conversations moroses sur ce qu'était devenue la BBC et sur la sauvagerie lamentable de la comédie contemporaine ; lui non plus n'y comprenait plus rien. Mais ces échanges avaient fini par devenir si répétitifs que, lorsque Bill avait cessé d'appeler, Tony ne l'avait pas relancé.

Ce n'étaient pas ses choix de carrière qui avaient mis Bill dans la mouise ; il ne travaillait tout simplement pas assez dur, et, lorsqu'il se décidait à écrire, il n'écrivait pas ce qu'il fallait. *Le Journal d'un garçon de Soho* s'était bien vendu, mais Bill s'était accordé trop de temps pour écrire son second roman qui, lorsqu'il avait enfin paru, était peu ou prou une redite du précédent. Il avait vécu quelque temps sur ses droits d'auteur, puis sur les droits d'adaptation cinématographique, puis sur l'avance reçue pour écrire le scénario, mais ce scénario, il ne l'avait jamais terminé, du moins aux dernières nouvelles, et Tony s'était attristé de le voir encore assorti de la mention « En cours d'écriture » dans le programme du BAFTA. Ce projet était mort et enterré, et personne ne porterait jamais *Le Journal d'un garçon de Soho* à l'écran. Le bouquin était aujourd'hui complètement dépassé. Il était toujours disponible, mais n'intéressait que les historiens de l'homosexualité. Les homosexuels britanniques du XXI^e siècle possédaient leur propre corpus littéraire, ils avaient des vies différentes, d'autres problèmes. Au nombre desquels ne figurait pas la peur de finir en prison. Celle-là était désormais aussi caduque que la peur de la polio et du rachitisme.

Bill avait entièrement vécu à la charge de Christopher pendant les quinze dernières années de leur vie commune. Tony ne le connaissait pas bien, mais il savait que Christopher était un chic type ; très certainement s'était-il lassé de cette relation et de la dépendance sans espoir de Bill bien avant de le quitter pour de bon. Par le passé, Tony avait « prêté » de l'argent à Bill, et il voyait que,

si jamais ils réessayaient de travailler ensemble, il ne pourrait pas esquiver une autre demande.

Les cafés arrivèrent ; Bill souleva sa tasse à deux mains entre ses doigts tremblants.

« Sois gentil, va me verser une goutte de quelque chose là-dedans », dit-il.

Tony fit la sourde oreille.

« Pour me mettre en jambes. »

Tony rangea l'ordinateur portable dans la mallette, et dénicha un carnet et un stylo-bille.

« On ne boit pas, dit-il. Pas dans la journée. »

Clive et Sophie se retrouvèrent dans un restaurant italien de Kensington Church Street, à deux pas de l'ancienne Tratt. C'était une suggestion de Clive, et ce sentimentalisme inspira une légère nausée à Sophie. C'était là une des nombreuses difficultés qu'on rencontrait quand on avançait en âge : les gens voulaient raviver des amitiés à peu de frais, sans fournir d'effort, en appuyant sur des boutons – vieux boulots, vieux amis, vieux restaurants. Clive, pour sa défense, ne connaissait plus bien Londres, et Sophie n'avait pas trouvé meilleure idée à proposer.

« Puis-je, avant toute chose, te complimenter ? Tu es superbe. Je n'irais pas jusqu'à dire que tu n'as pas vieilli d'un jour, mais tu l'as fait avec un charme fou.

– Ça te tuerait de me le dire ? La dernière fois qu'on s'est vus, c'était il y a trois ans, aux obsèques de Dennis. Et j'étais une loque.

– Je pensais en réalité à l'autre soir. La soirée du BAFTA.

– Je n'ai vieilli que de quatre jours, depuis.

– Tu sais bien ce que je veux dire.

– Non, j'ai perdu le fil du compliment.

– Tu as l'air en forme.

– Oh. C'est à ça que ça se réduit ? » Elle marqua sa déception d'une moue qui amusa Clive.

« Ça t'a plu de revoir *Barbara (et Jim)* ?

– C'était compliqué. Et toi ?

– Tu sais, je n'ai pas vraiment envie d'occuper le déjeuner à

évoquer le passé, lâcha Clive.

– C'est agaçant que tu dises ça.

– Pourquoi ?

– Parce que personne ne te demandait de l'évoquer. Parce que tu m'interroges sur les sentiments que m'a inspirés cette soirée, et que donc, par politesse, je te retourne la question. Parce que, s'il n'y avait pas le passé, et des gens que ça intéresse, nous ne serions même pas ici.

– Si cela peut te consoler, je regrette tout. Depuis toujours.

– Et quand tu dis tout...

– Tout ce qui concerne *Barbara (et Jim)*, et le rôle que j'ai joué dans sa chute.

– Je vais t'enfoncer ce petit pain dans le nez d'ici une minute, le prévint Sophie.

– Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

– Pourquoi diable tes regrets devraient me consoler ?

– Je pensais que tu aimerais en avoir connaissance.

– Absolument pas.

– Ils ne te procurent aucune satisfaction ?

– Aucune.

– Tu n'étais pas en colère contre moi ?

– Non.

– Là, je sais que tu mens. Tu étais furax, à l'époque.

– Je pensais que nous parlions de *Barbara (et Jim)*. C'est du moins ce dont moi je parlais. Je n'étais pas furax contre toi au sujet du feuilleton. Mais parce que tu couchais avec cette foldingue alors que tu étais censé être fiancé avec moi. »

Encore aujourd'hui, elle voyait pourquoi elle l'avait trouvé séduisant. Lui aussi avait bien vieilli. Si la moustache était encore à la mode pour les hommes de son âge, il aurait ressemblé à John Mills, à David Niven ou à un de ces vieux acteurs pétillants qu'elle voyait régulièrement sur les plateaux des talk-shows quand les enfants étaient petits et que Dennis et elle regardaient la télévision tous les soirs. (En rentrant, elle lut la biographie de David Niven sur Wikipédia et apprit qu'à sa mort il était plus jeune que Clive aujourd'hui, et qu'au début des années 1970, quand il s'asseyait sur

le canapé de Michael Parkinson pour raconter toutes ces anecdotes sur Sam Goldwyn, il avait presque dix ans de moins qu'eux. Cette découverte lui coupa le souffle et la laissa tremblante comme une feuille.)

« C'est bien pour ça que tout est parti de travers. »

Elle s'apprêtait à le reprendre sur de minuscules points de détail concernant la chronologie – à lui rappeler que Bill et Tony avaient décidé de se séparer, que les intrigues s'essoufflaient – avant de s'apercevoir qu'elle ne voulait pas du tout entrer dans ce genre de discussion.

« Rien n'est parti de travers. »

Elle voyait bien qu'il ne la croyait pas.

« Rien n'est parti de travers, répéta-t-elle. J'ai épousé Dennis. Je n'aurais pu rêver meilleur mari. Nous avons eu deux merveilleux enfants.

– Tu as raison. C'est le plus important.

– Non, ce n'est pas le plus important et je n'ai pas terminé. Professionnellement, rien n'est parti de travers non plus. J'ai adoré chaque seconde de ma carrière et j'ai travaillé chaque fois que je le désirais. »

Clive leva les mains en signe de reddition.

« D'accord. Tout a été merveilleux.

– Tout ce qui m'est arrivé, jamais je ne l'aurais imaginé.

– Bien sûr que si, la contra Clive avec douceur. Tu savais que ça t'arriverait. Je n'avais jamais rencontré de jeune femme plus sûre d'elle que toi. Tu savais que tu deviendrais une star de télévision.

– Une star de télévision ? Moi ?

– J'en ai bien peur.

– Bon. D'accord. On en apprend tous les jours.

– Mais tout a été merveilleux.

– Que veux-tu entendre, Clive ? Quel est réellement l'objet de cette conversation ? Tu veux que je te dise qu'après *Barbara (et Jim)*, je suis allée de déception en déception ? Ne compte pas sur moi. Tu es allé de déception en déception, toi ? C'est ça ? »

Une bouteille de champagne, qui ne pouvait mieux tomber, fit son apparition.

« Je ne peux pas boire à déjeuner, dit Sophie. Je me sens mal, après.

– Oh, allons. Ne fais pas ta faible femme. »

Elle secoua la tête à l'intention du serveur, en couvrant son verre d'une main. Le serveur, de façon horripilante, interrogea Clive du regard, comme s'il attendait ses instructions.

« Servez-lui-en une larme. Juste pour que nous puissions trinquer. »

Une larme, ce n'était certes pas la mer à boire, mais si elle cédait, elle allait être de mauvais poil et amère. Elle laissa le serveur verser une rasade dans son verre, qu'elle noya ensuite dans de l'eau minérale.

« Oh, quel gâchis !

– Santé, répondit Sophie en entrechoquant leurs verres.

– Tu ne fais jamais d'entorse à cette règle ? Pour personne ?

– Il faut connaître ses limites. C'était le sujet de notre conversation.

– Ah bon ?

– Je t'ai demandé si tu étais allé de déception en déception.

– Dans quel domaine ? Le travail ? Le mariage ? La vie ?

– Dans celui que tu veux.

– Je ne sais pas s'ils m'ont déçu. Je crois juste que je me suis ingénié à les rater. Ce qui est différent, n'est-ce pas ? »

Après leur rupture, Clive était reparti dans le Hampshire sans que quiconque se l'explique, avait demandé la main de sa première fiancée, Cathy, et, comme si cela ne suffisait pas, l'avait épousée. Il avait tenu le coup environ un an, juste assez pour que Cathy tombe enceinte. Puis il ne s'était plus remarié avant un bon moment. Quand il avait refranchi le pas, au début des années 1980, le résultat avait été identique : un an de mariage, un enfant – en Californie, cette fois. Cela faisait maintenant dix ans que Clive vivait avec sa troisième épouse, Carrie, encore que Sophie se demandât où elle était passée et pourquoi elle ne l'avait pas accompagné.

« Je devine que ta vie conjugale n'a peut-être pas été une sinécure. Hormis celle avec ton épouse actuelle, bien sûr.

– Oh, inutile de faire une exception pour elle. Elle est épouvantable.

– Tu m'en vois désolée.

– Bon, ce n'est pas *nouveau*. Elle l'a toujours été. »

L'affirmation appelait quelques questions évidentes, que Sophie renonça à poser. Avant de changer d'avis.

« Pourquoi t'obstines-tu à épouser des femmes épouvantables ?

– Je n'ai épousé que deux épouvantails. Cathy, ça allait. Rasoir, superficielle, oui, mais elle n'avait rien d'un épouvantail.

– Pourquoi as-tu épousé les deux autres ?

– Je suis faible. Tu le sais aussi bien que moi.

– Quand les gens disent qu'ils sont faibles, ils font référence à leur penchant pour l'alcool, la drogue ou le sexe, des choses qui leur procurent du plaisir. Épouser des épouvantails ne semble pas très marrant, sous quelque angle que tu le regardes.

– Je suppose que ça m'a fait marrer, à un moment donné.

– Nous jetterons un voile sur ce dernier point.

– Il vaut probablement mieux. Bref. J'ai raté mes mariages, du coup je n'ai guère de relations avec mes enfants, et j'ai aussi raté ma vie professionnelle.

– Comment t'y es-tu pris ?

– De la même façon que toi, je suppose. Nous aurions dû être célèbres, Sophie. »

Nous le sommes, voulait-elle dire, et puis, ne voyant aucune raison concrète qui l'en empêchait :

« Nous sommes célèbres.

– Oh, oui. Célèbres pour des feuilletons à l'eau de rose et des séries policières et ainsi de suite. Nous devrions être plus célèbres que ça.

– Vraiment ? C'est ce que nous méritons ? »

Il la dévisagea et elle crut un instant qu'il avait perçu le sarcasme. Mais non.

« Regarde mes contemporains. McKellen, Gambon, Ben Kingsley... Ils se débrouillent tous très bien. Ils continuent à recevoir tellement de scénarios qu'ils ne se rendent sans doute même pas compte qu'ils sont vieux. Je sais que tu as mis ta carrière entre parenthèses un moment pour faire des enfants, mais il n'empêche. On a dribblé dans la mauvaise direction... et on est

sortis du terrain. »

Ah, il y avait tant de points dans ce qu'elle entendait là qui lui donnaient envie de lui chercher querelle ; de l'attraper par la cravate – oui, il portait une cravate –, de le secouer comme un prunier et peut-être de lui cogner la tête au moins une fois sur la table. Qu'avaient-ils mérité ? Certainement pas ce qu'ils avaient eu, elle le voyait maintenant, même si cela lui avait réclamé du temps. Ils auraient dû, chaque jour, s'agenouiller et remercier Dieu de ce qu'on leur avait donné, en retour de pas grand-chose. Sophie avait été une jolie fille capable de faire rire le public et, plus tard, à l'âge mûr, capable de convaincre ce même public – ou du moins les producteurs qui l'employaient – qu'elle pouvait incarner une femme ayant traversé l'épreuve du deuil, ou repris les rênes de la société de taxis de son mari emprisonné. C'étaient, à ses yeux, des talents marginaux. Grâce à eux, pourtant, elle aurait pu élever une famille, s'il l'avait fallu, acheter plus d'une maison, envoyer ses enfants dans des écoles privées. Elle avait reçu des récompenses, de l'attention de la part des magazines, et de l'amour. Ensuite, dans la foulée – ou presque –, on lui avait donné de l'argent pour écrire un livre sur sa vie, cette vie qui avait déjà été très heureuse, fêtée plus qu'elle ne le méritait et trop largement récompensée. Et ce livre, *Barbara (et moi)*, on se l'était tellement arraché qu'on lui avait donné encore plus d'argent. Alors qu'elle ne l'avait même pas écrit ! C'était son amie Diane qui s'en était chargée. Voilà tout ce qu'elle voulait dire à Clive, avec toute la force de son mépris, mais lui, personne ne lui avait demandé d'écrire de livre, personne ne lui avait donné de récompense ni, à sa connaissance, n'était allé le photgraphier chez lui pour les pages de magazines féminins. Sa déception venait d'ailleurs, selon elle : Clive était déçu de n'être jamais parvenu à la hauteur de ses calculs. Le problème tenait à ce qu'il s'était trompé dans ses additions, mais ça, Sophie ne voulait pas être celle qui le lui dirait.

« Quoi qu'il en soit, c'est agréable d'avoir l'occasion de se remettre en selle.

– Quelle occasion ? »

Elle avait dû louper quelque chose.

« La pièce.

– Oh, Clive. Personne ne prêtera attention à la pièce. »

À en croire son regard suspicieux, il cherchait à déterminer si cette histoire de pièce n'avait été qu'une blague cruelle inventée pour rire à ses dépens.

- « En ce cas, pourquoi ce Max se donne-t-il tout ce mal ?
- Il croit qu'il y a de l'argent à se faire avec les vieux d'Eastbourne, et il est prêt à nous en faire profiter.
- C'est tout ?
- Oui, je pense.
- Tu as besoin de cet argent ?
- Non. Et toi ?
- Il serait le bienvenu, j'imagine, si jamais je me retrouvais sur la paille. Alors, pourquoi veux-tu faire cette pièce ?
- J'aime travailler. Et j'aime encore plus travailler avec des gens que je connais.
- Tu vois, c'est ça, mon problème. En Amérique, il n'y a personne que j'apprécie.
- Personne sur deux cents millions ?
- Personne que j'apprécie et qui veuille travailler avec moi, en tous les cas.
- Ah.
- L'histoire, c'est que je veux revenir ici. Chez moi.
- Qu'est-ce qui t'en empêche ?
- C'est un drôle d'endroit, Los Angeles. Le truc, c'est que...
- Tu ne vas pas me parler du climat, j'espère ? Ou du fait que c'est une ville sans centre-ville ?
- Je pensais que ça pourrait t'intéresser, se rebiffa-t-il avec une pointe d'humeur.
- C'étaient des considérations intéressantes la première fois qu'une de mes relations est rentrée de Californie, en 1968 ou dans ces eaux-là. Depuis, ça a perdu tout intérêt.
- Comme tu voudras.
- D'autant que ce ne sont pas les raisons pour lesquelles tu veux rentrer en Angleterre. Personne n'a envie de quitter un endroit où le soleil brille toute l'année. Les gens en parlent. Et ça en reste là.
- Pourquoi ai-je envie de rentrer dans mon pays, alors ?
- Je n'en ai aucune idée. Est-ce que Carrie t'a quitté ?
- Je ne sais pas.

– Il y a une bonne façon de le savoir : est-ce qu'elle vit sous ton toit en ce moment ?

– Non.

– Eh bien voilà.

– Mais elle disparaît souvent pour le travail, ou d'autres choses.

– Elle a disparu quelque part en tournage ? As-tu appelé son agent ?

– Il me dit que non. En fait, c'était une conversation assez embarrassante.

– Je pense qu'on devrait partir de l'hypothèse qu'elle t'a quitté.

– Je commençais à en arriver à la même conclusion. Bref. Je ne veux pas me retrouver là-bas vieux, au chômage et sans amis.

– Tu préfères être dans cette situation ici. »

Il lui décocha un regard blessé, et elle se fendit d'une grimace pour lui confirmer qu'elle plaisantait. Il en aurait ri, autrefois, c'est sûr. Était-ce l'âge, ou Hollywood, qui avait poncé sa vivacité d'esprit ? Hollywood, sûrement.

« As-tu assez d'amis ? reprit-il. Je suis désolé, tu dois trouver la question pitoyable. Mais je dois dire que tu aurais un rôle central dans le... dans la construction d'une nouvelle vie.

– Je serais une planche.

– C'est une proposition ou une clarification ?

– Une clarification.

– Ah.

– Selon moi, le mieux serait de voir comment on s'entend pendant les répétitions. Mais, normalement, je devrais pouvoir transformer la clarification en proposition ferme.

– J'essaie de trouver une blague de mauvais goût qui pourrait faire l'affaire.

– À cause de la "proposition ferme" ?

– Sans doute.

– Je pense que tu ferais mieux de creuser du côté de la clarification.

– Et du beurre, par exemple ?

– Si tu y tiens.

– Il y avait un tas de blagues sur le beurre, après la sortie du *Dernier Tango à Paris*, non ?

– Tu as raison. C'était l'âge d'or de la blague salace sur le beurre.

– Oui, on peut le dire, hein ? »

N'était-ce pas absurde qu'ils soient en train de glisser dans la vieillesse ? songea Sophie. Absurde, et injuste ? Les vieux avaient des souvenirs en noir et blanc de deux guerres, de spectacles de music-hall, de sales maladies intraitables, d'éclairage au bec de gaz. Les souvenirs de Sophie étaient en couleurs et on trouvait parmi eux de la musique assourdissante, des discothèques, Biba et Habitat, Marlon Brando et une plaquette de beurre. Le soir de leur premier rendez-vous, Dennis et elle avaient vu une comédie musicale avec des tableaux de nus, et ils avaient été mariés pendant plus de quarante ans, puis il était mort – pas de vieillesse, pas vraiment, mais d'une maladie qui fauche les gens âgés plus que les autres. Elle leva son verre et vida d'un trait l'eau minérale parfumée au champagne.

« Tu peux me resservir du champagne, s'il te plaît ? »

Elle allait se soûler, juste pour voir si c'était aussi terrible que dans son souvenir.

Tony et Bill écrivirent le scénario en trois semaines. Il était calibré sur quatre-vingt-dix minutes, l'équivalent de trois épisodes. Max leur avait dit que les gens âgés ne tenaient pas à passer des heures assis dans une salle de théâtre, ce qui leur convenait très bien parce qu'ils ne tenaient pas à passer des mois assis dans celle du café polonais. Max leur avait même fourni les deux piliers de tente sur lesquels il souhaitait qu'ils drapent la pièce : une paire de mariages. Barbara et Jim – tous les deux veufs et célibataires – bavardent ensemble au mariage de leur fils et, ce faisant, une flamme se ranime ; au deuxième acte, ils attaquent les préparatifs du remariage

« C'est bizarre qu'ils soient tous les deux veufs, non ? objecta Tony le deuxième jour, quand ils eurent épuisé tous les sujets de conversation possibles et imaginables et qu'ils ne purent plus repousser le travail. Plus personne ne meurt aujourd'hui. Pas avant quatre-vingts ans. »

L'observation ne sortait pas de nulle part, mais Tony n'avait aucune envie de déterrer et d'épousseter le sous-texte pour le rendre plus lisible. La vérité, cependant, c'est que si Bill avait réussi l'exploit d'être encore en vie, après toutes ces années à abuser d'alcool, de drogues et de rapports non protégés, c'est que les êtres humains étaient bel et bien plus résistants que jamais... (« Abuser ? avait répété Bill avec mépris quelque vingt ans plus tôt, un jour où Tony lui avait fait part de ses inquiétudes. En quoi j'en abuse ? Elles ont été inventées pour ça ? »)

« Dennis est mort. Il n'avait pas quatre-vingts ans, fit valoir Bill.

– Il n'a pas eu de chance. »

Dennis avait succombé à une infection contractée à l'hôpital, à la suite d'une banale opération de la hanche.

« Un divorce et un deuil, alors ?

– Vas-y, je t'en prie, répondit Tony, comme si on venait de lui offrir un autre gâteau.

– Qui est divorcé, qui est veuf ?

– On ne peut pas donner à Sophie un rôle de veuve, n'est-ce pas ?

– Ah bon ? On ne peut pas demander à une actrice de jouer un personnage dont elle connaît certaines facettes ?

– Ça ne va pas la bouleverser ?

– Que Dieu nous préserve de lui offrir sur un plateau une performance.

– Jim est divorcé, alors ?

– Je suppose. Mais cela veut dire qu'il a deux mariages brisés derrière lui. Pour moi, ça ne cadre pas avec le bonhomme.

– S'il ne s'était jamais remarié ? proposa Tony.

– Et qu'il s'était languie d'elle pendant tout ce temps ?

– Pourquoi ce sarcasme ?

– Il y a vraiment des gens capables de se languir aussi longtemps ?

– On peut regretter ses erreurs, non ?

– Pendant près de cinquante ans ?

– Bien sûr. Je ne dis pas qu'il est resté enfermé seul dans le noir à sangloter tout ce temps. Juste qu'il regrette que les choses se soient passées comme ça.

– Ouais, eh bien, c'est trop tard, maintenant.

– Pourquoi ?

– Arrête !

– Arrête quoi ?

– Ça. C'est fini.

– Mais pourquoi ?

– Il ne reste rien d'elle. Ou trop, selon la façon dont tu regardes la chose. Elle n'est plus Barbara, n'est-ce pas ?

– C'est de la provocation délibérée ?

– Elle était sublime.

– Et c’est tout ? Elle n’avait rien d’autre ?

– Ne t’inquiète pas. On va l’écrire ensemble, cette foutue pièce. Et ils peuvent bien se remettre ensemble, je m’en tape. Mais franchement. Entre nous...

– Nom de Dieu, Bill. Venant de toi...

– Eh bien quoi ?

– Tu vis seul et reclus dans cet appartement, entouré de cadavres de Johnnie Walker ou de je ne sais qui, malheureux comme les pierres, et tu n’arrives pas à percevoir la valeur d’un compagnonnage ? »

Bill soupira, et sa mauvaise foi se déballonna.

« Bien sûr que si. C’est bien pour ça que je ne veux pas y penser. Je veux ce que tu as toujours eu. »

Jim resta divorcé et jamais remarié.

L’avancée capitale eut lieu le lendemain.

« Attends, dit Bill. Ça lui fait quel âge, au bébé ?

– Le bébé de Barbara ? Timmy ? Ce n’est plus tout fait un nouveau-né. Il approche de la cinquantaine. Il est né au début de la troisième saison – en 1966, c’est ça ? Ou 1967 ?

– Putain, les gens nés en 1966 ont bientôt cinquante ans ? Je sais que c’est l’âge du feuilleton, mais j’ai l’impression que c’était hier. Les années humaines sont différentes. J’aurais dit que Tim avait dans les vingt-cinq ou trente ans.

– Roger a plus ou moins le même âge.

– Tim. Roger. Qu’avions-nous tous en tête, pour dénicher des prénoms pareils ?

– Qu’est-ce qui cloche dans ces prénoms ?

– Non, maintenant, à leur âge, ça passe. Mais June et toi avez vraiment roucoulé devant votre bébé en disant : “Roger, fais risette à papa” ?

– Ça a dû nous arriver. »

Bill secoua la tête d’incrédulité.

« Bref. Alors qu’est-ce qu’il branle, le bébé Timmy, à se marier pour la première fois à cinquante ans ? Il se prend pour Cary Grant ? Il faut qu’il ait été marié avant ça.

- Et si pendant tout ce temps il avait vécu avec Machinette ?
- Ah non ! On ne va pas s'embarquer dans ce genre de noces ! Avec les tentes, les demoiselles d'honneur, un vicaire. Il faut que ce soit un remariage. As-tu souvent été invité à des secondes noces ?
- Pas à ma connaissance. Les gens ont tendance à filer à l'anglaise, non ? Et toi ?
- Au cours des six dernières semaines, j'ai assisté à trois premiers mariages.
- Nièces, neveux et tout le bataclan ?
- Non. Tu ne lis pas les journaux ?
- Qui connais-tu de célèbre ?
- Des gays. Les gays sont célèbres. Ou du moins, ils ont eu leur heure de gloire quand on a légalisé le mariage gay. Quand était-ce ? En mars ? Avril ?
- Nom de Dieu ! C'est fantastique !
- J'imagine. Mais ce n'est jamais qu'un bout de papier, et une occasion de faire la bringue.
- La pièce, Bill. La pièce. C'est un mariage gay. »

Ils ressentirent l'un et l'autre un fourmillement familial, qu'ils n'avaient plus ressenti depuis si longtemps qu'il leur fallut un moment pour en identifier la cause.

Les répétitions se tenaient dans un club de Soho, le Soho Club, dans Berwick Street, juste au-dessus du marché. Ils disposaient d'une heure pour discuter du texte avant de rencontrer le metteur en scène ; les trois autres membres de la distribution – Max ne pouvait pas se permettre d'aller au-delà de cinq – les rejoindraient plus tard dans la semaine.

Aucun d'entre eux n'avait jamais entendu parlé du Soho Club, bien entendu, et de toute la journée ils ne croisèrent personne de plus de quarante ans. Une jeune Slave à la beauté terrifiante, aux lèvres fardées de noir et vêtue d'une micro minijupe, procéda à leur inscription, et les conduisit à l'étage, dans une salle à l'écart au bout d'un couloir. Une table, des chaises, des exemplaires de la pièce, des fruits, et de l'eau minérale. Bill n'y trouva pas son compte.

« Ce n'est pas un endroit pour nous, décréta-t-il. Et ces escaliers, ce n'est pas bon pour moi.

– Je m'en excuse, dit Max. Mais je suis membre fondateur du club et la salle ne me coûte rien.

– Qui étaient tous ces gens, en bas ? demanda Clive. Et pourquoi n'ont-ils nulle part ailleurs où aller à 10 heures du matin ?

– Ils travaillent tous dans les médias. Producteurs, scénaristes, metteurs en scène...

– De vrais producteurs, scénaristes et metteurs en scène ?

– La compétition est rude. Donc si votre question, c'est... En vivent-ils ? Eh bien, ils essaient. Il faut bien parier sur l'avenir, n'est-ce pas ? »

Le monde avait changé, se surprit à penser Sophie, et ensuite elle se gourmanda. Évidemment, le monde avait changé. Arrête de penser de telles banalités. Comme on s'en doute, en 1980, tout était différent des années 1930, 1965 n'avait rien à voir avec 1915, et ainsi de suite. Oh, doux Jésus, mais alors... Pour quelqu'un qui avait aujourd'hui vingt-deux ans, 1965, c'était comme 1915 pour elle quand elle avait débuté ! Non, elle exagérait un peu, n'est-ce pas ? Elle voyait encore des photos des Beatles et de Twiggy partout. Et dans les années 1960, qui avait envie de penser à 1915 ? Personne. Puis, elle se souvint de ces affiches de lord Kitchener placardées partout. Ah ! elle ne savait plus quoi penser.

« En quelle année êtes-vous né, Max ? »

Il était peut-être en train de discuter de tout autre chose avec Bill et Clive, mais Sophie était perdue dans sa bulle.

« En 1975.

– Merci. »

Ce n'était plus le même monde parce qu'à l'époque où ils avaient débuté leur carrière, la télévision, la musique pop et le cinéma avaient dû batailler comme des fous pour obtenir un minimum de respectabilité. Sophie avait regardé ce numéro du *Cercle des fumeurs de pipe*, le soir où Dennis s'était pris le bec avec ce Vernon Ditchfield au sujet des comédies télévisées, et maintenant elle commençait à se demander si Ditchfield n'avait pas vu juste : le divertissement avait pris le contrôle du monde, et Sophie n'était pas certaine que le monde fût devenu meilleur pour autant. Parfois, tout laissait à penser que tous les habitants de ce pays, sans exception, voulaient écrire pour la télévision, pousser la chansonnette, apparaître dans des films. Plus personne ne voulait prendre un rouleau de peinture, concevoir des moteurs, ni même trouver un remède au cancer.

Quand elle émergea de sa rêverie septuagénaire, Clive tapotait une page de son texte de la pointe du stylo-bille. À sa surprise et à son ravissement, elle reconnut l'expression sur son visage, même si elle ne l'avait pas vue depuis bien longtemps. Clive était sur le point de faire une observation dont il savait qu'elle hérissierait tout le monde. Il y avait ce pétilllement particulier dans l'œil, ce haussement de sourcils inratable, cette saillie du menton symptomatique.

« Je ne pense pas que Tim soit gay. »

Elle avait vu juste. La remarque était suprêmement agaçante.

« Et tu le connais bien, n'est-ce pas ? lança Tony.

– Je suis son père.

– Tu ne l'as pas revu depuis 1967, trancha Bill. Tu l'as abandonné. Tu n'as pas ton mot à dire sur ses préférences sexuelles.

– Je pense simplement que les fans de la série n'y croiront pas, insista Clive. C'était un petit gars drôlement costaud. »

La remarque souleva des cris d'orfraie autour de la table.

« Je pense qu'il vous provoque, tempéra Max.

– J'ai bien peur que non, répondit Sophie.

– Crétin un jour, crétin toujours, assena Bill.

– Tu penses que cela renvoie une mauvaise image de toi ? demanda Tony. C'est ça ?

– Ne sois pas ridicule.

– Bien sûr que c'est ça, intervint Sophie. Il n'a jamais été question que de ça.

– Tenons-nous-en aux faits, s'agaça Clive. Inutile d'en venir aux attaques personnelles.

– Et quels sont les faits ? demanda Sophie.

– J'ai deux enfants, et aucun d'eux n'est... »

Cette fois, les cris l'empêchèrent d'achever sa phrase.

« Pourquoi es-tu comme ça ? demanda Bill. Tu dois avoir travaillé avec des tas de gays, à Hollywood. Tu as peut-être même des amis gays.

– Évidemment. J'aime les gays. Je t'aime, Bill. Et je n'éprouve même pas la nécessité de nuancer mes paroles.

- Comment les nuancerais-tu ? voulut savoir Tony.
- Je ne le ferai pas. Je n'en éprouve pas la nécessité.
- Mais si tu devais le faire ?
- Bon, des tas d'hommes diraient : “Je t'aime, mais pas dans ce sens-là”, n'est-ce pas ? Eh bien, pas moi.
- Mais tu viens tout de même de le dire, souligna Bill.
- On m'y a obligé ! protesta Clive, dépité.
- Tu savais qu'on allait te le faire cracher. C'est pour ça que tu as précisé que tu n'éprouvais pas la nécessité de nuancer ton propos. Parce que tu voulais avoir l'occasion de le nuancer, dit Tony.
- On touche à un point sérieux, cela dit, intervint Max.
- Lequel ?
- Les vieux comprennent-ils quelque chose aux gays ? Ont-ils envie de voir une pièce sur un mariage gay ?
- Nous sommes des vieux, dit Sophie. Posez-nous la question.
- Avez-vous envie de voir une pièce sur un mariage gay ?
- Oui, dit Sophie avec conviction.
- Pas vraiment, dit Clive.
- Et pourquoi ? demanda Tony.
- J'aurais peur qu'elle tombe dans le panneau du politiquement correct.
- Tu as lu le texte, intervint Bill. Est-il trop politiquement correct ?
- Il n'est pas politiquement incorrect non plus.
- Ce qui se traduirait par quoi, dans ta vision des choses ? Un tombereau de vannes des années 1970 sur les poignets cassés et les portes dérobées ?
- Pas un *tombereau* ; juste une ou deux. Pour le réalisme.
- Il n'a pas tort.
- Ne l'écoute pas ! lança Sophie, épouvantée par la capitulation de Bill.
- Non, non, je pense qu'il a raison, insista celui-ci. Jim est un travailliste de la vieille école, n'est-ce pas ? Aujourd'hui, ce serait un dinosaure. Homophobe sur les bords, un peu lent à la détente, qui

continue à employer l'expression "gens de couleur" et a perdu pied dans le monde contemporain.

– Bien vu, renchérit Tony. On peut jouer autour de ça. »

Clive semblait tétanisé par la panique.

« Ce n'est pas du tout comme ça que je vois Jim.

– Ah non ?

– Non. Pour moi, c'est quelqu'un d'intelligent, de cultivé, au courant de toutes les dernières avancées en matière d'égalité des sexes, de lutte contre le racisme...

– Ce n'est pas très politiquement incorrect.

– Je n'ai jamais pensé que Jim serait le personnage politiquement incorrect de la pièce.

– Tu pensais que ce serait Barbara ? demanda Sophie.

– Pour moi, ça tombe sous le sens, lui répondit-il. Ils ont toujours été à l'opposé l'un de l'autre.

– Si j'ai bien compris, parce que tu n'aimes pas le politiquement correct, tu veux qu'on ajoute quelques blagues homophobes mais, comme tu tiens par-dessus tout à être apprécié du public, tu ne veux pas être celui qui les fait », résuma Bill.

Clive ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais s'abstint.

« Dur, dur, dit Sophie. Et, Max ? Nous ne sommes pas des vieux. Pas en ce sens. N'oubliez pas que nous avons le même âge que Bob Dylan et Dustin Hoffman.

– Donc vous vous précipiteriez tous pour acheter des billets pour une pièce sur le mariage gay ?

– Oui, dit Sophie fermement. Tous.

– Pour l'amour de Dieu, ce n'est pas une pièce sur le mariage gay ! protesta Bill. L'un d'entre vous l'a-t-il seulement lue ? Ça parle d'un homme et d'une femme qui font la paix avec leur passé et qui essaient de déterminer s'ils ont un avenir ensemble. »

Clive regarda Sophie, posa la main sur son genou et l'y laissa. Sophie songea à la chasser, puis décida qu'elle l'aimait bien là où elle était ; elle avait faim de ces gestes de tendresse et elle s'était demandé, tout au long de l'année passée, voire de la précédente, si elle en recevrait à nouveau un jour. Elle savait ce que Max avait voulu dire, lorsqu'il leur avait affirmé que les gens de leur âge souhaitaient penser à l'avenir, comme tout le monde, mais que ce

qui leur importait le plus, c'était de vivre dans le présent. Elle n'avait pas à se soucier de savoir si Clive ferait un bon partenaire, si leur relation de couple serait viable, ni même si elle allait coucher avec lui. Ces choses-là, c'était pour les jeunes, et elle les leur laissait volontiers.

Après le déjeuner, ils rencontrèrent le metteur en scène, qui était en fait une jeune femme amicale et joyeuse prénommée Becky. À titre d'introduction, elle leur demanda à chacun de parler de quelque chose ou de quelqu'un d'important pour eux, et, son tour venu, elle parla de sa femme. Tous les regards convergèrent vers Clive qui se contenta d'un grand sourire encourageant.

Il était prévu deux générales à Eastbourne avant la première. Le distinguo semblait pour le moins arbitraire : s'il ne devait y avoir ni critiques ni vin d'honneur à l'issue des générales, où se nichait la différence entre celles-ci et la représentation annoncée, sur les affiches le long de la promenade, comme une « première mondiale » ?

« Le prix des billets », clarifia Max.

La troupe était en train de prendre le thé dans le salon de l'hôtel Cavendish et, détail plutôt plaisant, Sophie avait déjà été reconnue. Elle n'irait pas jusqu'à dire assaillie : l'hôtel accueillait un nombre déconcertant de familles scandinaves et allemandes et la notoriété de Sophie Straw n'était pas de celles qui avaient voyagé très loin. Mais deux ou trois couples de retraités – un ou deux, en tous les cas – avaient regardé dans sa direction avant de se lancer dans des messes basses.

« Où en sont les ventes ? demanda Bill.

– C'est encore un peu tôt pour se prononcer, éluda Max. On s'attend à beaucoup d'achats de dernière minute.

– Bref, c'est un bide, résuma Clive.

– Je ne dirais pas ça, tergiversa Max.

– Que diriez-vous ? insista Tony.

– Ah. Question intéressante. »

Ils attendirent – une illumination ou un développement – mais Max s'en tint là.

« Si vous aviez une balance à déception, sur laquelle le dix indique le comble du malheur, où en serions-nous ? demanda Bill.

- Je n’ai rien de tel.
- J’ai précisé *si*.
- Je n’ai pas de balance à déception, n’en ai jamais eu besoin et je serais infichu d’en reconnaître une si je l’avais sous les yeux.
- Ce n’est pas un objet. On ne peut pas glisser une pièce dans la fente et grimper sur le plateau. C’est un concept.
- Un concept que je ne comprends pas.
- Rien ne vous a donc jamais déçu ?
- Rien. Dans mon travail, la déception est un luxe au-dessus de mes moyens.
- Je ne comprends même pas en quoi consiste votre travail, maugréa Clive.
- Je suis producteur indépendant. Je fais advenir des projets.
- Quel genre de projets ?
- Télé été en ligne. Séries. Films.
- Dont certains que nous aurions pu voir ?
- Pas encore.
- Et les séries ?
- Vous en avez peut-être vues certaines sur la télé en ligne...
- Non, affirma Tony. Et je sais que je parle au nom de nous tous ici. »

Les deux benjamins de la distribution, Tom (quarante-six ans) et James (quarante-quatre) auraient sans doute pu se révéler des cadors de l’univers de la télévision en ligne, mais ils étaient partis à la plage.

« En somme, cette aventure sera une première pour vous ? » lança Clive.

Que Max puisse naviguer à l’estime ne leur avait pas traversé l’esprit, à aucun d’entre eux. Ce jeune homme avait offert toutes les apparences de la compétence et de l’expertise. Ou plutôt il avait fait apparaître de l’argent pour payer leurs cachets, ce qui revenait au même. Il fallait donc revoir les mensurations. Le costume était devenu trop grand.

« Tout à fait. Raison pour laquelle votre balance à déception ne m’est d’aucune utilité. Demandez-moi plutôt ce qu’indique ma balance à enthousiasme, ou à réussite, ou encore à autosatisfaction.

– Je parie volontiers que sur la dernière, vous ne seriez pas loin de faire exploser le compteur, persifla Bill.

– Si je ne me décerne pas moi-même un dix, qui le fera ? »

Le couple de retraités qui avait reconnu Sophie était parvenu à une décision et se frayait un chemin vers eux entre les tables. Sophie leur adressa un sourire accueillant, mais ce n'était pas elle qu'ils regardaient : ils se dirigeaient droit sur Clive.

« Vous êtes l'inspecteur en chef Jury, n'est-ce pas ? s'enquit l'homme. Enfin, on se comprend...

– Clive Richardson. Oui, j'interprétais le rôle de Richard Jury. C'est aimable à vous de vous en souvenir. Ravi de vous rencontrer. »

Il se leva, leur serra la main. Il avait beau se retenir de brandir un poing triomphant et de mimer un V de la victoire, Sophie voyait bien que l'envie l'en démangeait.

« On vous aimait aussi beaucoup dans *Barbara (et Jim)*, dit la femme. On était tristes, quand vous avez rompu !

– Ils se remettent ensemble ! lança Max. Ce soir ! »

Le couple eut l'air interloqué.

« Et Barbara est là ! » renchérit Clive.

Barbara se fendit d'un signe de la main.

« Oh, ça alors ! s'exclama la femme.

– Ils jouent dans une pièce, une création. *L'histoire ne s'arrête pas là*. Au théâtre. Ce soir, débita Max.

– Oh, qu'est-ce qu'on irait fabriquer dans le West End à cette heure-ci ? » protesta l'homme. Il était 16 h 45.

« Non, ici, à Eastbourne, précisa Max avec patience.

– Ah, en ce cas, on surveillera les programmes.

– Il n'y a rien à surveiller. Elle est déjà à l'affiche.

– Pouvons-nous leur trouver deux invitations ? » intervint Clive.

Le couple sembla soudain mal à l'aise.

« De quoi ça parle ? voulut savoir la femme.

– C'est Barbara et Jim. Du feuilleton. Qui se remettent ensemble après toutes ces années.

– Formidable. Redites-moi le titre ?

– Putain... » soupira Max.

Un instant, le mari sembla envisager d'en venir aux mains pour venger l'honneur de son épouse, mais il se contenta de la consoler d'une petite pression sur le bras.

« Pardonnez-le, lui glissa Clive. La jeunesse. La pièce s'intitule *L'histoire n'est pas terminée*.

– Putain de merde, récidiva Max et, cette fois, le couple détala sans demander son reste. On s'est plantés de titre !

– Je l'aime bien, ce titre, protesta Bill. Je le trouve très fin.

– Oui. Beaucoup trop. C'est tout le problème. La seule raison d'être de cette foutue pièce, c'est qu'elle réunit sur scène Barbara et Jim, du feuilleton *Barbara (et Jim)*, et qu'on ne le fait pas savoir aux mémés qui pourraient avoir envie de venir la voir. La pièce devrait s'appeler *Barbara et Jim – les retrouvailles point d'exclamation*. Il faut que je passe des coups de fil. Que je prévienne le théâtre. Que je fasse imprimer de nouvelles affiches. Quelle connerie ! »

Avant même de quitter le salon de l'hôtel, il était pendu au téléphone.

« Hmm, fit Sophie. Un point d'exclamation.

– Retour à la case départ, railla Clive.

– Ce n'est pas drôle, ronchonna Bill.

– Moi, ça me plaît bien, dit Tony. Dennis est là avec nous, en esprit.

– Ce n'est toujours pas drôle. »

Parfois, Sophie racontait à Dennis ce qui se passait. C'était ce qu'elle pouvait faire qui s'apparente le plus à une prière. Elle savait qu'il serait toujours partant pour écouter tout ce qu'il y avait à raconter sur les enfants et les petits-enfants, même si la plupart du temps les nouvelles étaient plus à l'échelle locale que nationale ; il n'avait jamais été de ces hommes indifférents et modérément bienveillants, qui exigent de leur épouse qu'elle abrège les considérations sans intérêt et réduise les longues conversations téléphoniques avec les êtres aimés à leurs gros titres. En général, Dennis se chargeait lui-même de ces longues conversations, aussi lui semblait-il que le minimum, maintenant, était de tout lui raconter par le menu. Jusque-là, jamais il n'avait été question du travail ; depuis sa mort, elle n'avait plus rien fait. Il serait content

d'apprendre qu'elle était occupée.

Je suis dans une loge à Eastbourne, dit-elle. (Dans sa tête. Sinon, ça frôlait la folie. Elle savait cependant qu'elle était bel et bien en train de parler, pas d'écrire ni de penser.) Tony et Bill sont là, quelque part dans le théâtre. Ils ont écrit une pièce sur Barbara et Jim et, en ce moment même, le jeune producteur arpente la promenade, il joue les aboyeurs et alpague tous ceux qui sont assez vieux pour se souvenir de nous parce que, ce soir, la salle sera à moitié vide. La pièce est bien meilleure que ce que j'avais pu imaginer. Elle est drôle et triste – comme la vie. Clive essaie de me baratiner, et il se pourrait que... Elle s'interrompt. Dennis ne voulait pas entendre parler de ça et elle ne voulait pas le lui raconter. Si toutefois il y avait quelque chose à raconter. Donc, voilà, reprit-elle, nous sommes tous là, et on y sera encore demain soir, et après-demain soir. Et si je ne peux pas être à la maison avec toi, alors je veux être avec eux.

Ce n'était pas tout à fait vrai, s'aperçut-elle. Elle n'avait pas envie d'être à la maison avec Dennis mais ici, à Eastbourne, avec Dennis et les autres. Ou mieux : dans un studio de la BBC, avec Clive dans la loge voisine et Dennis qui rôdait dans le couloir devant la porte de la sienne. Elle ne voulait pas retourner en 1964 ; elle n'était pas nostalgique. Elle voulait juste travailler. Elle rouvrit le texte. Elle savait qu'elle parviendrait à faire quelque chose de cette thèse, dans la scène d'ouverture. Si elle pouvait déclencher des rires qui prenaient tout le monde par surprise, la machine serait lancée.

1 « *Ditch* » signifie « fossé », « *to ditch* », « jeter à la poubelle ».

REMERCIEMENTS

Merci à Joanna Prior, Venetia Butterfield, Anna Ridley, Lesley Levene, John Hamilton, Georgia Garrett, Goeff Kloske et – une dernière fois, malheureusement – Tony Lacey. Les ouvrages de Graham McCann m’ont été infiniment précieux, notamment *Spike & Co.* dont je recommande vivement la lecture à tous ceux et celles qui s’intéressent à la comédie britannique de cette période. Et, bien que David Kynaston n’en soit pas encore arrivé aux années 1960, je me dois de souligner que les trois volets de sa remarquable fresque historique et sociale *Austerity Britain*, *Family Britain* et *Modernity Britain* ont été une source d’inspiration pour *Funny Girl*. Sans John Forrester, Sarah Geismar, Sandra Verbeckiene, Hayden Thomas et Sebastien Alleaume, le travail ne serait fait. Enfin, le travail de Ray Galton et Alan Simpson a eu une énorme influence sur mon écriture et de bien, bien, des façons, sans eux, ce roman, pas plus que les précédents, n’aurait pas existé.

CRÉDITS

- p. 11 : Concours de Miss Blackpool © Homer Sykes/ Getty Images
- p. 23 : Logo de l'enseigne de magasin Derry & Toms © Clifford Ling/ Rex
- p. 33 : Affiche publicitaire Sabrina © culture-images/ Lebrecht Music & Arts
- p. 37 : Talk of the Town theatre © Associated Newspapers/ Rex
- p. 50 : Voice Improvement Programme, Lesson 3. Reproduite avec l'aimable autorisation de © Bob Lyons
- p. 69 : Ray Galton et Alan Simpson © Cyril Maitland/ Mirrorpix
- p. 73 : Vignette Gambols © Copyright 1967 Express Newspapers. Distribuée par Knight Features. Reproduite avec autorisation
- p. 85 : Tom Sloan au concours Eurovision © BBC Photo Library
- p. 139 : Script © Penguin Books
- p. 173 : Mick Jagger au Trattoria Terrazza © Mirrorpix
- p. 180 : Casting de *Till Death Us Do Part* © Photoshop
- p. 261 : Lucille Ball pendant le tournage de *Lucy in London* © Bob Willoughby/ mptvimages.com
- p. 265 : Harold Wilson et Marcia Williams © Central Press/ Stringer/ Hulton/ Getty Images
- p. 325 : Script annoté © Penguin Books
- p. 340 : Couverture de livre © Penguin Books, design de John Hamilton
- p. 349 : Casting de *Hair* © Central Images/ Getty Images

LA COSMOPOLITE

*Collection créée par André Bay
(Extrait du catalogue)*

Kôbô ABÉ

*La femme des sables
La face d'un autre
L'homme-boîte*

Vassilis ALEXAKIS
Jorge AMADO

*Talgo
Tieta d'Agreste
La bataille du Petit Trianon
Le vieux marin
Dona Flor et ses deux maris
Cacao
Les deux morts de Quinquin-La-
Flotte*

Maria Àngels ANGLADA

*Tereza Batista
Gabriela, girofle et cannelle
La découverte de l'Amérique par
les Turcs*

Reinaldo ARENAS
Sawako ARIYOSHI

*La boutique aux miracles
Le violon d'Auschwitz
Le cahier d'Aram
L'assaut*

Jo BAKER
James BALDWIN

*Kaé ou les deux rivales
Les années du crépuscule
Une saison à Longbourn
Si Beale Street pouvait parler
Harlem Quartet*

Elena BALZAMO (sous la dir.
de)

*Masterclass et autres nouvelles
suédoises*

Herman BANG

*Tine
Maison blanche. Maison grise*

Julian BARNES

Jon BAUER

Mario BELLATIN

Karen BLIXEN

Britta BÖHLER

Ivan BOUNINE

André BRINK

Louis BROMFIELD

Ron BUTLIN

Karel ČAPEK

Dulce Maria CARDOSO

Raymond CARVER

Gabriele D'ANNUNZIO

Kathryn DAVIS

Federico DE ROBERTO

Lyubko DERESH

Anita DESAI

Tove DITLEVSEN

Carmen DOMINGO

Emma DONOGHUE

Jennifer EGAN

Monika FAGERHOLM

Lygia FAGUNDES TELLES

Kjartan FLØGSTAD

Tomomi FUJIWARA

Claire FULLER

Horst Wolfram GEISZLER

Alberto GERCHUNOFF

Margherita GIACOBINO

Robert GRAVES

Wendy GUERRA

Le perroquet de Flaubert

Le soleil en face

Des cailloux dans le ventre

Salon de beauté

Sept contes gothiques

La décision

Le monsieur de San Francisco

Un turbulent silence

Une saison blanche et sèche

Les droits du désir

La mousson

Appartenance

La vie et l'œuvre du compositeur

Foltyn

Le retour

*Les vitamines du bonheur suivi
de Tais-toi, je t'en prie et Parlez-moi
d'amour*

Terre vierge

À la lisière du monde

Aux enfers

Les princes de Francalanza

Culte

Un héritage exorbitant

Printemps précoce

Secrets d'alcôve

Room

Égarés

Frog Music

Qu'avons-nous fait de nos rêves

?

La fille américaine

La scène à paillettes

Les pensionnaires

Grand Manila

Des hommes ordinaires

Le conducteur de métro

Les jours infinis

Cher Augustin

Les gauchos juifs

Toutes nos mères

King Jesus

Tout le monde s'en va

Mère Cuba

Farjallah HAÏK

Samantha HARVEY

Alfred HAYES

Mark HELPRIN

Hermann HESSE

E.T.A. HOFFMANN

Yasushi INOUÉ

J.W. IRONMONGER

Jens Peter JACOBSEN

Henry JAMES

Tania JAMES

Eyvind JOHNSON

Ismail KADARÉ

Yoram KANIK

Jack KEROUAC

Ken KESEY

Rachel KUSHNER

Pär LAGERKVIST

Selma LAGERLÖF

Poser nue à La Havane

Negra

L'envers de Caïn

Joumana

La mémoire égarée

La vérité sur William

In Love

Conte d'hiver

Demian

Les élixirs du diable

Le fusil de chasse et autres

*écrits, édition intégrale des
nouvelles de l'auteur publiées dans
La Cosmopolite*

Histoire de ma mère

Les dimanches de Monsieur

Ushioda

Paroi de glace

Au bord du lac

Le faussaire

Combat de taureaux

Le Maître de thé

Pluie d'orage

Histoire de ma mère

Le génie des coïncidences

Niels Lyhne

L'autel des morts suivi de Dans

la cage

Le regard aux aguets

L'atlas des inconnus

Le roman d'Olof

La ville sans enseignes

Adam ressuscité

Confessions d'un bon Arabe

Maggie Cassidy

Vol au-dessus d'un nid de

coucou

Les lance-flammes

Le nain

Le bourreau

Barabbas

L'anneau du pêcheur

Jérusalem en terre sainte

L'empereur du Portugal

Eduardo LAGO

Timothy S. LANE

D.H. LAWRENCE

Sinclair LEWIS

Davide LONGO

Amy Grace LOYD

LUXUN

Thomas MANN

Katherine MANSFIELD

Trude MARSTEIN

Ronit MATALON

Predrag MATVEJEVITCH

Carson MCCULLERS

Gustav MEYRINK

Henry MILLER

Henry MILLER / Anaïs NIN

Wu MING-YI

Antonio MONDA

Vladimir NABOKOV

Ramita NAVAÍ

William NAVARRETE

Nigel NICOLSON

Appelle-moi Brooklyn

Voleur de cartes

Devenir une légende

Île mon île

Babbitt

L'homme vertical

Le bruit des autres

Le journal d'un fou

Tonio Kröger

La mort à Venise

Nouvelles

Lettres

Cahier de notes

Faire le bien

Le bruit de nos pas

Entre asile et exil

Le cœur est un chasseur solitaire

*suivi de Écrivains, écriture et autres
propos*

Le cœur hypothéqué

Frankie Addams

La ballade du café triste

L'horloge sans aiguilles

Reflets dans un œil d'or

Le Golem

Tropique du Capricorne

Un dimanche après la guerre

Entretiens de Paris

Virage à 80

Tropique du Cancer suivi de

Tropique du Capricorne

Correspondance passionnée

L'homme aux yeux à facettes

Le goût amer de la justice

Don Quichotte

Austen, Dickens, Flaubert,

Stevenson

Proust, Kafka, Joyce

Gogol, Tourgueniev, Dostoïevski

Tolstoï, Tchekhov, Gorki

Vivre et mentir à Téhéran

La danse des millions

En fugue

Portrait d'un mariage

Anaïs NIN

Les miroirs dans le jardin
Les chambres du cœur
Une espionne dans la maison de
l'amour
Henry et June
Journaux de jeunesse
(1914-1931)

Joyce Carol OATES

Eux
Bellefleur
Blonde
Confessions d'un gang de filles
Nous étions les Mulvaney
La Fille tatouée
La légende de Bloodsmoor
Zombi
Les mystères de Winterthurn
Marya, une vie
Corky

Kenzaburo OÉ

Sofi OKSANEN

Une affaire personnelle
Purge
Les vaches de Staline
Quand les colombes disparurent
Baby Jane

OLIVIA

O. HENRY

Robert PENN WARREN

Jia PINGWA

Kevin POWERS

Ruth PRAWER JHABVALA

Lucía PUENZO

Olivia par Olivia
New York tic-tac
La grande forêt
La capitale déchue
Yellow birds
La vie comme à Delhi
L'enfant poisson
La malédiction de Jacinta
La fureur de la langouste
Wakolda
Le danseur de tango
Correspondance

Thomas ROSENBOOM

Vita SACKVILLE-WEST /

Virginia WOOLF

Moshe SAKAL

Arthur SCHNITZLER

Yolanda
Madame Béate et son fils
La ronde
Mademoiselle Else
La pénombre des âmes
Vienne au crépuscule
Mourir
L'étrangère

James SCUDAMORE
Mihail SEBASTIAN
Kamila SHAMSIE

Isaac Bashevis SINGER

Ersi SOTIROPOULOS
Muriel SPARK
Saša STANIŠIĆ

Sara STRIDSBERG

Junichiro TANIZAKI
Bilal TANWEER
Rupert THOMSON
Carl Frode TILLER
Léon TOLSTOÏ

Ivan TOURGUENIEV

B. TRAVEN
Magdalena TULLI
Anne TYLER

La clinique de l'amnésie
Journal (1935-1944)
Là où commencent et s'achèvent
les voyages
Le magicien de Lublin
Shosha
Le blasphémateur
Yentl et autres nouvelles
L'esclave
Le beau monsieur de Cracovie
Un jeune homme à la recherche
de l'amour
Le manoir
Le domaine
La couronne de plumes et autres
nouvelles
Les aventures d'un idéaliste et
autres nouvelles inédites
La famille Moskat
Eva
Le pisseur de copie
Le soldat et le gramophone
Le soldat et le gramophone
(théâtre)
La faculté des rêves
Valerie Jean Solanas va devenir
Présidente de l'Amérique (théâtre)
Darling River
Deux amours cruelles
Le monde n'a pas de fin
L'église de Monsieur Eiffel
Encerclement
La mort d'Ivan Ilitch suivi de
Maître et serviteur
L'abandonnée
Dimitri Roudine
L'exécution de Troppmann et
autres récits
Le visiteur du soir
Le défaut
Toujours partir
Le voyageur malgré lui
Le déjeuner de la nostalgie
Le compas de Noé

Fred UHLMAN

Sigrid UNDSET

Birgit VANDERBEKE

Mariapia VELADIANO

Ernst Emil WIECHERT

Oscar WILDE

Christa WOLF

Virginia WOOLF

Kikou YAMATA

Stefan ZWEIG

À la recherche de Caleb

Leçons de conduite

Une autre femme

En suivant les étoiles

Les adieux pour Débutant

La lettre de Conrad

Il fait beau à Paris aujourd'hui

Olav Audunssøn

Kristin Lavransdatter

Vigdis la farouche

Printemps

Le dîner de moules

La vie à côté

La servante du passeur

Intentions

De profundis

Nouvelles fantastiques

Le procès d'Oscar Wilde

Scènes d'été

Incident

Trois histoires invraisemblables

Cassandre

Médée

Aucun lieu. Nulle part

Trame d'enfance

Le ciel divisé

La chambre de Jacob

Au phare

Journal d'adolescence

Journal intégral (1915-1941)

Instants de vie

Orlando

Masako

La dame de beauté

Nietzsche

*Vingt-quatre heures de la vie
d'une femme*

Le joueur d'échecs

La confusion des sentiments

Amok

Lettre d'une inconnue